

Stéphanie Plum
T13.5 Un trèfle à
quatre plum- T14.5
Qui a peur du

Evanovich, Janet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JANET EVANOVICH

UN TRÈFLE À QUATRE PLUM

SUIVI DE

QUI A PEUR DU GRAND
MÉCHANT LOU?



DEUX AVENTURES
INÉDITES
DE STÉPHANIE
PLUM

122

JANET EVANOVICH

UN TRÈFLE
À QUATRE PLUM
suivi de
QUI A PEUR
DU GRAND
MÉCHANT LOU ?

*Traduits de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Ancion et Axelle Demoulin*

POCKET

UN TRÈFLE À QUATRE PLUM

CHAPITRE 1

Ma mère et ma grand-mère ont toujours voulu faire de moi une fille bien. Perso, je n'ai rien contre le côté « fille » : j'adore les mecs, le shopping et les sucreries. Pas spécialement dans cet ordre, d'ailleurs. En revanche, pour le côté « bien », je serais moins catégorique : je ne vole pas de bagnoles, je ne sniffe pas de colle, d'accord, mais il m'arrive souvent d'avoir des pensées impures. Et parfois de les mettre à exécution. Comme la fois où j'ai fouillé le placard d'un gars pour dénicher ses caleçons. Dit comme ça, l'expérience n'a rien de torride, mais vous auriez dû voir le type !

Ma mère et mamie Mazur sont des personnes comme il faut. Elles prient tous les jours et vont régulièrement à la messe. La religion, pour moi, c'est comme le tennis. Dans ma tête, je joue comme une pro, et la minijupe blanche me va à ravir ; en réalité, je ne mets jamais les pieds sur un court.

En général, c'est sous la douche que je me pose des questions métaphysiques. Genre : y a-t-il une vie après la mort ? C'est quoi, exactement, le collagène ? Et si Wonder Woman existait vraiment ? Si elle se montre très discrète, elle peut passer inaperçue...

Ce jour-là, c'était la Saint-Patrick, et sous la douche je pensais à la chance. Comment fonctionne le hasard ? Pourquoi certaines personnes ont-elles une veine de pendu alors que d'autres n'en ont aucune ? D'après Virgile, la chance sourit aux audacieux. Je ne connais pas ce Virgile personnellement, mais j'aime bien sa façon de voir les choses, même si, à mes yeux, l'audace ne suffit pas ; des éléments inexplicables entrent en jeu.

Je m'appelle Stéphanie Plum, et ce jour-là j'ai décidé de laisser l'inexplicable dans la salle de bains. La vie est déjà assez compliquée sans qu'on la passe à se demander pourquoi Dieu a inventé la cellulite. Mon boulot consiste à traquer des fugitifs pour l'agence de cautionnement judiciaire de mon cousin Vinnie à Trenton, dans le New Jersey. Je cours après des malfrats pour les ramener devant le juge.

Il était un peu plus de neuf heures, et j'étais sur le trottoir devant l'agence. Ma partenaire, Lula, m'a sermonnée :

— Tu ne respectes vraiment pas les fêtes. Tu ne joues jamais le jeu. C'est la Saint-Patrick et tu ne portes rien de vert. T'as de la chance qu'il n'y ait pas de police des traditions ! Ils jetteraient ton petit cul dans un donjon avec tous les rabat-joie de ton espèce.

— J'ai rien de vert dans ma garde-robe. J'ai bien un T-shirt vert olive,

mais il était au sale.

— Moi j'ai plein de fringues vertes qui me vont super bien. Mais bon, toutes les couleurs me vont bien. À part peut-être le marron parce que ça se confond avec mon teint. L'excès nuit en tout.

Le mot était juste : Lula était toujours à la limite de l'excès. Elle n'était pas vraiment grosse, elle était trop petite pour son poids, et ses vêtements trop étroits pour sa masse corporelle. Si pour les femmes du New Jersey les cheveux sont une religion, Lula était une vraie fondamentaliste. Ce matin-là, elle arborait une teinture aussi rouge qu'une pomme d'amour. Elle était engoncée dans un leggings en Lycra léopard vert vif, un top moulant à sequins assorti et des bottines à talons aiguilles en daim vert foncé. Je précise que Lula faisait le trottoir avant d'être embauchée à l'agence, et cette tenue était sans doute rescapée de sa collection, exhumée du rayon « fantasme de la Saint-Patrick ».

Quand je me balade avec Lula, je me sens d'une banalité incroyable et terriblement fade. Je suis d'origine hongroise et italienne, mon teint tient plus de l'Europe de l'Est que de la Méditerranée. J'ai des cheveux ordinaires, bruns bouclés jusqu'aux épaules, des yeux bleus et un joli nez que j'ai hérité du côté Mazur. Ce jour-là, je portais comme d'habitude un jean, des baskets et un T-shirt à longues manches aux couleurs de l'équipe de hockey des Rangers. Il devait faire dix degrés, et Lula et moi étions emmitouflées dans des sweats à capuche. Celui de Lula disait « EMBRASSE-MOI, JE SUIS IRLANDAISE », le mien était gris avec une petite tache de glace au chocolat à hauteur du poignet.

Nous nous apprêtions à aller chercher un Clucky Shake chez Cluck-in-a-Bucket, et Lula ne trouvait plus ses clés.

— Je sais qu'elles sont ici quelque part, a-t-elle pesté en déversant sur le capot de la voiture le contenu de son sac : chewing-gums, baume à lèvres, Taser, téléphone portable, pistolet Glock calibre .40 avec plaquage en nickel, boîte de Tic Tac, bombe de spray au poivre, bougie parfumée, lampe torche, menottes, tournevis, vernis à ongles, Derringer à crosse en nacre (reçu comme cadeau de Saint-Valentin de son chéri, Tank), ouvre-bouteille musical, rouleau de papier toilette, pastilles Rennie...

— Un tournevis ?

— On ne sait jamais quand ça va être utile. Tu serais étonnée de ce qu'on peut faire avec ça. J'ai aussi des préservatifs ultra-résistants parfumés à la cerise. Tank peut avoir besoin d'un câlin urgent à tout moment.

Lula a déniché son trousseau, nous sommes montées dans sa Firebird rouge, et elle a démarré en trombe. Elle a tourné sur Hamilton Avenue pour emprunter Columbus. Une vieille dame à cheveux gris traversait la chaussée à une trentaine de mètres de nous. Elle était petite et fluette, elle portait un leggings vert vif, des baskets blanches et une veste en laine grise. Elle tenait dans une main un paquet de la boulangerie et dans l'autre la bandoulière d'un lourd sac de sport qu'elle traînait péniblement sur le trottoir.

Lula a plissé les yeux pour mieux voir à travers le pare-brise :

— Si c'est pas Kermit la grenouille, c'est ta grand-mère.

Mamie Mazur habite avec mes parents depuis que papy Harry est monté au ciel, où il vit au paradis des graisses hydrogénées. Elle a mis près de soixante-dix ans à révéler au grand jour son anticonformisme. Elle est sortie du placard à la mort de papy et, maintenant, il n'y a plus moyen de l'y faire rentrer. Personnellement, je la trouve super... mais il ne faut pas que je cohabite avec elle tous les jours.

Une voiture a débouché d'une rue transversale et a freiné sec devant mamie.

— On dirait qu'y a personne au volant de cette bagnole, a observé Lula. J'vois pas de tête.

La portière côté conducteur s'est pourtant ouverte, et un petit homme en est sorti. Il était mince, avec des cheveux gris bouclés coupés court. Il portait un pantalon vert.

— Regarde ça ! Ta grand-mère est en vert, et ce p'tit bonhomme aussi. Tout le monde porte du vert sauf toi ! T'as pas l'impression de jouer les trouble-fête ?

Le petit homme parlait à mamie, qui n'avait pas l'air ravie. Elle s'est mise à reculer et le nabot lui a arraché des mains la bride du sac de sport. Mamie lui a balancé un coup de sac à main à la tête, et il est tombé à genoux.

— Elle est peut-être vieille et frêle, mais elle se défend pas mal, a admiré Lula.

Mamie a de nouveau frappé le nain. Il l'a agrippée et ils ont roulé par terre, accrochés l'un à l'autre, en se rouant de coups. J'ai bondi hors de la Firebird et je me suis jetée dans la mêlée. J'ai séparé mamie et l'inconnu, que j'ai maintenu à bout de bras.

Il s'est tortillé en grognant et en battant des bras :

— Lâchez-moi !

Sa voix était éraillée, il était hors d'haleine.

— Vous savez qui je suis ? a-t-il piaillé.

— Ça va ? ai-je demandé à mamie.

— Bien sûr que ça va. J'avais le dessus. Tu n'as pas remarqué que j'étais en train de gagner ?

Lula est arrivée dans un cliquetis de bottines à talons, elle a saisi mamie sous les aisselles et l'a hissée sur ses pieds.

— Quand je serai grande, je veux être exactement comme vous, l'a-t-elle félicitée.

Quand j'ai voulu reporter mon attention sur le petit homme, il avait disparu. La portière de sa voiture a claqué, le moteur a grondé, et il a démarré dans un crissement de pneus.

— C'est une putain d'anguille, ce mec, a crié Lula. Une seconde, tu le tiens, et, la seconde d'après, il a filé.

— Il voulait piquer mon sac, vous vous rendez compte ? Il disait que c'était le sien alors je lui ai demandé de le prouver. C'est à ce moment-là qu'il

a essayé de s'enfuir avec.

J'ai regardé le sac en question.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— De la semence de curieux.

— Et dans le paquet de la boulangerie ?

— Des beignets à la confiture.

— Je ne refuserais pas un beignet, a signalé Lula. Ça irait à merveille avec le milk-shake de chez Clucky.

— J'adore les milk-shakes, a souri mamie. Je partage mes donuts si vous m'en offrez un. Par contre, pas touche à mon sac de sport. Personne n'a le droit d'y fourrer le nez.

— Z'avez quand même pas un macchabée là-dedans ? J'aime pas trop transporter des cadavres dans ma Firebird. C'est pas feng shui.

— Je ne pourrais pas y cacher un mort. Il n'y a pas la place.

— Ça pourrait être un leprechaun, a suggéré Lula. C'est la Saint-Patrick, après tout. Si vous en avez un dans votre sac, vous pourriez lui demander de nous guider jusqu'à son chaudron d'or.

— Je ne sais pas, a répondu mamie. J'ai entendu dire qu'il fallait être prudent avec ce genre de lutins. Il paraît qu'ils sont fourbes. De toute façon, ne vous inquiétez pas : y en a pas dans mon sac.

Le lendemain de la Saint-Patrick, je me suis réveillée avec Joe Morelli, qui est à peu de chose près mon petit ami. Morelli est flic à Trenton et, rayon pensées impures, à côté de lui, je suis une sainte. Pas qu'il soit obsédé ou pervers. Non, c'est plutôt qu'il a une pêche d'enfer. Il a des cheveux noirs ondulés, des yeux bruns expressifs et une barbe de trois jours perpétuelle. De son passage dans la marine, il a gardé un tatouage d'aigle et un corps idéalement musclé. Il est à croquer. Ces derniers temps, il est devenu plus calme et civilisé. Précisément depuis qu'il a hérité d'une petite maison de sa tante Rose.

Nous n'habitons pas ensemble parce que ce type d'engagement nous fiche un peu la trouille et que nous avons tous les deux un sens de la survie très développé. Quand nos horaires sont compatibles, Morelli achève sa journée dans mon lit, poussé par lesdites pensées impures et une véritable affection pour moi.

Quand j'ai vu à quel point la lumière du jour pénétrait dans ma chambre, j'ai compris que Morelli ne s'était pas réveillé à temps.

— Je suis en retard, m'a-t-il lancé.

— Oh, non. J'avais de super plans pour la matinée.

— Du genre ?

— Je comptais te faire des choses qui n'ont même pas de nom. Des trucs très sexy.

Morelli m'a souri.

— Je devrais pouvoir trouver quelques minutes...

— Il faudrait bien plus que quelques minutes pour ce que j'ai en tête. Ça pourrait facilement durer des heures.

Morelli est sorti du lit en lâchant un gros soupir.

— J'ai pas des heures. Et je te vois venir, ma jolie. Je devine tout de suite quand tu essaies de me rouler dans la farine.

— Tu doutes de ma parole ?

— Chérie, ma meilleure chance d'obtenir du sexe le matin, c'est de m'y mettre quand tu dors encore. Une fois réveillée, tu ne penses plus qu'au café.

— C'est pas vrai, je pense aussi parfois aux pancakes et aux donuts.

Le gros chien orange de Morelli a grimpé sur le lit, le poil ébouriffé. Il s'est installé à l'emplacement tiède libéré par son maître.

— J'étais censé assister au briefing, il y a dix minutes déjà, a ajouté Morelli. Si tu emmènes Bob faire ses besoins, je peux sauter sous la douche, te retrouver sur le parking et ne rater que la première moitié de la réunion.

Cinq minutes plus tard, je tendais la laisse de Bob à Morelli et je regardais son 4 × 4 s'éloigner. Je suis rentrée dans mon immeuble, j'ai pris l'ascenseur jusqu'au premier étage, où se trouve mon appart. J'ai filé à la cuisine, j'ai mis la cafetière en marche, et mon téléphone a sonné.

— Ta grand-mère a disparu, a bafouillé ma mère. Elle n'était pas là quand je me suis levée ce matin. Elle a laissé un mot pour nous prévenir qu'elle partait à l'aventure sur les routes. Je ne sais pas ce que ça signifie.

— Peut-être tout simplement qu'elle est allée dîner avec une de ses copines. Ou qu'elle s'est rendue à pied à la boulangerie.

— Ça fait des heures qu'elle a quitté la maison, et elle n'est toujours pas rentrée. J'ai appelé ses amies. Personne ne l'a vue.

Bon, d'accord, c'était un peu inquiétant. Surtout après la scène de la veille avec le sac de sport et l'attaque du nabot en pantalon vert. Il y avait peu de chances que cela ait le moindre lien avec sa disparition, mais cette éventualité m'a noué l'estomac.

— Tu connais mamie ! Elle pourrait être au bord de la route en train de faire du stop pour Vegas. Ton boulot, c'est de retrouver les gens, non ? Rends-toi utile pour la famille, remets la main sur ta grand-mère.

— Je suis chasseuse de primes, maman, pas magicienne. Je ne peux pas faire réapparaître mamie.

— Tu es mon seul espoir, Stéphanie. Viens ici et débrouille-toi pour trouver des indices. Je te prépare des saucisses au sirop d'érable, du gâteau moka et des œufs.

— Marché conclu. Donne-moi dix minutes.

J'ai raccroché, je me suis retournée et je me suis cognée contre un grand type. J'ai poussé un hurlement et j'ai bondi en arrière.

— Du calme, m'a-t-il ordonné en m'attirant contre lui pour me poser un baiser amical sur le front. Tu as failli me percer les tympans. Faut que tu te détendes.

- Diesel !
- Eh oui. Je t'ai manqué ?
- Non.
- Menteuse. C'est du café, que je sens ?

Diesel débarque de temps en temps dans ma vie. En fait, c'est seulement sa troisième visite, mais j'ai l'impression qu'il y en a eu bien plus que ça. Il est hyper musclé, super beau, un peu crade et dégage le mélange idéal de parfums qui plaît aux femmes. Je dirais : sexe, gâteau au chocolat fraîchement sorti du four et une pointe d'arômes de Noël. Je sais, c'est un drôle de cocktail, mais, dans le cas de Diesel, il détonne. Peut-être parce que le gaillard n'est pas complètement normal... mais qui l'est ? Il a des cheveux blond cendré en pétard et des yeux bruns scrutateurs. Il sourit beaucoup, il est dirigiste, mal élevé et a un charme inexplicable. Par-dessus le marché, il peut faire des choses dont sont incapables les hommes ordinaires. C'est ce qu'il raconte, en tout cas.

- Qu'est-ce que tu fiches ici ?
- Je cherche quelqu'un. Ça ne te dérange pas que je passe quelques jours chez toi ?

— Si !

Il a regardé mon manteau.

- Tu t'en vas ?
- Je vais prendre le petit déjeuner chez ma mère.
- Je viens avec toi.

J'ai soupiré, attrapé mon sac, mes clés de voiture, et nous sommes sortis de l'appartement. Madame Finley, la voisine du 3D, était déjà dans l'ascenseur quand nous sommes entrés. Elle a eu le souffle coupé et s'est pressée contre le mur.

- Ce n'est rien, l'ai-je rassurée, il est inoffensif.
- Bah, a fait Diesel.

Avec sa tenue, il aurait pu figurer dans une édition spéciale streetwear de *GQ*. Un jean déchiré au genou, de vieilles bottines poussiéreuses, un T-shirt Corona sous un sweat gris miteux ouvert. Une barbe de deux jours, des cheveux coiffés au batteur électrique. Mais qui suis-je pour juger ? Je n'étais pas non plus la reine du sexy. Je n'avais pas encore passé de brosse dans ma tignasse, je portais de fausses UGG, un manteau d'hiver boutonné par-dessus un pantalon de survêt' emprunté à Morelli et un haut de pyjama en pilou avec des motifs de canards.

Nous sommes sortis de l'ascenseur, et Diesel m'a suivie jusqu'à la voiture. Je roule dans une vieille Chevrolet Monte-Carlo délabrée que j'ai négociée à bon prix parce que la marche arrière ne fonctionne plus.

- Dis-moi, monsieur le magicien, que sais-tu faire de spécial avec les bagnoles ?
- Je peux les conduire.
- Et les réparer ?

— Je sais changer un pneu.

J'ai classé l'information dans mon fichier mental au cas où j'aurais une crevaison, j'ai ouvert la portière et je me suis glissée derrière le volant.

Mes parents habitent dans le quartier du Bourg – le petit nom de Chambersbourg – à Trenton. Les maisons y sont aussi modestes que l'ambition des habitants, mais les repas sont copieux. Ma mère a empilé une montagne d'œufs brouillés et plus d'un demi-kilo de saucisses dans l'assiette de Diesel.

— Je me suis levée ce matin et elle avait disparu, a répété ma mère.
Pouf!

Diesel n'avait pas l'air inquiet. Dans son monde, un *pouf* et une disparition n'avaient rien d'inhabituel.

— Où as-tu trouvé le mot ?

— Sur la table de la cuisine.

J'ai mangé mon dernier morceau de saucisse.

— La dernière fois qu'elle a disparu, ai-je expliqué à Diesel, elle avait planté sa tente pour faire la queue devant la billetterie du concert des Stones.

— J'ai demandé à ton père de faire un tour en voiture pour voir s'il la retrouvait, mais jusqu'à présent, ça ne donne rien.

Mon père est retraité de la Poste et conduit désormais un taxi à temps partiel. Il utilise surtout son véhicule professionnel pour aller jusqu'à sa cabane jouer aux cartes avec ses amis, mais il emmène aussi parfois des clients qui doivent se rendre à la gare tôt le matin.

J'ai terminé mon café, j'ai quitté la cuisine et je suis montée examiner la chambre de mamie. Elle avait emporté son sac à main, sa veste grise, son dentier et les vêtements qu'elle portait sur elle. Pas de trace de lutte. Pas de tache de sang. Pas de grand sac de sport. Sur sa table de nuit, j'ai repéré une brochure pour l'hôtel-casino Daffy, à Atlantic City.

Je suis redescendue à la cuisine.

— Où est passé le grand sac ?

— Quel grand sac ?

— Mamie avait un sac de sport, hier. Il n'est pas dans sa chambre.

— Je ne suis pas au courant.

— Est-ce que mamie vient de recevoir le chèque de sa retraite ?

— Oui, il y a quelques jours.

Elle s'était peut-être acheté de nouveaux vêtements, qu'elle avait fourrés dans le sac de sport, avant de prendre un bus tôt le matin pour se rendre au Daffy.

Diesel a terminé son petit déjeuner et s'est levé.

— Besoin d'aide ?

— Tu es doué pour retrouver les grands-mères perdues ?

— Non, c'est pas mon rayon.

— C'est quoi, exactement, ton rayon ?

Diesel m'a décoché son sourire craquant.

— À part ça, ai-je ajouté.

— Elle est peut-être sortie tirer un coup avec le boucher ?

Ma mère a poussé un petit cri, horrifiée que Diesel prononce des mots pareils et choquée parce qu'il avait sans doute raison.

— Elle ne serait pas partie en pleine nuit, tout de même.

— Si ça peut te rassurer, je ne ressens aucune perturbation dans la Force, a précisé Diesel. Elle n'était pas en danger quand elle a quitté la maison. À moins que mon radar ne soit brouillé par la quantité phénoménale d'œufs et de saucisses que je viens d'ingurgiter...

Diesel et moi, nous faisons le même boulot : nous traquons des gens qui ont commis des infractions. Diesel pourchasse des types avec des pouvoirs zarbi ; il les appelle les Indescriptibles. Moi, je cours plutôt après ceux qui n'ont aucun talent ; je les appelle des DDC, pour « défaut de comparution ». Quel que soit le nom qu'on donne à nos proies, le boulot du chasseur dépend surtout de son instinct et, au bout d'un temps, on finit par se laisser guider par la Force. Bon, je sais, ça fait un peu Obi-Wan Kenobi. Pourtant, je vous jure que, quand on entre dans un bâtiment, on a parfois la chair de poule et on devine qu'un truc affreux est tapi dans un coin. Mon radar est assez efficace, mais celui de Diesel fonctionne mieux encore. Il doit avoir un sens de la perception proche de celui du loup-garou. Heureusement, il n'est pas très poilu, sinon je me poserais des questions.

— Je file chez moi prendre une douche et me changer avant de passer à l'agence, ai-je prévenu Diesel. Je peux te déposer quelque part ?

— Oui. D'après mes informateurs, le type que je cherche était sur Mulberry Street hier. Je voudrais jeter un coup d'œil dans le coin. Peut-être interroger quelques personnes.

— Il est dangereux, ton gars ?

— Pas spécialement, mais les imbéciles qui le suivent le sont.

— J'ai trouvé une brochure de l'hôtel-casino Daffy dans la chambre de mamie, ai-je expliqué à ma mère. Elle a probablement pris un de ces autocars qui emmènent les retraités à Atlantic City. Elle sera de retour ce soir.

— Jésus-Marie-Joseph ! a soufflé ma mère en esquissant le signe de croix. Ta grand-mère seule à Atlantic City ! Il faut s'attendre au pire. Tu *dois* aller la chercher.

En temps normal, j'aurais trouvé cette idée débile, mais il faisait beau et je n'étais plus allée à Atlantic City depuis des siècles. L'excuse pour prendre un jour de congé était idéale. Mes quatre dossiers en cours n'étaient pas très urgents. Et cela m'arrangeait de mettre un peu de distance entre Diesel et moi. Ça me ferait une complication en moins.

Une heure plus tard, j'avais enfilé un jean, un pull en V à longues manches et un sweat. J'ai roulé jusqu'à l'agence, je me suis garée juste devant et je suis entrée.

— Quoi d neuf ? m'a demandé Lula. On va attraper des méchants, aujourd'hui ? Je suis prête à distribuer des coups de pied au cul. J'ai les bottes

révées pour ça, et puis mon string est deux tailles trop petit alors je me sens d'une humeur de bouledogue.

Connie Rosolli a fait la grimace. Connie est la secrétaire de direction de l'agence, c'est une Italo-Américaine pur jus. Son Oncle Lou était chauffeur pour Garibaldi-les-Deux-Orteils. Et son Oncle Nunzo aurait aidé à transformer le corps du syndicaliste Jimmy Hoffa en pare-chocs de camion poubelle. Connie a deux ou trois ans de plus que moi, mesure six ou sept centimètres de moins et est beaucoup plus plantureuse. Si son nom de famille était un fruit, ce serait Melon.

— Trop d'infos, a lancé Connie à Lula. J'ai pas envie d'entendre parler de ton string.

Elle a saisi un dossier sur son bureau et me l'a tendu.

— Il vient d'arriver, il est encore chaud. Kenny Brown. Recherché pour vol de voitures. Vingt ans, pas plus.

En d'autres termes, sauf s'il pesait cent cinquante kilos, il courait plus vite que moi, et j'allais galérer pour l'attraper.

J'ai fourré le dossier dans mon sac à bandoulière.

— Mamie Mazur a pris la tangente. Je crois qu'elle est partie jouer au casino chez Daffy, et j'ai promis à ma mère de la ramener. Quelqu'un veut m'accompagner ?

— J'ai rien contre une balade à Atlantic City, a commenté Lula.

— Moi non plus, a renchéri Connie. Je peux transférer les appels du bureau vers mon portable.

Lula avait déjà son sac à l'épaule et ses clés en main.

— C'est moi qui conduis. Je ne vais pas à Atlantic City dans une bagnole sans marche arrière.

— J'en ai presque jamais besoin ! me suis-je défendue.

Connie a fermé l'agence, et nous nous sommes entassées dans la Firebird de Lula.

— Qu'est-ce que mamie fabrique à Atlantic City ? m'a demandé Lula.

J'ai bouclé ma ceinture avant de répondre.

— Je ne suis pas certaine qu'elle y soit. C'est ma meilleure hypothèse. Mais, si elle s'y trouve, j' imagine qu'elle joue aux machines à sous.

— J'te parie qu'elle avait un leprechaun dans son grand sac, hier, a rigolé Lula. Et elle l'a emmené à Atlantic City. C'est l'endroit idéal pour tirer parti d'un porte-bonheur irlandais.

— Tu déconnes ? Tu ne crois quand même pas aux leprechauns ? lui a demandé Connie.

— Qui ? Moi ? Putain, non. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est sorti tout seul. Tout le monde sait que les leprechauns n'existent pas.

Lula a tourné sur Broad puis a ajouté :

— Cela dit, on en parle beaucoup et il n'y a jamais de fumée sans feu. Tu te souviens du Noël où Trenton a été envahi par les lutins ? Ben, si les lutins existent, les leprechauns existent peut-être aussi.

— C'étaient pas des lutins, lui ai-je rappelé. C'étaient des personnes verticalement défavorisées qui portaient des oreilles pointues en caoutchouc. On les avait fait venir en camion de Newark dans le cadre d'une campagne de marketing pour une fabrique de jouets.

— Je sais. Mais certaines personnes pensaient que c'étaient des lutins...

Il faut environ une heure et demie pour aller à Atlantic City depuis Trenton, normalement. Quarante minutes si c'est Lula qui conduit : c'est de l'autoroute tout le long jusqu'à Pleasantville. Nous sommes passées par plusieurs rues où prostituées, dealers et gamins aux yeux vides battaient le pavé, puis tout à coup, le paysage s'est égayé, et nous nous sommes retrouvées devant chez Daffy. Lula s'est garée dans le parking, nous avons ajusté notre maquillage, remis une dose de laque dans nos cheveux, et nous nous sommes aventurées toutes les trois dans le labyrinthe qui menait à la salle de jeux du casino.

— Ça va être difficile de repérer mamie Mazur, a commenté Connie. C'est plein de vieux, ici. Ils les amènent en car, ils leur donnent une cartouche de cigarettes, un ticket pour le déjeuner buffet et leur montrent comment glisser leur carte de crédit dans les machines à sous.

— Ouais, dans le New Jersey, les vieux savent s'amuser, a approuvé Lula.

C'était vrai. Partout dans le pays, on parquait les seniors dans des maisons de repos et on les nourrissait de purée à la cuillère. Dans le New Jersey, on les amenait par cars entiers dans les casinos. La démence et les problèmes cardiaques ne suffisaient pas à les empêcher de jouer.

— Je parie qu'on peut commander une dialyse au service d'étage, a renchéri Lula. J'vais vous dire un truc, je suis contente de savoir que je finirai mes jours dans le New Jersey.

— Si on se séparait pour chercher mamie ? ai-je proposé. On reste en contact par portable, si nécessaire.

J'avais parcouru la moitié des tables de black-jack quand mon téléphone a sonné.

— Je l'ai trouvée, m'a annoncé Connie. Elle joue au poker sur une des machines. Va jusqu'au gros chien au milieu de la salle puis tourne à gauche.

Le Daffy était l'un des casinos les plus récents et les plus imposants de la Promenade. Dans l'espoir de surpasser le Caesars et son thème romain, les propriétaires avaient opté pour une déco inspirée par le vieux beagle du patron : Daffy. Le bar était baptisé l'Écuelle de Daffy, le resto s'appelait les Délices de Daffy, et le tapis violet était parsemé d'empreintes de pattes dorées. Le clou du spectacle était une statue en bronze de Daffy, pesant deux tonnes et s'élevant à six mètres du sol. Le toutou trônait en plein milieu du casino principal, ses yeux lançaient des rayons laser, et il aboyait toutes les heures.

J'ai tourné à gauche quand j'ai rejoint le cabot monumental et j'ai aperçu mamie voûtée sur son tabouret face à une machine à poker Double Bonus. Elle était concentrée sur les combinaisons. Des sonneries retentissaient, des lumières clignotaient, et elle n'arrêtait pas d'appuyer sur le bouton Play.

Randy Briggs était juste derrière elle. Il serrait le grand sac de sport contre sa poitrine et surveillait la salle sans jamais vraiment quitter mamie du regard. Briggs est un geek passionné d'informatique. Il a une quarantaine d'années, des cheveux blond cendré clairsemés, des yeux bruns cyniques et autant de charme qu'Attila le Hun. Il ne mesure que quatre-vingt-dix centimètres : du coup, il avait un peu de mal à tenir le sac. Ses bras étaient trop courts pour en faire le tour. Je le connais depuis plusieurs années, mais je ne dirais pas que nous sommes amis. Disons que nous entretenons une sorte de relation professionnelle.

— Hé, lui ai-je lancé, comment ça va ?

— Comme d'hab, a répondu Briggs. Et vous ?

— Rien de spécial. Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ?

— Du fric.

Briggs a tourné la tête vers Connie et Lula.

— On m'a engagé pour le garder, alors ne vous faites pas d'illusions.

— J'ai une idée, a rétorqué Lula. Et si je m'asseyais sur toi jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'une tache de graisse sur le tapis ?

Mamie a lâché le bouton Play et nous a regardées à son tour.

— La chance est avec moi. Ne m'approchez pas de trop près, vous allez me porter la poisse.

— T'as gagné combien ? lui ai-je demandé.

— Douze dollars.

— Et t'as mis combien dans la machine ?

— Aucune idée, je ne tiens pas les comptes.

— Je sens une odeur de nourriture, a coupé Lula. Il y a un buffet pas loin. Quelle heure est-il ? Ça serait pas l'heure de déjeuner à volonté ?

Aux quatre coins de la salle, les retraités quittaient leurs machines, s'installaient sur leurs scooters électriques et mettaient le moteur en route.

— Regardez-moi ça. Ces vieux vont arriver au buffet avant nous, a pesté Lula. On n'aura plus que les restes !

— Je déteste les buffets, a marmonné Briggs, je n'arrive jamais à atteindre les meilleurs plats.

— Moi j'attrape tout ce que je veux, a rétorqué Lula. Mais c'est chacun pour soi. Attention, laissez passer ! Pardon !

— Ça ne me ferait sans doute pas de tort de manger quelque chose, a avoué mamie. J'ai joué quatre heures d'affilée, et mon popotin est tout ankylosé. Il faut qu'on se bouge, sinon on va se retrouver derrière les croulants avec les déambulateurs et les masques à oxygène. Ils mettent des heures à avancer dans la queue.

Nous avons rejoint la salle du buffet, acheté nos tickets, rempli nos

assiettes, puis nous nous sommes enfin assis.

— Ne le prenez pas mal, ai-je dit à Briggs, mais vous n'avez pas le profil typique du transporteur de fonds.

Briggs a attaqué une montagne de crevettes.

— Ça veut dire quoi, ça ? Vous insinuez que je suis malhonnête ? Qu'on ne peut pas me confier d'argent ?

— Vous n'êtes pas grand.

— Peut-être, mais je suis méchant et féroce. Comme le glouton d'Amérique du Nord. C'est un prédateur redoutable, malgré sa petite taille.

— Tiens, à propos de cet argent, ai-je lancé à mamie. D'où est-ce que tu le sors ?

— Je l'ai trouvé.

— Il y avait combien ?

— Je ne sais pas exactement. J'arrêtais pas de perdre le fil quand j'ai tenté de compter. Je crois qu'il y a près d'un million.

Tout le monde a cessé de manger.

— T'as prévenu la police ?

— J'y ai pensé un instant, mais en y réfléchissant je me suis dit que ce genre d'affaires ne les concerne pas. Je sortais de la boulangerie quand j'ai vu un arc-en-ciel, je ne l'ai pas quitté des yeux et j'ai trébuché sur le sac rempli de billets.

— Et alors ?

— C'était la Saint-Patrick. Tout le monde sait que celui qui trouve un chaudron d'or au pied d'un arc-en-ciel peut le garder.

— C'est vrai, a confirmé Lula. Elle a raison.

— J'ai toujours eu envie de voir du pays, a repris mamie. Alors je me suis acheté un camping-car avec une partie des sous. Atlantic City est la première étape de mon voyage.

— Tu ne peux pas conduire, mamie, lui ai-je rappelé. On t'a retiré ton permis.

— C'est pour ça que j'ai engagé Randy. Le prix du camping-car était imbattable parce qu'il avait appartenu à une petite personne. Le siège conducteur est modifié. Dès que je l'ai vu, j'ai pensé à lui. Je me souvenais que vous aviez travaillé ensemble sur cette histoire de lutins.

— Ce n'étaient pas des lutins. C'étaient des petites personnes qu'on avait fait venir de Newark. De toute façon, tu ne peux pas garder une telle somme !

— Je ne la garde pas, je la dépense.

— Il y a des règles à suivre. Tu dois d'abord faire une déposition à la police puis attendre un certain temps avant que le pactole ne t'appartienne officiellement. Et tu dois probablement payer des droits.

C'était moi qui disais ça ? J'avais l'impression d'entendre ma mère.

— Cette règle ne s'applique pas dans ce cas-ci, a argumenté mamie. C'est l'argent de la chance.

— C'est sans doute pour ça que vous avez gagné les douze dollars, d'ailleurs, a renchéri Lula.

— Vous devriez prendre quelques billets chacune, a proposé mamie. J'en ai plein. Randy, donnez à tout le monde une liasse.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, ai-je insisté. Imagine que quelqu'un le réclame et que tu doives le rendre ?

— C'est ça qui est merveilleux, m'a expliqué mamie. Ce n'est pas de l'argent ordinaire. Je te dis : c'est l'argent de la chance. Il sert à en gagner encore plus. Donc, en cas de besoin, on en aura toujours.

— Tu joues depuis quatre heures, et tu n'as remporté que douze dollars ?

— Il m'a fallu un moment pour trouver mon rythme, mais la chance est de mon côté, maintenant.

— Tu es sûre que ces billets n'appartiennent pas au petit homme en pantalon vert ?

— Je lui ai demandé combien il y avait dans le sac et il n'a pas pu me répondre. C'est un voleur. Il doit m'avoir vue tomber sur le trésor et, depuis, il veut me le piquer.

— Il nous a suivis quand nous avons quitté le Bourg ce matin, a ajouté Briggs. Enfin, je crois que c'était lui. Un gars pas très grand au volant d'une Toyota blanche.

J'ai scruté la salle.

— Il est ici ?

— Je ne l'ai pas aperçu, a répondu Briggs. Je l'ai perdu de vue quand j'ai rejoint la circulation après la sortie du parking.

— Je vais me chercher du dessert, a lancé mamie. Après ça, je retourne aux machines.

— Je saute le dessert et je file aérer mon fric à la table de craps, a jubilé Lula.

— Moi aussi, a renchéri Connie, sauf que je vais jouer au black-jack.

Briggs a distribué l'argent et s'est rassis sur le sac, comme si c'était un rehausseur.

CHAPITRE 2

Mon téléphone a sonné, et le numéro de mon appartement est apparu sur l'écran.

— Je me sens tout seul ici, s'est plaint Diesel. J'arrive pas à détecter ma cible. Où es-tu ?

— À Atlantic City. Mamie est avec moi : elle a trouvé un paquet de fric et elle vit la grande aventure.

— *Trouvé ?*

— Tu te souviens de ce sac que je cherchais dans sa chambre ? Elle l'a emporté et il est rempli de billets. Elle raconte qu'elle l'a dégoté sur le trottoir en revenant de la boulangerie, hier.

— Un grand sac de sport vert avec une rayure jaune ?

— Oui.

— Quelle coïncidence de ouf ! s'est exclamé Diesel. Combien est-ce qu'il y a ?

— À peu près un million.

— Et tu n'as pas vu un petit homme avec des cheveux gris frisés et un froc vert rôder tout près ?

— Un nain en pantalon vert a attaqué mamie, hier. Et il l'a peut-être suivie quand elle a quitté le Bourg ce matin.

— Il s'appelle Cosy O'Connor. C'est le type que je traque, et ce fric est de l'argent volé. Si tu vois ce mec, mets-lui le grappin dessus de ma part, mais ne le quitte pas des yeux, sinon il partira en fumée.

— Vraiment ?

— Non. Les gens ne disparaissent pas en laissant une odeur de soufre derrière eux. Tu crois vraiment n'importe quoi.

— Tu m'as déjà fait ce coup-là. Tu es derrière moi puis, tout à coup, tu disparais.

— Oui, mais ça, c'est moi. Et ce n'est pas facile, je t'assure.

Diesel a raccroché, et j'ai achevé mon déjeuner. Des macaronis au fromage, de la salade de pommes de terre, de la dinde en sauce, des macaronis au fromage, un petit pain, une salade de haricots tricolores et encore des macaronis au fromage. J'adore les macaronis au fromage.

Une demi-heure plus tard, mamie était de retour devant sa machine à poker, tandis que je montais la garde avec Briggs. J'espérais que Diesel arriverait avec une idée lumineuse pour la suite des opérations parce que je ne

savais pas quoi faire de mamie. Je ne me voyais pas lui passer les menottes et la ramener de force à la maison.

J'ai aperçu du coin de l'œil quelque chose de rouge comme un camion de pompier : c'étaient les cheveux de Lula. Elle traversait la salle du casino.

— Tu vas pas me croire ! J'étais en train de perdre à la table de craps...

— Bien mal acquis ne profite jamais, a décrété Briggs. Cette théorie de l'argent de la chance, c'est n'importe quoi.

— Ouais, mais en fait, j'ai eu du pot, justement. Le type à côté de moi était un photographe pro. Il fait un shooting pour une boîte de lingerie et il cherche des mannequins pulpeuses expérimentées. Tu te rends compte ? Il m'a donné sa carte et m'a dit que je n'avais qu'à me pointer tôt demain matin. J'ai failli me pisser dessus. C'est mon jour de chance. J'ai toujours rêvé d'être *top-modèle*.

— Exactement ce qu'il manquait à la planète... a ironisé Briggs. Une nouvelle star de poids.

Lula l'a regardé en fronçant les sourcils.

— Tu m'as traitée de grosse ? J'ai bien entendu ? J'espère que mes oreilles me jouent des tours, sinon je vais te transformer en crêpe de nain.

— De petite personne, a corrigé Briggs. Je suis une petite personne.

— *Peuh*, à ta place, je préférerais qu'on me traite de nain. Ça sonne mieux. « Petite personne », ça fait école maternelle.

Briggs s'est penché en avant, les mains sur les hanches.

— J'ai une furieuse envie de vous coller un coup de poing sur le nez.

Lula a baissé les yeux vers lui.

— Alors prépare-toi à recevoir mon doigt dans l'œil.

— Je ne savais pas que vous aviez de l'expérience comme mannequin de lingerie, a observé mamie.

— Pas exactement comme mannequin. Je suis moins spécialisée que ça. Quand je faisais le tapin, j'étais réputée pour ma lingerie de charme. Les clients qui cherchaient une pute avec de beaux dessous savaient qu'il fallait venir me voir. Et je lis tout le temps les magazines de mode. Je sais comment me tenir. Et j'ai un sourire magnifique.

Lula nous a fait la démonstration. Mamie a plissé les yeux pour mieux voir.

— Regardez-moi ça. Vous avez une dent en or à l'avant. Elle scintille à la lumière, je n'avais jamais remarqué.

— C'est nouveau, ça date de la semaine dernière. Il y a un petit diamant dedans, c'est ça qui la fait briller.

— Voilà un atout ! Si vous ne percez pas comme mannequin, vous pourrez facilement vous recycler comme pirate, a raillé Briggs.

— C'est parce que je chante dans le groupe de Sally Sweet, a expliqué Lula. On a changé de style, on fait du rap. Sally lance un nouveau truc : c'est le premier rappeur drag queen.

En journée, Sally Sweet est chauffeur de bus scolaire à Trenton. Le

week-end, il donne des concerts dans des bars. Il ressemble à Ozzy Osbourne et s'habille comme Madonna. J'ai imaginé Sally en train de rapper, déguisé en femme, c'était pas beau à voir.

— Alors, le poker, mamie, ça gaze ? a demandé Lula.

— Pas trop. Je dois sans doute m'échauffer.

— C'est comme ça que ça marche, a confirmé Lula. D'abord, on a la poisse, puis la chance déboule.

Mon portable a sonné. C'était ma mère.

— Où es-tu ?

— Au Daffy, à Atlantic City.

— Tu as trouvé ta grand-mère ?

— Oui, elle est aux machines à sous.

— Ne la quitte pas d'une semelle. Et ne la laisse pas rentrer en car. Dieu sait où elle pourrait aller s'échouer.

— D'accord.

— Appelle-moi quand vous prendrez la route, comme ça je saurai à quelle heure vous attendre.

— Promis.

J'ai raccroché. Mamie s'était remise à appuyer sur l'éternel bouton Play. Je me suis demandé si le kidnapping de sa propre grand-mère était passible de poursuites judiciaires. Ça me semblait le seul moyen efficace pour la ramener à la maison.

— Je vais faire un peu de shopping, a annoncé Lula. Faut que je sois belle demain matin pour mes premiers pas de top-modèle. Je sais que c'est de la lingerie pour femmes voluptueuses, mais je devrais peut-être m'enfermer quelques heures à la salle de sport, histoire de perdre cinq ou sept kilos. Je parie que je pourrais y arriver si je m'y mettais vraiment.

J'ai tourné la tête vers Lula et j'ai croisé le regard du petit homme en pantalon vert. Il nous observait sans se cacher depuis l'autre côté de la salle. Je lui ai fait signe de s'approcher, il s'est glissé derrière une rangée de machines à sous et a disparu. J'ai traversé la pièce à toutes jambes, mais je ne l'ai pas trouvé.

Quand je suis revenue, Lula était partie. Briggs était endormi sur le sac de sport, et mamie semblait hypnotisée par le poker électronique.

— Je ne me sens pas très bien. Mon index est tout gonflé et j'ai la tête qui tourne. Je ne supporte plus toutes ces lumières qui clignotent.

— On devrait rentrer à la maison.

— Je ne peux pas rentrer. Je dois rester ici et attendre que la chance me sourie à nouveau. J'avais une veine de flambeur ce matin. J'ai juste besoin d'une sieste pour me requinquer.

J'ai poussé Briggs du pied, et il s'est redressé d'un bond, les yeux grands ouverts, prêt à jouer les gloutons d'Amérique du Nord.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ma grand-mère veut aller dans sa chambre.

Dix minutes plus tard, mamie était barricadée dans ses appartements avec son sac, et Briggs montait la garde devant la porte.

— Je vais prendre des nouvelles de Connie, lui ai-je annoncé. Appelez-moi sur mon portable dès que mamie se réveille.

J'ai traversé le couloir et j'ai emprunté l'ascenseur jusqu'à la salle de casino. Connie était toujours à la table de black-jack. Elle avait quinze dollars en jetons devant elle.

— Tu parles d'argent de la chance ! Je n'ai pas gagné une seule fois et, en plus, je me suis pété un ongle.

Le type assis à côté d'elle avait une dégaine de tueur à gages. Ce genre de détail ne dérangeait pas Connie : la moitié de sa famille ressemblait à ça... et, pour certains, ce n'était pas qu'une apparence.

— Vous auriez dû voir la scène quand elle s'est cassé l'ongle ! a commenté le type. Elle a sorti des jurons que je n'avais plus entendus depuis l'armée.

Il s'est penché vers Connie.

— Si vous voulez que la chance soit avec vous, je pourrais vous aider.

— Je ne suis pas désespérée à ce point-là.

— C'était juste une proposition, ma belle, pas la peine de mordre.

Je me suis promenée dans le casino, à la recherche du nabot en pantalon vert. J'ai patrouillé la salle, j'ai fouillé quelques boutiques, traversé le bar et le café : pas de petit homme vert. J'étais soulagée. Qu'est-ce que j'aurais fait de lui si je l'avais croisé ? Je n'avais pas le droit de l'arrêter. Et mamie lui avait volé son argent. Qu'est-ce que je répondrais s'il exigeait qu'elle le rende ?

J'ai trouvé un jeu qui me plaisait, je me suis assise et j'ai glissé un dollar dans la fente. Quarante-cinq secondes plus tard, mon dollar avait disparu, et la machine s'était tue. Je n'ai ressenti aucune envie d'insérer un deuxième billet. J'aime bien les casinos, mais miser de l'argent, c'est pas ma passion. Ce que j'adore, ce sont les néons, le brouhaha et l'euphorie ambiante. J'aime que les gens débarquent ici avec des rêves plein la tête. L'énergie est palpable. Parfois, c'est vrai, elle est alimentée par la cupidité et l'addiction au jeu et, pour d'autres, elle se transforme en désespoir. À mes yeux c'est un peu comme rouler dans Newark : on arrive plus vite à destination si on emprunte l'autoroute à péage, mais le risque d'avoir un accident et de mourir est bien plus élevé. Dans le New Jersey, on aime prendre des risques. On se conduit comme des imbéciles.

J'ai senti les poils de ma nuque se dresser et j'ai deviné que Diesel venait de débarquer. J'ai fait pivoter le tabouret : il était effectivement juste derrière moi.

— Comment ça va ? m'a-t-il demandé.

— J'ai perdu.

— Je peux arranger ça.

Il a inséré un dollar, les cloches se sont mises à tinter, les lumières ont clignoté, et la machine a affiché un gain de quatre cent vingt dollars.

Je l'ai regardé avec des yeux aussi ronds que des jetons de casino. Il m'a souri.

— C'est rien, ça, tu devrais me voir lancer des dés.

— J'ai aperçu ton petit homme en pantalon vert.

— Ici ?

— Oui. Je lui ai couru après, mais il a disparu.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il épiait mamie.

Deux dames âgées en survêtement peau de pêche se sont arrêtées pour admirer Diesel. Elles l'ont déshabillé du regard d'un air approbateur.

— Mesdames, les a saluées Diesel avec son plus beau sourire.

Une des deux lui a décoché un clin d'œil, puis elles ont poursuivi leur route. Diesel a appuyé sur un bouton, et la machine a imprimé un coupon. Il l'a glissé dans la poche de mon sweat et m'a fait descendre du tabouret.

— Allons à la chasse au Cosy.

— À propos, pourquoi est-ce qu'il s'appelle Cosy ?

— Parce qu'il se faufile dans des endroits confinés et qu'il y est à l'aise... Pour lui, par exemple, un coffre-fort de banque, c'est cosy. Au fait, où est ta mamie ?

— Elle se repose dans sa chambre. Briggs monte la garde devant sa porte.

Diesel m'a tenu la main pour traverser le casino, et je sentais de la chaleur irradier mon bras. Quand elle atteindrait mon épaule et commencerait à descendre vers le sud, il serait temps de me dégager.

Le Daffy géant a aboyé pour indiquer deux heures. Ses yeux ont lancé des rayons laser qui ont dansé au plafond. Les vieux ont à peine remarqué, ils étaient léthargiques, en pleine digestion du buffet. Le chien a de nouveau aboyé et, partout dans le casino, les gens ont avalé leurs pilules contre les reflux gastriques et le syndrome du côlon irritable. La journée touchait déjà à sa fin. Les cars des seniors commenceraient leur chargement à quatre heures ; à cinq, le casino ressemblerait à un cimetière. À six heures, les clients du soir débarqueraient. Ils boiraient plus, dépenseraient davantage et porteraient des vêtements plus seyants. Les hommes auraient plus de cheveux sur le crâne, les femmes des seins plus gros. Ou, en tout cas, mieux maintenu.

— Comment comptes-tu attraper Cosy ? ai-je demandé à Diesel.

— Je pensais te traîner dans le casino pendant une heure ou deux, dans l'espoir de tomber sur lui. Si ça ne marche pas, j'utiliserai mamie comme appât.

Nous avons parcouru les rangées de machines à sous et patrouillé autour des tables de jeu : roulette, craps, black-jack. Nous avons fouillé le bar, le café et les boutiques. Nous sommes sortis de l'hôtel pour rejoindre la Promenade. Le ciel était plombé de nuages bas, et le vent s'était levé. L'océan gris et houleux était soulevé par les vagues et les remous. La plage était déserte. Quelques personnes marchaient le long de la Promenade, la tête baissée et la

fermeture Éclair de leurs sweat-shirts remontée jusqu'en haut.

Diesel cadrerait parfaitement avec le paysage. La ville du péché s'étendait dans son dos et la mer déchaînée devant lui. Quant à moi, je me disais que ma place était au rayon chaussures de chez Macy's.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? l'ai-je pressé.

— Tu appelles Briggs pour voir si mamie est réveillée et prête à jouer.

Briggs a décroché à la deuxième sonnerie.

— Elle dort. Elle ronfle, même. La moitié de l'hôtel doit l'entendre. On dirait qu'elle essaie d'aspirer son visage par le nez. Ça me donne mal à la tête... et je dois aller aux toilettes. J'ai besoin d'une pause.

Je suis repartie en direction de l'hôtel avec Diesel. Nous avons pris l'ascenseur jusqu'à l'étage de mamie. Randy Briggs a filé, et nous nous sommes assis sur le tapis l'un à côté de l'autre, adossés au mur.

— Parle-moi de Cosy, ai-je demandé à Diesel.

Il avait un genou replié et une de ses longues jambes tendues devant lui.

— Cosy me donne des crampes aux fesses. C'est la deuxième fois que je suis envoyé à sa recherche. La première fois, je l'ai retrouvé dans une tente en peau de chèvre, à mi-hauteur de l'Everest. Et l'Himalaya, c'est pas mon truc. Il fait froid et, quand tu en as marre de regarder des pierres, tout ce qu'il te reste à faire, c'est regarder des pierres.

Diesel a fermé les yeux.

— Mon genre, c'est plutôt la brise tropicale qui agite doucement un palmier.

— Et Trenton ? T'aimes bien ?

— Il y a des palmiers ?

— Non.

— Alors tu as répondu toi-même à la question.

— Tu cherches Cosy parce qu'il a volé l'argent ?

— Non, je le traquais déjà avant ça. Il a fauché un cheval et il a été reconnu pendant sa fuite. On m'a demandé de le mettre au frais jusqu'à ce que le bordel s'arrange. Le problème, c'est que Cosy est comme une nappe de brouillard. Impossible de le choper.

— Et il ne veut pas être mis à l'ombre ?

— Il dit que ça interfère avec son boulot.

— Et c'est quoi son boulot ?

— À première vue, ça consiste à voler des trucs.

— Voler des chevaux, de nos jours, ce n'est plus très courant. C'est passé de mode.

— Je crois qu'il aime bien les chevaux. Il a été jockey. Il gagnait les courses par un étrange coup de bol puis il chutait juste après la ligne d'arrivée. C'était sa spécialité. Il a toujours eu une chance de pendu et un talent inné pour tout faire foirer. Hier, il a réussi à voler près d'un million de dollars à Lou Delvina, puis il s'est fait pincer par les caméras de surveillance. Il a laissé le fric sur le trottoir et se l'est fait piquer par ta grand-mère.

Lou Delvina était un mafieux local, un type vraiment flippant. Diesel et moi l'avions déjà rencontré, et je n'étais pas emballée à l'idée de le croiser de nouveau.

— Donc ta cible a une chance de pendu, monte à cheval, aime les pantalons verts et n'est pas très futée, ai-je résumé. Autre chose ?

— Il parle aux animaux. Et ils lui répondent.

— Comme l'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux et le voyant qui entre en contact avec les animaux à la télé.

— Si tu veux.

— Et toi, tu peux parler aux animaux ?

— Chérie, j'ai déjà beaucoup de mal à parler aux humains.

CHAPITRE 3

L'ascenseur au bout du couloir s'est ouvert, et Cosy en est sorti. Il nous a vus assis par terre, et ses yeux se sont écarquillés.

— Vous ! s'est-il exclamé.

Diesel s'est mis debout.

— Surprise !

L'ex-jockey s'est retourné et a pressé frénétiquement le bouton pour descendre tout en essayant de forcer les portes de l'ascenseur.

— Putain, c'est pathétique, a commenté Diesel. Allez, fichez la paix à cet appareil et venez ici.

— Par les chaussettes vertes de Saint-Patrick ! Je ne peux pas. Ma sainte mère est à l'agonie. Je dois aller sur son lit de mort.

Diesel m'a regardée.

— Ajoute « se fait passer pour un Irlandais » et « mythomane » à la liste.

— Vous êtes vexant, a protesté Cosy.

— J'ai un dossier sur vous, l'a prévenu Diesel. Vous vous appelez Zigmond Kulakowski, vous êtes né sur Staten Island, et votre mère est morte depuis dix ans.

— Je me sens Irlandais dans l'âme. Je suis presque sûr d'être un leprechaun.

Diesel avait les mains sur les hanches et affichait l'expression du type qui a déjà entendu ça mille fois.

— Votre dossier ne précise rien au sujet d'un leprechaun. Et j'ai une mauvaise nouvelle pour vous : une penderie remplie de pantalons verts ne suffit pas à vous transformer en lutin magique.

— Je suis Indescriptiblement chanceux.

— Ouais, et moi je suis Indescriptiblement porté sur la chose, mais ça ne fait pas de moi un lapin.

Je me suis levée et j'ai rejoint Diesel.

— Racontez-moi comment vous avez mis la main sur le fric que ma grand-mère a trouvé... Celui de Lou Delvina.

Les épaules de Cosy se sont légèrement affaissées.

— J'avais besoin de liquide et j'ai entendu dire que Delvina possédait un coffre où il stockait la recette des paris clandestins. Tant qu'à voler, autant faucher de l'argent sale, non ? Je savais que Delvina gérait ses opérations depuis un car wash au coin d'Hamilton et de Beacon Street. J'y suis allé juste

avant l'ouverture. Et c'est là que j'ai eu du bol. Tout le monde, y compris Delvina, était à l'arrière pour inspecter un conduit d'eau crevé. La porte du bureau était grande ouverte. Je suis entré, j'ai vu le gros sac de sport abandonné sans surveillance sur le comptoir. J'ai entrouvert la fermeture Éclair, il était plein à craquer de billets verts. Je suis parti avec. J'ai posé le pactole sur le toit de la voiture le temps de chercher mes clés, puis j'ai oublié que je l'avais mis là quand j'ai démarré. J'imagine que le sac a dû glisser au premier tournant. J'ai fait demi-tour et j'ai vu la vieille tirer mon pognon derrière elle. Il y a vraiment des sans-gêne. J'ai été très gentil, je lui ai expliqué que je venais de perdre ce sac, mais elle m'a dit de me barrer. Puis elle m'a traité de tous les noms !

— Parce que vous n'étiez même pas capable de dire combien il y avait dans la cagnotte.

— Je n'avais pas compté, je n'avais pas la moindre idée de combien il y avait. Je venais juste de le voler, par les chaussettes vertes de Saint-Patrick !

— Si vous répétez encore une fois « par les chaussettes vertes de Saint-Patrick », l'a prévenu Diesel, je vous frappe.

— Vous ne pouvez pas me cogner, a objecté Cosy. Je suis vieux, et vous êtes deux fois plus grand que moi.

— D'accord, ce serait gênant et pas très noble, mais je crois que je pourrais me forcer à le faire.

Cosy a pris appui sur l'autre pied.

— Ce pactole m'appartient. Et je veux le récupérer.

— Qui va à la chasse perd sa place, ai-je rappelé à Cosy. De toute façon, mamie en a déjà dépensé une bonne partie.

Cosy a plissé les yeux, il est devenu tout rouge, du bas du cou jusqu'au sommet de son front.

— Quoi ? Jamais ! J'ai besoin de cet argent, c'est une question de vie ou de mort. Ils vont tuer Doug !

Oh là là.

— Et c'est qui, Doug ?

— Un cheval. Douglas Iron Man III. On se connaît depuis des années. Il avait quatre ans quand j'ai pris ma retraite. Il a remporté des courses hippiques très cotées. Puis sa chance a tourné. Les temps sont durs pour lui, maintenant. Je l'ai croisé la semaine dernière quand je rendais visite à un ami à Rumson. Doug était dans une écurie, attendant d'être achevé. Il s'est blessé à la jambe, et ils ont décidé que ça coûtait trop cher de le soigner.

— C'est triste.

— C'est plus que triste. C'est criminel. Pauvre Doug. Il était vraiment déprimé. Il a à peine levé la tête. Il me regardait de ses grands yeux bruns, et c'est à ce moment-là que j'ai su que je devais faire quelque chose. J'y suis retourné la nuit même, je l'ai fait sortir en cachette et je l'ai conduit à Trenton. Mon cousin a une maison sur Mulberry Street, il a accepté que je mette Doug à l'abri dans son garage jusqu'à ce que je règle son opération de la jambe. Il y

a une excellente clinique pour chevaux en Pennsylvanie. Le problème, c'est qu'il me fallait de quoi payer le vétérinaire. Quand j'ai entendu parler de Delvina, je me suis dit que c'était parfait. C'est pas comme s'il avait gagné honnêtement cet argent et qu'il le méritait. Je me suis dit qu'il valait mieux le dépenser pour Doug.

J'ai approuvé de la tête.

— Ça se tient. C'est logique.

— C'était pas logique pour le propriétaire du cheval, est intervenu Diesel. Il s'est réveillé avec un étalon en moins. Et il n'était pas content.

— Je lui ai laissé un mot. J'ai même proposé de racheter Doug.

— Nous avons des gens sur le coup, ils essaient d'arranger les pots cassés, l'a rassuré Diesel. D'ici là, Doug et vous devez faire profil bas. Le cheval ne peut pas rester planqué dans un garage à Trenton.

— La situation est plus compliquée, nous a confié Cosy. Delvina m'a suivi jusqu'au garage et il a enlevé Doug. Il exige une rançon. Il veut récupérer ses sous. La totalité, sinon, il fera du mal à Doug.

— Super, a commenté Diesel. Devoir mettre la main sur un type qui se prend pour un leprechaun ne suffisait pas ; maintenant, faut que je sauve un canasson.

— Ce n'est pas n'importe quel vieux cheval. Il est très intelligent. Et très sensible. Il a été profondément blessé quand il a appris qu'on ne soignerait pas sa jambe. Il a travaillé dur pendant des années pour rester en forme et gagner des courses. Puis il a servi d'étalon et il a bossé jour et nuit pour engrosser les juments à la chaîne. Et elles n'étaient pas toutes des cadeaux. Doug m'a dit que certaines étaient carrément grincheuses.

— Peut-être que Doug aurait dû les écouter plus attentivement, suis-je intervenue. Quand une jument dit non, c'est non.

— C'était son boulot, a insisté Cosy. Il n'avait pas le choix. Il était pris entre le marteau et l'enclume.

Diesel a ricané.

— Vous êtes censé m'aider, a souligné Cosy.

— Non, a rectifié Diesel, j'ai pour mission de vous mettre au placard pour vous éviter de faire encore des conneries. Je n'ai pas envie de vous voir à la télé, dans une émission débile, en train de raconter à tout le monde que vous parlez aux animaux.

— *Pfff*, ai-je soufflé. Je me sens mal. Je ne peux pas faire comme si de rien n'était et laisser Delvina tuer Doug.

Diesel semblait avoir une nouvelle crampe aux fesses.

— Tu ne vas pas faire ta chochette à cause d'un quadrupède, tout de même ?

— Je refuse que ce pauvre cheval finisse dans une usine de colle parce qu'il est blessé à la jambe. C'est un étalon ! Les chevaux sont des animaux extraordinaires.

— T'en as déjà vu un de près ? m'a demandé Diesel.

— Pas récemment, mais à la télé ils sont magnifiques. Et j'ai lu toutes les aventures de *Prince noir* quand j'étais gamine.

Diesel a réprimé un sourire. Il me trouvait drôle.

— Vous savez où Delvina a entreposé Doug ?

— Non.

— Comment contactez-vous Delvina, d'habitude ?

— C'est lui qui m'appelle. Il m'a fixé un ultimatum : je dois lui rendre son blé avant trois heures demain. Passé ce délai, il abattra Doug.

— Ça nous laisse bien le temps, ai-je observé. On récupère les billets de mamie et on les livre à Delvina. Il ne remarquera probablement pas qu'il en manque un peu. Ce sont des choses qui arrivent, non ?

J'ai appelé Lula.

— Ne dépense plus rien. On a besoin de ce fric.

— Trop tard, je l'ai claqué, ma jolie. Et je porte tout ce que j'ai acheté. Tu devrais me voir : une vraie top-modèle. J'ai eu une sacrée veine de croiser ce photographe à la table de craps. Il a pris des photos de moi sous tous les angles et, demain, j'aurai mon book.

— Oh, oh...

— Quoi, oh oh ? Il n'y pas de *oh, oh* qui tienne. Il a passé une heure à me mitrailler sous toutes les coutures et il a dit que c'étaient les plus fabuleux clichés qu'il ait jamais pris.

— Tu l'as payé ?

— Bien entendu. Ça coûtait bonbon, mais ça valait le coup. Je t'assure qu'il connaît son boulot.

— Et il est où, maintenant ?

— J'en sais rien. Je suis revenue au casino, mais il ne m'a pas accompagnée. Le *shooting* s'est déroulé en extérieur. Ça caillait, mais la lumière était exceptionnelle pour ses prises de vue. Où es-tu, toi ?

— Je suis au quatorzième. J'attends que mamie se réveille. Elle fait une sieste.

— J'arrive.

J'ai raccroché et j'ai appelé Connie.

— Tu es toujours à la table de black-jack ?

— Oui.

— Je suppose qu'il ne te reste plus rien ?

— Non. J'ai perdu jusqu'au dernier cent.

— Tu ferais bien de me rejoindre au quatorzième étage. On a un problème.

La porte de mamie s'est ouverte, et elle a mis la tête dehors.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle a repéré Cosy et a eu le souffle coupé un instant.

— C'est mon voleur ! Je le reconnaîtrais entre mille.

Elle a battu en retraite dans sa chambre et, une seconde plus tard, elle était de retour dans le couloir, un pistolet à la main. Elle a pressé la détente et,

avant que Diesel ait pu la désarmer, elle avait explosé une des appliques du mur.

— Elle est folle ! s'est exclamé Cosy. Elle est complètement à la masse. Faites quelque chose !

— Ce flingue doit avoir un problème, a maugréé mamie. D'habitude, je rate mieux que ça.

— Te tracasse pas, il a la chance avec lui, mamie.

— Je suis presque certain d'être un leprechaun, a précisé Cosy.

Mamie l'a regardé avec des yeux ronds.

— Ça expliquerait pas mal de choses.

Diesel a vidé l'arme, a empoché les balles et a rendu le pistolet à mamie.

— Vous avez une vague idée du montant que vous avez dépensé ?

— Non, je n'ai pas fait attention. C'est Randy qui tenait les comptes.

Elle a regardé autour d'elle.

— Où est-il ?

— Aux toilettes.

— Le leprechaun l'a peut-être fait disparaître, a suggéré mamie. On ne peut pas faire confiance à ces créatures, tout le monde le sait.

Je lui ai raconté l'histoire de Doug et de Lou Delvina.

— C'est du pipeau.

Cosy a sorti son téléphone de sa poche.

— J'ai des photos. J'en ai pris toute une série pour les envoyer au vétérinaire en Pennsylvanie.

Nous avons regardé par-dessus l'épaule de Cosy le petit écran de son mobile.

— Il a l'air bien réel, a admis mamie. Et il est magnifique. Il a de très beaux yeux.

Lula est sortie de l'ascenseur, elle a trotté vers nous.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

J'ai de nouveau expliqué l'histoire de Doug et j'ai admiré la nouvelle tenue de Lula : des Louboutin dorés à talons aiguilles, une minijupe dorée métallisée et une longue veste de smoking noire en satin. Elle a retiré la veste. Dessous, elle portait un bustier doré trop étroit. Sa poitrine débordait de tous côtés.

Cosy arrivait à peu près à la hauteur de ses seins. Quand elle s'est tournée vers lui, on aurait dit qu'il avait avalé sa langue. Diesel observait la scène en souriant. J'ai beau être cent pour cent hétéro, je dois avouer que la vue de ces nichons qui explosaient dans le top doré me fascinait moi aussi.

— Waouh, elle déchire, cette tenue, a lancé mamie. Ça ne me déplairait pas d'avoir la même.

— J'avais peur que ça ne m'aille pas.

— Vu d'ici, c'est magnifique, a décrété Cosy.

— Personnellement, je n'ai rien à redire, a renchéri Diesel.

L'ascenseur a tinté, et Connie en est sortie.

— Que se passe-t-il ?

J'ai répété l'histoire de Doug et Delvina que je commençais à connaître par cœur, et Connie a regardé les photos.

— Faut absolument qu'on sauve ce cheval, a tranché Lula. J'peux pas risquer de foirer mon karma maintenant que je vais devenir top-modèle.

— C'est quoi ces conneries de feng shui et de karma ? lui a demandé Connie.

— Je me suis fait tirer mon horoscope et je dois développer ma putain de spiritualité. J'ai voulu virer catho, mais ça a vraiment l'air lourdingue, alors j'ai choisi les délires asiatiques.

— Si mon argent peut sauver Doug, je signe tout de suite, a décrété mamie. J'ai encore mon camping-car : j'ai de la chance, quand on y pense.

Nous sommes entrés dans la chambre, et Diesel a compté les liasses.

— Il nous reste six cent quarante mille dollars. Combien Delvina a-t-il dit que vous aviez volé ?

— Huit cent quatre-vingt-dix mille.

Diesel a jeté les billets dans le sac et a refermé la fermeture Éclair.

— Il nous manque un quart de million.

— Moi je n'ai dépensé que dix mille, s'est justifiée Connie.

— Moi aussi, a enchaîné Lula.

— J'ai obtenu un bon prix pour le camping-car, a rappelé mamie. Il ne m'a coûté que trente mille. Et puis j'ai donné un peu d'argent à Randy pour qu'il veille sur le sac et qu'il joue les chauffeurs.

Diesel a regardé mamie en souriant.

— Vous avez flambé près de deux cent mille aux machines à sous à un dollar ??? C'est impressionnant.

— D'autant plus que j'ai gagné quelques fois.

— Douze dollars ?

— Oui, un coup de bol.

— Delvina va être furieux, a signalé Cosy. Il voulait tout récupérer.

— Delvina ne mérite pas de recevoir le moindre dollar, a tempéré Diesel. Il a déjà de la chance d'être encore en vie et de marcher droit.

— D'accord, mais faut pas laisser tomber le canasson, a insisté Lula. Comment est-ce qu'on va le récupérer en un seul morceau ?

— Vous pourriez faire appel à votre chance de pendu ? a suggéré mamie à Cosy. Vous êtes un leprechaun, dégoter des chaudrons remplis d'or, c'est votre truc.

— C'est vrai, mais j'ai besoin d'un arc-en-ciel pour ça et, aujourd'hui, le temps est nuageux. Et la nuit, c'est impossible. De toute façon, je suis un leprechaun moitié polonais, moitié irlandais : si ça se trouve, cette histoire de chaudron d'or ne marche pas avec moi. Pour moi, c'est plus facile de voler des trésors que d'en dénicher par hasard.

— J'ai une idée, est intervenue Lula. Si on prenait le blé qui nous reste et qu'on le jouait à la table de craps ? Bon, c'est vrai, on n'a qu'un leprechaun

de seconde catégorie, mais c'est toujours de l'argent porte-bonheur, non ?
Moi, il m'a porté chance en tout cas, et ça a marché pour mamie aussi.

J'ai regardé Diesel. Je savais qu'il était capable de gagner au craps. Il pouvait, avec un peu de concentration, faire changer les points sur les dés.

— Non, a lâché Diesel.

— J'ai rien dit ! ai-je protesté.

— Ce n'était pas nécessaire, je sais ce que tu pensais.

— Tu lis dans les pensées, maintenant ?

— Ma belle, ça clignotait sur ton front en lettres de néon.

— Ce n'est pas une bonne idée de miser tout, a plaidé Cosy. On devrait peut-être prendre une petite somme chacun et voir comment on se débrouille.

— C'est votre pognon et votre cheval, a déclaré Diesel. Combien voulez-vous distribuer ?

— Mille par personne.

Diesel a tendu à Lula, Connie, mamie et Cosy mille dollars. Il n'a rien pris pour lui.

— Où est Randy ? a demandé mamie. Il faut qu'il garde mon sac pendant que je tente ma chance.

Je l'ai appelé avec mon portable.

— Ouais ?

— Où êtes-vous ?

— Je suis avec une fille. Elle a deux fois ma taille et la moitié de mon âge. Autrement dit, je suis occupé. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Mamie est réveillée. Elle veut retourner au casino.

— Putain, donnez-lui un somnifère ! Je crois que je suis amoureux.

— Combien de temps ça va durer, à votre avis ?

— Dix minutes, vingt grand max.

J'ai raccroché.

— Briggs est temporairement indisponible. Je vais veiller sur ton sac, mamie.

— OK, allons-y, a-t-elle lancé à la cantonade. Allons botter les fesses de ce casino.

— Et toi ? ai-je demandé à Diesel.

— Je baby-sitte le leprechaun.

— C'était sarcastique ? a demandé Cosy.

Diesel lui a tenu la porte.

— Ça vous pose un problème, les sarcasmes ?

CHAPITRE 4

Nous nous sommes engouffrés dans l'ascenseur pour rejoindre le casino. Cosy et Diesel se sont dirigés vers les tables de black-jack, Lula vers la roulette, tandis que Connie et moi suivions mamie vers son poker électronique préféré.

— Je sens que je vais gagner gros. Jusqu'ici, ce n'était que le tour de chauffer.

Nous l'avons aidée à s'installer, puis Connie m'a décoché un coup de coude.

— Regarde de l'autre côté de l'allée. La première table de black-jack... Le type avec la chemise rayée, je crois que c'est Billy Major.

Billy Major était à la tête d'une écurie de prostituées qui tapinaient dans les HLM. À ma connaissance, il n'avait jamais été arrêté pour proxénétisme, mais plusieurs fois pour possession de stupéfiants. D'après mes dossiers, il ne s'était pas présenté au tribunal pour sa dernière inculpation. Cette petite frappe figurait sur ma liste de fugitifs à attraper. Je n'avais pas réussi à lui mettre le grappin dessus, probablement parce que je le cherchais à Trenton alors que, de toute évidence, il se trouvait à Atlantic City.

Je n'avais qu'une carte de crédit et vingt dollars en poche. Mon sac à main, qui contenait mon matériel de chasseuse de primes, était resté dans la chambre de mamie.

— J'ai pas mon équipement, ai-je chuchoté à Connie.

Connie portait son sac à l'épaule. Elle l'a fouillé et en a sorti des menottes, un Taser ainsi qu'un Smith & Wesson .45 semi-automatique. J'ai pris les menottes et le Taser, et je lui ai laissé l'arme à feu. Connie était beaucoup plus fonceuse que moi, mais c'était mon boulot de capturer les criminels. J'ai glissé le sac de sport avec les liasses entre le tabouret de mamie et la machine à poker.

— Je suis de retour dans deux minutes. En attendant, garde un œil sur notre trésor.

J'ai traversé l'allée et je suis restée quelques instants en retrait, à observer Major jouer. J'avais fourré les menottes dans la poche arrière de mon jean et le Taser dans celle de mon sweat. Le croupier a battu les cartes et je me suis penchée vers mon fugitif.

— Excusez-moi, Billy Major ?

— Ouais.

Il s'est retourné pour me regarder et m'a reconnue. Ce n'était pas la première fois que je l'arrêtais.

— Et merde, a-t-il lâché.

Je lui ai passé une menotte au poignet, il a crié, bondi et renversé la table de jeu, expédiant des jetons dans toutes les directions. Les joueurs se sont levés par réflexe, le croupier a appelé la sécurité. Les boissons dégoulinèrent sur le tapis. De mon côté, je tentais péniblement de passer le deuxième bracelet à Major.

— Agence de cautionnement judiciaire. Ne bougez plus !

— Allez vous faire foutre, a juré Major en m'arrachant les menottes des mains.

Il a filé vers la sortie, de l'autre côté de la pièce. Il avait de l'avance, mais il était retardé par ses bottes à talons et les vingt kilos de chaînes en or pendues à son cou. Il fonçait à travers la foule : j'essayais de faire attention, d'éviter les serveuses avec leurs plateaux de cocktails et les clients du casino. Il a foncé dans une vieille dame équipée d'un déambulateur et a trébuché. J'ai bondi sur lui pour le plaquer au sol. Dans mon élan, nous nous sommes retrouvés tous les deux étendus sur la moquette.

Je n'ai jamais eu droit à une formation en arts martiaux en bonne et due forme ; la plupart du temps, je mise sur le fait que les hommes ont tendance à sous-estimer ma ténacité. Je me suis accrochée à la chemise de Major. Si je pouvais tenir jusqu'à l'arrivée de la sécurité du casino, je savais que les agents m'aideraient à l'immobiliser. Alors que nous roulions sur le sol, j'ai aperçu quelque chose de doré du coin de l'œil. C'était Lula.

— Dégage, m'a-t-elle ordonné.

J'ai exécuté un saut de carpe, et Lula s'est affalée de tout son poids sur Major. Il a laissé échapper une immense bouffée d'air, a pété et n'a plus remué d'un millimètre.

Un vieux monsieur a baissé les yeux et a décrété :

— Il est mort.

Lula a relâché son emprise, et j'ai pu passer la deuxième menotte à mon DDC. Elle s'est relevée, mais le gars ne bougeait toujours pas. Nous l'avons examiné de plus près.

— Je crois que je viens de le voir respirer, a remarqué Lula.

— J'ai un défibrillateur, a proposé quelqu'un. Vous voulez qu'on le fasse redémarrer ?

— J'ai de l'oxygène, a lancé une autre voix.

Lula a glissé le pied sous mon fugitif et l'a retourné. Il avait les yeux ouverts et les lèvres serrées.

— Putain, a-t-il gémi.

— Le souffle coupé, a souri Lula. T'as vu l'effet que j'ai sur les hommes depuis que je suis top-modèle ?

L'agent de sécurité a déboulé, et un attroupement s'est formé. Les clients semblaient trouver le spectacle à leur goût. Le vigile n'était pas du même avis.

Connie s'est frayé un chemin à travers la foule, a pris le flic de pacotille à l'écart, lui a montré ses papiers et s'est portée garante de moi. Les curieux ont commencé à se disperser et, deux tables plus loin, j'ai vu Diesel me sourire. Je lui ai répondu d'un majeur dressé bien haut, et son sourire s'est élargi.

— Qu'est-ce qu'on va faire de cet imbécile ? a demandé Lula. Je l'aurais bien ramené au bercail, mais ma première séance photo est programmée demain matin à l'aube. Je vais dormir ici pour être fraîche comme une rose. Mamie a dit que je pouvais partager sa suite, il y a un canapé-lit dans le salon.

— Je m'en occupe, a annoncé Connie. J'suis pas en veine aujourd'hui. Si tu me prêtes ta Firebird, je te laisse mes mille dollars.

Lula n'a pas hésité une seconde :

— Marché conclu. Je sens que j'ai la baraka. J'ai probablement pas besoin de mille dollars de plus, mais je les prends au cas où.

Nous avons remis Major sur pied et l'avons emmené jusqu'au parking. Lula a sorti des chaînes du coffre, nous l'avons ligoté comme un rôti et balancé sur la banquette arrière. Connie s'est installée au volant, et nous les avons regardés s'éloigner.

— On a eu de la chance, cette fois, a observé Lula. Non seulement on a chopé un salaud, mais on n'a même pas eu besoin de le descendre.

Le casino était presque désert quand nous sommes revenues dans la salle de jeux. Les joueurs en excursion d'un jour avaient rejoint leurs bus, et les oiseaux de nuit étaient coincés dans les embouteillages. Les employés en profitaient pour aspirer tranquillement les tapis et ramasser les verres vides. Daffy, le chien géant, se taisait.

— Je vais me chercher un hamburger, m'a annoncé Lula. Et toi ?

— Je dois retourner près de mamie, je l'ai laissée seule avec l'argent.

Je me suis précipitée vers les machines à sous et j'ai aperçu Briggs avant de repérer mamie. Il était derrière elle, comme toujours, mais ne portait plus le sac de sport. Mamie jouait au poker, Briggs semblait s'ennuyer ferme. Pas la moindre trace du pactole de Devina, ni à ses pieds ni sous le tabouret.

— Où est le sac ?

— À l'abri dans le coffre de l'hôtel, m'a calmement expliqué Briggs.

— Comme je ne peux plus rien dépenser, a commenté mamie en appuyant sur le bouton Play, ça m'a semblé une bonne idée le mettre en sécurité. Puis, comme ça, Randy n'a plus besoin de traîner les billets partout. On a presque fini, de toute façon. C'est incroyable comme mille dollars sont vite envolés quand on sait y faire.

— Tu n'as rien gagné ?

— Pas un cent. C'est pas plus mal, après tout, parce que j'ai envie de rentrer à la chambre pour regarder la télé. À sept heures, il y a une rediffusion des meilleurs moments de « Danse avec les stars ».

J'ai laissé mamie et Briggs pour aller retrouver Cosy et Diesel. Cosy jouait au black-jack, Diesel était derrière lui.

— Comment ça se passe ?
— Ça s'annonce mal pour le cheval.
— Cosy n'a plus beaucoup de jetons devant lui.
— Ses tirages sont excellents, mais c'est le plus mauvais joueur de black-jack que j'aie jamais vu.

— Pourquoi ne veux-tu pas jouer ? ai-je demandé à Diesel.
— J'peux pas. J'ai gagné trop souvent ici. Si je m'assieds à la table, on va m'ordonner de partir.

— Ils ont le droit de faire ça ?

— Ils croient que je triche.

— Et c'est le cas ?

— Oui.

Diesel m'a souri.

— J'ai bien aimé ta démo de catch.

— T'aurais pu nous prêter main-forte !

— Vous vous débrouilliez très bien sans moi. C'est qui, le gars que tu as arrêté ?

— Billy Major, un maquereau de Trenton qui s'est fait choper dans un trafic de drogue monté par la police. Vinnie a payé sa caution, et Major ne s'est pas présenté au tribunal. C'est vraiment un coup de chance que Connie l'ait repéré.

Pendant ce temps, Cosy s'agitait sur son siège et faisait craquer ses doigts. Il était nerveux. Il se rendait compte qu'il faisait tout foirer. Il ne lui restait plus que quelques jetons.

— Ça fait mal de voir ça, ai-je chuchoté. Il devrait se contenter des simples jeux de hasard.

— Il y a des décisions à prendre dans tous les jeux, même les machines à sous. Il est incapable de choisir la bonne.

Lula est arrivée à bout de souffle et furieuse. Elle agitait les mains en l'air.

— Les jeux sont truqués, dans ce casino. Je sais quand j'ai la baraka. Et là, je l'avais. Pourtant, j'ai perdu. Comment c'est possible ? J'ai bien envie de me plaindre.

Elle a regardé Cosy.

— Il n'a pas l'air de s'en sortir trop bien non plus. Je vous dis que cet endroit est trafiqué. Où est mamie ?

— Dans sa chambre pour regarder « Danse avec les stars ».

— Sans blague ? J'adore cette émission. Je pourrais aller la rejoindre. Claquer tout ce fric a fait grimper ma tension et j'ai mal à la tête. Quand on fait de l'hypertension, on se sent comment ? On a mal où ? Vers le sommet du crâne ? Derrière l'œil gauche ? Est-ce que ça descend dans la nuque ? J'ai tous ces symptômes en même temps. Je suis peut-être en train de faire un AVC... Est-ce que j'ai des trucs bizarres aux membres ? Des parties du corps qui s'affaissent ?

— Non, pas d'après ce que je vois, l'ai-je rassurée.

Elle pouvait remercier le Dieu Lycra : il faisait des miracles. Dès qu'elle est partie, j'ai regardé Diesel.

— Ne me fais pas tes gros yeux noirs. Elle a parlé de trucs bizarres aux membres, et je n'ai rien dit.

— T'en pensais pas moins.

— Tu lis dans les pensées, maintenant ?

— Là encore ça clignotait sur ton front.

Diesel m'a attrapée et m'a serrée contre lui.

— T'es mignonne, quand tu veux.

Les noctambules arrivaient au casino. On pouvait repérer de jeunes célibataires débarqués en direct de leur travail ; des couples plus âgés, à mi-parcours entre le pavillon de banlieue et la résidence médicalisée ; des joueurs invétérés qui avaient sans doute passé la journée à cuver leur gueule de bois et se préparaient à répéter le désastre de la veille. Le bruit allait *crescendo*, et les croupiers s'affairaient tables.

— C'est fini, a conclu Cosy en repoussant son siège. Je suis à sec. Dans le trente-sixième dessous.

Une serveuse s'est approchée de Diesel.

— Je peux vous apporter quelque chose ? N'hésitez pas, je peux vous offrir à peu près *tout* ce que vous voulez...

— Non merci, mais c'est gentil de le proposer.

J'ai levé les yeux au ciel, et la jeune femme s'est éloignée.

— Comment va-t-on trouver l'argent pour Doug ? s'est lamenté Cosy. Nous n'avons que jusqu'à demain trois heures.

— Nous aimons tous cet étalon, a commencé Diesel, mais son heure est peut-être venue.

Cosy a eu l'air horrifié, j'ai balancé une tape à l'arrière de la tête de Diesel.

— Ce n'est jamais qu'un canasson, a-t-il insisté, vous savez combien de chevaux vous pourriez acheter avec un quart de million ? Plein, très exactement. Et ils pourraient être alignés sous le capot d'une voiture.

— Ce ne sont pas les casinos qui manquent dans le coin, ai-je fait remarquer. Il y en a bien un qui te laissera jouer.

— Désolée, ma chérie, je suis *non grata* partout. Les casinos m'ont permis de financer mes études au MIT.

Je suis restée sans voix.

— Tu es diplômé du MIT, toi ? ai-je fini par articuler.

— C'est pas parce que je suis grand que je suis bête.

— T'as l'air d'un gars qui a traîné dans les rues.

— Je suis un mec très cool, je sais. Et des tas de femmes me trouvent sexy comme ça.

Il a souri et m'a ébouriffé les cheveux.

— Peut-être pas toi, mais plein d'autres.

J'ai de nouveau levé les yeux au ciel.

— Si tu continues à faire subir ça à tes mirettes, tu vas finir par décrocher un truc dans ta boîte crânienne, m'a avertie Diesel.

— Tu n'as donc pas passé ta vie à courir après les affreux jojos ?

— J'ai commencé quand j'étais ado. À temps partiel.

— Comme Buffy, la tueuse de vampires ?

— Oui, sauf que je ne touche pas à ces bestioles-là. Et Buffy est un personnage de fiction.

— Et toi, t'es réel ?

— Aussi réel que n'importe qui.

— OK, super. Maintenant que nous avons établi que nous existons bel et bien dans ce bas monde, est intervenu Cosy, est-ce que nous pourrions revenir au problème de Doug ?

— Je dois dénicher une partie de poker en dehors d'un casino, a déclaré Diesel. Une partie privée. Avec de grosses mises.

Cosy a levé le poing.

— *Yes !* Je savais que vous m'aideriez. Restez ici, je vais vous la trouver, votre partie. Je connais des gens qui...

— Vous n'allez pas me fausser compagnie, hein ? a demandé Diesel à Cosy, les sourcils froncés. Parce que je vous pisterais sans problème, je vous mettrais la main dessus et la suite ne serait pas jolie à voir.

— Vous avez ma parole.

— Elle ne vaut pas un clou. Mes menaces ne sont pas à prendre à la légère. Et assurez-vous qu'aucun des joueurs ne me connaisse. Essayez aussi de savoir s'ils fouillent à l'entrée pour les armes.

— OK, compris. Pourquoi est-ce que vous voulez savoir ça ? Vous êtes armé ?

— Non, mais j'ai pas envie de me faire tirer dessus quand j'aurai gagné. Ça fait mal. Bon, nous allons au snack. Vous me trouverez là ou, si ça vous arrange, vous pouvez appeler Stéphanie sur son portable.

Cosy s'est éloigné, et Diesel a enfoncé la main dans la poche de mon sweat-shirt.

— Hé !

— Je cherche ton coupon gagnant.

— C'est ça.

— Il me faut le reçu que je t'ai donné quand j'ai demandé à la machine à sous de payer.

— Je l'ai mis dans mon jean, je ne voulais pas le perdre.

— C'est encore mieux.

Je me suis reculée en protestant :

— Je peux le prendre moi-même !

— T'es pas très marrante.

— J'ai un petit ami.

— Et alors ?

J'ai sorti le reçu de ma poche et l'ai tendu à Diesel.

— Et je suis fidèle.

— C'est admirable, mais complètement rasoir.

Diesel a pris le reçu et m'a traînée vers la caisse, à l'autre bout de la salle.

— Ça ne te tuerait pas de flirter un peu, histoire de rendre cette mission moins pénible. Tu te rends compte ? Je baby-sitte un type qui se prend pour un leprechaun et je sauve un canasson complètement *has been*. Tu pourrais au moins me tripoter les fesses de temps en temps.

— Et si je me contentais d'imaginer que je tripote tes fesses ?

— C'est mieux que rien.

Diesel a tendu le reçu à la caissière et récolté ses gains.

— Voilà de l'argent qui tombe à pic pour acheter des hamburgers, a-t-il décrété.

Il a passé un bras autour de mon épaule et m'a entraînée vers le resto, d'un air triomphant.

CHAPITRE 5

Nous terminions nos hamburgers et nos frites quand Cosy nous a rejoints.

— Ça y est, je vous ai trouvé une partie de poker. C'est au Caesars mais ça n'a rien à voir avec l'hôtel. Strictement privé. Un joli paquet de fric en jeu. Ça commence à vingt-deux heures.

Il a tendu un bout de papier à Diesel.

— Voilà le numéro de chambre et le nom du type. Demandez-le à la porte, et on vous laissera entrer. Il faut dix mille dollars de mise de départ.

J'ai regardé Diesel.

— T'as une somme pareille ?

— Pas encore.

— Comment vas-tu les obtenir ?

— Je les prendrai dans le sac.

Cosy a tourné la tête vers l'entrée.

— Il y a un problème ? lui a demandé Diesel.

Cosy a détaché ses yeux de la porte pour nous regarder.

— Non, non, tout va bien.

Une demi-heure plus tard, nous frappions à la chambre de mamie.

— Vous arrivez juste à temps, a jubilé Lula en nous faisant entrer.

Elle est retournée vers le canapé et s'est glissée entre mamie et Briggs.

— C'est le début de l'émission où ils ont fait pleurer j'sais-plus-comment parce qu'elle n'était pas assez sexy. Puis après ça, y aura celle où la grosse portait une horrible robe bleue.

Diesel m'a chuchoté :

— Elle déconne, non ?

— Tu ne regardes pas la télé ?

— Si, des matchs de foot, de boxe ou de hockey.

— C'est pas le même genre.

La suite de mamie était composée de deux pièces. La chambre était équipée d'un lit *king size*, d'un bureau et de deux fauteuils. Le salon, pour sa part, hébergeait un grand canapé, un bureau, une chaise, un fauteuil club confortable et une ottomane. Les murs jaune pâle étaient décorés de photos de chiens très kitsch. Le tapis jaune était parsemé de traces de pattes noires. Les rideaux, le canapé et les fauteuils étaient recouverts d'un tissu fleuri jaune, orange et blanc. On se serait crus dans la chambre de Snoopy à l'asile

psychiatrique.

— Comment tu trouves ? m'a demandé mamie. C'est gai, hein ?

— Oui, très gai.

Diesel est de nouveau venu me parler à l'oreille.

— Si je reste ici plus longtemps, je vais avoir une attaque.

— Nous sommes juste passés prendre dix mille dollars dans le sac, ai-je annoncé. Diesel en a besoin pour jouer au poker.

— Vous allez devoir attendre, nous a prévenus Briggs. Je ne veux pas rater le passage qui vient. L'argent est en bas, dans le coffre. Il faut aller au bureau, ils vous font descendre deux volées d'escalier pour arriver à l'entrée de la salle blindée. C'est pas du gâteau. Ça prend une demi-heure et je vais louper le meilleur moment si j'y vais maintenant.

— Je ne peux pas récupérer le sac moi-même ? a demandé Diesel.

— Non, c'est moi qui l'ai déposé et je suis seul à avoir l'autorisation de le retirer. Il faut montrer des papiers d'identité avec photo, et ils scannent les empreintes. On se croirait à la banque fédérale.

— C'est quoi, cette émission ? s'est enquis Diesel. Ils dansent ?

— C'est « Danse avec les stars », lui ai-je dit.

— Je me jetterais par la fenêtre si je devais regarder ça toutes les semaines.

— Et si tu pouvais manger du gâteau à la crème en même temps ?

— Ça aiderait, mais ça ne suffirait pas.

— La fin est à vingt et une heures, a précisé Briggs. Vous pouvez attendre jusque-là ?

— Malheureusement, je crois que oui, a soupiré Diesel.

— Je reste ici, a décrété Cosy, j'aime bien cette émission.

Je me suis fait une place à côté de mamie et j'ai annoncé :

— Moi aussi.

— Ça arrive, que ces danseurs se tapent dessus ? a interrogé Diesel.

— Non.

— Alors, je passe mon tour. Je reviendrai à neuf heures.

Il était vingt et une heures, et Briggs était prêt à partir. Mamie dormait dans sa chambre. Lula et Cosy regardaient la chaîne dédiée aux sports moteurs.

Diesel a frappé un coup à la porte et est entré sans attendre.

— Pourquoi est-ce qu'ici tu frappes alors que chez moi tu débarques sans prévenir ?

— Pour éviter de tomber sur des gens à poil. Chez toi, ça ne me dérangerait pas.

— En route, a ordonné Briggs. J'ai un rendez-vous amoureux ce soir et je ne veux pas être en retard.

Diesel a passé un bras autour de mes épaules.

— T'inquiète, j'ai un plan.

C'était parfait, car je n'avais rien de prévu. J'en avais assez de regarder la télé et de traîner au casino. Je n'avais ni chambre ni moyen de rentrer chez moi. J'étais fauchée. J'avais téléphoné à Morelli pour le prévenir que je ne savais pas à quelle heure je rentrerais à Trenton et j'étais tombée sur sa messagerie. Ça signifiait qu'il avait été appelé pour une affaire ou que les Rangers jouaient ce soir et que le match était retransmis à la télé.

— Tu vas te rendre utile, m'a annoncé Diesel. Tu vas me faire passer pour une personne civilisée et respectable.

— J'ai combien de temps ?

— Pas assez. Je veux dire que tu vas m'accompagner. Je me suis renseigné sur les autres joueurs, ils sont tous plus âgés et je doute qu'ils soient du genre à porter un jean déchiré. Si j'y vais seul, j'aurai l'air d'un arnaqueur. Si tu viens avec moi, on peut endosser un rôle.

Il s'est tourné vers Cosy :

— Interdiction de quitter cette chambre. Si vous partez, j'envoie Lula à vos troussees. Et vous avez vu ce qu'elle a fait au type dans le casino.

Cosy a poussé un petit cri de frayeur, et j'ai eu l'impression qu'il frissonnait.

— Ouais, a confirmé Lula, je vous écraserai comme un insecte si ça peut être utile.

Diesel, Briggs et moi avons pris l'ascenseur puis traversé le casino jusqu'à la réception. Briggs a montré ses papiers d'identité et a demandé à accéder à son coffre. On l'a conduit vers une pièce en retrait, et la porte s'est refermée derrière lui.

Mon portable a sonné dans ma poche. J'ai décroché sans vérifier qui appelait.

— Oui ?

— Ta voiture est à l'agence, et la géolocalisation des gadgets de ton sac m'informe que tu es à Atlantic City. Tout va bien ?

C'était Ranger, ancien des forces spéciales devenu expert en sécurité. Notre histoire ne remontait pas à la nuit des temps et c'était assez compliqué d'imaginer comment elle allait évoluer. Sa personnalité et son teint étaient plus sombres que ceux de Morelli. Il était un peu plus grand aussi, et un peu plus musclé. Ses cheveux bruns étaient coupés court en ce moment et il avait les yeux noirs. Avec ou sans vêtements, il était fondant.

Je m'étais déjà retrouvée dans des situations périlleuses plus d'une fois, et Ranger se sentait obligé de veiller sur moi. Comme je n'avais aucune prise sur lui et comme j'appréciais parfois qu'il me surveille, j'acceptais son petit jeu.

— Je suis avec mamie, Lula, Randy Briggs, un type qui se prend pour un leprechaun... et Diesel, aussi.

— *Baby...*

— Je vais bien, je t'assure.

— Pourvu que ça dure, a conclu Ranger avant de raccrocher.

Diesel avait les pouces dans les poches de son pantalon.

— À mon avis, ce n'était pas ta mère.

— C'était Ranger.

— Il vérifiait que tu comptais te coucher de bonne heure ?

— Il s'assure que ses proches sont en sécurité.

— Et le petit ami officiel, Morelli ?

— Je l'ai appelé un peu plus tôt.

Je connaissais Joe Morelli depuis toujours. Je connaissais sa famille, ses amis, son passé. Je savais ce qu'il aimait au lit, quelles équipes il préférerait dans chaque sport et quelle pizza il commandait. Je connaissais sa pointure et les morceaux sur la playlist de son iPod.

Je connaissais surtout Ranger et Diesel dans le feu de l'action. Ranger avait une façon de me toucher agréable, ferme et autoritaire à la fois. Diesel était étonnamment doux. Je crois qu'il avait peur de me faire du mal quand il s'approchait trop près.

— Cette partie peut vraiment te rapporter un quart de million de dollars ?

Diesel a haussé les épaules.

— Difficile de prédire comment se déroulera la soirée. J'aurais préféré que la mise de départ soit plus élevée. Je ferai de mon mieux avec ce que j'aurai en main.

La porte menant aux coffres s'est ouverte, et Briggs est sorti en tenant une enveloppe. Il l'a tendue à Diesel et a décroché son portable qui sonnait.

— J'arrive, a annoncé Briggs dans le téléphone.

Il s'est tu quelques secondes, très attentif, et a pouffé de rire.

— Je dois y aller. Ne m'attendez pas.

L'hôtel-casino Caesars était à quelques blocs du Daffy en direction du nord. La promenade était éclairée, mais le ciel et l'océan étaient d'un noir d'encre. Les vagues s'abattaient sur la plage avec fracas et se retiraient dans l'obscurité en silence. La brume s'attardait autour des lampadaires. J'ai fouillé mon sac à la recherche d'un chouchou et j'ai attaché mes cheveux en queue-de-cheval avant qu'ils ne se mettent à friser.

— La partie se déroule dans une suite réservée aux joueurs de haut vol, m'a expliqué Diesel. Elle était occupée cet après-midi, je n'ai pas pu la visiter, mais j'imagine qu'il y aura un salon où tu pourras m'attendre. Ne t'approche pas de la table de poker et ne t'endors pas. Je serai John Diesel, alors n'oublie pas de m'appeler John.

— Je croyais que tu t'appelais juste Diesel ?

— L'idée d'affronter au poker un type qui n'a qu'un seul nom risquerait de les mettre mal à l'aise.

Nous faisons face aux casinos et aux magasins de la jetée, les bâtiments scintillaient dans l'espoir d'attirer les badauds prêts à claquer leurs économies et à s'amuser pour un soir. Diesel m'a guidée en direction des boutiques.

— Il faut que tu sois un peu plus glamour. Le jean, ça va, mais faut se

débarrasser du sweat-shirt et du pull.

— Et toi ? Tu vas aussi te faire un peu plus glamour ?

— Non, moi je suis le gars qui a fait fortune dans les fonds spéculatifs et qui peut se permettre de se fringuer comme il l'entend.

— Et moi je suis...

— Tu es la bimbo de service.

Heureusement, je suis née et j'ai grandi à Trenton : les vêtements de bimbo, ça me connaît. J'ai déniché un T-shirt blanc moulant avec écrit « Mignonne » en lettres roses brillantes au milieu de la poitrine. Il était une taille trop petite pour moi, remontait jusqu'à mon nombril pour exhiber le plus de peau possible et s'achevait sur un décolleté vertigineux. Je l'ai couvert d'une veste en cuir noir assortie à mes Converse noir et blanc. J'ai ajouté une couche d'eye-liner et de mascara. J'étais prête à jouer mon rôle.

Diesel a souri quand je suis sortie de la cabine.

— Si je n'avais pas ce cheval à sauver, je t'épouserai.

— Ça ne m'étonne pas. J'ai toujours pensé que les bimbos, c'était ton style.

— Ça fait gagner du temps.

Nous avons quitté les magasins et remonté la Promenade jusqu'au casino. La salle de jeux ressemblait à celle de chez Daffy, la statue de César trônait à la place de celle du chien géant. Même un jour de semaine, au mois de mars, l'établissement était blindé. Des néons colorés clignotaient un peu partout. Les machines à sous tintaient et cliquetaient. Nous nous sommes dirigés droit vers les ascenseurs.

Quelques minutes plus tard, nous avons rejoint l'entrée de la suite. Le type qui nous a ouvert était jeune, une petite vingtaine d'années, il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, et ses muscles étaient gonflés par les stéroïdes. On aurait dit qu'ils avaient engagé King Kong pour jouer les portiers.

La suite était luxueuse, avec vue sur l'océan. À cette heure-là, on ne distinguait qu'une immense étendue noire, mais le matin, le panorama devait être spectaculaire. Cinq hommes étaient déjà assis à la table de poker. Ils avaient tous la cinquantaine et un surpoids conséquent causé par l'alcool et d'autres excès. Ils avaient de grosses têtes de carnivores qui entretiennent leur cholestérol comme on nourrit un animal domestique. Ils nous ont examinés avec curiosité.

Diesel leur a adressé un signe.

— John Diesel.

— Diesel, comme le moteur ? a demandé un des types. Vous êtes un moteur de voiture ou de camion ?

Diesel s'est contenté de sourire. Ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait, celle-là.

— Moi c'est Rocky, a poursuivi le gars. C'est qui la dame ?

— Stéphanie, a répondu Diesel.

— Tu couvres tes mises au cas où tu te retirerais du jeu, c'est ça ?

— Elle me sert de porte-bonheur.

Il a posé un petit baiser sur le sommet de ma tête et s'est attablé. J'ai pris une limonade sur le bar et je me suis confortablement installée sur le canapé. Il était gros et bien rembourré avec plus de coussins qu'on ne pouvait en souhaiter. Des fleurs étaient posées sur une desserte en verre, à côté d'une coupe de fruits frais. Un peu plus loin, un buffet attendait sagement qu'on vienne le dévorer.

Une heure plus tard, je n'avais pas bougé. La partie avait trouvé son rythme. Les cartes étaient distribuées, les jetons allaient et venaient. Les joueurs ne disaient pas grand-chose. Diesel faisait profil bas, il suivait le jeu sans se faire trop remarquer. J'avais imaginé qu'il allait jouer un rôle, peut-être boire beaucoup ou afficher des tics. Au lieu de cela, il s'était rendu quasiment invisible. La chambre était non-fumeur, mais trois hommes ne se privaient pas, l'un d'eux fumait même un cigare. Personne ne protestait. Diesel avait déposé un rhum-Coca devant lui, mais y avait à peine trempé les lèvres.

À minuit, deux des six joueurs s'étaient retirés de la partie. Diesel et Rocky semblaient avoir le même nombre de jetons. L'homme à la gauche de Diesel transpirait. Il s'appelait Walter et avait perdu plus que ce qu'il pouvait se permettre. Il a posé ses cartes et s'est retiré à son tour. Sans un mot, il s'est levé et est sorti. Il ne m'a même pas jeté un regard en quittant la pièce.

À la distance à laquelle je me trouvais, il était difficile d'estimer combien d'argent était en jeu. Diesel et Rocky étaient les seuls à jouer encore leur mise originale. Les autres avaient dû ajouter des jetons pour rester dans la course. Certains avaient allongé une sacrée somme.

Diesel a levé les yeux vers moi.

— Ça va, chérie ?

— Oui, ça va. Tu auras bientôt fini ?

— C'est difficile à dire.

— On devrait peut-être augmenter la mise maintenant que les gamins sont rentrés se coucher, a suggéré Rocky à Diesel. Et il a poussé ses jetons vers le milieu de la table.

Le type en face de Diesel s'est levé.

— Trop cher pour moi, je me retire.

Diesel a compté ses jetons. Pas assez.

— C'est dommage parce que j'ai vraiment une très bonne main, mais je n'ai pas de quoi suivre. J'ai une offre qui pourrait vous intéresser. Je rajoute Stéphanie dans le pot et je vous suis.

J'ai bondi de mon canapé.

— Quoi ?

Rocky m'a examinée de la tête aux pieds.

— Ouais, elle est suffisamment mignonne. C'est quoi, la proposition ?

Diesel s'est appuyé contre le dossier de sa chaise.

— Qu'est-ce que vous préférez ? La nuit ? Vingt-quatre heures ?

— La nuit. Je prends l'avion demain matin.
— Hé, attends une minute, me suis-je étranglée. Tu ne peux pas m'utiliser comme mise dans une partie de poker.
— Je t'achèterai une nouvelle voiture demain, m'a promis Diesel.
— Quelle marque ?
— Quelle marque tu veux ?
— Une Ferrari.
— Laisse tomber, je t'achèterai une Toyota Camry.
— Une Lexus.
— Une Lexus d'occasion.
— Pas question.

Diesel a une nouvelle fois étudié sa main et évalué l'argent sur la table.
— OK, va pour une Lexus neuve.
J'ai mordu ma lèvre inférieure. J'étais *presque* sûre que Diesel savait ce qu'il faisait. Après tout, il trichait. Je l'espérais, du moins.

— Tes cartes sont si bonnes que ça ? lui ai-je tout de même demandé.
Diesel a haussé les épaules.
— C'est une chieuse, a remarqué Rocky.
Diesel s'est balancé sur sa chaise et m'a toisée à son tour.
— On finit par s'attacher à elle. De toute façon, je n'ai rien de mieux à proposer pour le moment, à moins que vous ne préfériez un chèque.
— Allez, soyons fous, a tranché Rocky. Bon, qu'est-ce que vous avez ?
Diesel a posé ses cartes sur la table.

— Quinte flush au valet.
— Vous me battez. J'ai un carré de rois.
Le type m'a examinée une nouvelle fois de haut en bas.
— C'est mieux pour moi. Elle m'aurait probablement valu une crise cardiaque. Elle a pas l'air facile à satisfaire.

Je l'ai regardé en plissant les yeux.
— Pardon ?
— Vous énervez pas, je disais ça comme ça.
J'étais prête à partir, la bride de mon sac à l'épaule et les paquets de la boutique à la main. Mon heure de coucher était dépassée, et j'étais furax que tout le monde me considère comme un boulet. Bon, c'est vrai, je ne suis pas Julia Roberts, mais j'ai un joli nez et je m'étais épilé les sourcils deux jours plus tôt.

Diesel a empoché ses gains et s'est dirigé vers la porte.
— On devrait remettre ça un de ces jours.
— J'ai bien l'impression que vous avez triché, lui a avoué Rocky, mais je ne sais pas comment.
— J'ai eu de la chance, c'est tout.

Le gorille de location nous a ouvert et nous a regardés avancer jusqu'à l'ascenseur. Nous sommes entrés, Diesel a appuyé sur les boutons du quatrième et de la réception. Nous sommes descendus au quatrième puis nous

avons emprunté l'escalier.

— Juste au cas où. Walter avait l'air au bord du suicide, mais il pourrait avoir changé d'avis et se dire que ce serait plus gratifiant de me liquider.

— Combien t'as gagné ?

— Cent dix mille.

— C'est beaucoup, mais ce n'est pas suffisant.

— Delvina ne veut pas abattre le cheval. Il veut récupérer son pognon. J'espère qu'il sera assez malin pour comprendre que, la moitié, c'est beaucoup mieux que rien.

Arrivés au deuxième étage, nous avons emprunté l'ascenseur de service jusqu'au rez-de-chaussée et nous sommes sortis par la cuisine. Le personnel ne semblait pas surpris. Des clients du casino devaient filer en douce par là à tout bout de champ.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? ai-je lancé, les bras croisés.

— On retourne au Daffy et on prend une chambre.

— *Deux !*

Une fois à la réception, je n'en croyais pas mes oreilles :

— Vous dites que vous êtes archi-complet ?

— Il y a quatre congrès en ville en ce moment. J'ai passé la nuit à donner des coups de fil pour tenter de dénicher une chambre libre. Si vous en voulez une, il va falloir chercher en dehors de la Promenade.

Il était presque une heure du matin. Quitter la Promenade à cette heure à Atlantic City ne paraissait pas une bonne idée.

— On pourrait rouler jusqu'à Trenton. On serait à la maison à deux heures et demie, ai-je fait remarquer à Diesel.

Il a posé la main dans mon dos et m'a éloignée de la réception.

— T'as une bagnole ?

— Non, on est venues dans celle de Lula, et Connie l'a empruntée pour ramener mon DDC. Et toi ? Comment tu es arrivé ici ?

— Tu veux vraiment connaître la réponse ? Je n'ai pas l'impression que ce genre de détail t'intéresse, si ?

— Tu crois qu'on pourrait louer une voiture ?

— Pas à cette heure-ci. Mais je pourrais en emprunter une.

— Tu veux dire en voler une ?

— Voler, cela implique de la garder pour toujours.

— Mamie a réservé une suite. On peut y passer la nuit et rentrer à Trenton demain matin.

Nous avons pris l'ascenseur jusqu'au quatorzième étage et nous sommes tombés sur Lula étendue de tout son long dans le couloir. Elle ne portait plus sa tenue dorée, elle était couchée sur le dos, les yeux ouverts, un coussin sous la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé.

— J'arrive pas à pioncer, voilà ce qui se passe. J'ai ma séance photo tôt demain matin. Je dois me reposer pour être belle et j'peux pas à fermer l'œil tellement ta mamie ronfle. J'ai jamais rien entendu de pareil. C'est inhumain. J'ai essayé de prendre une autre chambre, mais il n'en reste pas une seule.

— Et Cosy, où est-il ? a demandé Diesel.

— Toujours là-dedans.

La porte de la suite s'est ouverte, et Cosy est arrivé en titubant.

— J'en peux plus. J'ai besoin de dormir.

Lula s'est mise debout.

— Moi aussi. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Si on la tuait ? a suggéré Cosy.

— Moi ça me va, a ricané Lula. Quelle méthode ? On l'étouffe avec un oreiller ?

L'ascenseur a émis un petit tintement, et Briggs en est sorti.

— Qu'est-ce que vous fichez dans le couloir ? Et c'est quoi, ce bruit atroce ? On dirait qu'on égorge un cochon aux sinus bouchés.

— C'est mamie qui ronfle, lui ai-je expliqué. On n'a nulle part où dormir. L'hôtel est complet, et elle empêche tout le monde de fermer l'œil. Où est-ce que vous passez la nuit ?

— Dans le camping-car. Je suis juste venu voir si tout allait bien.

Lula a écarquillé les yeux.

— Il y a plein de place dans le camping-car ! Je parie qu'on peut y caser un tas de gens.

— Cinq personnes, a précisé Briggs.

— Bingo. Nous sommes cinq, a triomphé Lula. Vous vous rendez compte, on a juste la place. Il est où ce vieux clou ?

— Sur le parking.

— En route, a lancé Lula. Montre-nous le chemin, et grouille-toi. Je sens les poches me pousser sous les yeux.

Nous avons suivi Briggs jusqu'au parking et nous sommes entrés à la queue leu leu dans le véhicule.

— On ne peut pas allumer parce que personne n'est censé dormir ici. C'est un parking d'hôtel. J'utilise juste une petite lampe à piles.

Briggs l'a actionnée, et nous avons plissé les yeux pour tenter de distinguer quelque chose. À l'origine, il y a bien longtemps de cela, ce truc avait dû être un spacieux camping-car rectangulaire de luxe de la marque Winnebago, mais la carrosserie avait été rafistolée et repeinte, tandis que l'intérieur avait été complètement réaménagé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'est exclamée Lula. Tout est minuscule. Regardez-moi cette chaise riquiqui. On dirait le mobilier d'une maison de poupées. Comment je suis censée poser mon cul là-dessus ?

— Ce camping-car appartenait à une petite personne, a rappelé Briggs. Il me convient parfaitement.

— J'ai l'impression d'être dans la caravane de Barbie, s'est plainte Lula.

Où est-ce qu'on est censés dormir ?

— Il y a un canapé ici à l'avant, deux couchettes superposées au milieu et une chambre à l'arrière avec un lit double. C'est là que je dors.

— C'est ça, a tempêté Lula. T'as un *shooting* demain matin, mon grand ? Non ? Bon, alors dégage.

Lula s'est précipitée dans la chambre et a claqué la porte derrière elle.

Diesel a examiné les couchettes.

— Elles font à peine un mètre vingt de long.

— Il y a bien assez de place pour moi, a déclaré Briggs en roulant sur la banquette du bas.

D'un geste sec, il a tiré le rideau. Cosy a regardé celle du haut.

— Je crois que c'est à peu près ma taille.

Il a grimpé à l'échelle, s'est installé et a fermé la tenture. Diesel avait les mains plantées sur les hanches.

— Ça nous laisse le canapé, ma belle.

— Le canapé fait un mètre cinquante de long et quarante centimètres de large. Tes épaules vont déborder des deux côtés.

Diesel a enlevé ses chaussures et s'est étendu sur le divan, un genou plié, un pied par terre.

— Tu peux venir au-dessus de moi.

— Tu rigoles ?

— J'ai l'air de rigoler ?

J'ai éteint la lumière, j'ai retiré mes baskets et la veste en cuir et j'ai commencé à escalader Diesel, poitrine contre torse, un genou coincé entre ses jambes.

— Je ne t'écrase pas trop ?

Diesel m'a entourée de ses bras.

— Non, mais ce serait bien que tu ne fasses aucun mouvement brusque du genou.

— Oh non, a gémi Briggs depuis son lit superposé. Vous n'allez pas jouer les amoureux quand même ? C'est un camping-car familial.

— Si je pensais avoir la moindre chance de passer la nuit en amoureux, son genou ne me dérangerait pas, a fait remarquer Diesel.

CHAPITRE 6

Je me suis réveillée en sursaut. Sans réfléchir, j'ai voulu rouler sur le côté. Mauvaise idée : je suis tombée du divan et j'ai entraîné Diesel dans ma chute. Il s'est retrouvé affalé sur moi.

— Tremblement de terre. Où suis-je ? En Thaïlande ? Au Japon ?

— Moins exotique : à Atlantic City.

— Je suis bourré ?

— Non, tu te cramponnais à moi et je nous ai fait chavirer du canapé.

La porte de la chambre s'est ouverte à la volée, et Lula est sortie en trombe dans sa tenue dorée de top-modèle.

— Quelle heure est-il ? Je suis en retard ? Est-ce que j'ai dormi trop longtemps ?

Diesel a consulté sa montre.

— Il est six heures et demie.

— Je suis censée me présenter à la séance photo tôt le matin. Ça veut dire quelle heure, ça ?

Je me suis péniblement mise sur pied. J'ai remarqué que je portais toujours le petit T-shirt « MIGNONNE », mais que je n'avais plus de soutien-gorge.

— Qu'est-ce que... ? ai-je dit en regardant ma poitrine.

Diesel a sorti mon soutien-gorge de sa poche arrière.

— Il te gênait.

— Comment est-ce qu'il a atterri dans ton jean ?

— C'est un de mes super-pouvoirs, a déclaré Diesel en me tendant l'objet de la discussion.

— Je dois y aller, a annoncé Lula. J'ai le numéro de la chambre où je dois me pointer. Je vais attendre sur place.

Briggs a sorti la tête de son lit superposé.

— C'est la nuit, bordel. J'essaie de dormir ! Ça ne vous dérange pas ?

Diesel s'est assis sur le canapé pour lacer ses bottines.

— J'ai la dalle. Je file à la recherche d'un petit déj'.

— Je vais m'habiller aussi. Je vais voir comment mamie se sent, ai-je enchaîné à mi-voix. Je te retrouve au café.

J'ai enfilé mon pull en V et mon sweat-shirt. En général, mamie se levait

de bonne heure, mais, par prudence, j'ai emporté la carte magnétique de Briggs. J'ai frappé un coup sans obtenir de réponse. J'ai toqué de nouveau et je m'apprêtais à insérer la clé dans la serrure quand la porte s'est ouverte. Un type a tendu le bras, m'a agrippée par le col et tirée dans la chambre.

Je l'ai reconnu. C'était le chauffeur de Lou Delvina. Je ne connaissais pas son nom, mais il ressemblait furieusement à son patron : la soixantaine sportive et une carrure d'armoire à glace, des cheveux noirs en bataille et des sourcils touffus comme des chenilles. Il serrait mon sweat-shirt dans une main et son flingue dans l'autre.

— Parfait. Vous nous faites gagner du temps. Maintenant, on n'a même plus besoin de vous appeler.

Dans ce genre de situation, l'adrénaline grimpe d'un coup, juste le temps qu'il faut pour vous battre ou décamper à toutes jambes. Ce dopant naturel était idéal à l'époque des cavernes quand le seul moyen de survivre était la fuite. Pas besoin de réfléchir. Malheureusement, ma réaction personnelle à la montée d'adrénaline, c'est la panique totale. Je me mets à transpirer, mon cœur s'emballe, mon cerveau est paralysé. Par chance, ça ne dure qu'une minute ou deux et, quand je récupère mes facultés, je suis en mode survie.

— Vous avez l'air surprise. Vous ne vous souvenez probablement pas de moi. Je m'appelle Mickey. Je travaille pour monsieur Delvina. Nous avons eu une petite altercation tous les deux, il n'y a pas très longtemps.

— Je n'ai pas oublié.

— Alors, vous devez aussi vous souvenir de monsieur Delvina.

Une masse grise informe est sortie en clopinant de la chambre. Elle m'a aussitôt saluée :

— Tiens, tiens, Stéphanie Plum !

La voix était profonde et rauque. Le visage était boursoufflé, le corps gonflé débordait de tous côtés, de sorte qu'on ne distinguait pas de cou. Deux yeux globuleux jaillissaient de la tête. Je n'ai pas réussi à dissimuler mon étonnement.

— Lou Delvina ?

La dernière fois que je l'avais vu, c'était un Italien d'âge mûr tout ce qu'il y a de plus ordinaire. À présent, il ressemblait à... un crapaud géant.

— Marrant, la vie. Je me fais voler du fric et ça m'amène jusqu'à vous. Vous tombez pile-poil au bon moment. Ça c'est du bol, hein ? La malchance attire la chance.

— Vous êtes vraiment Lou Delvina, vous en êtes certain ?

— Monsieur Delvina prend des stéroïdes pour traiter son eczéma et il fait de la rétention d'eau.

— Où est mamie ?

— Dans l'autre pièce. On s'apprêtait à l'emmener faire un tour. On était venus voir si elle voulait bien nous rendre notre pognon, mais elle prétend qu'elle ne l'a pas.

— Il est dans le coffre de l'hôtel.

— C'est exactement ce qu'elle raconte. Elle prétend aussi qu'elle ne peut pas l'en sortir.

— J'entends très bien que vous parlez de moi, espèce d'imbécile, a hurlé mamie depuis l'autre pièce. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas dans la phrase « je ne peux pas le sortir du coffre » ?

— Elle a raison, ai-je confirmé. On ne l'autorisera pas parce que ce n'est pas elle qui l'a déposé. C'est moi.

— Ce n'est pas bien de mentir, m'a grondée Mickey. J'ai appelé la réception. C'est un certain Randy Briggs qui a ouvert le coffre à son nom.

— Cet abruti s'est vraiment comporté comme un trou du c... au téléphone, a commenté mamie depuis la chambre. Il leur a dit que j'étais sénile et que je perdais la boule. J'espère qu'il ira droit en enfer et qu'il grillera longtemps.

— Au cas où vous vous poseriez la question, nous l'avons attachée dans la chambre, a précisé Mickey. C'est une dure à cuire. Elle m'a balancé un coup de pied dans le genou. On ne voulait pourtant pas lui faire de mal.

— Je visais vos parties intimes. Malheureusement, je n'ai pas réussi à lever la jambe assez haut.

— Vous voyez ce que je veux dire ? a imploré Mickey. Une vieille dame ne devrait pas causer comme ça.

D'un geste de la main, Lou Delvina a ordonné à son acolyte de faire sortir mamie de la chambre.

— Amène-la ici. J'ai des urgences à Trenton. Je dois faire ma piqûre contre les allergies.

Mickey a filé dans l'autre pièce. Il est revenu en poussant mamie. Ils l'avaient attachée à un fauteuil roulant et avaient posé une couverture sur ses genoux.

— Pas mal, hein ? s'est vanté Mickey. Personne ne devinera qu'on l'a kidnappée. Il y a plein de vieilles dames en voiturettes, ici.

Delvina a agité son doigt sous le nez de mamie :

— Vous feriez mieux de vous tenir à carreau quand on sortira de la chambre. Si vous faites des histoires, Mickey vous balancera un coup de Taser et vous ferez pipi dans votre culotte.

— Ça me fait pas peur. À mon âge, ça arrive tout le temps.

— Pourquoi est-ce que vous la kidnapez ?

— Je veux mon flouze.

— Vous avez déjà un cheval. Combien d'otages est-ce qu'il vous faut ?

— Autant qu'il en faudra.

— Prenez-moi à sa place, je serai bien plus coopérative.

— Vous nous avez roulés, Mickey et moi, la dernière fois. Vous et ce type qui a un nom de carburant... Diesel.

Le visage boursoufflé et marbré de Delvina s'est coloré.

— Je le déteste. Personne ne se fout de la gueule de Lou Delvina. Je suis un dur, c'est comme ça que j'ai si bien réussi. Je suis rancunier et je me venge

toujours. Tout le monde le sait. Bon, maintenant, j'ai un plan à mettre à exécution. Pas vrai, Mickey ?

— Ouais, boss, vous avez un plan.

— Quel genre de manigances ? lui ai-je demandé.

— Un projet ambitieux.

Oh non. En plus de ressembler à un crapaud, Lou Delvina avait perdu la raison.

— La première partie de ma stratégie consiste à récupérer mon pognon, a croassé Delvina. Donnez-moi mon fric, et je vous rends la vieille.

— Pourquoi n'attendez-vous pas ici pendant que je vais le chercher ? Je dois juste trouver Briggs.

— Vous me prenez vraiment pour un abruti ? Vous allez revenir avec les flics. Et, comme je viens de le dire, faut que j'aille me faire vacciner et Mickey doit nourrir le canasson.

Mickey pointait toujours son flingue sur moi. Il l'a refilé à Delvina et a sorti une paire de menottes de sa poche arrière.

— Donnez-moi votre poignet.

— Non.

— Donnez-le-moi, ou Lou va tirer.

— Je ne crois pas qu'il ferait une connerie pareille.

— Bien vu, a répondu Delvina, je préfère dégommer la vieille. J'adorerais lui coudre deux ou trois boutonnieres rouge sang.

J'ai poussé un soupir et j'ai tendu la main pour que Mickey me passe les menottes. Il a bouclé un poignet puis m'a tirée jusqu'à la salle de bains pour attacher le deuxième bracelet au porte-serviettes. Je l'ai vu sortir de la pièce, claquer la porte derrière lui et, quelques secondes plus tard, j'ai entendu le son étouffé de la porte de la suite qui s'ouvrait et se refermait.

En apparence, Lou Delvina et Mickey étaient le prototype même des brutes, ils auraient pu auditionner pour n'importe quel film de Mafia. Enfin, surtout avant les soucis de Delvina avec la cortisone. Mon principal problème, c'était qu'il n'avait pas menti au sujet de sa réputation : il avait gravi à grand-peine les échelons du crime à Newark et, pour récompenser ses efforts, on lui avait offert un territoire, sur lequel il devait régner sans partage. Ce terrain de jeu, c'était Trenton. Autrefois, il aurait été le seul maître de la zone, mais les temps avaient changé. La Mafia n'était pas seule à convoiter Trenton. Elle devait diviser le gâteau avec les gangsters russes, les bandes de jeunes, les triades asiatiques, les gangs blacks ou hispaniques. Delvina avait du fil à retordre et, de temps à autre, les gens qui s'étaient mis en travers de sa route disparaissaient.

Je me suis assise sur le rebord de la baignoire et j'ai attendu. Quelqu'un finirait bien par arriver : une femme de ménage, par exemple.

Une demi-heure s'est écoulée péniblement, et j'ai entendu mon téléphone sonner dans mon sac, resté dans l'autre pièce. J'ai prié pour que ce ne soit pas ma mère. Elle allait flipper. Elle m'avait envoyée rechercher

mamie Mazur, et celle-ci s'était fait enlever.

La sonnerie s'est arrêtée, et j'ai encore attendu. Dix minutes plus tard, quelqu'un est entré dans la suite.

— Au secours ! Je suis enfermée dans la salle de bains.

Diesel a ouvert la porte et m'a dévisagée un long moment.

— D'habitude, le bondage c'est pas mon truc, mais là, ça m'excite.

— Delvina et son pote Mickey viennent de partir. Ils ont kidnappé mamie.

— C'est une mauvaise nouvelle ?

— Oui ! Qu'est-ce que tu crois ?

Diesel a sorti un trousseau de sa poche, a trié ses clés et en a introduit une minuscule dans la serrure des menottes, qui se sont ouvertes.

— Je m'attendais à ce que tu les fasses tomber de mon poignet par magie.

— J'aurais pu, mais tu aurais pris ça pour de la frime.

— Delvina ramène mamie à Trenton, il va la garder en otage pour récupérer son argent... Comme le cheval.

— Delvina commence à m'embêter.

— La dernière fois qu'il t'a embêté, tu as menacé de le transformer en crapaud. À présent, sa voix ressemble à un coassement, il est gros, boursoufflé et n'a plus de cou.

— Tiens donc.

— Tu ne l'as pas transformé en batracien, tout de même ?

Diesel s'est contenté de sourire.

— Il n'est pas *vraiment* devenu un crapaud. Il en a l'air, c'est tout.

— Parfois, tu es vraiment flippant.

— Heureusement, je suis sexy et câlin, ça compense.

J'ai sorti mon portable de mon sac pour appeler Briggs. Ça a sonné plusieurs fois, puis la messagerie s'est mise en route.

— Nous avons besoin de l'argent du coffre, ai-je rappelé à Diesel. Je m'inquiète pour mamie Mazur. Delvina n'est pas un tendre...

— Briggs dort probablement encore. On va aller jusqu'au camping-car, il suffira de le réveiller.

J'ai parcouru la suite au pas de course pour rassembler les effets de mamie, histoire de faire le check-out de la chambre en passant à la réception. Je voulais être sûre qu'elle n'ait aucune raison de revenir.

Cosy était installé sur la banquette quand nous sommes entrés dans le camping-car. Il mangeait des céréales et avait l'air tout chiffonné.

— C'est nul, s'est-il plaint à notre arrivée. J'ai plus rien de propre à me mettre. En plus, il n'y a pas de lait pour les céréales. J'ai même pas de brosse à dents.

— Où est Briggs ? Il dort encore ? ai-je demandé.

— Non. Son téléphone a sonné juste après votre départ. Il s'est levé et il est parti. Je pense qu'il avait rencard avec une fille.

— Il a donné des détails ? Vous savez qui est cette fille ?

— Non, il n'a pas pipé mot.

Le battant s'est ouvert d'un coup, et Lula a déboulé comme une furie.

— Je vais le tuer. Je vais mettre la main sur lui et l'égorger. Puis je le tabasserai. J'ai attendu devant la porte en me demandant quand la séance photo allait commencer puis une femme de ménage est arrivée et est entrée dans la chambre. Je l'ai suivie, et devinez quoi ? Ils avaient mis les voiles ! Y avait plus personne dans cette putain de chambre. Alors je suis descendue à la réception demander où ils étaient passés et j'ai appris qu'ils s'étaient barrés en pleine nuit.

Cosy a tapoté la boîte de céréales avec sa cuillère.

— Vous voulez des céréales ?

— Ouais, a grogné Lula. J'ai pas déjeuné. J'ai une faim de loup.

— Je parie que c'était une arnaque, a observé Cosy. On paie le photographe pour qu'il réalise un book et y a même pas de pellicule dans l'appareil. Ça arrive tout le temps.

— Comment vous le savez ?

— J'ai vu un reportage à la télé. Le frère du présentateur s'était fait avoir avec les mêmes ficelles.

Lula a versé des céréales dans un bol et s'est mise à les enfourner dans sa bouche.

— Une minute, a-t-elle repris. Y a pas de lait dans ces céréales ! ?

— On n'en a pas, lui ai-je expliqué.

— Je suis tellement énervée que je ne me rends même pas compte de ce que je mange. Je suis hors de moi. Faut que je respire un bon coup. Faut que je me calme, sinon je vais avoir une attaque.

Elle a encore englouti des céréales avec un bruit de mastication terrible.

— Bon, qu'est-ce qui se passe ici ? J'ai raté quelque chose pendant que je me faisais arnaquer ? a-t-elle demandé la bouche pleine.

— Lou Delvina a kidnappé mamie.

— Tu déconnes ! Pourquoi est-ce qu'il aurait fait ça ?

— Il s'est dit qu'on ne tenait pas assez au cheval : il a pris un deuxième otage.

— Ce n'était pas le meilleur choix, a rigolé Lula. J'veux pas te vexer, j'aime bien ta mamie et tout, mais elle va leur pourrir la vie.

C'était bien ce que je craignais. Si mamie se montrait trop insupportable, Delvina se dirait peut-être qu'elle ne valait pas tous ces efforts et se débarrasserait d'elle... définitivement.

Diesel était affalé sur le canapé.

— Comment le mafieux a-t-il retrouvé mamie ? a-t-il demandé à Cosy.

— C'est pas moi, je le jure.

Diesel gardait les yeux fixés sur lui. Sans rien dire. Il se contentait de le

dévisager.

Cosy a commencé à s'agiter sur son siège.

— Il a dû me suivre jusqu'ici.

Maintenant, nous regardions tous les trois Cosy.

— Ça va, c'est bon ! Il m'a suivi, d'accord. Je l'ai vu, mais je n'avais pas le choix. Il pouvait tuer Doug à n'importe quel moment : j'étais coincé. Je me suis dit que ça n'avait pas d'importance qu'il me suive. Je pensais qu'il se contentait de me surveiller. Puis il m'a mis la pression, il m'a appelé non-stop, alors je lui ai dit que je ne pouvais pas reprendre l'argent parce qu'il était dans le coffre. Je n'imaginais pas qu'il kidnapperait mamie. Il avait déjà Doug. Qui aurait cru qu'il enlèverait une vieille dame ?

— Je ne veux pas être alarmiste, ai-je conclu, mais on doit récupérer mamie sans attendre.

— On peut appeler la police, a réfléchi Diesel à voix haute, mais ça mettrait Cosy et Doug dans le pétrin. Et Delvina risquerait de paniquer et de faire disparaître mamie.

Je me suis mordu la lèvre inférieure pour m'empêcher de pleurnicher et je me suis ordonné de me ressaisir. Je ne voulais pas que mamie disparaisse.

— On va devoir récupérer l'argent sans Briggs, a décrété Diesel.

— Quoi, on va cambrioler le coffre ? a demandé Lula.

— Non, a rectifié Diesel. On va les aider à nous rendre ce qui nous appartient, c'est un peu différent.

Nous avons pris l'ascenseur et suivi les traces de pattes de Daffy depuis la salle de jeux jusqu'à la réception.

— Je veux connaître la procédure de dépôt dans les coffres, nous a déclaré Diesel. L'un de nous doit aller au comptoir et demander qu'on lui explique les démarches.

— J'y vais, a proposé Lula. Les top-modèles comme moi se baladent toujours avec une tonne de bijoux. Je leur dirai que je dois vérifier que leurs mesures de sécurité sont à la hauteur avant de leur confier mes objets de valeur. Et s'ils me manquent de respect, je hurlerai à la discrimination. La discrimination à l'encontre des top-modèles est interdite par la loi. Nous avons des droits, nous aussi.

Lula s'est dirigée vers le bureau d'accueil et nous l'avons regardée s'adresser à un des réceptionnistes, qui l'a renvoyée vers le manager. Celui-ci l'a invitée à passer dans une pièce à l'arrière. Dix minutes plus tard, elle en est ressortie, a remercié le manager et son employé puis a traversé le lobby pour nous rejoindre.

— Faut passer derrière le comptoir et franchir une porte. De l'autre côté, tu remontes le couloir et tu prends un ascenseur de service qui descend deux étages. Les portes s'ouvrent sur un nouveau couloir, avec un garde assis à un bureau. Faut montrer tes papiers d'identité et faire un scan de tes empreintes,

comme à Disney World. Si j'avais été seule, j'aurais été bloquée là, mais j'étais avec le manager : il m'a emmenée jusqu'à une nouvelle porte au milieu du couloir sur laquelle il était marqué « CLIENTS ». C'est l'accès aux coffres individuels. Il y a d'autres portes qui mènent à la salle où ils comptent le fric et tout, mais elles sont verrouillées de chez verrouillées. Une fois que tu arrives dans la pièce avec les coffres, tu ne peux les ouvrir qu'avec une clé et un code. Tu te goures de code, et les Marines débarquent pour te couper les couilles. Ah oui, encore un truc : tu passes à la télé tout le temps, Diesel, alors tu ferais peut-être mieux de te coiffer.

— Comment sait-on quel coffre est attribué à qui ?

— Le type au bureau avec la machine pour les empreintes a un bouquin avec le nom de tout le monde et les numéros des coffres. Ah oui, je t'ai dit qu'il avait un flingue ? Un gros.

— Le garde armé me pose problème. Je peux brouiller la transmission télé et je suis capable d'ouvrir un coffre, mais je ne peux pas me rendre invisible.

— J'ai un Taser, lui a confié Lula à voix basse. Tu sors de l'ascenseur et tu te jettes sur le garde en lui balançant des décharges. Faut agir vite avant qu'il ne te tire dessus. T'es rapide ?

— Moins qu'une balle de revolver.

— Moi je peux ne pas me faire repérer par le gardien, a affirmé Cosy. Je suis très doué pour passer inaperçu. J'ai un don. On me quitte des yeux, et je disparaîs.

— J'ai entendu dire que les leprechauns sont capables de faire ça, a renchéri Lula.

— Exactement ! a repris Cosy. Merci.

Diesel a baissé les yeux vers le petit gars.

— Vous ne disparaîssez pas vraiment. Vous avez le don pour détecter le moment où les gens ne font pas attention.

— J'ai bien l'impression que je disparaîs, vous savez.

— S'il se goure, les Marines vont lui couper les couilles, a rappelé Lula.

— Je n'aimerais vraiment pas que ça m'arrive, je tiens beaucoup à cette partie de mon anatomie.

Diesel a jeté un œil au lobby et à la salle de jeux.

— Et moi je voudrais surtout que Briggs se pointe.

Je l'ai appelé, et nous avons attendu pendant la sonnerie. J'ai finalement eu sa messagerie.

— Rappelez-moi. Tout de suite.

— Cosy, supposons que vous réussissiez à déjouer l'attention du garde, a commencé Diesel, êtes-vous capable d'ouvrir la porte qui mène aux coffres et de vous introduire à l'intérieur de la salle ?

— C'est du gâteau. Le problème, ce sont les caméras de sécurité. Bizarrement, la télévision capte mon image.

— Je peux brouiller la transmission, a répété Diesel, mais vous n'aurez

que quelques minutes une fois sorti de l'ascenseur. Ils enverront quelqu'un sur place pour vérifier pourquoi les caméras ne fonctionnent plus.

— Je peux y arriver. La vie de Doug est en jeu, je vous le rappelle.

Mon téléphone a sonné, et je l'ai sorti de ma poche en espérant entendre la voix de Briggs.

— Plum ?

C'était Lou Delvina. Son coassement était facile à reconnaître.

— Vous avez intérêt à être en route avec mon fric.

— Pas encore, mais j'y travaille.

— Vous avez jusqu'à trois heures. À l'heure H, je tue d'abord le canasson puis la vieille. Ensuite ce sera à votre tour. À moins que je ne commence pas votre mère. Ou votre sœur... Ou, mieux, une de vos petites nièces.

Delvina a raccroché, et Diesel a passé un bras autour de mes épaules.

— Ça va ? Tu es toute pâle.

— Il faut qu'on apporte son argent à Delvina. On n'a pas le choix.

Diesel a regardé la réception puis Cosy.

— Je sens que je vais le regretter.

— Comment procédons-nous ? lui a demandé Cosy. Vous voulez que je me glisse derrière le bureau et que j'aille dans l'ascenseur ?

— Non, il faut que je vous accompagne. Nous avons besoin d'une diversion... Nous allons donc jouer aux machines à sous.

Dix minutes plus tard, Lula était de retour avec un seau rempli de pièces.

— J'adore les machines à sous à cinq cents. Le bruit du pognon qui dégringole dans le plateau me rend dingue. Peu importe qu'on ne gagne que huit dollars. C'est la chute des pièces qui me fait de l'effet. J'en reviens pas de la chance qu'on a eue. J'ai jamais rempli un seau comme ça.

J'ai regardé Diesel.

— J'ai du bol, c'est tout, a-t-il lâché, avec un sourire craquant.

— Tu es peut-être un leprechaun ?

— C'est possible. Quoique, mon permis de conduire ne dit rien à ce sujet.

— Tu as raison, le service des immatriculations serait forcément au courant.

— Allez, on y va, a annoncé Diesel. Voilà comment on va faire. Stéphanie ne bouge pas d'ici, comme ça elle peut payer notre caution si nous nous faisons arrêter. Cosy reste collé à moi jusqu'à ce que j'arrive à brouiller le système de surveillance. Et Lula provoque le chaos, pour permettre à Cosy de passer derrière le comptoir.

— J'ai pigé. Tu veux que je lâche mon seau.

— Exactement, et arrange-toi pour que tout le monde te regarde.

Lula a enlevé sa veste noire et me l'a tendue.

— Laissez-moi faire. Faudrait être mort pour ne pas tourner la tête. La Reine de la pagaille va passer à l'action !

Lula a trottiné jusqu'au bureau perchée sur ses talons aiguilles dans sa tenue hyper moulante de top-modèle. Les sequins dorés scintillaient sous la lumière des lustres. Sa jupe s'arrêtait à quelques centimètres de ses fesses, et ses seins, à peine retenus par le bustier, s'agitaient comme de la gelée. Elle portait le seau à bout de bras, pour ne pas camoufler ses atouts naturels.

— Youhou, a-t-elle crié à l'attention d'un des employés derrière le comptoir. Je serai bientôt top-modèle et j'ai un seau plein de pièces ! Est-ce que vous pourriez m'aider à protéger tout cet argent. Je pense que... oups !

Elle a trébuché juste devant la réception, son récipient est tombé sur le sol de marbre, et les pièces ont volé dans toutes les directions.

— Mon argent ! a-t-elle hurlé.

Elle s'est baissée pour ramasser la mitraille. Son sein gauche s'est échappé de son top, et sa jupe est remontée plus haut que ses fesses rebondies. Elle portait un string doré assorti à sa tenue, qui disparaissait presque entièrement dans l'espace intersidéral. Tout l'hôtel et le casino avaient le souffle coupé, comme si l'oxygène de la pièce avait été soudain aspiré. Quatre gardes se sont lancés à sa rescousse tandis que les six employés derrière le comptoir gardaient les yeux rivés sur sa silhouette ahurissante, bouche bée.

Lula s'est redressée, a repoussé le sein dans son top et tiré sur sa jupe. Puis elle s'est penchée dans une autre direction pour ramasser le reste de sa monnaie. Son sein s'est de nouveau échappé, et sa jupe est remontée. Des clients se sont précipités pour voler à son secours, ils s'efforçaient de ramasser les pièces et de les remettre dans le seau sans trop relâcher ses attributs. Lula continuait son manège pour rester au centre de l'attention.

— Oh là là, s'exclamait-elle. Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

Diesel et Cosy ont profité de la cohue pour disparaître derrière la porte qui menait à l'ascenseur. Un manager a finalement interrompu le show de Lula en empoignant le seau et en proposant de changer la monnaie en billets ou en Dollars Daffy, comme elle préférerait.

— Vous croyez que je devrais ? Qu'est-ce que vous feriez à ma place ? Je devrais sans doute garder mes pièces et continuer à jouer. Je crois que je commence à m'échauffer. J'ai l'air chaude, non ?

Lula m'a regardée :

— Qu'est-ce que tu crois que je devrais faire ?

Je surveillais la porte derrière le comptoir. Quinze minutes s'étaient écoulées. Quand Briggs était descendu déposer les gains de Diesel, il était revenu après dix minutes tout au plus.

— Je crois que tu devrais les remettre en jeu. Et en garder quelques-unes pour le parcmètre.

La porte s'est ouverte, et Diesel est sorti. Il a été arrêté par un des employés du comptoir. Il a titubé et souri. Des bribes de conversation parvenaient jusqu'à nous.

— Je cherchais les W.-C. On m'a dit que c'était par là, mais je ne les ai pas trouvés. Il devrait y avoir des panneaux, comment est-on censés savoir où

c'est ?

— Les toilettes sont de l'autre côté du lobby.

— OK, a fait Diesel en avançant vers moi, la démarche pas très assurée.

Il était arrivé à la hauteur de Lula quand la porte derrière le comptoir s'est ouverte à la volée. Cosy a déboulé comme une flèche. Il se déplaçait à une vitesse telle que ses jambes formaient une traînée verte floue. Le garde qui le poursuivait était lent en comparaison, gros et à bout de souffle.

Diesel a perdu l'équilibre et a tenté de s'accrocher à Lula, il a fait tomber le seau une nouvelle fois. Le bruit a eu un effet immédiat : les gens se sont précipités sur l'argent comme des souris sur du fromage. Le garde s'est arrêté, pas sûr de la direction empruntée par Cosy, il a tendu le cou pour essayer de repérer le fuyard dans la foule.

— Je vous donne dix dollars pour tirer un coup avec moi dans le parking, a proposé Diesel à Lula.

— Allons-y, mon chou. Excusez-moi, a-t-elle lancé au manager, les affaires m'appellent.

Nous avons traversé le casino au pas de charge. Une fois dans le parking, nous avons couru comme des dératés. Cosy était déjà au volant du camping-car, et le moteur tournait. Nous avons plongé à l'intérieur tous les trois.

— Foncez ! a ordonné Diesel. Et ne regardez pas en arrière.

Une demi-heure plus tard, nous étions sur l'autoroute en direction de Trenton, et mon cœur avait presque retrouvé un rythme normal.

— Qu'est-ce qui s'est passé en bas, putain ? a demandé Lula.

Diesel était étendu sur le canapé.

— J'ai réussi à brouiller les images, mais par précaution je suis descendu en ascenseur avec Monsieur Discret. Ce qui s'est passé par la suite est du Cosy O'Connor tout craché. Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, il est sorti, a filé droit vers le garde au bureau et s'est mis à feuilleter son registre pour trouver le numéro du coffre. « Qu'est-ce que vous faites ? lui a demandé le garde. D'où sortez-vous ? Où sont vos papiers ? » Cosy lui a répondu : « Vous ne pouvez pas me voir, je suis un leprechaun. »

— J'étais à cent pour cent certain d'avoir disparu, a expliqué Cosy.

Il se concentrait sur la conduite, et ses yeux ne quittaient pas la route.

— Mais il était toujours visible ? a deviné Lula.

— Pas même un peu estompé, a confirmé Diesel. Le garde a dégainé son arme et l'a pointée sur le front de Cosy.

— Je ne comprends pas pourquoi ça n'a pas fonctionné, a insisté Cosy. Ça a toujours marché, avant.

— Peut-être parce que vous n'êtes pas un putain de leprechaun, a suggéré Diesel.

— Vous avez l'argent ? ai-je demandé.

— Ouais, a répondu Diesel. J'ai persuadé le planton de dormir, et on a récupéré le fric. Puis Pantalon vert a paniqué quand un deuxième garde est

arrivé. Il s'est enfui en hurlant comme une gonzesse avec le garde sur les talons. Ils ont traversé tout le casino.

Mon téléphone a sonné, et j'ai fait la grimace en voyant le numéro. C'était ma mère.

— J'appelle la police. Où es-tu ?

— Je suis en route pour Trenton.

— Merci mon Dieu. Passe-moi ta grand-mère.

— Elle fait la sieste.

— Le matin ? Comment peut-elle dormir à cette heure-ci ?

— Je ne sais pas, mais je t'assure qu'elle dort.

— Vous arrivez bientôt ? J'ai de la charcuterie pour le déjeuner. Tu crois que je devrais faire une salade de pommes de terre ? Peut-être aller chercher des petits pains ?

— Mamie voulait d'abord faire un peu de shopping, alors on ne sera pas à la maison pour le déjeuner. Je vais l'emmener au centre commercial Quaker Bridge.

J'ai imité des bruits de parasites.

— La communication est mauvaise, ai-je crié dans le téléphone. Je ne t'entends plus. Je dois y aller.

Et j'ai raccroché.

Diesel souriait.

— Tu iras droit en enfer : tu as menti à ta mère.

— Tu n'as jamais raconté de bobards à tes parents, peut-être ?

— Je suis un mec, moi, c'est normal.

— Bon, c'est quoi l'idée, quand on arrive à Trenton ? a voulu savoir Cosy. Où est-ce que je suis censé parquer ce monstre ?

— Lula et moi, on descend à l'agence de cautionnement judiciaire sur Hamilton, lui ai-je annoncé. On pourra récupérer nos voitures, et vous pourrez vous garer sur le parking derrière le bâtiment où j'habite.

CHAPITRE 7

Lula et moi regardions le camping-car s'éloigner sur Hamilton.

— Drôles de journées, a conclu Lula. De la chance, de la malchance, puis de la chance et encore de la malchance. Et ce stupide leprechaun... Pour ne rien arranger, ta mamie qui a été enlevée. C'est pas courant tout de même. Il y a un précédent, je te l'accorde : la fois où elle a été enfermée dans le cercueil et où elle a mis le feu au funérarium pourrait compter comme un kidnapping.

J'ai fouillé mon sac, à la recherche de mes clés.

— Je suis inquiète. Delvina est vraiment flippant.

— Honnêtement, je m'inquiète pour elle aussi. Je peux faire quelque chose ?

— Non, mais merci de le proposer. T'as été extraordinaire aujourd'hui.

— Je vais à l'intérieur, je vais raconter ça à Connie.

Une voiture s'est rangée le long du trottoir.

— Tu as un visiteur, a ironisé Lula. Monsieur Grand, Sexy et Beau est là.

Ranger a garé sa Porsche Turbo noire et s'est extirpé de derrière le volant. Il portait sa tenue sombre habituelle de chez Rangeman. Bottines noires, pantalon noir à poches qui lui moulait les fesses à la perfection, T-shirt noir sous un coupe-vent noir avec l'inscription « RANGEMAN » sur la manche. Il est venu vers moi et a déposé un long baiser amical sur ma tempe, juste au-dessus de mon oreille.

— *Baby*.

Baby, dans la bouche de Ranger, pouvait signifier beaucoup de choses. Selon l'intonation, ça pouvait être sexy, critique ou romantique. Il m'appelait « *Baby* » quand je l'amusais, quand je l'étonnais et quand je l'exaspérais. Cette fois-là, ça voulait principalement dire « salut ».

Il a tiré sur ma queue-de-cheval d'un air taquin.

— Tu parais tracassée.

— J'aurais besoin d'un coup de main. Lou Delvina a kidnappé mamie.

— C'est arrivé quand ?

— Ce matin. Il y a deux jours, à la Saint-Patrick, mamie a trouvé un sac d'argent. Elle s'est acheté un camping-car et a engagé Randy Briggs comme chauffeur pour la conduire à Atlantic City. En fait, le pognon appartenait à un petit vieux qui se prend pour un leprechaun. Lui-même l'avait volé à Delvina.

Alors Delvina a kidnappé le cheval du leprechaun puis mamie pour récupérer son fric. Le problème, c'est que nous n'avons plus qu'une partie du pactole.

— Nous ?

— Diesel et moi.

Ranger s'est pris le visage dans les mains et a appuyé ses doigts contre ses yeux, le genre de geste qu'on fait pour éviter de sauter d'un pont ou d'étrangler quelqu'un.

— Diesel, a répété Ranger.

— Tu ne l'aimes pas beaucoup, hein ?

— Disons qu'on n'est pas potes.

— Je crois qu'il a transformé Delvina en crapaud.

— Delvina a des allures de crapaud. Sous les pustules, ça reste un mafieux de catégorie moyenne et d'âge moyen. Il est sans pitié. Et un peu taré.

— Super, me voilà rassurée.

— Tu n'as pas prévenu la police ?

— Non.

— Morelli ?

— Non. J'avais peur que Delvina ne panique et ne liquide mamie.

— Tes craintes sont fondées. Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

— Pour commencer, tu peux me trouver le téléphone de Delvina ?

Ranger a appelé son bureau et a demandé l'information. Quelques instants plus tard, il me donnait le numéro.

— Et maintenant ?

— J'espère que ça suffira. Je lui apporterai son pognon, et il me rendra mamie.

— Appelle-moi s'il y a des complications. Je dois filer. J'ai une urgence chez un gros client.

J'ai immédiatement contacté Delvina.

— C'est bon, j'ai votre rançon. Comment voulez-vous procéder ?

— Mettez le sac sur le siège passager d'une voiture et amenez-la au car wash à trois heures. Si tout y est, vous récupérez votre grand-mère.

— Elle sera sur place ?

— Plus ou moins. Nous la livrerons au même endroit dès que nous aurons vérifié que tout le pognon est bien là. Ne vous inquiétez pas. Croyez-moi : plus vite nous serons débarrassés d'elle, mieux ce sera.

— Je dois tout de même vous préciser que nous sommes un peu justes.

— Juste de combien ?

— Environ... cent quarante mille, plus ou moins.

— Vous vous foutez de moi ? Pas question. Il me faut toute la somme. À trois heures, on abat le canasson, puis on tue le fossile, je vous ai déjà prévenue. Je souhaiterais presque que vous n'ayez pas l'argent. J'ai vraiment envie de buter la vieille bique.

Je suis montée dans mon tacot et je suis rentrée chez moi. Quand je suis

arrivée, je ne pleurais plus. J'ai grimpé les marches de l'escalier quatre à quatre, je me suis mouchée et ressaisie avant d'ouvrir la porte.

Cosy était sur le canapé, il regardait la télé. Il ressemblait plus à un clochard de Dublin qu'à un lepreux.

— Où est votre réserve de pantalons verts ? Vous habitez près d'ici ?

— J'ai un appartement à Hamilton. Près du cimetière des animaux.

Pas étonnant.

Diesel est apparu sur le seuil de ma chambre, il portait les mêmes vêtements, mais avait l'air de sortir de la douche. Ses cheveux étaient humides, et il était rasé de frais.

— J'ai utilisé ton rasoir et ta brosse à dents, je me suis dit que ça ne te dérangerait pas.

— Tu n'as pas de maladie contagieuse, j'espère...

— Je ne pourrais pas en attraper même si j'essayais.

Il est resté un moment les pouces glissés dans ses poches.

— Ça va, toi ?

— Oui.

Une larme s'est échappée de mon œil et a coulé sur ma joue.

— Et merde, je suis nul pour ce genre de choses. C'est pas parce que j'ai utilisé ta brosse à dents, si ? Je t'en achèterai une nouvelle.

— C'est mamie. Delvina va la descendre parce qu'on n'a pas tout son fric. Je lui ai parlé, et il m'a dit qu'ils allaient compter les billets et que, s'il en manquait, ils abattraient mamie et le cheval.

— Alors il faut qu'on trouve plus d'argent, s'est exclamé Cosy. Ça ne doit pas être très compliqué.

— Il n'est pas question d'un peu de monnaie, a précisé Diesel. Il s'agit de cent quarante mille dollars.

— Vous pourriez peut-être effectuer un crochet par une banque, a suggéré Cosy.

Diesel a consulté sa montre.

— Delvina cache bien ses otages quelque part... On peut essayer de les trouver. Si on ne les a pas dénichés à deux heures, on passe au plan B.

— C'est quoi, ton plan B ?

— En fait, j'en ai pas. J'imagine qu'il faudrait mêler la police à l'affaire. Je vais demander à Flash de jeter un œil à la maison de campagne de Delvina.

Flash travaille avec Diesel. Ou peut-être pour Diesel. À moins que Flash ne soit juste un copain. C'est difficile de savoir quel rôle il joue exactement. Il est mince, a les cheveux en pétard et quelques centimètres de plus que moi. Il vit à Trenton. Il a une petite amie, il aime skier, et c'est pratique de l'avoir dans son équipe. Voilà, c'est tout ce que je sais sur lui.

Diesel a sélectionné le numéro de son coéquipier dans le répertoire de son mobile.

— Je voudrais que tu ailles faire un tour près de la maison de Lou Delvina dans le comté de Bucks. Il garde en otage un cheval et la grand-mère

de Stéphanie, mais je ne sais pas où. Moi je vais inspecter sa baraque à Trenton.

— Je peux faire quelque chose ? a demandé Cosy.

— Vous pouvez rester ici sans bouger, lui a recommandé Diesel. Quand nous serons partis, n'ouvrez à personne. Ne commandez pas de pizzas. N'achetez pas de calendrier si des scouts viennent sonner. Ne regardez pas par la fenêtre. Verrouillez la porte et baissez le son de la télé.

Diesel a fourré sa tête dans le frigo.

— Il n'y a rien à manger ici. Comment peux-tu survivre sans nourriture ?

— J'ai du beurre de cacahuètes et quelques crackers dans l'armoire.

— J'aime bien le beurre de cacahuètes et les crackers, a avoué Cosy.

— Faites-vous plaisir, alors, lui a répondu Diesel.

Il a passé un bras autour de mes épaules.

— Grouillons-nous. Je veux aller inspecter le car wash puis on ira fouiner au club de Delvina. Il a une maison à Cranbury, mais je ne crois pas qu'il enfermerait un cheval et une vieille dame au même endroit que sa femme.

J'ai suivi Diesel dans l'escalier, nous avons traversé le petit hall d'entrée et sommes sortis par la porte arrière. Quand nous sommes arrivés à la voiture, il m'a pris mon trousseau des mains.

— Pardon ? ai-je réagi.

— C'est moi qui conduis.

— Je ne crois pas, non. C'est ma bagnole et c'est moi qui m'assieds au volant.

— C'est le mec qui conduit. Tout le monde sait ça.

— Seulement en Arabie Saoudite.

Il a agité les clés au-dessus de ma tête :

— Tu crois que tu peux me les prendre ?

— Tu crois que tu pourras marcher quand je t'aurai balancé un coup de pied dans le genou ?

— T'es vraiment chiant, quand tu veux.

Une nouvelle larme a coulé sur ma joue.

— Tu t'es forcée cette fois-ci, m'a accusée Diesel.

— Non, je suis très émotive en ce moment. J'ai faim, j'ai besoin d'une douche et un horrible homme crapaud va buter ma grand-mère. Et je suis épuisée. J'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière.

— C'était bien, pourtant, la nuit dernière. J'aime bien te serrer dans mes bras.

— Tu essaies de m'amadouer.

— Ça marche ?

J'ai levé les yeux au ciel mentalement et je me suis glissée à la place du mort.

Le car wash n'était pas loin de chez moi. Nous sommes passés devant,

nous avons fait demi-tour et sommes repassés dans l'autre sens. Il était un peu plus de onze heures, un jeudi, et le car wash était désert. Trois Latinos en uniforme de laveurs de voitures traînaient devant le système de drive-in installé dans un tunnel préfabriqué. La salle d'attente et le bureau de Delvina se trouvaient à quelques mètres de là, dans un bâtiment en béton. Le mur de la salle d'attente était vitré, je voyais des distributeurs et un comptoir avec une caisse enregistreuse, mais pas un chat. Deux bagnoles pourries étaient garées sur le parking. Aucune n'avait l'air d'appartenir à Delvina.

Diesel a fait quelques tours du bloc pour se familiariser avec la disposition des lieux et tenter de repérer des voitures noires de mafieux. En vain. Il n'y avait ni véhicules de la Mafia, ni écuries, ni ballots de foin. Pas même de type qui sautille sur place en se tenant les parties génitales parce que mamie aurait levé la jambe assez haut pour causer des dégâts.

— Delvina pourrait cacher ta grand-mère n'importe où. Doug, c'est une autre histoire. On ne peut pas traverser le centre de Trenton à cheval pour négocier une rançon. Delvina a besoin d'un van pour le transporter. Jusqu'ici, je n'ai vu ni cheval ni van.

Diesel a tourné au carrefour suivant et ralenti en arrivant devant le club fréquenté par Delvina. Il était installé dans un bâtiment minable, une maison mitoyenne à deux étages en brique rouge. Deux chaises pliantes en métal du funérarium Chez Luigi étaient posées à côté du perron. Pas vraiment du mobilier de jardin de chez Habitat. Aucun signe d'activité n'était visible dans le club ou aux alentours. Et on aurait difficilement pu cacher un cheval dans un lieu pareil.

Diesel s'est engagé dans l'allée arrière. Chaque habitation disposait d'une petite cour étroite et d'un garage une place accessible par la ruelle. Diesel s'est arrêté au milieu du passage et a quitté la voiture. Il a examiné un à un chaque garage et chaque cour.

— Pas de trace de cheval. En revanche, plusieurs habitants doivent dévaliser des camions. Tu n'as pas besoin d'un grille-pain ?

J'ai appelé Connie pour lui demander si Delvina avait d'autres propriétés officielles.

— Une seconde, je vais faire tourner son nom dans mes programmes.

J'ai écouté Connie pianoter sur son clavier et attendu qu'elle lise les informations qui apparaissaient sur son écran.

— Je ne trouve que sa baraque de Cranbury et celle dans le comté de Bucks. Plus le car wash. Je sais qu'il possède d'autres propriétés, seulement il les a probablement achetées en passant par un holding. Je peux faire une recherche là-dessus, mais les résultats ne sont pas instantanés. Je te rappelle.

— Merci.

— On a du temps devant nous, on pourrait aller jeter un œil à la maison de Cranbury, a suggéré Diesel.

Cranbury était une jolie petite ville à un jet de pierre de la route 130. Delvina habitait dans une rue tranquille bordée d'arbres, dans une villa à deux étages en bois blanc équipée de volets noirs, d'une porte rouge et d'un garage deux voitures à l'écart de la résidence. Le terrain devait faire un bon millier de mètres carrés, il était décoré d'arbres, de parterres de fleurs et d'arbustes. Madame Delvina devait aimer jardiner.

Nous nous sommes garés en face.

— Le décor paraît tellement anodin, tellement banal, a remarqué Diesel.

— Peut-être que Delvina est normal quand il est chez lui.

Diesel a parcouru méthodiquement les rues du quartier. Plusieurs zones de la localité étaient plus rurales et auraient permis de cacher un cheval sans se faire voir, mais nous ne savions par où commencer.

J'ai rappelé Connie pour avoir des nouvelles des propriétés du mafieux.

— Je ne trouve rien dans les parages. Il possède de l'immobilier aux îles Caïman et un appartement à Miami sous le nom de la société LD Sons Import.

— Tu as cherché sous le nom de jeune fille de sa femme ?

— Ouais, ça n'a rien donné.

Diesel a démarré la Monte-Carlo et nous avons quitté la ville pour rentrer à Trenton. Nous étions sur Broad Street quand Flash a appelé Diesel. J'ai levé vers lui des sourcils interrogateurs. Hélas, il m'a fait non de la tête : pas de trace de mamie ou de Doug dans le comté de Bucks.

— Il me faudrait des habits de rechange, a expliqué Diesel à Flash. Et vérifie si ce bordel avec O'Connor est réglé. Si c'est pas en ordre et que je dois le surveiller, il aura aussi besoin de vêtements. Et d'une brosse à dents.

Nous nous sommes arrêtés chez Cluck-in-a-Bucket et nous avons acheté de la nourriture à emporter avant de rejoindre mon appartement. Cosy regardait toujours la télé, vautré dans le canapé. J'ai jeté la bouffe sur la table basse, et nous avons pioché dedans tous les trois.

— J'ai eu une super idée en votre absence, a annoncé Cosy. Delvina ne veut pas nous rendre mamie parce qu'on n'a pas tout l'argent, mais peut-être qu'il nous livrerait Doug en échange de ce qui nous reste. On pourrait lui demander vingt-quatre heures supplémentaires pour trouver le fric qui manque. Et j'ai gardé le meilleur pour la fin : une fois qu'on aura récupéré Doug, il pourra nous dire où Delvina a enfermé mamie.

Diesel attaquait son deuxième sandwich au poulet.

— L'idée n'est pas mauvaise. Seulement, je vous préviens : si vous ne parvenez pas à parler à ce canasson, je vous jette du pont d'autoroute dans le fleuve Delaware.

— Vous ne faites jamais confiance à personne. Je sens en vous des tendances passives-agressives.

— Je ne suis pas passif-agressif. Je suis actif-agressif. Et il faudrait être débile pour vous faire confiance. Vous êtes un malade mental.

— Tu crois que je devrais appeler Delvina ? ai-je demandé à Diesel.

— Ouais, au pire, ça nous fera peut-être gagner un peu de temps, en

effet.

L'argent était dans le sac de sport sur le siège passager. J'ai arrêté la Monte-Carlo à l'entrée du car wash et je l'ai mise au point mort. Je suis sortie de la voiture, et un type en salopette de laveur s'est installé au volant. Ma voiture s'est engagée dans le tunnel et, quand elle est arrivée de l'autre côté, le gars est sorti avec le sac de sport à la main. Il m'a tendu un papier.

— De la part de monsieur Delvina. Il a dit que vous sauriez quoi faire.

Diesel et Cosy m'attendaient un peu plus loin dans le camping-car. J'ai garé la Monte-Carlo étincelante derrière eux. J'ai fermé la voiture et rejoint les autres. Cosy était au volant. Il était le seul à pouvoir utiliser le siège conducteur.

— Voilà l'adresse. C'est une zone semi-industrielle abandonnée.

Dix minutes plus tard, le camping-car s'arrêtait sur le parking d'un petit entrepôt. De l'herbe poussait dans les craquelures du trottoir, et une des fenêtres du bureau en façade avait été remplacée par une plaque en contre-plaqué. Diesel a sauté par terre et est resté immobile un moment. Je suppose qu'il évaluait la température cosmique ou un truc du genre. Il s'est dirigé vers une porte latérale. Cosy et moi sommes sortis à notre tour et nous l'avons suivi.

Diesel a ouvert la voie, et nous avons tous mis le nez à l'intérieur pour tenter de distinguer quelque chose dans la pénombre. J'ai entendu un bruit puis j'ai aperçu le cheval dans un coin sombre. Il était attaché à un parpaing. Il a tourné la tête et a henni doucement.

— Doug ! s'est exclamé Cosy.

Il a couru vers la bête et a jeté les bras autour de son cou.

Diesel et moi, nous sommes approchés, et j'ai compris pourquoi Cosy tenait tant à cet étalon. Il était splendide. Sa crinière et sa queue étaient noires, tandis que sa robe était marron. Il avait de grands yeux bruns profonds et de longs cils. Malgré l'obscurité de l'entrepôt, je sentais sa puissance. Un peu le même effet que lorsque j'approchais de Diesel.

Nous avons coupé la corde qui le retenait au parpaing et nous l'avons sorti sur le parking.

— Vous êtes sûr que ça va marcher ? ai-je demandé à Cosy.

— Évidemment ! Doug est un vrai bosseur, pas vrai ?

Doug s'est contenté de fixer Cosy de ses yeux immenses.

— Comment vous y prenez-vous pour communiquer avec lui ?

— C'est de la télépathie, en quelque sorte.

— Il me comprend ?

— Ouais. Vous voyez, c'est l'erreur que tout le monde commet. On croit que, parce que les animaux ne sont pas capables de parler, ils ne peuvent pas nous comprendre.

J'ai pensé à Bob, le chien de Morelli. J'étais persuadée qu'il ne pigeait

jamais rien.

— Vas-y, a murmuré Cosy à Doug. Montre-lui que tu saisis ce qu'on dit.

Le cheval a cligné des yeux.

— Vous avez vu ça ? Impressionnant, hein ?

— Quoi, c'était ça, sa réponse ? Un clin d'œil ?

— Oh, putain, c'est mort... a commenté Diesel.

Le cheval a fait un pas sur le côté et a écrasé le pied de Diesel. En réaction, ce dernier lui a tapé la croupe, et Doug s'est éloigné.

— Bon, ai-je déclaré, maintenant que tout le monde a marqué son territoire, on peut y aller ?

— Nous sommes venus avec le camping-car parce qu'il a une attache-remorque et ils n'ont pas laissé la remorque du cheval, a remarqué Cosy. J'en avais emprunté une à un copain. Ils l'ont volée pour emmener Doug. Malheureusement, elle n'est plus là.

— Vous pourriez peut-être le chevaucher jusqu'à Trenton ? a suggéré Diesel.

— Je ne peux pas monter à cheval sur l'autoroute ! Et puis il a une jambe blessée. Elle lui fait mal au bout d'un temps.

Nous avons examiné la jambe de Doug, qui était entourée d'un bandage.

— Suffit de le faire monter dans le camping-car, a décrété Diesel.

Cosy et moi l'avons regardé bouche bée.

Diesel avait l'air d'avoir épuisé toute sa réserve de patience.

— Vous avez une meilleure idée ?

Cosy et moi avons secoué la tête. Nous n'avions rien de mieux à suggérer.

— Allez, on perd du temps, a râlé Diesel.

Cosy a pris Doug par la corde et l'a conduit jusqu'à la porte du véhicule. Il y avait trois marches pour monter, et l'embrasure semblait à peine plus large que l'arrière-train du cheval.

Doug a planté fermement ses sabots dans le sol et a jeté un regard à Cosy qui semblait dire : « T'as perdu la tête ? »

— Allez, monte là-dedans.

Doug n'a pas bougé. Cosy s'est mis en mode télépathie, il hochait la tête d'un air compatissant.

— Je comprends ton inquiétude, mais ça va aller, tu dois juste prendre un tournant serré quand tu entreras, mais après tu auras toute la place.

Encore de la télépathie.

— C'est moi qui conduis, a ajouté Cosy à l'attention de Doug.

Le cheval n'avait toujours pas bougé.

— Qu'est-ce que tu racontes ? a poursuivi Cosy. Je conduis très bien. Tu te souviens quand je t'ai amené au champ de courses de Freehold et que tu as gagné ?

Doug a levé les yeux au ciel.

— J'ai chuté *après* notre victoire. Et ça n'avait rien à voir avec ma

conduite, c'était juste un accident.

— Voici ce que je propose, est intervenu Diesel en s'adressant à Doug : tu montes dans le camping-car, ou on t'abandonne ici pour toujours.

Cosy est entré le premier en tirant Doug par son collier, tandis que Diesel enfonçait son épaule dans l'arrière-train de l'étalon. Après pas mal de jurons de la part de Diesel et presque autant de piétinements de la part de Doug, l'animal est entré dans le camping-car.

— Bordel, Doug, arrête de te plaindre, s'est lamenté Cosy. Regarde Diesel : lui aussi a du mal à se tenir là-dedans, mais il ne ronchonne pas, lui.

Doug a tourné ses grands yeux vers Diesel, le regard ne m'a pas semblé très amical.

— Tu devrais peut-être laisser un peu de place à Doug, ai-je suggéré à Diesel, et t'installer à l'avant avec Cosy.

CHAPITRE 8

Il était quatre heures quand Cosy a tiré le frein à main du camping-car sur le parking de mon immeuble, à côté de la benne à ordures.

— On devrait laisser Doug sortir quelques minutes, a-t-il aussitôt suggéré. Ça lui permettrait de se dégourdir les jambes et de faire ses besoins.

À l'idée que Doug puisse avoir un besoin urgent, nous nous sommes activés. Nous avons poussé le cheval dans la chambre à coucher pour qu'il fasse un tour sur lui-même et reparte dans l'autre sens. Nous avons eu un mal fou à lui faire descendre les marches. Cosy l'a enfin promené sur le parking, mais le besoin ne semblait pas si pressant. J'étais soulagée : je ne voyais pas quelle excuse j'aurais pu inventer pour justifier aux voisins un parking jonché de crottin de cheval.

— Profitez-en pour lui demander des nouvelles de mamie, ai-je suggéré à Cosy. Est-ce qu'il sait où elle se trouve ?

Bon, je vous explique. Je ne croyais pas trop à cette histoire de bête qui parle, mais une partie de moi avait envie de s'y accrocher. Non seulement pour retrouver mamie, mais aussi parce que l'idée de la communication entre les espèces me séduisait. J'aimais également l'idée que les rennes volent, que le régime exclusivement à base de gâteau à la crème existe et, surtout, que toutes nos embrouilles s'achèvent au paradis.

— Comment ? a demandé Cosy à Doug. Hum-hum, hum-hum.

J'ai regardé Diesel.

— Tu captes quelque chose ?

— Oui, une envie très forte de démissionner et de m'enrôler dans une école de barman.

— Doug me raconte qu'avant qu'on les conduise à l'entrepôt, il était dehors, dans une cour, attaché à un truc dans le sol, comme un chien. C'était humiliant. Il ne sait pas exactement où ça se situait. Toutefois, il arriverait peut-être à reconnaître l'endroit s'il passait devant.

— C'est un peu vague, a commenté Diesel.

— Doug croit que mamie pourrait être retenue au même endroit parce qu'il a entendu des cris et que les habitants ont baissé les persiennes pour qu'on ne voie pas ce qui se passait derrière les fenêtres. Il pense même avoir entendu un coup de feu.

J'ai porté la main à mon cœur.

— Non ! Quand ?

— Juste avant qu’ils ne le fassent monter dans la remorque.

J’ai attrapé mon portable et j’ai appelé Delvina.

— Quoi ? a-t-il coassé.

— Est-ce que ma grand-mère va bien ?

— A-t-elle jamais été bien ?

— Je veux lui parler.

— Pas question. On l’a enfermée aux chiottes, et je n’ouvrirai cette porte qu’avec une longue broche au bout du bras. Vous avez le reste de mon fric ?

— Euh, non, mais c’est en cours.

Delvina a raccroché.

— Doug a faim, a annoncé Cosy. Il a mangé de l’herbe, mais il n’y en a pas assez. Il précise qu’il pourrait se montrer plus utile s’il était rassasié.

Diesel a appelé Flash.

— J’ai besoin de bouffe pour chevaux.

Il a écouté son interlocuteur une minute en examinant ses bottines.

— Je ne sais pas ce que ça bouffe, moi. T’as qu’à aller dans un magasin de fournitures pour canassons, le vendeur saura. Et apporte-nous aussi des bières et des pizzas.

— Qu’allez-vous faire avec Doug ? ai-je demandé à Cosy. Il lui faut une étable, une écurie ou un truc du genre...

— Il se fait opérer la semaine prochaine et, pour la suite, je lui ai trouvé un hébergement dans le comté d’Hunterdon. Mais je suis dans la merde pour l’opération : j’ai perdu l’argent qui devait la financer.

J’ai appelé ma mère.

— Tu sais des choses sur Lou Delvina ?

— Tu ne fricotes pas avec lui, j’espère ? C’est un monstre. Si ton cousin t’a demandé de mettre la main sur Delvina, tu refuses. Laisse quelqu’un d’autre s’occuper du dossier.

— C’est pas une de mes affaires, c’est plus compliqué.

— Eh bien, j’ai entendu dire qu’il était malade. Et il doit avoir des problèmes avec sa femme parce qu’il n’habite plus dans sa maison de Cranbury.

— Tu sais où il crèche en ce moment ?

— Non, mais je suis tombée sur Louise Kulach à la messe la semaine dernière et elle m’a raconté qu’elle a vu Delvina deux fois à la boucherie de Cherry Street. Il commandait de la charcuterie. Il paraît qu’il a une mine atroce, elle ne l’aurait même pas reconnu si le boucher ne lui avait pas confirmé que c’était lui. Où est ta grand-mère ?

— Aux toilettes.

— Qu’est-ce que je fais pour le dîner ? J’ai une sauce spaghetti sur le feu.

— Mamie veut manger au centre commercial.

— Bon, d’accord, mais pas au chinois, ça lui fiche la diarrhée.

J’ai remis mon téléphone dans ma poche.

— Cap sur le nord de Trenton. Delvina a été repéré dans une charcuterie de Cherry Street.

— Il ne faut jamais sous-estimer le pouvoir des ragots, a philosophé Diesel. Allons-y avant qu'il ne fasse noir.

— Et la nourriture pour chevaux ? a protesté Cosy.

— On s'arrêtera chez Cluck-in-a-Bucket, lui a promis Diesel.

— Doug ne mange pas de hamburgers ! Il est végétarien, comme tous les membres de son espèce.

— Peu importe. On s'arrêtera dans un supermarché et on lui achètera du cœur de laitue. Faites-le monter dans le camping-car.

Cosy roulait au pas dans Cherry Street. Doug était coincé dans le couloir, entre la petite table du coin repas et le canapé. Il regardait à travers le pare-brise en mastiquant une pomme. C'était sa quatrième. La moitié du fruit tombait de sa bouche pendant qu'il mâchait. Ça ne semblait pas évident de manger proprement sans pouce préhensile. Nous parcourions les rues de Trenton Nord de façon systématique, et c'était notre deuxième tour sur Cherry Street.

Diesel était assis sur le siège passager, à côté de Cosy.

— J'espère que vous ne vous foutez pas de ma gueule avec ce canasson.

Doug a allongé le cou et mordu Diesel à l'épaule. Pas assez pour qu'il saigne, mais suffisamment pour laisser l'empreinte de sa mâchoire et de la bave émaillée de morceaux de pomme sur le T-shirt de Diesel.

— C'est pour cette raison que je ne suis pas armé, a expliqué Diesel. Je serais ravi de le descendre, pourtant je finirais sans doute par le regretter... enfin, j'imagine.

Cosy a bifurqué dans une rue à droite, a roulé une centaine de mètres avant de s'arrêter en plein milieu de la chaussée.

— Doug dit que le quartier ne ressemblait pas à ça. La maison était isolée.

— Elle était dans les bois ? Au milieu d'un champ ? ai-je demandé.

— Non, c'était la seule maison. Et le coin était bruyant. Doug entendait les voitures toute la nuit.

— L'autoroute 1, ai-je déduit. La bicoque se trouvait au bout d'une rue et l'arrière donnait sur l'autoroute.

Le soleil était en train de se coucher, le ciel se teintait de nuances de rose.

— Joli coucher de soleil, ai-je observé.

— C'est pas un coucher de soleil, a rétorqué Diesel, le soleil est derrière nous. C'est un incendie.

Une voiture de flics nous a dépassés à toute allure, et j'ai entendu des sirènes au loin. Cosy s'est rangé sur le côté pour laisser passer un camion de pompiers.

— J'ai un mauvais pressentiment, a pesté Diesel. Suivez les gyrophares.

Cosy a redémarré et s'est garé au carrefour précédant l'incendie. Les

véhicules de police et de pompiers étaient alignés devant la maison en feu, au fond d'un cul-de-sac. La propriété était imposante, bordée d'arbres. Un garage pour deux voitures y était accolé : ses portes étaient ouvertes et le feu faisait rage à l'intérieur. Les pompiers déroulaient leurs lances en hurlant des instructions. Le vrombissement des camions couvrait les autres bruits, mais par une nuit tranquille, on devait entendre les moteurs gronder sur l'autoroute.

— Reste ici, m'a intimé Diesel, je vais jeter un œil.

— Pas question, je t'accompagne.

— Tous les flics et tous les pompiers du comté te connaissent. Ils préviendront Morelli dans la minute, et on aura la police dans les pattes.

— Peut-être qu'on devrait la prévenir, justement.

— Laisse-moi jeter un œil avant de tirer des conclusions hâtives. Je reviens tout de suite.

Je me suis assise sur le canapé du camping-car et j'ai appelé Delvina. Mes mains tremblaient. J'ai dû m'y reprendre à deux fois pour y arriver. Delvina n'a pas décroché. J'ai fait défiler mon répertoire pour remonter jusqu'au numéro de Connie.

— Tu es au bureau, ou mon coup de fil a été transféré ?

— Je suis toujours sur place, j'essaie de liquider le classement en retard.

— Je voudrais que tu vérifies une adresse pour moi.

Il ne lui a fallu que quelques secondes pour trouver l'info :

— La maison appartient à Mickey Wallens, le chauffeur de Delvina.

J'ai coupé la communication et je me suis mordillé l'intérieur de la lèvre. Cosy et Doug ne disaient rien, ils observaient l'incendie derrière le pare-brise, comme moi. Nous osions à peine respirer. Diesel est apparu derrière un camion de pompiers puis est revenu au pas de course jusqu'au camping-car.

— Apparemment, l'incendie a démarré dans une salle de bains de l'étage. Les pompiers n'ont pas encore pu déterminer s'il y avait quelqu'un dans la maison, mais je crois qu'elle est vide. Il manque une voiture dans le garage. Sur le deuxième emplacement, il y avait une remorque pour chevaux : elle est carbonisée.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? a demandé Cosy.

— Ramenez-nous chez Stéphanie.

— Arrêtez-vous au car wash en chemin, ai-je ajouté. Je veux récupérer ma voiture.

Cosy a garé le camping-car à sa place, à côté de la benne à ordures, et je me suis parquée plus loin, pour être sûre de pouvoir repartir en ligne droite. Je suis sortie de la Monte-Carlo et j'ai de nouveau tenté de joindre Delvina. Cette fois, il a répondu après deux sonneries.

— Bordel de merde.

— Je veux parler à ma grand-mère.

— Elle est dans le coffre. Ne vous tracassez pas pour elle. On lui a filé une couverture et un oreiller et elle est pelotonnée près de la roue de secours.

Le coffre est spacieux.

— C'est une personne âgée, vous n'avez aucun respect, c'est un scandale !

— Un scandale ? Mon cul, oui : elle a fichu le feu à la baraque de Mickey. Elle a prétexté que l'odeur de merde dans la salle de bains était insupportable, et Mickey lui a glissé des allumettes sous la porte.

J'ai entendu le chauffeur se justifier :

— J'avais rendu service.

— Combien de fois est-ce que je dois te le répéter, l'a grondé Delvina : pas d'armes à feu, pas d'objets pointus et pas d'allumettes pour les otages.

— On n'avait encore jamais eu de vieille en otage, s'est défendu Mickey, je ne savais pas que les règles étaient les mêmes.

Puis Delvina s'est adressé à moi :

— Et donc Einstein a filé des allumettes à votre grand-mère. Elle s'en est servie pour déclencher le détecteur de fumée et elle a foutu le feu aux rideaux. On a de la chance d'être en vie, nom de Dieu. Maintenant, on roule au hasard, comme des sans-abris. Je dois vous laisser, j'ai bien l'impression qu'on s'est perdus.

Delvina a raccroché.

— Alors ? m'a demandé Diesel.

— Ils sont perdus.

— Je connais ça. Bon, je monte, j'espère que la pizza et la bière m'attendent.

Nous nous sommes dirigés vers la porte arrière et, quand j'ai voulu l'ouvrir, je me suis rendu compte que Doug nous avait suivis.

— Qu'est-ce qu'on va faire du cheval ?

— Il n'a qu'à rester dans le camping-car, a tranché Diesel.

— Doug ne veut pas passer une minute de plus là-dedans, nous a expliqué Cosy. L'incendie lui a fichu la trouille. Il veut rester avec nous.

— Je comprends, mais mon immeuble est conçu pour les humains.

— Les animaux de compagnie ne sont pas autorisés dans le règlement ?

— Pas les chevaux !

— Qu'en savez-vous ? Est-ce que c'est précisé dans le contrat de bail ? Vous laissez bien Diesel dormir chez vous.

— Diesel est dressé.

— Doug aussi.

Le cheval avait baissé la tête, il s'efforçait de ne pas mettre de poids sur sa jambe blessée. Il avait l'air misérable.

— Oh, bon Dieu, ai-je soupiré.

Nous sommes montés tous les quatre dans l'ascenseur. J'ai consulté la limite de poids autorisée.

— Combien pèse-t-il ?

— Environ six cents kilos.

— Retenez votre respiration, je vais appuyer sur le bouton. Nous

n'avons qu'un étage à gravir.

L'ascenseur s'est arrêté au premier, et j'ai prié pour que les portes s'ouvrent. Je n'avais aucune envie de rester coincée dans la cabine avec un canasson. Les portes se sont ouvertes au bout d'un long moment et nous avons progressé en file indienne jusqu'à mon appartement. Flash avait déposé devant chez moi des céréales en vrac, deux seaux, deux packs de bières, trois pizzas et un sac de sport contenant des vêtements de rechange pour Diesel et Cosy. Nous avons tout emporté à l'intérieur et refermé à clé.

Cosy a rempli le premier seau de céréales et le deuxième d'eau fraîche. Diesel s'est installé devant la télé, une boîte de pizza sur les genoux et une bière à la main.

Certaines personnes sont incapables d'avaler quoi que ce soit quand ils sont stressés ; moi, au contraire, quand je suis nerveuse, j'ai les crocs. Je mange pour combler le creux que je ressens dans mon estomac.

Je me suis assise à côté de Diesel et j'ai enfourné de la pizza, part après part. Et quand j'ai regardé combien il en restait dans la boîte, elle était vide.

— Tu vas avaler le carton aussi ? m'a demandé Diesel.

— J'ai mangé de la pizza ?

— Quatre portions.

— Je n'en ai aucun souvenir.

— Respire à fond.

Il a posé ses mains sur mes épaules et s'est mis à les masser.

— Respire profondément. Essaie de te détendre. Ta mamie va s'en sortir. Ne t'inquiète pas. On va la retrouver.

Mon corps se réchauffait sous les doigts de Diesel. La chaleur montait le long de ma nuque et redescendait en suivant la colonne. Ce n'était en rien sexuel, juste sensuel et apaisant. Je me sentais ramollir à l'intérieur, mes battements de cœur ralentissaient.

— Tu as des mains magiques. Je me détends dès que tu me touches, tes paumes dégagent de la chaleur.

— On m'a expliqué que ce sont les atomes crochus qui déclenchent ça, l'énergie électrique partagée chauffe la peau. Bon, d'accord, le gars qui m'a expliqué ce truc avait avalé des champignons hallucinogènes, mais l'explication est cool. La version rationnelle, c'est que la température de mon corps est plus élevée que la normale et que j'aime te toucher.

Je n'avais pas réalisé que je m'étais endormie avant de me réveiller. Je m'étais pelotonnée contre Diesel, qui regardait un match de basket. Cosy aussi était installé face à la télé. Il portait ses habits de rechange, qui étaient exactement les mêmes que ses vêtements sales, les plis, les poches aux genoux et les taches de ketchup en moins. Doug était dans la cuisine, dans le noir. Il n'était sans doute pas fan des Knicks.

Il était vingt et une heures, ma mère devait faire les cent pas en attendant que je ramène mamie à la maison. J'ai composé son numéro et je l'ai imaginée bondir vers le téléphone dès la première sonnerie.

— Où es-tu ?

— Chez moi.

— Où est ta grand-mère ?

— Je l'ai un peu perdue.

— Quoi ?

— Tu te souviens, quand tu m'as appelée : elle était partie en voyage. Eh bien, c'est un peu la même chose. Sauf que cette fois, elle n'est pas allée très loin.

— Comment est-ce arrivé ?

— Elle est très rusée.

— Je ne comprends pas. Elle est si bien chez nous. Pourquoi est-ce qu'elle fait des fugues ?

— Je crois qu'elle a besoin d'aventure de temps en temps. Et un rien suffit à éveiller sa curiosité.

— Tu tiens ça d'elle. Tu lui ressembles beaucoup.

C'était un peu flippant comme idée, mais ma mère avait raison. En ce moment même, il y avait un cheval dans ma cuisine.

— Ne t'inquiète pas, ai-je ajouté d'un ton rassurant. Elle va bien. Je vais la retrouver et je la ramènerai demain.

Diesel s'est arraché au match quand j'ai raccroché.

— Alors, comment ça s'est passé ?

— Pas trop mal. Si elle n'avait pas besoin de moi pour retrouver ma grand-mère, je crois qu'elle m'aurait privée de sortie.

— Je parie que tu étais souvent punie à la maison quand tu étais gamine. J'ai éclaté de rire.

— Je faisais le mur par la fenêtre de la salle de bains.

— Morelli t'attendait en bas ?

— Non. À cette époque, je n'avais eu que quelques aventures ponctuelles avec Morelli. Il était du genre à commettre des délits de fuite à répétition.

— Et maintenant ?

— Il m'attend en bas de la fenêtre.

J'ai fait craquer mes doigts mentalement.

— Il faut que je fasse quelque chose. Ça me rend dingue de rester vautrée dans un canapé alors que mamie est enfermée dans le coffre de Delvina.

Mon portable a sonné, et je n'ai pas reconnu tout de suite le numéro. Puis ça m'est revenu : Briggs. Je l'avais complètement oublié, celui-là.

— Oui ?

— Où est tout le monde ?

— De retour à Trenton. Et vous, où êtes-vous ?

— Je n'ai pas quitté Atlantic City. J'ai de la veine. Je suis à la table de craps et je gagne. Pourquoi est-ce que tout le monde est parti ?

— Lou Delvina a kidnappé mamie.

- Non !
- Je pense que vous êtes officiellement au chômage.
- Putain. Vous l'avez récupérée ?
- Non, on y travaille. Il nous faut cent quarante mille dollars pour la rançon. Combien avez-vous gagné ?
- Pas autant.
- Continuez à lancer les dés.
- J'ai raccroché.

CHAPITRE 9

J'ai enfoncé le bouton de l'alarme de mon réveil, mais la sonnerie a continué.

— Téléphone, a murmuré Diesel dans mon oreille.

J'ai cherché l'appareil à tâtons et j'ai marmonné « allô ». C'était Morelli.

— Je viens d'enchaîner trois gardes d'affilée. Des gangs se sont affrontés dans la cité. Deux morts. Tu veux qu'on prenne le petit déj' ensemble avant que j'aille pieuter ?

— Quelle heure est-il ?

— Six heures et demie.

— J'ai du monde à la maison, je ferais mieux de rester ici pour garder la situation sous contrôle.

— Qui est là ?

— Diesel, Cosy O'Connor et Doug.

— Cosy O'Connor... ce nom me dit quelque chose.

— Il a été jockey. Il est ici avec Doug.

— Et Doug, c'est qui ?

— Un cheval.

Il y eut un long silence.

— Ils ne sont quand même pas tous dans ton appart ?

— Si.

— Doug est un *petit* cheval, du genre poney ?

— Non, il est plutôt grand, du genre étalon. C'est compliqué...

— Tout est compliqué avec toi. Écoute, je suis vraiment épuisé. Si ça se trouve, cette conversation n'est qu'une hallucination due à la fatigue. Je te rappelle dans un jour ou deux, quand je me réveille.

Diesel était dans mon lit, il avait dormi avec moi tout habillé, sans ses chaussures. Moi aussi j'avais passé la nuit dans mes vêtements, mais... sans mon soutien-gorge. Il était suspendu à la poignée de la porte. Je n'avais pas envie de savoir comment il s'était retrouvé là cette fois-ci.

— Qu'est-ce que tu fiches dans mon lit ?

— Tu t'es endormie devant la télé, alors je t'ai portée jusqu'ici. Je me suis dit que ça ne te dérangerait pas que je te rejoigne. Ton canapé est trop petit pour moi et j'ai horreur de pioncer par terre. Tu avais commandé un réveil téléphonique pour bien commencer la journée ?

— C'était Morelli, il terminait trois gardes d'affilée sans repos. Il me

donnait de ses nouvelles.

Je me suis levée et j'ai jeté un coup d'œil au salon. Pas de cheval, pas de Cosy. J'ai écarté le rideau pour regarder par la fenêtre. Ils marchaient côte à côte sur le coin de pelouse à l'arrière du parking. Doug boitait.

— Il a mal à la jambe. Ça me fait pitié de le voir dans cet état. Il devait être magnifique quand il était jeune et en bonne santé.

— Il va s'en tirer, on trouvera un moyen de le soigner.

J'ai hoché la tête et cligné des yeux pour éviter de pleurer. Entre Doug et mamie, les émotions formaient une boule dans ma gorge.

— Je vais me doucher, ai-je annoncé à Diesel.

— Tu veux de la compagnie ?

— Non, c'est gentil.

— C'est la moindre des choses.

J'ai pêché des vêtements propres dans mon armoire, je me suis enfermée dans la salle de bains et me suis glissée sous la douche. Quand je suis ressortie, je me sentais revigorée.

— J'ai eu une idée pendant que tu étais là-dedans. On a besoin de fric, d'accord ? Et qui a de l'argent ? Delvina. J'ai vu ses sbires apporter le sac de sport dans le car wash et je ne l'ai pas vu ressortir. Je parie que les billets sont dans son coffre-fort.

— Et ?

— Alors, tout devient simple. On vole le pognon de Delvina. Puis on le lui rend pour récupérer mamie. Je te jure, parfois je me trouve tellement génial que c'est limite insupportable.

— Y a quand même un problème : comment fait-on pour dérober l'argent sans se faire pincer ?

— Il suffit d'une bonne diversion.

— Oh non, pas encore ce coup-là...

— Attends, j'imagine quelque chose de plus efficace, un truc bien pensé. Laisse-moi le temps d'une douche. Je me change et on réfléchira.

Cosy, Diesel et moi étions dans ma voiture, en face de la station de lavage. Nous observions le va-et-vient. Le vendredi était le jour des réductions pour les seniors et, dès huit heures du matin, les affaires tournaient déjà à plein régime.

— Ça ne va pas être évident, ai-je fait remarquer à Diesel. Il y a trop de monde. On aurait dû faire ça de nuit, hier soir.

— Il aurait fallu y penser à ce moment-là. Sortons faire un tour. On verra si on trouve un autre angle d'attaque.

Diesel a traversé la rue, s'est éloigné d'une cinquantaine de mètres puis a fait demi-tour pour passer derrière le bâtiment. Cosy et moi avons emprunté la direction opposée, sur le trottoir d'en face.

Un doberman était assis dans un jardinet, devant un pavillon banal, il regardait les voitures filer sur la route. Il portait un collier avec un petit boîtier attaché.

— C'est une barrière invisible, m'a expliqué Cosy. Des fils électriques sont enterrés dans le sol : il reçoit une décharge s'il franchit les limites.

Il a souri au chien.

— Comment ça va ?

Le doberman l'a regardé.

— Non, sans blague, a fait Cosy.

— Quoi ? j'ai demandé.

— Il dit qu'il a mangé une chaussette et qu'il attend qu'elle ressorte. C'est pour ça qu'il est dehors. D'habitude, il est à l'intérieur à cette heure-ci.

Le chien s'est redressé, s'est concentré un moment puis s'est rassis. J'imagine que la chaussette n'était pas encore prête à ressortir.

— On est en planque, lui a expliqué Cosy. Je suis un leprechaun, et le proprio du car wash a enfermé l'argent de mon chaudron dans son coffre.

Les yeux du cabot se sont légèrement écarquillés. Soit il était impressionné à l'idée de discuter avec un leprechaun, soit la chaussette effectuait enfin sa remontée.

— Je te jure que c'est vrai. J'irais bien le reprendre, mais j'ai des problèmes avec mon invisibilité de leprechaun en ce moment.

Le doberman l'a regardé de la tête aux pieds.

— Vraiment ? T'es sûr ? a fait Cosy.

— Quoi ? Dites-moi ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

Cosy s'est frappé le front :

— Bien sûr, pourquoi n'y ai-je pas pensé tout seul ? C'est tellement évident.

— Qu'est-ce qui est évident ? À quoi est-ce que vous n'aviez pas pensé ?

— Pas le temps d'expliquer. Je sais ce qui a foiré. Dites à Diesel de ne pas s'inquiéter, je m'occupe de tout. Vous deux, remontez dans la voiture et attendez que je sorte du bureau.

— Une seconde ! On devrait en parler d'abord. Que vous a dit le chien ?

— Il a dit que c'étaient mes vêtements. C'est logique : moi, j'étais invisible, mais eux ne l'étaient pas. C'est sans doute à cause de mon nouveau détergent. Il suffit que je me déshabille et je pourrai entrer dans le bureau, ouvrir le coffre et prendre l'argent sans que personne me voie.

— Non, non, non, non. Mauvaise idée.

Cosy a enlevé sa veste, sa chemise et ses chaussures pendant que j'essayais désespérément de faire signe à Diesel. Hélas, il est passé de l'autre côté du bâtiment sans tourner la tête vers nous. J'ai tenté d'attraper Cosy, mais il a réussi à m'esquiver.

— Faites-moi confiance, ça va marcher.

Il s'est enfui en détachant son pantalon vert.

En dessous, il portait un caleçon blanc moulant, qui s'est retrouvé par terre une seconde plus tard. Puis il a traversé la rue en courant.

— Beurk ! ai-je lâché en me cachant les yeux. Quand j'ai enlevé ma

main pour regarder, j'ai vu ses fesses de leprechaun blanches comme neige sauter sur le trottoir et filer vers la porte du car wash.

Un type en uniforme bâti comme un yéti est sorti. Il a contemplé Cosy avec des yeux ronds en disant :

— C'est quoi ça, putain ?

Diesel était sur le trottoir, cloué sur place. Il a aperçu Cosy, sa bouche s'est ouverte sous l'effet de la surprise, puis il m'a jeté un regard interrogateur.

J'ai haussé les épaules et j'ai fait un geste pour me dédouaner, du genre « *je sais pas, c'est pas ma faute* ».

Cosy a effectué une petite danse devant le gars du car wash en scandant :

— Je suis invisible, heureusement pour vous, sinon vous tâteriez la fureur de mon bâton irlandais, le *shillelagh*.

— Votre *shillelagh* n'est pas très impressionnant.

Quelques autres employés en uniforme se sont arrêtés.

— Qu'est-ce qui lui arrive, à ce type ?

— Il se prend pour un leprechaun, leur a expliqué le yéti.

— Rien à voir, a fait le type, les leprechauns ont des poils roux.

Toute l'équipe s'est rassemblée pour examiner les poils pubiens de Cosy et sa plomberie.

— Putain, j'ai fumé des pétards plus épais que ça, a commenté un des employés. Je ne savais pas qu'il existait des queues aussi petites.

— Hé, les gars, je suis censé être invisible ! leur a rappelé Cosy.

Plusieurs voitures attendaient en file indienne pour profiter de la promotion. Les conducteurs se sont mis à klaxonner et crier sur Cosy par les vitres baissées.

— Vous retardez tout le monde !

— Allez, dégagez, j'ai pas toute la journée !

— Pervers !

— Que quelqu'un l'abatte !

— Venez avec nous sans opposer de résistance, lui a conseillé le yéti.

Nous allons vous emmener à l'hôpital. Ils ont des chambres réservées aux leprechauns dans votre genre.

Le colosse s'est penché vers Cosy, qui s'est sauvé en hurlant. Les employés du car wash se sont lancés à sa poursuite. Dans sa panique, il était parti comme une balle, sans réfléchir, et zigzaguait entre les voitures en attente de lavage. Deux employés ont rejoint les premiers, et la situation est devenue incontrôlable. Les petits vieux jouaient du klaxon, et tout le monde hurlait.

— Attrapez-le !

— Barrez-lui la route de l'autre côté !

— Il est à gauche !

— Là, sur la droite !

Une horloge aurait sans doute témoigné que la chasse au leprechaun nu

n'avait duré que quelques minutes. Pourtant, j'ai eu l'impression que c'étaient des heures. Cosy poussait des hurlements de fillette et courait en agitant les bras. Deux de ses poursuivants lui ont mis la main dessus, il a réussi à leur glisser entre les pattes et a filé droit dans le tunnel du lavage automatique, où il a disparu derrière un rideau d'eau froide.

— *Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii*, a-t-il crié.

Les employés l'ont suivi sous le portique, mais il était déjà ressorti de l'autre côté, trempé et couvert de mousse blanche. On aurait dit qu'il se déplaçait à la vitesse de la lumière. Le yéti est ressorti à quatre pattes, suivi de deux hommes debout qui ont dérapé aussitôt et ont atterri sur le sol, les fesses imbibées d'eau savonneuse.

Diesel est apparu au milieu de nulle part, m'a attrapée par l'arrière du sweat et m'a tirée vers la voiture.

— Monte !

J'ai sauté sur le siège passager, et il a démarré en trombe. Cosy courait dans la rue juste devant nous, il levait les genoux bien haut et agitant les bras, sans se retourner. Diesel a klaxonné et s'est arrêté à sa hauteur. Cosy a ouvert la portière à la volée et s'est jeté à l'intérieur.

— Quel salopard, ce doberman ! Je n'aurais pas dû lui faire confiance. Ils adorent jouer des tours.

Je n'osais pas tourner la tête. Je n'avais pas envie de voir Cosy à poil sur mon siège arrière. Ce genre de spectacle anatomique ne m'inspirait guère.

— Un doberman vous a déjà fait le même coup ? lui ai-je demandé.

— Je suis incapable de retenir la leçon. Je suis trop naïf. Ce sont mes vêtements ?

— Oui, je les ai ramassés et je les ai mis dans la voiture. Je me suis dit que vous finiriez par attraper froid.

— Merci, c'est très attentionné.

J'ai regardé mes pieds et j'ai remarqué que je partageais l'espace avec le sac de sport.

— Comment est-ce qu'il s'est retrouvé ici ?

— Personne ne prêtait plus la moindre attention au bureau. Tout le monde courait après Cosy. J'ai brouillé le système de sécurité, je suis entré, j'ai ouvert le coffre et j'ai pris l'argent.

J'ai jeté examiné le sac pour compter les liasses : tout y était.

— Waouh ! Personne ne t'a vu ?

— Non, je suis entré et sorti par-derrière. Le bureau était désert.

Quand nous sommes arrivés chez moi, Cosy s'était rhabillé. Mis à part quelques traces de mousse dans ses cheveux qui témoignaient encore de l'incident, il avait retrouvé son apparence habituelle. J'ai ouvert la porte et je suis tombée sur Doug qui martelait le sol de la cuisine avec ses sabots.

— Doug doit y aller, a déclaré Cosy.

— Où ?

— Dehors. Vite, retenez l'ascenseur !

J'ai couru jusqu'à la cabine et j'ai appuyé sur le bouton. Quand nous sommes montés, Doug trottnait sur place, super agité. Il a levé sa queue, nous avons entendu un bruit, comme si de l'air s'échappait d'une baudruche immense, et l'atmosphère s'est emplie d'une atroce odeur de pet de cheval.

— Oh putain, non !

— Doug est désolé, il dit que c'est parti tout seul.

Les portes se sont rouvertes, et nous avons couru dans le hall jusqu'au parking. L'étalon s'est mis à trotter pendant un quart d'heure puis il a marché au pas et a lâché un énorme tas de crottin. À Trenton, le règlement oblige à ramasser les déjections canines. Je n'étais pas sûre que cela s'appliquait au crottin de cheval. Il m'aurait fallu une pelle à neige et un sac-poubelle de quatre-vingts litres pour ramasser ce que Doug avait lâché.

— Peut-être que mon appartement n'est pas l'habitat idéal pour ce cheval.

— Il n'a pas assez de place dans le camping-car, je ne vois pas où je pourrais l'emmener.

— Un de mes copains est propriétaire d'un immeuble avec parking couvert. C'est très sécurisé, le garage est bien éclairé et très propre.

Plus propre que mon appart, à vrai dire.

— Cela pourrait convenir. Dans un parking couvert, il aurait assez d'espace pour marcher. Si je lui installe une litière en paille, il peut rester là jusqu'à son opération.

J'ai appelé Ranger.

— Salut.

— Salut. Je me demandais si je pouvais entreposer un truc dans ton garage pendant quelques jours.

— Quel genre de truc ?

— Un cheval.

Silence.

— *Baby...*

— C'est un ancien cheval de course.

Nouveau silence.

— En ce moment, c'est plutôt un cheval sans-abri.

— Écoute, je me mets en route vers l'aéroport dans deux secondes et je pars pour plusieurs jours. Tu peux l'installer dans le garage, mais je ne veux pas de lui dans mon appart.

— Enfin, Ranger, qui mettrait un cheval dans un appartement ? Il faudrait être dingue.

— Où est-il pour le moment ?

— Dans mon appartement...

— Je peux toujours compter sur toi pour égayer ma journée, tu es inépuisable, m'a lancé Ranger avant de raccrocher.

J'ai couru en haut annoncer la bonne nouvelle à Diesel et prendre mon sac.

— Cosy peut rester avec Doug, à condition qu'il promette de ne pas quitter la propriété de Rangeman, a décrété Diesel.

— Je les accompagne. Je reviens dès qu'ils seront installés. Je voulais appeler Delvina avant de partir.

Diesel était en train de fouiner dans le réfrigérateur. Il a trouvé les restes de pizza et a mordu à belles dents dans une part.

— S'il te laisse choisir le lieu d'échange, propose le car wash.

J'ai appelé Delvina, je voulais le prévenir que nous avions l'argent.

— Je vous rappelle, je dois arranger deux-trois trucs, m'a-t-il répondu.

— On pourrait de nouveau faire l'échange au car wash ? Ça a bien fonctionné la dernière fois.

— Ce ne sera pas possible. Je vais trouver un meilleur endroit.

Par chance, le plafond du parking dans le sous-sol de chez Rangeman était suffisamment haut pour laisser passer le camping-car sans le transformer en modèle décapotable. Au moment où Doug descendait du véhicule, les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, et Hal en est sorti. Hal était l'homme fort de Rangeman. Bâti comme un stégosaure, il portait l'uniforme noir de Rangeman. Ses cheveux blonds étaient fraîchement tondus, et un sourire illuminait son visage.

— Un cheval ! s'est-il exclamé.

On aurait dit un gamin de huit ans qui découvre ses cadeaux de Noël.

— Ranger m'a dit que je pouvais l'installer ici pendant quelques jours.

Le sourire s'est élargi.

— Il est grand.

— C'était un cheval de course.

— Sans déconner ? Waouh. Bon, je suis là pour vous fournir tout ce dont vous avez besoin.

— Quelques ballots de foin, il ne nous en faut pas plus, a suggéré Cosy.

— Pas de problème. Et là-bas, vous trouverez le point d'eau pour le nettoyage des voitures. Vous pourrez y prendre de quoi l'abreuver. Faites-moi signe si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Cela m'arrangerait que tu me déposes à la maison, ai-je signalé à Hal. Je compte laisser le camping-car ici.

Nous avons sorti les seaux et la nourriture de Doug du véhicule.

— J'aimerais nettoyer la blessure de Doug et lui refaire un bandage propre, a déclaré Cosy en regardant le tuyau d'arrosage. J'ai trouvé des bandes dans la salle de bains, mais il n'y a pas assez de savon.

Un gadget accroché à mon porte-clés me donnait accès au parking et à l'appartement privé de Ranger. J'ai pris l'ascenseur jusqu'au septième étage, je suis entrée dans le repaire du grand méchant loup et j'ai filé droit vers la salle de bains. J'ai attrapé un flacon de gel douche et suis redescendue au parking. C'était le gel parfumé Bulgari Green de Ranger, j'allais sans doute avoir des palpitations chaque fois que je sentirais l'odeur de Doug, mais c'était la solution la plus rapide.

— Je dois filer. Si vous avez le moindre pépin, vous m'appellez ou vous demandez à Hal de vous aider. J'enverrai quelqu'un vous déposer de la nourriture et des vêtements propres. Diesel insiste pour que vous ne quittiez pas l'immeuble, quoi qu'il arrive.

J'ai garé le camping-car le long d'un mur, et Hal a déboulé au volant d'une Explorer noire. Nous sommes passés devant le car wash, qui semblait revenu à la normale. Personne n'est sorti du bureau en criant « au voleur ! ». Je croisais les doigts pour qu'ils n'ouvrent pas le coffre. Je n'avais pas envie que la transaction tourne mal, j'étais impatiente de récupérer mamie.

J'ai remercié le bras droit de Ranger et j'ai couru jusqu'au hall d'entrée. Dillon Ruddick, le gérant de mon immeuble, faisait les cent pas devant l'ascenseur ouvert, en compagnie de quelques autres habitants.

— J'ai jamais senti une puanteur pareille, a déclaré madame Ruiz. Je suis sortie de la cabine, et l'odeur m'a suivie. Mes vêtements en sont imprégnés.

— C'est un pet de cheval, a tranché monsieur Klein. Il y a du crottin dans le parking. Quelqu'un cache un canasson dans cet immeuble.

— C'est ridicule, a commenté madame Ruiz, qui ferait une chose pareille ?

Tous les regards se sont tournés vers moi.

— Vous le sentez ? m'a demandé monsieur Klein.

— Quoi ?

— Le pet de cheval.

— Je croyais que c'était le type du 3C.

Dillon a ricané et m'a souri. Il ne laissait pas passer grand-chose, mais c'était un brave gars, et on pouvait l'acheter avec un pack de bières. J'ai filé dans l'escalier et j'ai grimpé jusqu'à mon appart.

Diesel était installé à la table de la salle à manger et travaillait sur mon ordinateur.

— Delvina a appelé. Il voulait procéder à l'échange dans une usine désaffectée au bout de Stark Street. Je lui ai dit que ça n'allait pas pour nous. Il ne veut plus entendre parler du car wash. Je ne pense pas qu'il sache que l'argent a disparu, je crois juste qu'il est mal à l'aise. Kidnapper une vieille dame, c'est plus grave qu'un cheval. Il risque la taule.

— Vous vous êtes mis d'accord sur un rendez-vous précis ?

— Il voulait un lieu public isolé. Il redoute qu'on ait prévenu la police. Je le comprends. On a choisi le parking du multiplexe.

— Lequel ?

— Celui d'Hamilton.

— Le cinéma a fait faillite ! Il est à l'abandon.

— Ouais, j'aurais préféré qu'il y ait plus de monde. Je vais me charger de l'échange. Je ne fais pas confiance à Delvina, il est trop nerveux. Je veux que tu sois sur le toit avec un fusil.

— Les armes à feu, c'est pas trop mon truc. Si tu veux compter sur

quelqu'un qui sache tirer, il faut demander à Connie.

— Alors, appelle-la. L'échange doit avoir lieu à midi. Connie et toi devrez être sur le toit au moins une heure avant. L'entrée du parking est complètement dégagée. L'arrière donne sur une ruelle qui permet d'accéder aux bennes à ordures. À l'autre bout, il y a un petit coin de verdure. Vous devriez pouvoir entrer par la porte arrière et monter sur le toit. Je m'arrangerai pour que tous les accès soient ouverts. J'ai examiné des photos aériennes de la zone sur ton ordi, je pense que ça peut marcher.

CHAPITRE 10

— Nous avons l'argent de la rançon de mamie, ai-je annoncé à Connie et Lula dès mon arrivée à l'agence. L'échange se fera à midi sur le parking du multiplexe fermé, à Hamilton.

— Où est-ce que tu as trouvé une somme pareille ? m'a demandé Lula.

— Diesel s'est débrouillé.

— Il assure, a admiré Lula.

— Il a besoin d'un bon tireur embusqué sur un toit pour couvrir ses arrières. Tu peux prendre quelques heures de congé ? ai-je demandé à Connie.

— Bien sûr. Je choisirai une chouette arme dans la réserve.

L'arrière-salle de l'agence contenait tous les objets confisqués : grilles-pains, Harley, ordinateurs, télévisions... et, perdu au milieu du capharnaüm, un véritable arsenal. Connie avait acheté une caisse de menottes lors d'une liquidation, des boîtes de munitions pour tous les flingues de l'univers, des pistolets, des fusils de chasse, des mitrailleuses, des couteaux, quelques Taser et un lance-roquette.

— Je ne suis pas un manche non plus avec un flingue, a protesté Lula, je ne vais pas rester ici à vous attendre.

Lula visait à peine mieux que moi. La différence, c'est qu'elle était prête à tirer sur n'importe quoi.

Une demi-heure plus tard, Lula garait sa Firebird en face de l'espace vert repéré par Diesel, et nous nous frayions un chemin à travers la végétation pour atteindre la ruelle. Elle était déserte, et la porte arrière du cinéma n'était pas verrouillée, comme prévu. Connie avait choisi un fusil de sniper équipé d'une lunette hyper puissante et d'un pointeur au laser. Son sac à main était rempli de joujoux divers. Lula avait opté pour un fusil d'assaut. Quant à moi, j'avais été chargée par le duo de transporter les munitions et la troisième arme.

— Je ne pense vraiment pas qu'on aura besoin de ce lance-roquette, ai-je fait remarquer.

— Mieux vaut prévenir que guérir, a philosophé Lula. Et puis j'ai toujours rêvé de tirer avec cette petite merveille.

Connie est passée la première, nous avons suivi le faisceau de sa lampe torche dans le cinéma et avons emprunté l'escalier de secours jusqu'à l'ultime porte qui menait au toit. Elle était ouverte. La toiture était plate et goudronnée. Le soleil brillait faiblement dans un ciel gris chargé de nuages. La pluie menaçait. Je portais un sweat sous un coupe-vent et je sentais l'air glacé

s'insinuer sous mes vêtements.

Je comprenais pourquoi Diesel avait choisi ce bâtiment. Nous pouvions nous cacher derrière le fronton en stuc et observer tout ce qui se passait sur le parking en contrebas. Lula et Connie ont adopté chacune une position qui leur convenait, et je me suis installée derrière un parapet d'où je pouvais suivre l'action sans être dans le chemin.

— J'ai l'impression d'être un flic de la brigade d'intervention, a déclaré Lula. Si j'avais su, j'aurais mis des fringues de circonstance.

Elle portait des talons aiguilles de douze centimètres, une minijupe noire stretch qui était presque à sa taille, un T-shirt orange en Lycra et une veste en fausse fourrure orange coordonnée.

Nous nous sommes accroupies en attendant que les protagonistes se présentent. À onze heures trente, nous avons entendu une première voiture s'arrêter à l'arrière du bâtiment. Nous avons couru jusqu'au bord du toit : une berline noire Lincoln était garée dans la ruelle. Deux hommes en sont sortis et ont tenté d'ouvrir la porte de secours au rez-de-chaussée. Nous l'avions verrouillée derrière nous, cela ne les a pas arrêtés. Ils ont sorti un cric du coffre et s'en sont servi pour forcer le battant. Puis ils ont empoigné quelques fusils et se sont engouffrés à leur tour dans le bâtiment.

— J'parie que ce sont des gars de Delvina, a sifflé Lula. Ils viennent probablement ici.

Connie a opiné du chef.

— Eh bien, qu'ils aillent se faire voir. On était là avant, et on a dit « prem's » pour le toit, a décrété Lula.

— Je crois qu'on devrait les mettre hors d'état de nuire, a suggéré Connie. Quelqu'un a amené des menottes ?

— J'en ai quelques-unes, a triomphé Lula.

Elle a plongé la tête dans son sac à main et, après l'avoir fouillé, en a sorti deux paires.

Connie et Lula se sont placées de chaque côté de l'ouverture et ont attendu que les hommes débarquent. La porte s'est ouverte, les deux types l'ont franchie, et Connie a brandi son arme.

— On ne bouge plus. Lâchez votre quincaillerie, les mains en l'air.

Ils l'ont regardée.

— C'est quoi, ce bordel ? a demandé un des gars.

C'étaient deux malfrats d'une bonne quarantaine d'années, en chemises de bowling et pantalons à taille élastique. Leurs cheveux étaient gominés en arrière, leurs chaussures éraflées et leurs talons usés. Leurs flingues étaient plus petits que les nôtres.

— Jetez vos armes à terre, a exigé Connie.

— Et si on refuse ? Vous allez faire quoi, les filles, nous passer un savon ?

Connie lui a tiré dans le pied. La balle a juste arraché un bout de soulier, mais à la façon dont il a lâché son pistolet et s'est mis à sautiller sur place, on

aurait pu croire qu'elle lui avait bousillé l'orteil.

— Putain, putain, putain ! C'est quoi, ce bordel ? !

Des tuyaux couraient sur le toit, ils étaient reliés à des climatiseurs. Lula a fait asseoir les deux types juste en dessous et les a menottés aux conduits.

— Et mon panard ? a geint celui sur lequel Connie avait tiré. Regardez, il saigne. Il faut que je voie un médecin.

— Si l'un de vous l'ouvre encore, je vous bousille l'autre patte, a prévenu Connie.

Nous avons repris nos positions à l'avant du bâtiment, d'où nous gardions un œil sur le parking. À midi pile, deux voitures ont ralenti. L'une était une berline noire, l'autre ma Monte-Carlo. Elles se sont garées à distance l'une de l'autre, la portière côté conducteur de la berline s'est ouverte, et Mickey en est sorti. Diesel est descendu de la Monte-Carlo et s'est dirigé vers lui. On aurait dit la rencontre entre un surfeur cool et un mafieux de second rang.

Ils ont discuté un petit moment, Diesel avait les mains sur les hanches et un sac noir à l'épaule. Il l'a tendu à Mickey, qui a tourné les talons. Diesel l'a rattrapé par la bride.

— Pas si vite. Je veux mamie.

Il avait parlé d'un ton calme, mais sa voix portait jusqu'à nous.

— Bien sûr. Elle est dans la voiture, je vais la chercher.

— Je garde le sac jusqu'à votre retour.

Mickey a pointé un doigt :

— Vous avez du mal à faire confiance aux autres, vous.

— Oui, on me le dit souvent.

Le chauffeur de Delvina a ouvert la portière arrière. Mamie a bondi dehors. Elle a dressé un doigt d'honneur en direction de Mickey et s'est avancée vers Diesel d'un air indigné. Diesel a jeté le sac à Mickey et a réceptionné mamie.

J'ai failli m'évanouir de soulagement. J'ai dû m'accrocher au parapet pour ne pas m'écrouler à genoux.

— Une seconde, a fait Lula, y a une autre bagnole qui se pointe.

Elle était noire et roulait vite. Diesel a levé la tête, a attrapé mamie par la main et l'a tirée vers la Monte-Carlo. La voiture a freiné juste devant, et quatre hommes en sont sortis en pointant leurs armes. Diesel a changé de direction et a couru vers l'entrée du cinéma en traînant mamie derrière lui.

L'un des hommes a visé, Connie l'a dégommé et toutes les têtes se sont levées vers le toit. Un autre type s'est mis à nous canarder, et Lula s'est déchaînée avec le fusil d'assaut. On se serait crus en pleine guerre. Les trois malfrats restants se sont accroupis derrière leur auto et ont répondu aux tirs de Lula. Mickey et Delvina étaient sortis de leur véhicule et tiraient aussi. Diesel et mamie étaient à l'abri à l'intérieur du bâtiment.

— C'est n'importe quoi, a décrété Lula. On est aux États-Unis. On ne dégomme pas les gens comme ça. Bon, d'accord, peut-être dans certaines

banlieues, mais c'est un multiplexe ici, putain ! Y a des choses qu'on ne fait pas dans un lieu de loisir et de divertissement ! Passe-moi ce lance-roquette, je vais leur botter les fesses.

— Tu sais comment il fonctionne ?

— Qu'est-ce qu'il y a à savoir ? Tu vises et tu tires, non ? Si on donne ces gadgets aux imbéciles qui s'engagent dans l'armée, ça ne doit pas être bien compliqué. Charge-moi ce joli garçon, je m'occupe du reste.

Je me suis bouché les oreilles, j'ai fermé les yeux et *woouuf* ! Le petit oiseau est sorti. Nous avons regardé par-dessus le bord du toit et *BANG* ! la roquette a fait exploser ma voiture.

— Le viseur doit avoir un problème, a pesté Lula. Au moins, tu ne devras plus rouler dans une épave sans marche arrière.

La Monte-Carlo s'était transformée en boule de feu.

— T'es assurée, hein ? m'a demandé Lula.

Le choc avait cloué Delvina et ses hommes sur place. Soudain, ils ont plongé dans leurs voitures et démarré en trombe. Diesel a ouvert la porte au rez-de-chaussée et contemplé les dégâts.

Il avait les mains sur les hanches et, depuis mon perchoir, je voyais son sourire. C'est pas difficile de rendre un homme heureux... il suffit d'exploser une bagnole au lance-roquette.

Il s'était mis à pleuvoir. J'ai rangé les munitions, Lula et Connie ont posé leurs fusils sur leurs épaules.

— Hé, a fait le type à l'orteil arraché. Et nous ?

— Quelqu'un viendra vous chercher... j'imagine, lui a lancé Connie.

— Il pleut. Je vais attraper un rhume.

— Une seconde, a tempéré Lula en regardant par-dessus le rebord du bâtiment. La caisse noire revient.

Connie et moi l'avons rejointe. C'était la bagnole de Delvina. Elle s'est arrêtée devant la porte d'entrée, le mafieux en est sorti. Il s'est engouffré dans le cinéma comme une furie.

— Les filles, vous restez ici et vous vous arrangez pour que plus personne ne monte, leur ai-je ordonné. Je descends donner un coup de main à Diesel.

— Tiens, m'a lancé Connie, prends ma lampe torche et mon Taser. Il est tout neuf, Vinnie l'a gagné à une partie de craps la semaine dernière. Tu le pointes comme un flingue normal et tu presses la détente. Ça ne cause pas de dégâts permanents, mais ça donne l'impression que la peau est en feu.

J'ai pris l'arme et j'ai couru dans l'escalier jusqu'à l'entrée du cinéma, toujours plongée dans le noir. Je suis restée immobile, sur le qui-vive. Un couloir partait à ma droite et un autre à ma gauche. Chacun donnait sur plusieurs salles. Il m'a semblé entendre du mouvement à droite. J'ai avancé à pas de loup, tâtonnant pour repérer mon chemin dans l'obscurité. Je ne voulais pas me trahir en utilisant la lampe torche.

Je me suis arrêté pour écouter de nouveau. J'étais à l'entrée d'une des

salles, j'entendais des murmures. J'ai retenu ma respiration et je me suis glissée à l'intérieur. J'ai monté sur la pointe des pieds la rampe qui menait aux sièges en gradins et je me suis avancée avec prudence entre les fauteuils.

Delvina, Diesel et mamie se trouvaient à une vingtaine de rangées devant moi. Mamie et Diesel me faisaient face, pris dans la lueur de la lampe torche de Delvina. Les yeux de Diesel se sont posés une seconde sur moi avant de se reporter sur le mafieux.

— Vous savez comment je vous ai retrouvés ? leur a demandé Delvina. J'ai du flair. Je ne suis pas arrivé là où j'en suis sans raison. Je suis méfiant et je détecte le danger. Je le vois et je m'en débarrasse, vous comprenez ce que je veux dire ?

— Non, a répondu mamie. Vous êtes un malade, c'est tout.

— Ce que je veux dire, c'est que vous me compliquez la vie, a expliqué Delvina. Je vais donc devoir me débarrasser de vous. De vous deux. J'aurais déjà dû le faire le mois dernier quand vous m'avez filé cette urticaire, a-t-il ajouté à l'attention de Diesel. Je sais que c'était vous. Et vous aviez dit que vous me transformeriez en crapaud. Regardez-moi : c'est en train de se passer.

J'ai visé la nuque de Delvina avec le Taser et j'ai pressé la détente.

— *Aïe*, a fait Delvina en se touchant la nuque.

Il pointait toujours son arme sur mamie, mais il sautillait entre les fauteuils et je n'arrivais plus à le viser. Il a accusé Diesel :

— C'est vous, vous envoyez des moustiques me piquer, c'est ça, hein ? Des punaises. Je sais que vous n'êtes pas normal. O'Connor a dit que vous aviez des super-pouvoirs. Vous et ce canasson. Vous êtes complices, hein ? Vous cherchez à nous embrouiller.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait ? a voulu savoir mamie.

— Il m'envoie des pensées de cheval. Le canasson me parle, je l'entends dans ma tête. Quel genre de quadrupède est capable de ça ?

— C'est peut-être un cheval extraterrestre, a suggéré mamie. J'ai vu une émission qui expliquait que des extraterrestres avaient débarqué en Arizona et qu'ils contrôlaient l'esprit des habitants. Ils les obligeaient à consulter des sites pornos sur Internet.

Delvina a cessé de bouger et j'ai visé la main qui tenait le pistolet. Il a poussé un cri, a lâché son arme et s'est tenu le poignet.

— Attrapez-le ! a crié mamie.

Mais c'est Delvina qui s'est emparé d'elle. Il l'a projetée contre Diesel et a détalé à toutes jambes. Le temps que Diesel parvienne à se dégager, Delvina avait quitté la salle. Je me suis lancée à sa poursuite, mais il avait une bonne longueur d'avance. La vitesse à laquelle il arrivait à déplacer son gros corps boudiné malgré ses petites pattes de crapaud était étonnante.

Des coups de feu partaient du toit, et on aurait dit que des tirs y répondaient depuis l'entrée du cinéma. J'ai éteint la lampe torche pour ne pas être une cible facile et je me suis arrêtée net dans le noir. Diesel est arrivé derrière moi, m'a pris la main et m'a tirée vers l'arrière. Nous courions dans

l'obscurité, moi avec une confiance aveugle, Diesel comme s'il se déplaçait en plein jour.

Nous avons débouché dans le couloir, partiellement éclairé par les portes d'entrée vitrées. J'ai vu la voiture noire démarrer.

Nous avons poussé les battants et sommes restés plaqués contre la façade, à l'abri de la pluie, pour regarder le véhicule quitter le parking sur les chapeaux de roues. Ma Monte-Carlo brûlait toujours.

— C'est quelque chose, ce feu, a commenté mamie qui arrivait de l'intérieur en compagnie de Lula et Connie.

— J'étais dans le cinéma quand j'ai vu la Monte-Carlo exploser. Qui a fait ça ?

— C'est peut-être bien moi, a avoué Lula. Je suis sûre que le lanceur est défectueux.

— Ça va ? ai-je demandé à mamie.

— Un petit brin de maquillage ne me ferait pas de mal.

Lula nous a déposés, mamie, Diesel et moi, à mon appartement. Nous lui avons fait au revoir avant de pénétrer dans le hall. Les portes de l'ascenseur avaient été bloquées en position ouverte et un ventilateur placé à l'intérieur. Un désodorisant « prairie de printemps » diffusait son parfum artificiel.

— Quelqu'un doit avoir lâché un pet là-dedans, a observé mamie. Et un fameux...

Nous avons emprunté l'escalier et sommes entrés chez moi. Il se dégageait une légère odeur de cheval, mais ce n'était pas désagréable.

— Ça va sans doute vous paraître fou, mais j'ai un peu de la peine pour Lou Delvina, a déclaré mamie. Je l'ai entendu raconter que sa femme l'a quitté parce que Diesel lui a refilé de l'urticaire et l'a fait enfler. C'est pour ça qu'il veut récupérer son argent : pour acheter une belle maison pour sa moitié. Il espère la reconquérir avec ça.

Mamie a fait glisser son dentier d'un côté à l'autre avant d'ajouter :

— Je vous assure, Delvina perd la boule. C'est vraiment triste. Quand je pense que c'était un mafieux respecté...

J'ai appelé ma mère.

— J'ai retrouvé mamie. Elle est chez moi, je la ramènerai à la maison dans un moment.

— Tu ne peux pas la ramener tout de suite ?

— J'ai un problème de voiture.

— J'envoie ton père la chercher.

J'ai rafraîchi mamie comme je pouvais, et elle était prête à partir quand mon père a frappé à la porte.

— Il y a un gros type qui ressemble à un crapaud sur ton parking, m'a-t-il annoncé. Il parle tout seul, et je crois qu'il prépare un cocktail Molotov.

Nous avons couru jusqu'à la fenêtre. Delvina était sur le parking, sous la

pluie, il essayait de mettre le feu à un chiffon glissé dans une bouteille de vin. J'ai passé la tête dehors.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ?

— Mon devoir, m'a crié Delvina.

Il a allumé le chiffon et a lancé le projectile. L'engin est passé à travers une des fenêtres de mon salon et a roulé par terre. Un bout de tapis a brûlé, mais la bouteille ne s'est pas cassée. Diesel l'a ramassée et l'a rejetée dehors. Elle s'est écrasée sur le sol, juste à côté de la berline noire de Delvina, qui s'est enflammée en quelques secondes.

— Au secours, a hurlé Delvina en faisant un bond pour s'écarter du feu. Du vaudou d'extraterrestre ! Appelez la garde nationale, la sécurité intérieure, les hommes en noir.

Il a levé la tête vers Diesel et a brandi le poing.

— Vous ne m'aurez pas ! Je sais comment vous fonctionnez, vous, les extraterrestres. Je sais ce que vous faites aux humains. J'aurai votre peau.

Sur ce, il est parti en courant et a disparu.

— Pauvre homme, a commenté mamie. Où est-ce qu'il a pêché l'idée que Diesel était un extraterrestre ?

— En ce qui me concerne, il ne s'est rien passé, m'a prévenu mon père. Je n'ai rien vu. C'est ce que je raconterai à ta mère.

J'ai fermé la porte à clé quand ma famille a levé les voiles. Des sirènes de pompiers hurlaient au loin, et une fumée noire montait de la voiture en feu. Diesel a bouché la fenêtre cassée avec un sac-poubelle pour protéger l'appartement de la pluie et de la fumée.

Mon téléphone a sonné. Le numéro qui s'affichait était celui de Morelli.

— On m'a dit qu'il y avait une bagnole en feu sur ton parking.

— Ce n'est pas la mienne. Ma Monte-Carlo a explosé et pris feu au multiplexe.

Morelli a mis une seconde à digérer l'information.

— À une époque, ce genre de nouvelle m'aurait fait flipper, mais maintenant, ça me paraît presque banal. La caisse qui brûle sur ton parking... c'est toi qui y a mis le feu ?

— Non.

— J'ai besoin de connaître des détails croustillants ?

— Non, t'inquiète, tout est sous contrôle. Diesel a bouché la fenêtre cassée avec un sac-poubelle, et le cocktail Molotov n'a brûlé qu'un petit bout du tapis.

— Super, a commenté Morelli.

Et il a raccroché.

— Il a bien pris les choses ? m'a demandé Diesel.

— Je l'entendais mâchouiller des pastilles de Rennie.

CHAPITRE 11

La fumée s'est atténuée, et le brouhaha inintelligible de la radio de police est devenu intermittent. Il restait un camion de pompiers et une voiture de flics. Une dépanneuse attendait pour remorquer les restes de la berline de Delvina jusqu'à la casse. La plupart des mes voisins étaient rentrés chez eux, la télé leur offrait une meilleure distraction que la carcasse fumante d'une bagnole abandonnée.

Diesel et moi étions dans la cuisine, nous mangions des sandwiches au beurre de cacahuètes. Diesel s'est figé, une tartine à la main, et a tendu l'oreille.

— Qu'est-ce que c'est encore ? a-t-il demandé.

Il s'est dirigé vers la porte au moment où quelqu'un sonnait. Il a ouvert : c'était Mickey.

— C'est gênant, a avoué le chauffeur.

Diesel et moi avons examiné le couloir derrière lui.

L'homme de main de Delvina a secoué son parapluie pour faire tomber les gouttes et l'a posé contre le mur.

— Je suis seul. Je peux entrer ?

— Vous avez une bombe ? ai-je demandé.

— Non, juste mal au crâne.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je cherche monsieur Delvina et j'ai remarqué une voiture fraîchement grillée sur votre parking. Elle ressemble étrangement à celle de mon patron.

J'ai étalé du beurre de cacahuètes sur une tranche de pain, puis j'ai ajouté des chips et des olives.

— Effectivement, c'est bien la sienne.

— Est-ce qu'il était à l'intérieur quand elle a grillé ?

— Malheureusement, non.

— Monsieur Delvina ne va pas bien, nous a confié Mickey.

— Sans blague ?

— Il n'est pas dans son état normal en ce moment. De vous à moi, il n'a plus d'urticaire, mais il a pris goût aux médicaments. Il en avale de plus en plus, et je pense que ça lui embrouille les idées.

J'ai fini de confectionner mon sandwich et je l'ai offert à Mickey.

— Merci, je n'ai pas déjeuné. Monsieur Delvina était pressé d'arriver au cinéma désaffecté. Il prétend avoir besoin du fric pour récupérer sa dame,

mais je crois qu'il le dépense pour ses médocs. Maintenant, il s'est fourré dans la tête l'idée que Diesel est un extraterrestre. C'est fou, complètement fou.

Mickey a mordu dans la tartine et a mâché.

— C'est délicieux. D'habitude, j'aime pas le beurre de cacahuètes, mais ce sandwich a tout ce qu'il faut.

— Vous ne croyez pas que Diesel est un extra-terrestre ?

— Bien sûr que non. Tout le monde sait que les extraterrestres ne ressemblent pas à ça. Ils ont de grosses têtes avec des yeux globuleux et un corps tout maigrichon. Ils ressemblent à Machin-Chose, comment déjà... E.T.

— Tu vois, ai-je souri à Diesel. Tu n'as pas une tête d'extraterrestre.

— Ravi de l'apprendre.

— Enfin bref, quand monsieur Delvina a pété un câble au multiplexe, nous avons eu un léger différend, il m'a jeté de la voiture et est parti. Il voulait faire exploser un cocktail Molotov dans cet appart parce qu'il est persuadé que vous faites crac-crac ici pour pondre un rejeton d'alien maléfique.

Mickey s'est arrêté de manger et a réfléchi un moment.

— Comment est-ce que la berline de monsieur Delvina a pris feu ?

— Cocktail Molotov, ai-je expliqué.

Mickey a secoué la tête d'un air navré.

— Il n'a jamais été fichu d'en fabriquer. C'est moi qui m'en chargeais toujours. L'important, c'est de bien choisir sa bouteille. Les gens croient que n'importe qui peut bricoler ça, mais ce n'est pas vrai.

— C'est un don, a reconnu Diesel.

— Exactement. Et on a tous un don, pas vrai ? Comme le patron. Il était vraiment bon pour évaluer les gens. Il avait de l'instinct.

Mickey a secoué la tête une nouvelle fois.

— Ça me fout les boules que le boss ait perdu la carte. J crois que je suis coupable. C'est moi qui allais chercher ses médocs. J'aurais pas dû.

Mickey a fait descendre son sandwich avec un Coca light.

— Vous devriez faire gaffe. Monsieur Delvina ne lâche jamais le morceau quand il a une idée en tête. Même maboule.

Mickey a griffonné son numéro de téléphone sur un bout de papier et me l'a tendu.

— Appelez-moi si vous le voyez, je viendrai essayer de l'attraper.

Diesel a refermé la porte derrière Mickey et m'a souri :

— Les gens croient qu'on fait crac-crac ici.

— Ne te fais pas des idées.

— Trop tard, j'ai plein d'idées.

— Est-ce que certaines concernent Lou Delvina ?

— Pas pour le moment.

— Delvina ne va pas être content quand il ouvrira le coffre pour déposer l'argent reçu aujourd'hui.

Diesel a refermé le pot de beurre de cacahuètes et a mis son couteau au

lave-vaisselle.

— Ça ne me fait pas plaisir de dire ça, mais nous allons devoir retrouver Delvina et le neutraliser avant qu'il ne parvienne à fabriquer un meilleur cocktail Molotov.

— Neutraliser. C'est très civilisé.

— Ouais, j'aurais l'impression d'être un vrai dur si je disais que je vais liquider Delvina, mais je mentirais. Je ne suis pas un tueur.

J'ai regardé par la fenêtre. Le camion de pompiers et la voiture de police n'étaient plus là. La berline carbonisée se faisait remorquer lentement. Un flic était sans doute en train de frapper à toutes les portes de l'immeuble pour poser des questions. Il valait mieux qu'on lève le camp avant qu'il n'arrive au premier étage. J'ai enfilé un coupe-vent au-dessus de mon sweat et j'ai passé mon sac sur l'épaule.

— Delvina est à pied. Il peut voler une bagnole, appeler un ami ou marcher jusqu'au car wash. Je mise tout sur la troisième possibilité.

Nous avons fermé l'appartement à clé et avons descendu l'escalier. Nous avons poussé la double porte qui donnait sur le parking et nous nous sommes arrêtés net.

— Merde. On n'a pas de caisse.

Diesel a passé en revue les voitures garées sur le parking.

— Choisis-en une.

— Tu ne tues pas, mais tu voles des bagnoles ?

— Ouais.

J'ai sorti mon téléphone et j'ai appelé Lula.

— Je voudrais que tu me conduises chez mes parents.

Mon père était sorti faire des courses, ma mère et ma grand-mère se hurlaient dessus dans la cuisine.

— Tu es privée de sortie, a annoncé ma mère à mamie. Je t'interdis de quitter cette maison.

— Cause toujours... tu m'intéresses.

Ma mère m'a regardée dès que je suis entrée :

— Qu'est-ce que je dois faire avec elle ?

— Je crois que vous devriez passer un accord.

— Quel genre d'accord ?

— Je ne sais pas... Par exemple, tu lui achèterais une télé pour sa chambre, à condition qu'elle te promette de ne plus jamais partir comme ça.

— Voilà une bonne proposition. J'aurais bien besoin d'une télé dans ma chambre. Je pourrais regarder ce qui me plaît, si j'avais mon propre poste.

Tout le monde peut être acheté, ai-je pensé, il suffit d'y mettre le prix.

— Pourquoi pas ? On pourrait choisir un écran plat qu'on poserait sur ton bureau, a concédé ma mère.

— J'ai des problèmes de voiture, suis-je intervenue, je me demandais si je pouvais emprunter la Buick d'oncle Sandor.

— Bien sûr, a rétorqué mamie, sers-toi.

Quand mon grand-oncle Sandor est parti en maison de repos, il a laissé sa Buick 1953 bleu pâle et blanc à mamie Mazur. Mamie J'écrase-le-champignon s'est fait retirer son permis et ne peut plus conduire. La Buick est dans le garage de mon père, elle ne sert que pour les urgences.

— Chérie, tu as des gênes incroyables, m'a félicitée Diesel pendant qu'on sortait de chez mes parents. Ta mamie n'a peur de rien, pas même de ta mère.

— La philosophie de mamie, c'est « maintenant ou jamais ».

J'ai ouvert la porte du garage, et le sourire de Diesel s'est élargi.

— Ça, c'est de la bagnole !

En fait, ça avait juste l'apparence d'une voiture. Au volant, on avait l'impression de conduire un réfrigérateur sur roues. J'ai donné les clés à Diesel et j'ai rejoint la place du mort.

Diesel a démarré, nous avons quitté le Bourg et emprunté Hamilton Avenue. Nous sommes passés devant le car wash. Il ne s'y passait pas grand-chose, à cause de la pluie. Pas trace de Delvina. Nous l'avions déjà cherché en allant chez mes parents avec Lula et ne l'avions pas repéré non plus.

— Qu'est-ce qu'on fait si on tombe sur lui ? ai-je demandé à Diesel.

— Bonne question. Si c'était un type normal, on l'immobiliserait et on l'enverrait en cure. Malheureusement, je pense que désintoxiquer Delvina n'éliminera pas complètement son désir de nous tuer.

Nous nous sommes garés un peu plus loin, et j'ai appelé Connie.

— Donne-moi des infos sur le car wash de Delvina. Qu'est-ce qu'il fait avec ça ? Il blanchit de l'argent ? Il organise des paris illégaux ? Il gère un réseau de putes ?

— Tout ça à la fois. Je ne suis pas sûre pour le blanchiment d'argent, mais comme les clients paient en liquide, ça paraît logique qu'on y brasse autre chose que des voitures et de l'eau savonneuse.

— Et les employés ? Est-ce que quelqu'un d'autre que Delvina a accès au coffre ?

— D'après ce que je sais, il n'engage que des gamins pas très futés. Si quelqu'un a accès au coffre, ça ne peut être que son larbin, Mickey.

J'ai résumé pour Diesel :

— En bref, Delvina a kidnappé mamie et soutiré du fric à Cosy. Il organise des paris illégaux dans son car wash, gère un réseau de prostituées et blanchit probablement de l'argent. On doit pouvoir le coffrer pour au moins un de ces délits.

Nous avons monté la garde pendant une demi-heure, et je devenais de plus en plus nerveuse. Le temps passait, et Delvina était lâché dans la nature à comploter Dieu savait quoi.

Mon portable a sonné, je l'ai arraché de mon sac. C'était Connie.

— Delvina est passé ici. Il a débarqué dans le bureau avec une tête d'allumé. Il criait en agitant un pistolet. Il a dit qu'il vous cherchait, toi et

l'extra-terrestre. J'imagine qu'il parlait de Diesel. Comme vous n'étiez pas là, il s'est barré. Il marmonnait que tu avais quitté ton appart mais qu'il retrouverait ta trace. Je crois qu'il file chez tes parents. Il a dit qu'il savait où les trouver.

— Reste ici dans la Buick et surveille le car wash, m'a ordonné Diesel. Je vais chez tes vieux. Si Delvina déboule ici, ne bouge pas, appelle-moi.

— Prends la voiture, ce sera plus rapide.

Il était déjà sorti.

— J'ai pas besoin de ta Buick.

— Tu ne vas pas *encore* voler une bagnole ?

— Ferme les yeux et compte jusqu'à cent.

J'ai fermé les paupières et j'ai compté jusqu'à vingt. Quand je les ai rouvertes, Diesel avait disparu. J'ai regardé le long du trottoir : est-ce qu'il manquait un véhicule ?

La pluie n'était plus qu'un petit crachin qui ruisselait sur le pare-brise et faisait miroiter la chaussée. L'après-midi avançait, et la circulation devenait plus dense. Une berline noire est entrée sur le parking du car wash et s'est garée derrière le bureau. Le flanc arrière était criblé d'impacts de balles. Les feux de position se sont éteints et Mickey s'est extirpé de derrière le volant. Il s'est engouffré dans le bureau par la porte de service.

Un peu plus tard, une camionnette blindée s'est rangée à côté de la berline. Delvina en est sorti et s'est dirigé vers le bâtiment. Il portait un gros imper et un sac en bandoulière. Il avait le sommet du crâne emballé dans du papier aluminium.

J'ai sélectionné le numéro de Diesel dans mon répertoire et je suis tombée directement sur sa messagerie.

— Delvina est ici.

Je suis restée dans la voiture quelques minutes avant que ma patience ne soit complètement épuisée. J'ai bondi hors de la Buick, j'ai traversé la rue. J'ai fait discrètement le tour de la bâtisse à la recherche d'une fenêtre. Rien. J'ai tourné la poignée de la porte de derrière tout doucement et je l'ai ouverte juste assez pour y passer la tête.

Le bureau se résumait à une grande pièce avec deux portes. L'une donnait sur l'entrée du car wash et l'autre sur le parking. Delvina et Mickey étaient devant le coffre.

— Vous avez une quoi ? a demandé Mickey.

— Une camionnette blindée. Je vais prendre mon fric et partir pour le Kansas. On est plus à l'abri des extraterrestres en plein milieu du pays.

— C'est complètement fou ! Et votre épouse, et sa nouvelle maison ?

— Je l'emmerde et je n'ai pas envie d'une nouvelle baraque. Je ne sais même pas pourquoi l'ancienne ne convient plus. En tout cas, je suis sérieux : je vais me débarrasser de cet extraterrestre. Malheureusement, il y en a sans doute d'autres. Ils se déplacent toujours en bandes ou en grappes ou je ne sais quoi.

Delvina a sorti un flacon de sa poche et a avalé des comprimés.

— Vous devriez y aller mollo avec ces médocs, je crois qu'ils vous rendent zinzin.

— J'ai besoin de ces pilules, c'est pour l'urticaire.

— J'vois pas de boutons.

— C'est parce que je prends mon traitement, imbécile !

— Qu'est-ce que vous avez sur la tête ? C'est pour vous protéger de la pluie ?

— C'est pour les empêcher de contrôler mon esprit. Tu vois, le papier aluminium qu'on utilise pour brouiller les GPS quand on détourne un camion ? C'est pareil avec les extraterrestres. Quand ta tête est couverte d'aluminium, ils ne peuvent pas bousiller ton cerveau.

— Ça paraît logique, même si je ne suis pas convaincu que ce soient des extraterrestres. Ils ne ressemblent pas à des aliens.

— C'est parce qu'ils changent de forme. Tu te souviens quand on regardait Star Trek ?

— Ouais, les Changeants étaient vachement flippants.

— En tout cas, je suis désolé de t'avoir jeté de la voiture et je ne pensais ce que je disais quand je t'ai viré, s'est excusé Delvina. Tes paroles n'étaient pas très cohérentes.

— D'accord, je comprends, mais je ne vois pas pourquoi on doit courir après ce grand type, ce Diesel, et cette Plum.

— C'est eux ou nous, c'est évident, a décrété Delvina.

Il a posé le sac à bandoulière à côté du coffre et a tourné la roulette pour former la combinaison. Quand le battant s'est ouvert, il a poussé un cri. Pas de sac de sport dans le coffre !

— Où est le pognon ? Où est mon fric ?

— Là, à l'intérieur, patron.

— Ce putain de coffre est vide !

— C'est impossible, y a que vous et moi qui avons le code. Comment est-ce qu'il pourrait être vide ? Vous avez peut-être pris l'argent et oublié ?

Le rouge montait au visage de Delvina.

— J'ai un cerveau blindé. J'oublie jamais rien. J'suis pas un imbécile.

— D'accord, patron, mais vous bouffez beaucoup de médocs, ces temps-ci.

— Arrête avec mes médicaments, je sais ce que je fais. C'est toi qui perds la raison.

Delvina a tapoté le papier aluminium.

— Tu ne protèges pas ton esprit comme moi. Et je suis assez malin pour savoir qui a pris l'argent.

— C'est qui ? a demandé Mickey.

— C'est toi.

— Je ne crois pas, je m'en souviendrais.

— Tu l'as volé parce que je t'ai viré. Tu pensais que tu ne te ferais pas

choper !

— C'est insultant, je ne ferais jamais une connerie pareille.

— Je veux mon fric, a hurlé Delvina. Rends-le-moi.

— J'l'ai pas, je vous le jure, patron.

Delvina a décroché un fusil de chasse d'un râtelier. C'était une arme à double canon.

— C'est ta dernière chance.

On aurait dit que les yeux de Mickey allaient sortir de leurs orbites.

— C'est n'importe quoi !

Delvina a levé le fusil, et Mickey s'est enfui par la porte d'où j'observais la scène. J'ai fait un bond en arrière, et l'imposant chauffeur est sorti en courant. Il a claqué le battant derrière lui. *BAM !* Delvina a tiré sans attendre, laissant un trou de la taille d'un melon dans la porte. Mickey s'est jeté dans la berline et a démarré en trombe.

J'ai regardé mes pieds et je leur ai ordonné de courir, mais ils ont refusé d'obéir.

Delvina a bondi dehors et visé la voiture, qui quittait déjà le parking. J'étais derrière la porte, ce qui aurait été une excellente cachette, s'il n'y avait eu le gros trou.

— Vous ! s'est exclamé Delvina en pointant son fusil de chasse sur moi.

J'étais paralysée comme un cerf pris dans les phares d'une voiture. J'étais clouée sur place, bouche bée, mon cœur battant à tout rompre.

— Entrez dans le bureau ! m'a-t-il ordonné. Tout de suite !

J'ai avancé en titubant et j'ai tenté de me ressaisir. Je pensais qu'il ne me tirerait pas dessus si je ne faisais pas de geste brusque. C'est Diesel qu'il voulait abattre. Il allait probablement se servir de moi pour l'attirer ici.

Delvina a pris une paire de menottes dans un tiroir, l'a jetée sur son bureau et a reculé d'un pas en continuant à pointer son arme sur moi.

— Mettez-les.

Je me suis menotté les mains par-devant. Si on veut vraiment immobiliser quelqu'un, il faut toujours lui attacher les poignets derrière le dos. Heureusement, Delvina semblait s'en moquer.

— Bon, où est-il ?

Mon cerveau tournait à toute allure. Il fallait que j'entraîne Delvina dans une position où il n'aurait pas l'avantage. Si nous restions là, je redoutais que Diesel ne débarque et ne se fasse descendre. L'intuition me soufflait que ma meilleure chance de survie était d'emmener Delvina chez Rangeman, où l'équipe de Ranger pourrait venir à ma rescousse.

— Diesel est allé voir comment Cosy et Doug s'en tiraient. Ils se cachent dans un parking en sous-sol au centre-ville.

— Alors c'est là qu'on va.

Delvina a pointé la porte avec son fusil.

— En route.

J'ai plissé les yeux quand nous sommes sortis sous le crachin. Je n'ai pas

vu Diesel, ni Mickey, qui serait revenu avec un infirmier de l'hôpital psychiatrique. Il n'y avait que le véhicule blindé.

— Montez. C'est vous qui conduisez.

— Ce n'est peut-être pas une bonne idée, je n'ai jamais manœuvré ce genre de fourgon.

— C'est comme n'importe quelle camionnette. Elle est automatique en plus. Montez avant que je ne vous descende ! Il pleut sur mon alu. Ça fait un boucan de dingue dans mon crâne. Comme la pluie sur un toit en tôle.

Je me suis hissée sur le siège conducteur et j'ai placé mes mains menottées sur le volant.

— Vous allez devoir tourner la clé et enclencher la marche arrière.

J'ai reculé, Delvina a mis la marche avant, et je suis sortie du parking. Je n'avais aucune visibilité à l'arrière, en dehors des deux rétroviseurs. Le pare-brise résistant aux balles était étroit. J'avais les mains menottées, et ce monstre fonçait comme un train de marchandises. J'avais peur d'écraser une berline sans même m'en rendre compte.

— Où est-ce que vous avez trouvé cette camionnette ?

— Je l'ai empruntée.

Oh, mon Dieu.

J'ai roulé quelques fois sur le trottoir et j'ai même arraché une boîte aux lettres, mais je ne me suis pas arrêtée.

— Putain, j'ai jamais vu personne conduire aussi mal !

Delvina n'avait visiblement jamais confié le volant à mamie. Si on prenait en compte la visibilité nulle de cet engin et mes mains menottées, je trouvais que je m'en tirais plutôt bien. Je n'avais pas renversé la dame qui faisait traverser les petits écoliers, et je m'étais arrêtée à presque tous les feux rouges.

— Où va-t-on ? m'a demandé Delvina.

— C'est au prochain carrefour. L'immeuble étroit, là, avec un parking sous-terrain.

J'ai arrêté la camionnette blindée devant la barrière de sécurité du garage.

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

J'étais censée passer ma carte d'accès devant le mécanisme, mais mon sac à main était resté dans la Buick.

— J'avais oublié que l'entrée du parking était sécurisée.

Delvina a enclenché la marche arrière.

— Reculez d'un ou deux mètres.

J'ai reculé doucement.

Delvina a remis la marche avant.

— Maintenant, enfoncez la barrière.

— Quoi ? Vous êtes fou ? Je ne vais pas foncer là-dedans, c'est pas du contre-plaqué.

— C'est un van blindé, putain ! Il est conçu comme un char d'assaut.

Delvina s'est penché vers moi, a appuyé à fond sur l'accélérateur, la camionnette a chargé droit sur le portail. Il y a eu beaucoup de bruit et d'étincelles, la barrière a cédé et a volé hors de ses gonds.

À part les appartements privés, chaque centimètre carré du bâtiment Rangeman était sous vidéosurveillance. Même le trottoir devant le garage était filmé. Quand j'avais eu l'idée d'emmener Delvina chez Rangeman, je n'avais pas l'intention de défoncer la barrière. À présent, je pouvais aussi bien me faire descendre par Delvina que par les hommes de Ranger.

Cosy et Doug étaient réfugiés dans un coin du parking. Le jockey avait les yeux écarquillés alors que ceux de sa monture étaient plissés. Delvina s'est extrait du fourgon en pointant toujours le fusil de chasse sur moi et m'a obligée à sortir. J'étais en train de mettre ses ordres à exécution quand Tank et Hal ont débouché des escaliers. Ils m'ont regardée, ont remarqué mes menottes puis Delvina et son fusil. Ils ont eu l'air perdus, un instant, le temps que les portes de l'ascenseur s'ouvrent pour laisser passer deux autres employés de chez Rangeman, flingues au poing.

Delvina a écarté son imper.

— Vous avez vu cette ceinture d'explosifs ? Je suis bourré de plastic. Si vous me tirez dessus, tout le bâtiment part en fumée. Alors jetez vos armes.

Ils ont posé leurs pistolets au sol sans hésiter et Delvina a regardé autour de lui.

— Où est-il ?

— Qui ? ai-je demandé.

— Vous savez très bien qui : Diesel.

— Il n'est pas ici, est intervenu Cosy. Pourquoi est-ce que vous portez du papier alu sur la tête ?

— C'est pour que le cheval ne me parle pas.

Cosy a levé les yeux vers Doug.

— Tu lui parles ?

Doug a fait un mouvement qui ressemblait à un haussement d'épaules. Peut-être juste un muscle qui tressautait.

— Bon, c'est la cata, a décrété Delvina, et je commence vraiment à perdre patience. Chaque fois que vous êtes mêlée à mes affaires, ça part en couille. Voici ce que je vais faire : je vais vous descendre, puis je vais abattre le canasson. Ensuite, je vais tirer sur tous ces types en noir. Puis je vais me barrer de cette ville.

Il s'est gratté le bras et le cou.

— Regardez ça, mes démangeaisons recommencent.

— Vous ne pouvez pas nous tuer tous avec ce fusil de chasse, ai-je observé, vous pouvez juste tuer une personne.

— Ouais, c'est vous que je vais descendre avec ce fusil. Les autres, je vais les abattre avec le Glock qui est à ma ceinture.

— Ça ne va pas plaire à Ranger, a signalé Tank. Vaut mieux se faire tirer dessus que tenter de lui expliquer ce qui est arrivé à la barrière. Déjà que le

cheval sent son gel douche.

J'ai regardé derrière Delvina et j'ai vu Diesel à l'entrée du garage.

— Hé, Delvina, vous me cherchez ?

Delvina s'est retourné pour regarder Diesel, Doug a bondi sur lui et l'a projeté au sol. Tank et Hal se sont précipités pour le désarmer.

— Sa ceinture d'explosifs, c'est pas du plastic. C'est de la pâte à modeler, a annoncé Tank.

— J'ai préparé ça en dernière minute, j'ai pas trouvé de plastic, s'est justifié Delvina.

Hal a examiné la camionnette blindée.

— D'où ça sort ?

— Il l'a empruntée, ai-je expliqué.

Deux voitures de police se sont arrêtées à l'entrée du parking.

Diesel est venu vers moi et m'a retiré les menottes.

— Tout va bien ?

— Oui.

— Heureusement que je suis arrivé à temps pour te sauver.

Doug a donné une ruade dans la jambe de Diesel, qui est tombé à genoux.

— Le canasson dit que vous racontez vraiment des conneries, a traduit Delvina à Diesel.

CHAPITRE 12

Lula s'est frayé un chemin entre les policiers.

— Connie et moi, on a entendu l'info sur la fréquence des flics et on s'est dit que ça ne pouvait être que toi. Où est Ranger ? Toujours en déplacement ?

— Oui.

— Je parie que tu as hâte de lui raconter que tu as défoncé sa barrière de sécurité top classe avec une camionnette blindée.

Rien que d'y penser, j'en avais mal au ventre.

Solidement menotté, Delvina pétait un câble.

— Ça me démange de partout ! Que quelqu'un me gratte ! Grattez-moi le nez ! Est-ce que j'ai des boutons ? Il me faut des médicaments. J'ai un flacon dans ma poche. Que quelqu'un me mette un comprimé sur la langue !

— J'ai une grande nouvelle, m'a annoncé Lula. Tu ne devineras jamais ce qui vient d'arriver dans la boîte aux lettres ? Tu te souviens de ce photographe à Atlantic City ? Il m'a écrit. Il est désolé que la séance photo pour la boîte de lingerie n'ait pas eu lieu, mais les clichés qu'on avait faits ensemble étaient très sexy. Il a vendu une photo à l'office du tourisme, et ils s'en sont servis pour leur promo. Il m'a envoyé un chèque de cinq mille dollars et une copie de l'affiche.

On y voyait Lula en string rouge. Sur sa poitrine, un slogan était imprimé : À ATLANTIC CITY, VOS SECRETS SONT BIEN GARDÉS – MÊME LES PLUS GROS ! Le sein gauche de Lula devait faire au moins un mètre cinquante de large sur l'affiche, je n'arrivais même pas à évaluer la taille de son arrière-train.

— Faut que j'aille à Atlantic City admirer mon portrait ! Je suis tout excitée. Je sais que les mannequins sont censées rester indifférentes, mais c'est plus fort que moi !

— Doug aimerait beaucoup voir votre affiche, a signalé Cosy. Malheureusement, nous n'avons plus de remorque pour le transporter.

— J'en ai discuté avec la grand-mère de Stéphanie et nous nous sommes mis d'accord : l'argent de Delvina servira à payer l'opération de Doug, a expliqué Diesel. Cela devrait suffire à couvrir les honoraires du vétérinaire et à acheter une nouvelle remorque.

Les yeux de Cosy sont devenus tout rouges, et il s'est essuyé le nez.

— C'est vraiment gentil. Doug signale qu'il est désolé de vous avoir

frappé. Et il vient d'avoir une excellente idée. Nous pourrions racheter le camping-car au lieu d'une remorque, comme ça, Doug et moi, nous pourrions voyager ensemble.

— Je suis sûre que mamie serait ravie de vous le vendre.

— Et j'ai encore une bonne nouvelle, a ajouté Diesel. Le problème avec l'ancien propriétaire de Doug est réglé : il vous est officiellement confié. Je vous déclare maintenant cheval et leprechaun, pour le meilleur et pour le pire.

Je suis sortie du parking en compagnie de Diesel.

— Comment as-tu su que j'étais chez Rangeman ?

— J'ai tenté ma chance, et j'ai eu du bol.

— Je suppose que ça veut dire que tu vas passer à autre chose.

— Oui, mais je reviendrai, chérie. Ferme les yeux et compte jusqu'à cent.

J'ai compté jusqu'à vingt et j'ai rouvert les paupières. Diesel avait disparu... et mon soutien-gorge aussi.

**QUI A PEUR DU GRAND MÉCHANT
LOU ?**

CHAPITRE 1

Parfois, dès qu'on se lève, on devine que la journée sera pourrie. Plus de dentifrice dans le tube, plus de papier toilette sur le rouleau, l'eau chaude se coupe en plein milieu de la douche et... un singe a été abandonné sur le seuil.

Je m'appelle Stéphanie Plum et je suis chasseuse de primes pour l'agence de cautionnement Vincent Plum. J'habite dans un appart ordinaire, avec une chambre et une salle de bains, dans un immeuble rectangulaire en brique de trois étages, paumé dans la banlieue de Trenton, New Jersey. D'habitude, je vis avec mon hamster, Rex, mais à huit heures et demie ce matin-là, Carl, un singe, avait rejoint notre colocation. Quand j'avais ouvert ma porte pour aller bosser, je l'avais trouvé sur le paillason. Un petit singe brun avec une longue queue courbée, des doigts allongés, des orteils flippants et des yeux de fou. Il était retenu par une laisse accrochée à la poignée. Une note était épinglée à son collier.

SALUT ! TU TE SOUVIENS DE MOI ? JE M'APPELLE CARL ET J'APPARTIENS À SUSAN STITCH. SUSAN EST EN VOYAGE DE NOCES ET ELLE SAIT QUE TU PRENDRAS BIEN SOIN DE MOI JUSQU'À SON RETOUR.

D'abord, l'idée d'avoir un singe ne m'avait jamais traversé l'esprit. Ensuite, je connaissais à peine cette Susan Stitch. Enfin, qu'étais-je censée faire de ce petit emmerdeur ?

Vingt minutes après cette rencontre inattendue, j'ai garé ma Jeep Wrangler devant l'agence de cautionnement sur Hamilton Avenue. La Jeep avait dû être rouge à une époque. Elle avait eu plusieurs vies avant de tomber entre mes mains. Elle était sur le déclin et sa couleur était, disons, bigarrée.

Carl est sorti de la voiture et m'a suivie dans le bureau en se cramponnant à la jambe de mon pantalon comme un gamin de deux ans. Connie Rosolli, la secrétaire de direction, nous a jeté un coup d'œil depuis son ordinateur. Elle avait les cheveux coiffés en choucroute, à la mode du New Jersey, la lèvre supérieure fraîchement épilée à la cire et une poitrine que tout l'or du monde n'aurait pas suffi à acheter.

Lula s'est interrompue dans son classement pour nous regarder elle aussi, les mains sur les hanches.

— J'espère que c'est une hallucination. Je déteste les singes. Tu le sais très bien.

— C'est Carl. Tu te souviens du jour où on a chopé Susan Stitch pour défaut de comparution ? Et tu te souviens de son singe, Carl ?

— Ouais ?

— Ben, c'est lui.

— Et qu'est-ce qu'il fiche là ?

— Il était attaché à la poignée de ma porte avec un petit mot. Susan me le confie pendant sa lune de miel.

— Elle est gonflée ! Et ses déjections, t'y as pensé ?

J'ai baissé la tête vers Carl.

— Eh bien ?

Carl a cligné les yeux et haussé les épaules. Il a regardé Lula et Connie, puis leur a décoché un sourire de primate, plein de dents.

— J'aime pas la façon dont il me reluque, a décréte Lula. Ça me fiche la frousse. C'est quoi comme singe ?

Lula est une ancienne prostituée et elle n'a pas vraiment changé de garde-robe pour son nouveau boulot. Tous les matins, elle accomplit un miracle : elle parvient à engoncer ses rondeurs dans des vêtements taille 36. Cette semaine-là, ses cheveux étaient blonds, sa peau couleur chocolat, comme d'habitude, et elle avait assorti sa robe-tube en Lycra vert feuillage à des talons aiguilles de douze centimètres en faux léopard. Que le singe ait les yeux rivés sur Lula n'avait rien d'étonnant ; les gens ne regardaient qu'elle.

Pour ma part, je n'attirais pas trop l'attention avec mon jean, mon T-shirt rouge, mon sweat gris et mon mascara volume mal appliqué. Je me sentais comme une brioche nature perdue dans la vitrine d'une pâtisserie au milieu des éclairs au chocolat. Pour ne rien arranger, j'étais la seule à ne pas porter d'arme. Je suis brune aux yeux bleus et mon mot préféré est *gâteau*. J'ai été mariée pendant dix minutes dans une autre vie et je ne suis pas près de recommencer cette erreur. Quelques hommes font partie de mon quotidien, je les apprécie beaucoup... mais pas pour la bague au doigt ni le banquet en famille.

Joe Morelli est de ces partenaires privilégiés. Il est flic à Trenton. Il a des yeux sexy, des mains sexy et tout ce qu'il faut là où il faut. Il me sert de petit ami par intermittence depuis aussi longtemps que remontent mes souvenirs. Hier soir, par exemple, était une nuit avec.

Le deuxième homme dans ma vie est Carlos Mañoso, dit Ranger. Il a été tour à tour mon mentor, mon employeur, mon ange gardien et, même si nous sommes allés jusqu'au bout question intimité, je n'ai jamais considéré Ranger comme mon petit ami. Cela aurait impliqué une sortie resto ou ciné de temps à autre, et c'est pas son genre du tout. Ranger est plutôt du style à se glisser dans les rêves et les désirs d'une fille sans y avoir été invité. Et puis à refuser de partir.

— Qu'est-ce qui se passe avec Martin Munch ? m'a demandé Connie. Vinnie est furibard. La caution de Munch est un budget conséquent. Si tu ne le traînes pas devant le juge par la peau des fesses avant la fin du mois, le navire va prendre l'eau.

Le fonctionnement d'une agence de cautionnement judiciaire est assez simple. Quand un type est accusé d'un délit, avant de le relâcher, le tribunal

exige le paiement d'un dépôt pour s'assurer que la personne comparaitra bien le jour de l'audition. Si l'accusé n'a pas cinquante mille dollars sous son matelas, il s'adresse à un agent de cautionnement comme Vinnie, qui paie la somme et empoche des honoraires. Si l'accusé ne se présente pas à son procès, le tribunal garde le dépôt de l'agence jusqu'à ce que quelqu'un dans mon genre ramène le délinquant en prison.

Mon cousin Vinnie, avec sa tête de furet, est officiellement directeur de l'agence. En réalité, il est financé par son beau-père, Harry le Marteau. Si Vinnie signe trop de cautions et que les comptes de l'agence sont dans le rouge, Harry le Marteau n'est pas content. Et il vaut mieux ne pas fâcher un gars avec un nom pareil.

— Je cherche Munch depuis une semaine. On dirait qu'il a disparu de la surface de la terre.

Martin Munch était un petit génie de vingt-quatre ans, docteur en physique quantique. Pour je ne sais quelle raison, il avait pété un câble contre son directeur de projet. Il s'était jeté sur lui et lui avait cassé le nez avec une tasse de chez Dunkin' Donuts. Le gars était tombé KO sur le sol. Manque de pot, une caméra de surveillance avait filmé Munch quittant le labo, un magnétomètre à vapeur de césium sous le bras. Un gadget unique, paraît-il, mais ne me demandez pas de vous expliquer ce qu'on peut faire avec.

Munch avait été arrêté et mis derrière les verrous, mais le magnétomètre était resté introuvable. Dans un moment de folie, Vinnie avait payé la caution de Munch, qui avait disparu dans la nature avec la machine.

— C'est un employé de bureau, a fait remarquer Connie. Il n'a pas grandi dans la rue. Ses amis et sa famille doivent être traumatisés par son comportement. Ça m'étonnerait qu'ils le planquent.

— Il n'a pas beaucoup de famille, et encore moins d'amis. D'après ce que je sais, ses voisins ne lui ont jamais adressé la parole et sa famille se résume à une grand-mère parquée dans une maison de retraite à Cadmount. Il travaillait dans le même labo depuis deux ans et ne s'y était pas fait un seul copain. Avant ça, il étudiait à Princeton et ne levait jamais le nez de ses bouquins. Ses voisins m'ont raconté que, il y a quelques mois de cela, un type s'est mis à rendre visite à Munch de temps en temps. Un gars du genre sportif qui mesure un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Il porte des vêtements de prix et roule en Ferrari noire. Il a le teint très pâle et des cheveux corbeau qui descendent jusqu'à ses épaules. Munch est parti quelques fois avec lui pendant plusieurs jours. C'est tout ce que je sais.

— On dirait que tu décris Dracula, a souligné Lula. Il porte une cape ? Il a des canines aiguisées ?

— Désolée, personne n'a parlé de cape ou de longues dents.

— Munch a dû passer à l'agence quand j'étais malade la semaine dernière, a noté Lula. Je ne me souviens pas de lui.

— C'est vrai, tiens, qu'est-ce que tu avais ? lui ai-je demandé. La grippe ?

— J’sais pas. J’avais les yeux gonflés, j’éternuais tout le temps, ma respiration était sifflante et je me sentais fiévreuse. Je suis restée au chaud dans mon appart à boire du whisky médicinal et à sniffer du décongestionnant nasal. Maintenant, je me sens mieux. À quoi il ressemble ce Munch ?

J’ai sorti son dossier de mon faux sac Prada et j’ai montré à Lula les clichés de la police, et une autre photo.

— Eh ben, heureusement que c’est un génie parce qu’il n’a pas grand-chose pour lui.

Munch mesurait moins d’un mètre soixante et paraissait avoir plutôt quatorze ans que vingt-quatre. Il était maigrichon, avec des cheveux blond vénitien et une peau pâle couverte de taches de rousseur. La photo avait été prise en extérieur, et Munch regardait l’objectif en plissant les yeux. Il portait un jean, des baskets et un T-shirt Bob l’éponge. Il achetait probablement ses fringues au rayon enfants. Fallait être sûr de sa virilité pour survivre à ça.

— Je le sens bien aujourd’hui, a décrété Lula, je parie que je vais dénicher ce Munch. Je pressens qu’il traîne chez lui en caleçon et qu’il joue avec son machin-truc-bazar.

— On ne perd pas grand-chose à passer chez lui une fois de plus. Il loue une petite maison mitoyenne sur Crocker Street, pas loin de l’usine de boutons.

— Qu’est-ce que tu vas faire du singe ? a voulu savoir Lula.

J’ai regardé Connie.

— Laisse tomber. Je refuse de jouer les baby-sitters pour macaques. Pas plus que pour les chimpanzés, les babouins et tous les autres bouffeurs de bananes.

— Et moi, je veux pas de singe dans ma bagnole, a précisé Lula. S’il nous accompagne, on prend la tienne. Et j’vais derrière pour le tenir à l’œil. Je veux pas d’une bestiole qui profite que je lui tourne le dos pour me refiler ses poux.

— J’ai deux nouveaux fugitifs, m’a annoncé Connie. Le premier, Gordo Bollo, a roulé sur le nouveau mari de son ex-femme avec son pick-up, deux fois d’affilée. L’autre, Denny Guzzi, a cambriolé une épicerie et s’est tiré dans le pied par accident pendant sa fuite. Ces deux imbéciles ne se sont pas présentés à leur procès.

Connie a repoussé les papiers vers le coin de son bureau. J’ai signé le contrat, embarqué les dossiers, qui ne contenaient encore qu’une photo, leur déposition et l’accord de caution.

— Cela ne devrait pas être trop difficile de coincer Denny Guzzi, a commenté Connie. Avec son bandage au pied, il ne peut pas courir.

— Ouais, mais il se balade avec un flingue, ai-je objecté.

— On est dans le New Jersey, tout le monde se balade avec un flingue... à part toi, a souligné Connie.

Nous avons quitté l’agence, et Lula s’est plantée devant ma voiture pour l’examiner.

— J'avais oublié que tu roulais dans cette Jeep débile. Faudrait être une acrobate roumaine pour grimper à l'arrière de ce truc. Bon, ben, c'est le singe qui s'y colle, mais je t'assure que, s'il tente quoi que ce soit, je le descends.

J'ai pris le volant, Lula s'est assise à la place du mort, et Carl a sauté à l'arrière. J'ai ajusté mon rétroviseur et j'aurais juré que Carl faisait des grimaces à Lula et lui adressait un doigt d'honneur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'a-t-elle demandé. T'as l'air bizarre.

— C'est rien. J'ai juste cru que Carl... laisse tomber.

J'ai traversé la ville, je me suis garée devant chez Munch, et nous sommes sortis de la Jeep.

— Quelle baraque mortellement nulle, a déclaré Lula. C'est la même que toutes les autres dans la rue. Si je rentrais chez moi après avoir bu deux Cosmopolitan, je ne reconnaîtrais pas ma bicoque. Regarde ça : toutes en brique rouge avec la même stupide porte noire et les mêmes fenêtres de la même couleur. Y a même pas de jardin, juste un seuil. Et elles ont toutes le même.

— Ça va ? Tu es bien agressive envers ces pauvres maisons qui ne t'ont rien fait.

— C'est le singe. Les macaques me fichent la frousse. Et je crois que le whisky médicinal que j'ai ingurgité me donne mal à la tête.

J'ai sonné chez Munch et j'ai regardé à travers les voilages de la fenêtre. La maison était sombre et silencieuse.

— J'parie qu'il est là, a repris Lula. Ma main à couper qu'il se cache sous le lit. Passons par derrière.

La rue comptait une quinzaine de maisons mitoyennes, celle de Munch était presque au milieu du bloc. Nous sommes retournés à la Jeep, j'ai roulé jusqu'au bout de la rue, j'ai tourné à gauche et j'ai emprunté la ruelle qui passait à l'arrière des bâtiments. Je me suis garée et nous avons traversé le jardinet microscopique de Munch. L'arrière de la bâtisse était identique à la façade : deux fenêtres et une porte. Celle-ci était équipée d'une chatière. Carl s'est empressé d'entrer par là.

J'étais sciée. L'instant d'avant, Carl était sagement dans la Jeep ; à présent, il était dans la maison.

— Non d'un macaroni ! s'est exclamé Lula. Il est rapide !

Nous avons regardé par la fenêtre et nous avons repéré Carl dans la cuisine. Il a bondi d'une étagère à l'autre avant de sauter sur la table.

J'ai collé mon nez à la vitre.

— Il faut que je le fasse sortir de là.

— Putain de mauvaise idée. Moi je dis que c'est ton jour de chance. Il s'est trouvé un nouveau proprio.

— Et si Munch ne revient jamais ? Carl mourra de faim.

— Ça m'étonnerait, il vient d'ouvrir le frigo.

— On doit pouvoir entrer nous aussi. Munch a peut-être caché une clé.

— À moins que quelqu'un de très maladroit ne casse accidentellement

une fenêtre. Après ça, quelqu'un d'autre pourrait se faufiler à l'intérieur et flanquer une raclée au singe.

— Non, pas d'effraction et pas d'animaux maltraités.

J'ai frappé au carreau, et Carl a pointé son majeur dans ma direction.

Lula a pris une profonde inspiration.

— Ce petit merdeux vient de nous faire un doigt d'honneur.

— Ce n'était sûrement pas volontaire.

Lula a fusillé le primate du regard.

— Et ça, c'est pas volontaire non plus, lui a-t-elle lancé, le doigt dressé.

Carl s'est retourné et a montré ses fesses à Lula. Il n'a pas baissé son pantalon parce qu'il n'en portait pas.

— Ah oui ? Tu veux voir des fesses ? Moi aussi j'en ai à te montrer !

— Non, Lula, ça suffit. Je viens déjà de voir le derrière d'un singe, j'ai pas envie d'avoir le tien imprimé sur mes rétines.

— *Peuh*, des tas de gens ont payé cher pour voir mon cul.

Carl a bu du lait directement au carton et l'a remplacé dans le frigo. Il a ouvert le tiroir à légumes, a fouillé dedans, mais n'a rien trouvé d'intéressant. Il a refermé le Frigidaire, s'est gratté le ventre et a regardé autour de lui.

— Laisse-moi entrer, l'ai-je supplié. Ouvre la porte !

— Tu rêves, ma belle. Tu crois que son cerveau de la taille d'un petit pois peut te comprendre ?

Carl a fait un nouveau doigt d'honneur à Lula puis a tourné le verrou. Il a ouvert la porte et lui a tiré la langue.

— S'il y a bien un truc que je ne supporte pas, ce sont les singes qui font les malins.

J'ai traversé la maison au pas de course. Il n'y avait pas de quoi s'attarder : deux petites chambres, un salon, une salle de bains, une cuisine miniature. Ces maisons avaient été construites après la guerre par l'usine de boutons pour loger la main-d'œuvre bon marché. L'usine n'avait pas gaspillé d'argent à soigner les fioritures. Les maisons ouvrières avaient souvent changé de propriétaires et étaient désormais occupées par une drôle de population où l'on croisait aussi bien des retraités, de jeunes mariés que de fous. Pour moi, Munch appartenait à la dernière catégorie.

Il n'y avait pas de vêtements dans l'armoire, pas de produits de toilette dans la salle de bains, aucun ordinateur nulle part. Munch s'était barré en abandonnant un carton de lait, des oignons germés et une demi-boîte de Rice Krispies.

— C'est bizarre, a noté Lula, j'ai une subite envie de gâteau au café. Tu sens l'odeur de cannelle ? On dirait qu'elle se mélange à celle d'un sapin de Noël et à des oranges.

J'avais remarqué ce parfum étrange.

Et j'avais bien peur de la reconnaître.

— Et toi ? ai-je demandé à Carl. Tu sens la cannelle ?

Carl a haussé les épaules et s'est gratté les fesses.

— Maintenant, j'arrive plus à m'ôter ces petits pains à la cannelle de la caboche, a pesté Lula. Ça m'obsède. Faut qu'on en trouve. Ou alors un donut, à la limite. J'aurais rien contre une douzaine de donuts. Trouve-moi une boulangerie. Et vite.

Nous sommes sortis de la cuisine. J'ai verrouillé la porte de derrière et nous sommes remontés dans la Jeep. J'ai roulé jusqu'à Hamilton et je me suis arrêtée devant Tasty Pastry.

— Quel genre de donut te ferait plaisir ?

— N'importe. J'en veux un à la crème, un à la confiture de fraises, un recouvert de chocolat, un avec le glaçage blanc et des vermicelles colorés, puis un aux myrtilles. Non, attends, laisse tomber celui aux myrtilles, je préfère un à la crème vanille et un autre en forme de bâton à la cannelle.

— Ça fait beaucoup.

— Je suis adulte et j'ai bon appétit. J'ai l'impression que je pourrais avaler un million de beignets.

— Et toi ? ai-je demandé à Carl. Tu veux un donut aussi ?

Carl a agité vigoureusement la tête pour dire oui. Il bondissait sur son siège et poussait des cris d'excitation.

— C'est flippant qu'il comprenne ce qu'on dit, a lâché Lula. C'est pas normal. C'est un singe extraterrestre ou quoi ?

— Parfois Bob, le chien de Morelli, réagit à ce que je dis. Il comprend au moins « promener », « viens » et « boulette ».

— Ouais, Tank connaît quelques mots aussi, mais pas autant que ce singe. C'est parce qu'il est du genre musclé et taiseux, mon homme.

Tank est le fiancé de Lula et il porte très bien son nom. C'est le bras droit de Ranger, son associé à la tête de Rangeman, l'entreprise de sécurité de Ranger. C'est à lui que Ranger fait confiance pour assurer ses arrières. Musclé et taiseux, c'est un euphémisme.

Un quart d'heure plus tard, nous étions dans la Jeep et nous avons englouti tous les donuts.

— Je me sens beaucoup mieux, a souri Lula. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

J'ai regardé mon T-shirt : il était couvert de sucre glace, et une traînée de confiture tachait le devant.

— Je rentre me changer.

— Pas passionnant, ton programme... Tu peux me déposer au bureau ? Je ferais bien une sieste pour digérer.

CHAPITRE 2

J'ai garé la Jeep à l'arrière de mon immeuble. Le singe et moi avons traversé le parking, nous sommes passés par la porte de derrière, puis par l'ascenseur jusqu'au premier étage. Carl a attendu patiemment que j'ouvre mon appartement.

— Alors, elle te manque, mademoiselle Susan ?

Il a haussé les épaules.

— Tu fais ça souvent, j'ai remarqué.

Il m'a dévisagée puis m'a montré son majeur dressé. Bon, ça changeait du haussement d'épaules. Après tout, les doigts d'honneur, c'est la routine dans le New Jersey. Enfin, venant d'un primate, c'est pas si courant que ça.

Mon appartement se compose d'un petit hall d'entrée avec une rangée de patères au mur pour les manteaux, les bonnets et les sacs. La cuisine et le salon donnent sur le hall, et la salle à manger est installée dans un coin du salon. Dans l'autre direction, un petit couloir mène à ma chambre et à la salle de bains. J'ai hérité des meubles dont ma famille voulait se débarrasser. Cela me va très bien parce que le fauteuil de Tante Betty, la salle à manger de mamie Mazur et la table de basse de ma cousine Tootie sont confortables. En plus, ils sont chargés d'histoire familiale et respirent la tranquillité, qui a tendance manquer dans ma vie. Sans parler du fait que j'ai pas de quoi me payer autre chose comme déco.

Quand j'ai accroché mon sac à bandoulière dans le hall, j'ai aperçu une paire de bottines d'hommes crasseuses abandonnées au milieu d'un jeu de quilles. Elles m'étaient familières, tout comme le sac à dos en cuir élimé jeté sur la table basse de Tootie.

Je suis entrée dans le salon pour l'examiner de plus près. J'ai poussé un gros soupir et j'ai levé les yeux au ciel. Pourquoi est-ce que ça tombait encore sur moi ? Un singe ne suffisait pas ? Fallait-il vraiment en remettre une couche ?

— Diesel ? ai-je appelé.

J'ai marché jusqu'à la chambre. Il était étendu de tout son long sur mon lit. Plus d'un mètre quatre-vingts de séduction, de muscles durs, de peau légèrement bronzée. Un regard brun perçant, des cheveux blond cendré épais et ébouriffés. Des sourcils impitoyables. Difficile de lui donner un âge. Assez jeune pour entraîner les complications. Assez vieux pour savoir ce qu'il fait. Il portait de nouvelles chaussettes de sport grises, un jean usé et un T-shirt

délavé aux couleurs d'un club de plongée dans les îles Caïques.

Quand je suis entrée, il s'est fait rouler sur le dos et m'a souri.

— Salut.

J'ai pointé du doigt la porte et j'ai crié :

— Dehors !

— Quoi ? Tu ne m'embrasses pas pour me dire bonjour ?

— Reviens sur terre.

Il a tapoté le lit à côté de lui.

— Pas question.

— T'as peur ?

Évidemment que j'avais peur. À côté de lui, le Grand Méchant Loup, c'était un Bisounours.

— Comment tu fais pour dégager cette odeur de Noël ? ai-je demandé à Diesel.

— J'en sais rien, c'est comme ça.

Son sourire s'est élargi, il a dévoilé ses dents blanches parfaitement alignées, et des petits plis ont apparu autour de ses yeux.

— Ça fait partie de mon charme, a-t-il conclu.

— Tu as fait une virée chez Martin Munch aujourd'hui, non ?

— Ouais. Tu es passée par-derrière et moi par-devant. Je serais bien resté, mais je suivais quelqu'un.

— Et ?

— Je l'ai perdu.

— J'ai du mal à le croire.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir te rouler sur le lit avec moi ?

— Jocker.

— Vraiment ?

— Oui.

La situation avec Diesel est compliquée. Je serais folle de ne pas lui laisser sa chance. Le problème, c'est qu'il y a déjà deux hommes dans ma vie, ce qui fait au moins un de trop. Je suis une bonne catholique. Ma foi n'est pas très solide, mais je n'ai jamais réussi à me débarrasser de la culpabilité. L'idée d'avoir des relations sexuelles simultanées avec deux personnes différentes, même pour dix minutes de bonheur intense, me met mal à l'aise. Et Diesel n'est pas un mec normal. C'est du moins ce qu'il raconte.

À en croire Diesel, des gens sur cette planète ont des capacités hors du commun. Ils ressemblent à monsieur et madame Tout-le-Monde, la plupart ont des boulots ordinaires et vivent des vies relativement banales. On les appelle les Indescriptibles, et certains sont plus Indescriptibles que d'autres. D'après ce que j'ai vu, Diesel est au sommet de l'Indescriptibilité. Il parcourt le monde à la poursuite de ses collègues passés du côté obscur et il est chargé de les mettre hors d'état de nuire. Je ne sais pas comment il y arrive. Je ne suis même pas convaincue que toute cette histoire tienne debout. En revanche, je sais qu'il a le don de disparaître en une fraction de seconde. Et quand il n'est

plus là, la pression barométrique s'améliore.

Diesel s'est levé et s'est étiré, ce qui a mis en évidence un morceau de peau très appétissant entre son T-shirt et son jean taille basse. Cela a suffi pour que ma bouche s'assèche et que mes yeux s'embrument. Je me suis efforcée de remplacer cette image par des souvenirs de Morelli tout nu, en vain.

— J'ai faim, a grogné Diesel. Quelle heure est-il ? Il n'est pas temps de déjeuner ?

Il a jeté un œil à sa montre.

— Au Groenland, il est midi passé. C'est bon.

Il a quitté la chambre et s'est dirigé vers la cuisine, où Carl était assis sur le comptoir, occupé à observer la cage de Rex.

— C'est quoi, ce singe ? m'a demandé Diesel, la tête dans le frigo.

— Je fais du baby-sitting.

Le grand blond a rassemblé des charcuteries et du fromage en tranches puis s'est tourné vers moi.

— Tu ne m'as jamais semblée très maternelle.

— Ça m'arrive.

Pas souvent, j'avoue, mais ma fibre de mère attend sans doute le bon moment pour se révéler.

Diesel a déniché du pain et s'est préparé un sandwich.

— Il a un nom ?

— Carl.

Diesel lui a lancé une tranche. L'animal l'a attrapée et l'a dévorée.

— Et toi, t'aimes les singes ? ai-je demandé à Diesel.

— Ça m'est égal.

Carl a dressé son majeur sous le nez de Diesel, qui a éclaté de rire puis a mordu dans son sandwich et m'a regardée.

— Vous devez super bien vous entendre, tous les deux. C'est toi qui lui as appris ça, hein ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis en visite.

— Tu ne me rends jamais visite.

Diesel a sorti une Budweiser light du frigo, a bu une gorgée et s'est essuyé la bouche du revers de la main.

— Je cherche un gars qui traîne avec ton copain Munch.

— Est-ce qu'il roule dans une Ferrari noire et a de longs cheveux de la même couleur ?

— Oui. Tu l'as vu ?

J'ai fait non de la tête.

— J'ai parlé aux voisins de Munch. Apparemment, ce type est le seul visiteur que Munch reçoive. Il n'est pas très sociable.

— Qu'est-ce que tu as, comme piste ?

— Comme d'hab : rien. Et toi ?

— J'ai suivi mon gars jusque chez Munch et je l'ai raté de quelques

minutes. Ça fait un plus d'un an que j'essaie de le choper. Il sent quand j'approche et il se tire avant que je ne le coffre.

— Il a peur de toi.

— Non, le jeu l'amuse.

— Comment il s'appelle ?

— Jean-Lou Griffin.

— Pas terrible comme nom.

— C'est un gars cruel et très puissant. Je ne sais pas comment il s'est retrouvé en cheville avec Munch. En ce moment, ils sont dans la nature avec le magnétomètre.

— Qu'est-ce que Jean-Louis Griffu fabriquait chez Munch ?

— *Jean-Lou Griffin*, a corrigé Diesel. Il se fait appeler Lou, c'est plus simple. J'imagine qu'il avait oublié un truc sur place. Ou qu'il voulait s'amuser à mes dépens. La maison était vide quand je suis arrivé. J'ai suivi les miettes de Lou jusqu'à Broad Street, puis elles ont disparu.

— Les miettes ?

— Les débris cosmiques. C'est difficile à expliquer.

— Et moi, je sème des débris cosmiques dans mon sillage ?

— Bien sûr, comme tout le monde. Certains plus que d'autres. Lou et moi, par exemple, nous laissons des traces très marquées parce que nous sommes denses. Nous sommes chargés d'énergie.

— Bizarre.

— À qui le dis-tu. T'imagines pas ce que c'est que d'être à ma place.

Sur ce, Diesel est allé dans le hall, a décroché mon sac et a fourré la main dedans.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— Je voudrais lire ton dossier sur Munch.

— Comment sais-tu qu'il est là ?

— Je le sais, exactement comme je suis certain que tu portes un string rose en dentelle et que tu me trouves sexy.

— Hein ? Quoi ?

— Dans le mille, a triomphé Diesel en sortant le dossier de mon faux Prada.

Il s'est mis à le feuilleter.

— Je ne te trouve *pas* sexy.

— Mon œil.

— Je peux te faire gagner du temps : il n'y a aucune info intéressante là-dedans. Juste une grand-mère.

— Alors, allons la voir.

— Je lui ai déjà parlé.

Diesel a chaussé ses bottines et noué les lacets.

— Allons lui reparler.

J'ai changé de T-shirt puis nous sommes sortis.

— On prend ta voiture ou la mienne ? lui ai-je demandé quand nous

arrivions sur le parking.

— Tu roules avec quoi, en ce moment ?

— La Jeep, là. Celle qui était rouge dans une autre vie.

— Elle me plaît.

— Et toi ? Tu te déplaces comment, aujourd'hui ?

— En Harley.

J'ai regardé la moto noire. Pas moyen d'y caser Carl, et mes cheveux ne s'en remettraient pas.

— C'est plus facile de suivre la poussière cosmique à moto, j'imagine, ai-je ricané.

Diesel s'est installé sur le siège passager de la Jeep et m'a souri :

— Tu n'as pas cru à mon histoire de poussière cosmique, tout de même ?

J'ai introduit la clé dans le contact.

— Bien sûr que non. Je ne suis pas idiot.

Diesel a passé un bras autour de ma nuque, m'a tirée vers lui et m'a embrassée sur la tête.

— On va bien s'amuser.

CHAPITRE 3

Cadmound est une petite ville paisible le long du fleuve Delaware, à quelques kilomètres au nord de Trenton. De grandes villas blanches en bois aux volets noirs, tapies au milieu des jardins ombragés par des chênes et des érables, constituent son patrimoine historique. La maison de retraite de Lydia Munch était une immense structure en brique rouge de plain-pied. L'architecte avait ajouté un portique et quatre colonnes blanches pour camoufler l'aspect fonctionnel de la maison de retraite. Du coup, elle ressemblait à un funérarium.

Je me suis garée sur le parking visiteur, et nous nous sommes dirigés vers le hall d'entrée. Les murs étaient peints d'une agréable couleur pêche et le sol recouvert d'un épais tapis industriel gris tourterelle. L'espace d'accueil n'était pas grand, juste assez pour accueillir la réception et ses deux employées en blouse verte, un gardien de sécurité, suffisamment vieux pour être un résident, et quelques fauteuils rembourrés pour personnes âgées fatiguées.

J'ai demandé Lydia Munch, et on m'a priée de rejoindre un salon dans l'aile où elle résidait. J'étais déjà venue deux fois, mais personne ne semblait se souvenir de moi. Les dames m'ont répété les instructions et les explications avec précision. On avertirait Lydia de ma présence, elle nous retrouverait dans l'espace commun.

Diesel et moi nous dirigions vers le couloir quand une des femmes en blouse verte nous a rappelés.

— Excusez-moi, il y a un singe qui vous suit.

Nous nous sommes retournés et nous avons reconnu Carl. Nous l'avions complètement oublié.

— Retourne à la voiture, lui ai-je ordonné.

Le primate m'a fixé de son regard perçant. Ses yeux ont perdu de leur éclat et il a cligné des paupières.

— Ne joue pas les imbéciles, je sais très bien que tu m'as comprise.

Nouveau clignement.

— Les singes ne sont pas autorisés ici, est intervenue l'employée.

Carl lui a adressé un doigt d'honneur et a couru dans le couloir en direction du salon.

— Sécurité ! a hurlé la femme en agitant la main à l'attention du vieillard en uniforme. Faites sortir ce singe !

Le gardien a regardé autour de lui.

— Quel singe ? Je ne vois pas de singe ici.

Carl continuait à avancer par petits bonds puis s'est faufilé dans le passage vers le salon. Un murmure a parcouru la pièce à son arrivée. Une dame a hurlé, et un objet s'est fracassé sur le sol.

Diesel et moi avons suivi notre animal de compagnie. Une petite vieille qui ressemblait à la Mère l'Oie était serrée dans un coin. Un petit vieux dont le pantalon était remonté jusque sous les aisselles essayait d'attraper Carl. Il lui courait après avec sa canne brandie, mais l'animal était trop rapide pour lui. Il bondissait de table en table pour éviter la canne, renversait des lampes, grimpait aux rideaux puis a fini son parcours sur la tête de la Mère l'Oie. Il s'est penché pour lui planter un baiser sur les lèvres.

— Il m'a roulé un patin ! a hurlé la vieille aux cheveux argentés. Un singe m'a roulé une pelle !

Diesel a attrapé Carl par la queue et l'a tenu à bout de bras, suspendu comme un opossum mort. Le vieil homme a voulu le frapper. Il a raté son coup, et sa canne a cogné Diesel. Sans lâcher le primate, celui-ci a arraché le bâton des mains du vieux et l'a cassé en deux.

— Il faut que je me brosse les dents, a glapi la Mère l'Oie. Qu'on me fasse un vaccin antitétanos d'urgence ! Donnez-moi un Tic Tac !

— Nous cherchons Lydia Munch, a annoncé Diesel.

— La deuxième porte à droite, lui a indiqué le vieux monsieur. Appartement 103.

Il l'a remercié, et nous avons poursuivi notre route. Carl était perché sur les épaules de Diesel. Plusieurs résidents étaient sortis dans le couloir. Lydia Munch était parmi eux, facile à reconnaître. Elle mesurait à peine un mètre cinquante et avait les mêmes cheveux blond vénitien et les mêmes taches de rousseur que son petit-fils.

— C'est quoi, ce raffut dans le salon ? Et ça, c'est un vrai singe ? a-t-elle demandé en apercevant Carl.

— Oui, tout ce qu'il y a de plus vrai, et le grand type en dessous s'appelle Diesel. Il aimerait vous parler de votre petit-fils.

— Martin ? Je ne sais pas quoi vous dire, je ne l'ai plus vu depuis Noël. Je sais qu'on l'accuse d'avoir volé du matériel à son travail, mais j'ai du mal à y croire. Il est tellement gentil.

— Il faut que je le retrouve rapidement, lui a expliqué Diesel. Vous avez une idée de l'endroit où il pourrait être ?

— Il a une maison à Trenton. À part ça, je ne sais pas. Il n'a plus beaucoup de famille. Son père et sa mère sont morts dans un accident de voiture il y a cinq ans. Il n'a ni frère ni sœur. Le reste de la tribu habite dans le Wisconsin. Il n'a jamais été proche d'eux.

— Des amis ? a demandé Diesel.

— Il ne m'a jamais parlé de personne. C'était pas facile pour lui de se faire des copains, il était tellement malin. Il avait sauté des classes, ses

condisciples étaient toujours plus âgés. Puis il a eu sa phase Star Trek, pendant laquelle il se déguisait en Spock. J'ai dit à ma fille qu'il devait consulter, mais elle prétextait que c'était passer. Quand il a décroché le boulot au centre de recherches, il s'est mis à travailler sur un projet top secret. Il n'avait pas le droit de parler. Il était passionné, il bossait tout le temps, même le soir et le week-end. Je lui disais qu'il devrait sortir avec des filles, se faire des amis, mais il répondait que les gens qu'ils rencontraient n'étaient jamais intéressants.

— Il n'a jamais parlé d'un certain Lou ? a voulu savoir Diesel.

— Non, je m'en serais souvenue.

Diesel a tendu sa carte de visite à Lydia :

— Ce serait gentil de m'appeler si vous avez des nouvelles de Martin.

J'ai examiné le carton. Un seul mot était imprimé, Diesel, juste au-dessus d'un numéro de téléphone.

— Très professionnel, ai-je admiré.

Diesel a pris congé de Lydia d'un signe de tête, m'a saisi la main et m'a tirée dans le couloir vers une issue de secours.

— Les cartes, c'était un cadeau de Noël d'un de mes responsables. Il n'aimait pas que j'écrive mon numéro de téléphone sur le front des gens.

— Tes responsables ?

— Les gars qui me missionnent.

— Pour que tu puisses détecter la poussière cosmique ?

Diesel m'a poussée dehors.

— Très drôle. Tu sais, je ne raconte pas que des conneries.

— Tu dirais que le pourcentage de conneries est de combien ? Vingt ? Trente pour cent ?

— Trente, ça me paraît un peu bas.

Nous avons contourné le bâtiment et rejoint ma Jeep. Au moment où je démarrais, une camionnette de la fourrière arrivait sur le parking.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant, mon grand ?

— Tu as bien fouillé la maison de Munch ?

— Lula et moi nous sommes entrées dans toutes les pièces et nous avons ouvert chaque armoire et chaque tiroir. Y avait pas grand-chose à examiner. La baraque était vide : pas de vêtements, pas de nourriture, pas de brosse à dents dans la salle de bains.

— On devrait peut-être y retourner.

J'ai effectué le trajet vers Trenton en moins d'une demi-heure. La circulation était fluide à la mi-journée, et tous les feux étaient au vert. Diesel m'a soutenu que c'était grâce à lui, mais à mes yeux, ça valait juste dix points de plus sur mon bobaromètre. À moins que...

Quand j'ai débouché sur Crocker Street, deux véhicules de police et une ambulance étaient garés devant chez Munch. Je suis passée devant la maison à une allure d'escargot, j'ai tourné et emprunté la ruelle de derrière. Deux autres

voitures de flics étaient arrêtées au milieu, les gyrophares allumés, plus un combi de la police scientifique, une bagnole banalisée et un truc qui devait être le camion frigorifique du médecin légiste.

— Ça sent pas bon, ai-je remarqué.

Diesel a jeté un œil dans la ruelle.

— Appelle ton petit ami et demande-lui ce qui se trame.

Je me suis garée un peu plus loin et j'ai composé le numéro de Morelli.

— Il se passe quelque chose dans la maison de Martin Munch, sur Crocker Street ?

— Un coup de fil nous a prévenus que deux femmes et un singe entraient par effraction. L'une des deux était une grosse Noire dans une robe verte en Lycra trop serrée et l'autre portait un jean et un T-shirt rouge. J'imagine que tu n'étais pas dans le coin ?

— Qui ? Moi ?

— Merde. Où as-tu dégoté le singe ?

— Quel singe ?

— C'est bon. J'aime autant pas savoir. Heureusement, ce n'est pas moi qui m'occupe du dossier. Je bosse sur de chouettes meurtres de gangs.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Comme d'hab. Des gamins se sont tirés dessus.

— Non, qu'est-ce qui s'est passé chez Munch ?

— Un homme en uniforme est venu inspecter la maison. Il a regardé par les fenêtres, il a essayé d'ouvrir les portes et il retournait à sa voiture, garée dans la ruelle, quand il a eu l'attention attirée par des vautours posés sur une Cadillac blanche de 1991. La bagnole était rangée devant la baraque des voisins de Munch. Bref, pour faire court, y avait un cadavre dans le coffre.

— Et ?

— Un homme non identifié. C'est pas Munch. Pas de trace de balle ou de coups de couteau. C'est Bucky Burlew qui enquête. Comme la tête du macchabée était dans le mauvais sens, il pense que sa nuque a été brisée. Normalement, je ne devrais pas être au courant, mais j'ai déjeuné avec Bucky. C'est le jour de la promo sur les sandwiches aux boulettes.

— T'as quand même mangé un sandwich ?

— Ouais, j'y suis allé avec Joe Zelock. Il est en ville avec sa bande de danseurs à poil. Il est leur gage d'hétérosexualité.

Zelock était flic à Trenton. Il avait grimpé les échelons, s'était lancé dans la politique et s'était fait jeter parce qu'il avait joué dans un film porno. Il s'était retrouvé dans une de ces émissions de télé censées dénicher des talents. Il n'avait pas gagné, mais il avait décroché un contrat pour une tournée avec un groupe de danseurs style Chippendales. D'après les rumeurs, il engrangeait pas mal de fric. Évidemment, on lui glissait des billets dans des endroits bizarres, mais un coup de désinfectant suffisait sans doute à arranger ça. Après tout, l'argent n'a pas d'odeur.

J'ai raccroché et mis Diesel au courant pour le cadavre dans la Cadillac.

— Est-ce que Morelli a précisé si le macchabée avait un truc étrange ?

— Genre ?

— Lou a ses petites manies. Il aime briser la nuque de ses victimes proprement. Il déteste tacher ses vêtements avec du sang. Il utilise une technique chinoise très ancienne que seuls quelques gars maîtrisent. D'après ce qu'on dit, pour y arriver, il faut être né avec la *patte de dragon*.

— C'est quoi encore, ce truc ?

— Lou est capable de canaliser l'énergie dans ses mains puis de s'en servir pour marquer la chair de ses victimes. Quand il leur tord le cou, il imprime aussi une empreinte sur leur peau.

J'ai senti le sang quitter mon cerveau, ma vue est devenue trouble, et des cloches ont retenti dans ma tête.

Diesel a posé la main sur ma nuque.

— Respire.

La chaleur s'est répandue du bout de mes doigts à mes orteils, en électrisant tout sur son passage.

— T'es devenue toute pâle et j'ai senti ta tension baisser d'un coup.

— Tu m'as donné trop de détails. J'aurais préféré ne pas connaître l'existence de la patte de dragon.

Diesel a affiché un grand sourire.

— T'es tellement fille.

— Je prends ça comme un compliment.

— Bon, faut que je pionce. On m'a ramené de Moscou hier soir et je suis crevé.

— Où veux-tu que je te dépose ?

— À la maison.

— Tu as une maison ?

— Non, emmène-moi à ton appart. Je dors chez toi.

— Oh non. Non, non, non !

— Laisse tomber, tu ne peux pas me jeter dehors.

— Pas question que tu viennes chez moi, où est-ce que tu dormirais ?

— Avec toi.

— Jamais. Dans tes rêves. Oublie.

— Tu changeras d'avis. De toute façon, c'est ton lit qui m'intéresse, pas ton corps.

— C'est vrai ?

— Non, c'est un gros bobard.

— Sors !

— Chérie, me chasser de ta voiture n'y changera rien.

J'ai pointé le doigt, bras tendu :

— Dehors !

Diesel est sorti de la Jeep.

— Tu veux que j'emmène le singe ?

— Oui.

Carl a bondi du siège arrière et a atterri sur l'épaule de Diesel. Je me doutais que j'allais les retrouver tous les deux dans mon appart quand je rentrerais le soir. Au moins, je ne devrais pas les y conduire. La victoire était maigre ; mais ce n'était pas une défaite. J'ai redémarré et, dans le rétroviseur, j'ai vu Carl dresser bien haut son doigt favori.

Quand j'ai tourné au carrefour suivant, les remords m'ont envahie. J'ai poussé un soupir. Je ne pouvais pas abandonner l'animal. J'ai fait demi-tour pour aller récupérer Carl. Ils avaient tous les deux disparu.

Envolés. *Pouf !*

CHAPITRE 4

Quarante minutes et douze feux rouges plus tard, je m'arrêtais devant l'agence.

— T'as l'air paumée, a bondi Lula. Complètement à la ramasse.

— Tu te souviens de Diesel ? Eh bien, il est de retour.

— À ta place, je péterais le feu, alors. Pas de quoi tirer une tronche pareille.

— Ce type n'est pas normal, Lula.

— Je sais. Il était au premier rang quand Dieu a distribué les qualités. J'parie que son outil est surdimensionné.

J'avais déjà assez de problèmes pour ne pas m'attarder sur l'outil de Diesel. Il me manquait cinquante dollars pour payer mon loyer, ma mère m'attendait pour le dîner, et j'avais un primate sur les bras.

— Je suis dans une impasse avec le dossier de Martin Munch. Je crois que j'ai besoin de changer d'air, je vais partir à la recherche d'un des deux nouveaux types.

— Je pourrais te filer un coup de main, a proposé Lula. Tant que je ne dois pas courir après un mec, vu que j'ai mes escarpins à talons. Je ne cours pas de marathon avec ça. Je vote pour la technique du coup de pied bien envoyé et des menottes.

— Ça me va.

Même si je portais des baskets, je n'avais pas non plus envie de courser des malfrats.

— Où est le singe ? Tu ne l'as plus ?

— Il est parti avec Diesel.

— Il a du bol, ce macaque. Ça ne me dérangerait pas de me barrer en tête à tête avec ce beau gosse.

J'ai sorti le dossier de mon sac.

— Denny Guzzi habite dans un appartement sur Laurel Street.

— Pas terrible, comme quartier.

— Guzzi a sûrement cambriolé quelques magasins pour améliorer son train de vie.

— Plutôt pour s'acheter de la came, est intervenue Connie.

— Oh la mauvaise langue, lui a reproché Lula. Tu le juges sans connaître les circonstances. Il avait peut-être une très bonne raison : sa maman était peut-être malade et avait besoin de médocs.

Connie n'avait pas l'air convaincue.

— Tu braquerais une boutique si ta mère avait besoin de médicaments, toi ?

— Non, tu sais très bien que j'ai toujours été droit dans mes bottes, lui a rappelé Lula. J'avais une formation. Un boulot honnête.

— Tu étais pute.

— Exactement.

Lula a ouvert un tiroir de classement et en a sorti son sac à main qu'elle s'est mise à fouiller, dans l'espoir de retrouver ses clés.

— J'vais conduire, m'a-t-elle annoncé, ta bagnole est sûrement pleine de crottes de singe.

Lula roulait dans une Firebird rouge à la sono trafiquée. Sa radio était réglée sur une station de rap et, quand nous sommes arrivées chez Guzzi sur Laurel Street, j'avais peur que les vibrations des basses n'aient déchaussé mes molaires. Lula s'est garée, et nous sommes sorties pour examiner l'immeuble. À l'origine, il devait être en brique jaune. Chaque centimètre carré de façade était recouvert de graffitis.

— Voilà un bon exemple de street art, a décrété Lula. Denny Guzzi est probablement un type très sensible.

Je l'ai regardée.

— C'est des tags. C'est juste une bande de losers qui ont marqué leur territoire.

— Peut-être, mais ils ont trouvé un mode d'expression qui leur convient. Mon point de vue est meilleur que le tien : j'ai suivi des cours du soir en pensée positive. Je vois le verre à moitié plein, alors que ton pauvre cul est toujours coincé au pays du verre à moitié vide. Je suis prête à accorder aux gens le bénéfice du doute, alors que toi t'as que le doute et jamais le bénéfice.

J'ai ouvert la porte d'entrée et j'ai progressé dans le couloir mal éclairé.

— Ton verre n'était pas à moitié plein quand tu as vu mon singe.

— Il m'a prise par surprise. Et puis, les animaux, ça compte pas.

Des boîtes aux lettres étaient alignées sur un mur. Douze au total. Pas un seul nom dessus. Pas d'ascenseur. Trois étages et quatre appartements chaque fois. L'immeuble n'était pas grand. Les apparts étaient probablement des studios avec kitchenette. Denny Guzzi habitait au 3B.

Nous avons gravi deux volées de marches et j'ai collé mon oreille contre la porte en question. Elle était en bois, sans judas. Le vernis était craquelé et couvert de taches. La zone autour de la poignée était crasseuse. J'entendais une télé ronronner à l'intérieur. Lula s'est placée d'un côté et moi de l'autre. J'ai frappé.

— Quoi ? a crié quelqu'un depuis l'appart.

C'était une voix d'homme, sans doute Guzzi.

— C'est Lula, mon cœur. J'ai un truc pour toi, chéri. Ouvre.

— Va te faire foutre.

— Ça doit être un homme avec de hautes valeurs morales, m'a chuchoté

Lula.

J'ai levé les yeux au ciel et j'ai de nouveau frappé. Pas de réponse.

— Hum, a ajouté Lula. Tu vas devoir enfoncer la porte.

Je ne maîtrisais pas cette compétence. Les hommes de ma vie pouvaient détruire une serrure d'une simple pression du talon ; moi j'étais juste capable de rayer la peinture.

— Agence de cautionnement judiciaire. Ouvrez la porte.

Par-dessus le bourdonnement de la télévision, nous avons reconnu le cliquetis d'un fusil de chasse. L'imbécile planqué à l'intérieur a percé un trou de soixante centimètres de diamètre dans sa porte.

Nous nous sommes penchées et avons regardé par le trou : Denny Guzzi, installé dans un fauteuil, les pieds posés sur des casiers de bières, pointait son fusil vers l'entrée.

— C'était quoi ça, bordel ? lui a hurlé Lula. Vous êtes malade ou quoi ? On ne tire pas sur les gens comme ça ! Alors que j'avais été super gentille avec vous, j'veus ai lancé une invitation et tout. C'est pas des façons de traiter une femme !

Guzzi a armé le fusil, a visé, et Lula et moi, nous nous sommes écartées de la porte. *Boum !* Un pan de placo du mur du couloir a volé en éclats. J'ai regardé Lula : elle était assise sur les fesses et tenait en main un de ses escarpins. Elle était en rogne, les yeux plissés.

— Ce fils de pute ! Ce gros porc a bousillé le talon de mes fausses Louboutin. C'est terminé. Fini, d'être charitable. Il va payer. Il va crever !

Lula s'est redressée, a sorti de son sac à main son Glock en nickel et a tiré une dizaine de coups dans la porte.

— Putain, Lula ! Tu peux pas tirer comme ça.

— Bien sûr que si ! J'ai encore plein de munitions dans mon sac.

— Si tu le tues, ça fera des montagnes de paperasse.

Lula a arrêté de tirer.

— Je déteste la paperasse.

Bam ! Un nouveau tir de Guzzi a traversé la porte. Nous avons filé par l'escalier. Arrivées au deuxième palier, Lula a trébuché à cause de son escarpin cassé. Elle s'est écroulée sur moi et nous avons dévalé la dernière volée de marches la tête en avant. Nous avons atterri les quatre fers en l'air dans le couloir cradingue et nous avons repris notre souffle.

— Bon, ben, ça, c'est fait, ai-je conclu.

Et ce n'était pas une première.

— Faut que j'aille chez Macy's. Les chaussures sont en soldes. J'ai un rendez-vous capital ce soir, et il me faut de nouvelles chaussures sexy.

Je me suis mise debout et j'ai boité jusqu'au trottoir où deux crados en pantalons baggy avec des tatouages à la place de T-shirts essayaient de forcer la portière de la Firebird.

— Écartez-vous de mon bébé ! leur a crié Lula avant d'ouvrir le feu.

— Arrête de tirer. Tu ne peux pas les tuer, eux non plus.

— T'as trop de règles, ma jolie. À t'entendre, je ne peux tuer personne.

Les deux types, qui s'étaient mis à l'abri derrière la Firebird, ont relevé la tête.

— Espèce de cinglée. On allait juste voler ta caisse. C'est pas un drame. Tu gares ta bagnole ici, elle se fait voler. Tout le monde sait ça.

— Je viens de casser le talon de mes fausses Louboutin, j'suis pas d'humeur. Je vous donne deux secondes pour devenir invisibles puis je vous tire une balle dans le cul.

Les deux types ont relevé leurs pantalons et se sont éloignés en titubant dans leurs baskets sans lacets qui semblaient trop grandes pour leurs corps d'allumettes.

— Je me demande comment ils arrivent à marcher avec ces frocs sans ceintures et leurs pompes pas attachées, a observé Lula.

Venant d'une femme qui portait des talons aiguilles de douze centimètres et une robe plus moulante qu'un préservatif, le commentaire était étonnant.

Lula a examiné sa voiture pour être sûre qu'elle n'était pas rayée et nous sommes mises en route vers l'agence.

— C'est quoi, ce rendez-vous ce soir ?

— Discussion avec Tank à propos de notre mariage. On ne peut pas l'organiser en juin, faute de temps, vu que Tank doit se commander un smoking sur mesure et tout, alors je me dis qu'un mariage pour Noël, ça serait pas mal.

— Tank veut se marier à Noël ?

— Difficile de savoir. Il ne dit rien. Il se met à transpirer dès que j'aborde le sujet. J'te jure, parfois, je me demande si j'ai envie de passer l'éternité avec un type qui sue comme ça. Il va coller sa transpi sur ma robe de mariée, je vais devoir la traiter avec un produit imperméabilisant avant de la mettre. Et si on danse, je devrai enfiler un imper.

— Tank danse parfois ?

— J'sais pas. Je l'ai inscrit à des cours.

— Pas étonnant qu'il transpire.

Lula s'est garée devant l'agence.

— Préviens Connie que j'ai une urgence shopping. Je serai là demain.

J'ai salué Lula et je suis entrée voir Connie.

— Tu as intercepté des infos intéressantes sur la fréquence de la police à propos du cadavre dans la Cadillac ?

— Pas grand-chose. J'ai entendu l'appel. J'ai d'abord cru que c'était une banale histoire de macchabée dans un coffre puis j'ai surpris une conversation d'un des membres de la police scientifique. Il a expliqué que la nuque de la victime était brisée et qu'il avait deux empreintes de main dans le cou.

Merde. Diesel avait raison.

— Le mort a été identifié ?

— J'ai rien entendu.

J'ai raconté à Connie ce qui s'était passé avec Guzzi et l'urgence

shopping de Lula. J'ai piqué quelques bonbons dans la boîte posée sur son bureau et j'ai appelé Morelli.

— Ouais ?

Quand Morelli avait quitté mon appart le matin à cinq heures trente, il portait un jean et un T-shirt rayé bleu et blanc trop grand de chez Gap. Ses cheveux noirs, qui avaient besoin d'une bonne coupe depuis un mois, étaient encore mouillés de la douche et bouclaient autour de ses oreilles et dans sa nuque. Le souvenir était encore tiède et me faisait un petit effet dans le ventre, ravivé par le son de sa voix.

— Tu pourrais me donner des nouvelles du type dans le coffre ?

— Je te rappelle.

J'avais vidé la moitié de la bonbonnière de Connie quand mon téléphone a enfin sonné.

— On a une identité provisoire : il s'agirait d'Eugène Scanlon, le supérieur direct de Munch. Il était responsable du projet au labo. Ils bossaient sur un truc avec des ions et des aimants.

— Et le propriétaire de la bagnole ?

— C'était la sienne.

— Des suspects ?

— Pour le moment, on n'a que Munch. Personnellement, je le vois mal briser la nuque de Scanlon. Munch est un gringalet et, d'après ce qu'on sait, il n'a jamais pratiqué les arts martiaux. Il a bien frappé Scanlon au visage avec une tasse à café, c'est dans le dossier, mais à mon humble avis, s'il avait voulu le tuer, il l'aurait flingué.

— Rien d'autre ?

— Si, mais vaut mieux que tu ne le saches pas.

— Les empreintes de main dans son cou ? Connie en a entendu parler sur la fréquence de police.

— Le légiste ne sait pas ce qui a pu causer une brûlure pareille. Il pense qu'il s'agit sans doute de torture.

— À propos de torture, nous sommes censés dîner chez mes parents ce soir.

— Je vais devoir décliner. Mon frère Anthony s'est encore fait jeter de chez lui et il crèche chez moi pour quelques jours. Il a le moral dans les chaussettes, alors je lui ai promis d'aller au bowling avec lui.

— Tu blagues, j'espère !

— La dernière fois que sa femme l'a viré, il n'a pas dessoûlé pendant six jours et il s'est fait arrêter pour tentative de corruption sur une de nos agentes chargées de la circulation à cheval, Shaneeka Brown. Anthony a prétendu qu'il voulait juste qu'elle le ramène chez lui. Il a raconté que la porte de l'écurie était ouverte, que le cheval mangeait tranquillement de l'herbe et n'attendait qu'une chose : qu'on lui monte dessus.

À part Joe, les hommes de la famille Morelli sont tous alcoolos,

bagarreurs, menteurs et joueurs. Ils passent leur temps à tromper leurs femmes. En dehors de ces légers défauts de fabrication, ils sont aussi super craquants, charmeurs et ont un don pour épouser des femmes qui les supportent.

— Enfin, bref, j'ai promis à ma mère de veiller sur Anthony jusqu'à ce que sa femme accepte de le reprendre.

— Pourquoi est-ce qu'elle l'a mis à la porte ?

— Sans doute à cause de cette histoire de cheval.

— Tu ferais peut-être bien de l'emmener chez un vétérinaire.

— Je vais ajouter ça à la liste de chouettes trucs à faire. Bon, faut que je file.

— Le mort s'appelle Eugène Scanlon, ai-je répété à Connie. C'est le superviseur de Munch. Celui qu'il a tabassé avec la tasse à café. Si on creusait les infos sur Scanlon, on arriverait peut-être à Munch.

Connie a encodé le nom du défunt dans son ordinateur et, vingt minutes plus tard, j'avais sept pages d'informations.

— Je peux creuser plus profond, seulement cela prendra un jour ou deux.

— C'est un bon début, merci.

Je suis retournée chez moi et j'ai poussé un gros soupir en voyant la moto de Diesel sur le parking. Je l'aimais bien, d'accord, mais il entraînait toujours les problèmes en cascade. En plus, je ne savais même pas qui il était vraiment. Si ça se trouvait, il était fou. À côté de lui, Ranger avait l'air normal. Ça vous donne une idée.

J'ai pas pris l'ascenseur, préférant grimper l'escalier, histoire de compenser les donuts que j'avais engloutis. Je me suis arrêtée un moment devant ma porte et j'ai tendu l'oreille. La télé était allumée. Deuxième soupir. J'ai introduit la clé dans la serrure et je suis tombée sur Diesel et Carl, installés côte à côte sur le canapé devant un film de guerre. Des types mouraient dans tous les coins de l'écran, des bras et des jambes étaient arrachés par des explosions, du sang et des tripes se répandaient partout.

— C'est dégoûtant. Qu'est-ce que vous regardez ? Je ne vois pas l'intérêt de ce genre de film.

— C'est un truc de mecs.

— C'est aussi un truc de singe, apparemment.

Diesel a coupé la télé.

— Ouais, les mecs et leurs cousins ont beaucoup de points communs.

— Tu avais raison au sujet des empreintes de main sur la peau. La victime s'appelle Eugène Scanlon, c'était le patron de Munch. La Cadillac était sa bagnole.

J'ai tendu à Diesel les sept pages que Connie m'avait imprimées.

— Voici des infos sur feu Scanlon.

Diesel a parcouru les pages et me les a rendues.

— Cinquante-six ans. Vivait seul. Pas de casier. Quelques problèmes de crédits. Originaire de Baltimore. Diplômé d'une petite université, il défend

son doctorat à Stanford. Y a rien sur l'objet de ses recherches.

— Connie continue à fouiner.

— J'aimerais bien retourner chez lui, mais ça va grouiller de flics pendant quelques heures encore. On fera une expédition ce soir.

— Tu feras une expédition ce soir.

— Nous irons tous les deux.

— Tu peux pas m'obliger.

— Bien sûr que si.

— Tu me fais pas peur. Je sais que tu me ferais jamais de mal.

— C'est vrai, mais j'ai d'autres méthodes que la douleur.

— La magie ?

— Les muscles.

— Tu me forcerais à t'accompagner ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Allez, c'est plus marrant quand t'es là. Et puis Lou me repère plus difficilement.

— Laisse-moi deviner. C'est encore une histoire de poussière cosmique, c'est ça ? Nos poussières se mélangent et Lou ne s'y retrouve plus.

Carl m'a adressé un doigt d'honneur.

— Mon cousin poilu en a marre d'entendre parler de poussière cosmique. Le sujet est clos.

— Alors explique-moi comment Lou te repère.

— C'est pas compliqué. Tu vois, parfois tu rentres dans une pièce et t'as l'impression zarbi que t'es pas toute seule ? Ou bien tu cherches un type et t'as l'impression qu'il est dans le placard à manteaux, tu ouvres la porte et il y est. C'est comme ça... sauf que Lou et moi, on a développé cette technique à un niveau supérieur.

— Et qu'est-ce que ma présence change pour Lou ?

— Quand je suis avec toi, l'alchimie est différente. Mon empreinte sensorielle est moins facilement repérable. Enfin, c'est la théorie. On m'a dit que ça avait rapport avec l'attraction sexuelle et la dilatation des vaisseaux sanguins. Y a pas que les veines et les artères, d'ailleurs.

Je n'avais jamais vu le système sanguin de Diesel dilaté à fond. J'avais l'impression que ça devait être un fameux spectacle. Rien que l'idée me fichait la frousse.

— Tant qu'ils ne se dilatent pas trop, ai-je dit.

— Tu ne sais pas ce que tu rates.

— De toute façon, je ne peux pas t'accompagner. J'ai promis à ma mère que je viendrais dîner.

— Tu me cachais ça ? On dînera chez tes parents puis on ira ensuite examiner l'appart de Scanlon.

L'histoire se répétait. Diesel avait raison, il n'avait pas besoin de recourir à la force pour parvenir à ses fins.

CHAPITRE 5

Rôti, spaghettis sauce tomate, poulet rôti, kietbasa, choucroute, pain de viande, minestrone, manicotti farcis, jambon cuit, côtelettes de porc à la compote de pommes, lasagnes, goulash, chou farci et purée de pommes de terre. Ces plats punctuaient les repas depuis ma naissance, croisant mes gènes hongrois et italiens, unissant pour l'éternité nourriture et amour familial.

Chez mes parents, le dîner était toujours servi à six heures et à la table de la salle à manger, mais il était surtout délicieux. Ma mère déplorait que mon mode de vie actuel ne soit pas aussi bien réglé. Livrée à moi-même, je mangeais debout devant l'évier de la cuisine, et mon savoir-faire culinaire se limitait à la combinaison de deux ingrédients de base : le beurre de cacahuètes et le pain blanc.

Mes parents vivaient dans le quartier de Chambersbourg, à Trenton. Leur maison, aussi petite qu'étroite, était collée entre celles des voisins, qui ne se distinguaient que par la couleur des façades. Un jardin minuscule s'étendait devant, un autre à peine plus long derrière et, entre les deux, un petit hall d'entrée derrière la porte, un salon, une salle à manger, une cuisine. À l'étage, trois chambrettes et une salle de bains sans luxe, mais avec une fenêtre qui donne sur le toit de la cuisine. Cette ouverture était ma sortie de secours pendant tout le lycée quand j'étais cloîtrée à la maison. Ce qui arrivait très souvent.

Nous étions tous assis autour de la table – Diesel, Carl, ma mère, mon père et ma mamie Mazur. Elle s'était installée chez mes parents quand papy Mazur s'était offert un aller simple pour le parc d'attractions dans les nuages. Mamie achetait ses vêtements chez Gap, ses baskets en soldes et ses laxatifs au supermarché. Elle avait des cheveux gris coupés court et une peau flasque.

— C'est agréable, a-t-elle observé en posant les haricots verts sur la table et en prenant place juste en face de moi. On dirait que c'est la fête. Je me souviens à peine de la dernière fois où Diesel est venu manger. J'ai l'impression que c'était il y a des siècles. En tout cas, c'est toujours un plaisir d'avoir un bel homme à la maison.

Mon père s'est arrêté net de se servir du rôti, les lèvres serrées, les yeux fixés sur le grand couteau comme s'il envisageait de découper autre chose que le bœuf. Il a marmonné quelques mots inintelligibles, son teint a repris sa couleur habituelle, et il est passé à la purée de pommes de terre. Ce genre de pause se produisait au moins cinq fois par dîner. Mon père avait du mal à

soutenir sa belle-mère.

J'étais assise à la gauche de mon paternel, et Diesel était à côté de moi. Ma grand-mère était à la droite de mon père, et Carl était à côté d'elle. Ma mère était à l'autre bout de la table. Quand il a levé la tête à la recherche de sauce, mon père a enfin remarqué la présence de l'animal.

Les enfants de ma sœur Valérie venaient régulièrement chez mes parents et, question taille, le singe était dans la même catégorie. Carl était installé sur le rehausseur de ma nièce, une serviette blanche nouée autour du cou.

— Il y a un singe à table, a signalé mon père.

Ma mère a regardé son mari, puis Carl, avant d'avaler son verre, que je soupçonnais être non pas de l'Ice Tea comme elle le prétendait, mais du whisky sec.

Mamie a resservi des haricots verts et de la compote de pommes au primate.

— Stéphanie baby-sitte ce petit bonhomme, a-t-elle expliqué à mon père. Il s'appelle Carl.

Le singe était concentré sur ses haricots. Il en a pris un, l'a reniflé et l'a mangé.

— Tu veux du rôti ? lui a demandé mamie.

L'animal a haussé les épaules.

Mamie a posé une tranche de rôti dans l'assiette de Carl et a ajouté de la purée. Ses yeux se sont alors mis à briller. Il en a pris une poignée qu'il a enfournée dans sa bouche.

— On ne mange pas la purée avec ses doigts, l'a sermonné mamie.

Carl s'est arrêté de manger et a regardé autour de lui, l'air interloqué. Il a retroussé ses lèvres et a décoché un sourire forcé à mamie.

— On se sert d'une fourchette, a-t-elle expliqué en montrant l'ustensile.

Carl a examiné ses couverts. Il a reniflé sa fourchette et a touché une dent de ses doigts maigrichons. Mamie a pris une fourchetée de pommes de terre et l'a enfournée à son tour.

— Miam, a-t-elle fait. Bonnes patates.

Carl a planté sa fourchette dans sa purée, l'a portée vers sa bouche et le contenu a glissé par terre.

— *Hiiiiiii*, a-t-il hurlé.

— C'est pas grave, l'a rassuré mamie. Ça m'arrive tout le temps.

La seconde tentative a abouti au même résultat.

— Tu devrais peut-être laisser tomber la purée.

Carl est resté bouche bée, les yeux écarquillés, et a fait non de la tête. Il voulait ses pommes de terre. Avec énormément de précautions, il a porté la fourchette bien chargée à ses lèvres et, à la dernière minute... nouveau désastre. Carl a lancé ses couverts à l'autre bout de la pièce, a sauté sur la table et s'est enfui avec le plat de purée.

Tout le monde a poussé des exclamations, sauf Diesel qui, visiblement, gardait son calme même quand un de ses cousins poilus piquait les pommes

de terre à table.

Il a reculé sa chaise et s'est levé :

— Je m'en charge.

Un moment plus tard, il est revenu avec Carl et le plat de purée vide.

— Qui aurait imaginé qu'un singe était capable d'avalé autant de patates ? a fait remarquer mamie.

Carl lui a tiré la langue, a émis un « *frlplplp* ! » avant de pointer son majeur vers le plafond.

Mamie lui a répondu avec le même geste, ma mère a avalé une nouvelle gorgée du liquide indéfini. Mon père avait la tête penchée sur sa nourriture, mais il m'a semblé qu'il souriait.

— Carl a besoin de réfléchir un peu, ai-je annoncé à Diesel. Mets-le à l'écart dans la salle de bains.

Mamie a regardé Diesel quitter la pièce.

— Il est grand. Et il est vraiment mignon. En plus, il sait s'y prendre avec les singes.

Il était presque huit heures quand j'ai fini d'aider ma mère avec la vaisselle. Diesel était dans le salon en compagnie de mon père, affalé dans un fauteuil devant un match. Le singe était toujours dans la salle de bains.

— Il est l'heure d'y aller, ai-je lancé. Si on reste encore, je vais reprendre du gâteau renversé à l'ananas.

— Ce serait grave ?

— Ça le sera demain quand je n'arriverai pas à boutonner mon jean.

Diesel a souri en regardant ma silhouette. Son expression indiquait clairement que cela ne le dérangerait pas que je n'arrive pas à boutonner mon pantalon.

— Quelqu'un doit aller chercher Carl.

Diesel s'est levé péniblement de son fauteuil.

— C'est moi qui m'y colle, j'imagine.

Il est monté à l'étage et a crié :

— Y a un problème.

Je l'ai rejoint devant la porte de la salle de bains. La pièce était vide.

— Où est Carl ?

— Je ne sais pas. La fenêtre est ouverte. Elle était fermée quand je l'ai amené ici.

J'ai regardé le jardin et le toit. Pas de Carl.

— Je faisais le mur par ici quand j'étais au lycée. Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

— On va chez Scanlon.

— Et Carl ?

— C'est la vie !

— Tu pourrais peut-être le pister. Chercher son ectoplasme ou un truc du genre. Suivre son empreinte sensorielle.

— Désolé, les singes, c'est pas mon rayon.

— Super. Génial.

J'ai levé les bras au ciel et je suis redescendue, furibarde.

— Ne m'aide surtout pas. J'ai pas besoin de toi, de toute façon. Je vais le retrouver moi-même.

Diesel m'a suivie.

— J'ai pas dit que je ne voulais pas t'aider, j'ai juste dit que je ne pouvais pas me mettre au diapason d'un ectoplasme de singe.

Je me suis arrêtée à la porte pour annoncer à la cantonade que je partais.

— Merci pour le dîner !

Ma mère m'a rejointe avec un sac de restes.

— Pour ton déjeuner.

Mamie l'accompagnait.

— Où est Carl ?

— Il est parti en premier. Nous allons le rejoindre.

Nous avons fait le tour du bloc au ralenti. Pas de trace de Carl. Nous nous sommes garés et nous avons patrouillé à pied. Toujours pas de Carl en vue.

— Tu sens quelque chose ? ai-je demandé à Diesel.

— Ouais, je sens que j'en ai marre de chercher un macaque farceur.

— Je culpabilise. Susan me l'a confié jusqu'à son retour.

— Chérie, Susan ne reviendra jamais. Elle s'est juste débarrassée de son singe.

— Tu n'en sais rien.

— C'est vrai. Je me mettais simplement à la place de Susan.

Diesel a passé un bras autour de mes épaules et m'a attirée contre lui.

— Voici ce que je te propose. Tu viens fouiller l'appart de Scanlon avec moi, je reviendrai chercher Carl demain matin.

— Marché conclu.

D'après l'adresse dénichée par Connie, Scanlon habitait au 2206, Niley Circle, à Hamilton. Je connaissais le coin. Le bâtiment faisait partie d'un grand complexe de maisons en copropriété. Je me suis garée dans le parking, nous sommes sortis et avons examiné les étroites façades que nous avons sous les yeux. Celle de Scanlon était facile à repérer : l'entrée était scellée par de la rubalise de police.

Diesel a arraché le ruban et a ouvert la porte.

— Comment t'as fait ça ? Comment t'as fait pour simplement tourner la poignée et ouvrir ?

— Je ne sais pas, c'est un don. Je peux tirer la chasse sans jamais toucher le petit levier.

— C'est vrai ?

Diesel m'a souri.

— Tu es tellement naïve.

Je lui ai jeté un regard noir.

— T'es un salaud.

— T'inquiète, a lâché Diesel en plantant un baiser sur ma tête, c'est mignon.

Nous étions dans un petit hall obscur. Il devait donc y avoir des escaliers quelque part pour accéder à l'étage et puis aussi des meubles, une cuisine et tout ce qu'on trouve normalement dans une baraque. Malheureusement, je ne voyais rien de tout ça parce qu'il faisait noir comme dans un four. J'ai senti Diesel s'éloigner et avancer.

— Tu vois où tu vas ?

— Oui, pas toi ?

J'ai soupiré.

— Non.

J'ai fait quelques pas et j'ai trébuché sur un objet encombrant. Diesel a traversé la pièce et m'a remise debout.

— Reste là, ne bouge plus et laisse-moi explorer.

Je l'ai entendu fouiller la maison pendant une éternité et un jour. Mes yeux se sont suffisamment accoutumés à l'absence de lumière pour que je distingue quelques formes, mais aucun détail. De temps en temps, je voyais la lueur d'une lampe de poche qui s'éteignait après quelques instants. Diesel voyait dans le noir, mais pas parfaitement.

— Je m'ennuie.

— J'ai presque fini.

— Tu trouves des trucs utiles ?

— Il avait l'intention de quitter le pays. Sa valise est prête, son passeport est sur le bureau. Je ne trouve ni billets ni itinéraire de voyage. Il y a des câbles d'ordinateur, mais pas de machine. Lou est venu ici. Je sens son odeur partout.

— La police scientifique a peut-être emporté l'ordi.

— C'est possible. Ou c'est Lou.

Une main posée au creux de mes reins, Diesel m'a guidée vers la porte d'entrée. Nous avons vaguement essayé de remettre en place la rubalise. Comme elle ne collait plus, nous avons laissé tomber et sommes revenus à la voiture.

Mon téléphone a sonné à mi-chemin. C'était mamie Mazur.

— Carl est là. Je suis allée répondre à la sonnette et je l'ai trouvé sur le porche, l'air tout penaud.

— Où est-il, maintenant ?

— Dans la cuisine, il mange des gâteaux.

— J'arrive.

Trente minutes plus tard, Diesel est entré dans mon appart, a foncé sur canapé et a allumé la télé pour regarder un match. Carl l'a suivi.

— Fais comme chez toi, ai-je lancé à Diesel.

— Je vais faire comme si ta remarque n'était pas sarcastique, OK ?
J'imagine que t'as rien de bon à grignoter ?

Je lui ai apporté un paquet de Doritos et un pot de sauce piquante. J'ai pris une chips pour Rex et je l'ai glissé dans sa cage avec une minicarotte. J'ai rangé dans le frigo les restes que ma mère m'avait donnés et j'ai annoncé :

— Je vais me coucher. Seule. Et je voudrais me réveiller seule.

— *No problemo.*

Puis j'ai ajouté à l'attention de Carl :

— Et toi, sois sage.

Le singe a levé les paumes en l'air et a haussé les épaules.

CHAPITRE 6

Au réveil, un bras musclé pesait sur ma poitrine. Diesel. Je savais que mon canapé était trop petit pour lui et qu'il n'était pas du genre à dormir à la dure sur le plancher. J'avais donc pris la précaution de me coucher habillée, avec un T-shirt et un short de sport.

Diesel a bougé, a ouvert un seul œil et marmonné :

— Café...

Je me suis échappée de sous son bras, j'ai roulé au bas du lit, j'ai enjambé les vêtements abandonnés sur le sol, y compris un caleçon vert d'eau avec des palmiers et des danseuses hawaïennes. Après être passée aux toilettes, j'ai filé au salon, où Carl regardait le journal télévisé. J'ai mis le café en route et j'ai nourri Rex. Je ne savais pas trop ce que mangeait un singe, alors j'ai tendu à Carl une boîte de Froot Loops. Diesel a débarqué dans la cuisine et s'est servi un café.

— Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

— Carl mange les céréales, ce qui nous laisse les restes d'hier, du beurre de cacahuètes, des croquettes pour hamster et un demi-bocal de sauce piquante. Apparemment, tu as fini toutes les chips.

— J'ai partagé avec Carl.

Diesel a sorti les restes du frigo et les a jetés sur le plan de travail. Rôti, sauce, haricots verts. Pas de purée. Il a tout mis sur une assiette et l'a glissée au micro-ondes.

— Il y en a assez pour deux.

J'ai bu une gorgée de café.

— Je passe mon tour.

Diesel a attaqué la montagne de nourriture et a tout englouti.

— C'est pas juste. Tu t'empiffres à longueur de journée, pourquoi t'es pas gros ?

— J'ai un très bon métabolisme et une vie saine.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

— J'avais l'intention de glander.

— Avec ton cousin sous-évolué ?

— Ouais.

Carl a levé un pouce reconnaissant.

— Eh bien, moi, je bosse. Je vais prendre une douche puis coffrer un sale type.

— Fais-toi plaisir. Si t'as une piste concernant Munch, tu me fais signe.

Quand je suis arrivée à l'agence, Lula était sur le canapé. Elle portait un jogging rose, des baskets et tenait une boîte de mouchoirs en main. Elle n'était pas maquillée, et ses cheveux ressemblaient à un croisement entre un nid de rat et un canari explosé.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis en train de crever, voilà ce qu'il y a. J'ai de nouveau la grippe. Quand je me suis réveillée ce matin, j'arrêtais pas d'éternuer. Et mes yeux sont tout gonflés. Et je me sens hyper mal.

— C'est peut-être une allergie.

— J'ai pas d'allergie. J'ai jamais été allergique à rien.

— Comment ça s'est passé avec Tank, hier soir ? Vous avez fixé une nouvelle date pour la noce ?

— J'ai décidé que le 1^{er} décembre, c'est une bonne date : on se rappellera plus facilement notre anniversaire de mariage.

— Et Tank est d'accord ?

— Ouais. Il avait les yeux fermés quand je lui ai dit, mais je suis presque sûre qu'il écoutait.

Lula a éternué et s'est mouchée.

— Je te jure, ça m'est tombé dessus comme ça. Je faisais des trucs très chaud puis, boum, j'ai rattrapé la grippe.

— Tu es peut-être allergique à Tank, est intervenue Connie.

— Faut que je fasse mon analyse numérologique. Y a un truc qui cloche avec mon karma. Je vais appeler Mademoiselle Gloria. Ça tourne pas rond.

J'ai sorti le dossier Gordo Bollo de mon sac.

— Je vais passer voir ce Bollo. D'après son dossier, il travaille pour Greenblat Produce sur Water Street.

— Je t'accompagne, a annoncé Lula. J'ai entendu parler de Greenblat. C'est un distributeur de fruits, un grossiste. J'pourrais choper une orange ou un pamplemousse pour mon mauvais karma. Et j'appellerai Mademoiselle Gloria depuis la bagnole.

Nous sommes montées dans la Jeep et j'ai emprunté Hamilton Avenue en direction de Broad Street. La capote était relevée, mais les vitres étaient baissées. Nous étions à la fin du mois de septembre, et Trenton profitait d'une dernière vague de douceur.

Lula a sorti son téléphone.

— Allô, ici Lula. Je voudrais parler à Mademoiselle Gloria. C'est pressé. Je suis malade comme un chien et ça doit être mon karma. Je voudrais une analyse numérologique d'urgence, avant de claquer pour de bon.

Lula a raccroché et a replacé son portable dans son sac.

— J'ai horreur d'être malade. Ça ne devrait jamais arriver. Et si on doit vraiment être mal en point de temps en temps, je voudrais au moins qu'il n'y ait pas de morve dans l'affaire.

Je n'avais pas envie qu'elle approfondisse le sujet, j'ai donc allumé la radio, j'ai trouvé une station de rap et j'ai mis le volume à fond. Quand je me suis arrêtée devant Greenblat Produce, Lula s'était lancée dans une critique en bonne et due forme contre mon autoradio.

— Tu peux pas passer du rap sur cet appareil de merde. Y a pas de basse. On dirait que c'est Alvin et les Chipmunks qui chantent et pas Jay-Z. Heureusement, ta caisse sans vitre m'a libéré les sinus. J'arrive de nouveau à respirer. Je ne ressens même plus le besoin d'éternuer.

Greenblat Produce était situé dans un grand entrepôt en béton avec un quai de chargement à l'arrière et un petit bureau aveugle à l'avant. Il contenait quatre tables de travail occupées par des clones de Connie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'a demandé l'une des employées.

— Je cherche Gordo Bollo.

— Et merde, qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Il a oublié de se présenter au tribunal. Je travaille pour son agent de cautionnement, je dois fixer une nouvelle date pour la convocation.

— C'est bon, ça pourrait être pire, a commenté la fausse Connie.

— Waouh, m'a chuchoté Lula, ce mec doit être grave dans la merde s'il a des visiteurs pires que nous.

— Il est à l'arrière, nous a informées la dame. Passez par la porte, là. Il est probablement en train de trier des tomates.

Nous sommes entrées dans l'entrepôt, et j'ai montré à Lula une photo de Gordo.

— Il me dit vraiment quelque chose. Je l'ai déjà vu quelque part. Peut-être que c'était un de mes contacts pro quand je faisais le tapin. Non, attends, c'est pas ça. Rohh, ça va me rendre dingue. Je déteste quand ça m'arrive. Ça y est, j'ai trouvé. Il ressemble à Curly des Trois Stooges. Il a la même tête de boule de bowling et tout. Pas étonnant que sa femme ait divorcé. Qui aurait envie d'être mariée à un type avec une pastèque à la place de la tête ?

— Tu as pris du décongestionnant nasal ?

— J'en ai peut-être pris quelques gouttes ce matin pour raisons médicales.

— Tu ferais mieux de m'attendre dans la bagnole.

— Quoi ? Pas question. Je veux voir le type avec la tête de montgolfière.

— D'accord, mais alors tu la fermes.

— Motus et bouche cousue, promis. Tu vois ce que je fais ? Je verrouille mes lèvres et, regarde, je jette la clé.

Lula a éternué et pété en même temps.

— Oups, excuse-moi. Je croyais que je n'éternuais plus. Heureusement qu'on est dans un entrepôt rempli de fruits pourris.

J'ai fait un pas de géant pour m'éloigner de Lula et j'ai examiné la pièce. J'ai suivi une allée formée par des cageots de salade iceberg, j'ai tourné et j'ai trouvé Bollo occupé à décharger une palette de tomates.

— Gordo Bollo ?

— Qui le demande ?

— À votre avis ? C'est elle qui le demande, est intervenue Lula.

J'ai tendu ma carte à Bollo.

— Je représente votre agent de cautionnement. Vous avez raté votre convocation au tribunal et vous devez fixer une nouvelle date.

— C'est des conneries, cette affaire. Mon pied était coincé sur l'accélérateur.

— Vous avez roulé deux fois sur le type, lui a fait remarquer Lula.

— Ouais, mon pied s'est coincé deux fois. C'était un accident.

— Cela n'a pas d'importance, l'ai-je rassuré. Vous aurez l'occasion d'expliquer tout ça si vous m'accompagnez pour obtenir une nouvelle date.

— J'peux pas venir maintenant. Je bosse.

— Ces tomates ont vraiment l'air bonnes, a remarqué Lula.

Puis elle a de nouveau éternué et pété.

— Bordel, vous venez de lâcher un pet sur les tomates !

— Pas du tout, a protesté Lula. Mes fesses étaient dans l'autre sens.

Elle s'est retournée et a regardé derrière elle.

— Il a dû atterrir sur ces pamplemousses du Guatemala. De toute façon, c'est pas ma faute. J'ai un mauvais karma en ce moment. J'attends un coup de fil de Mademoiselle Gloria.

— Cela ne prendra pas longtemps, ai-je promis à Bollo.

— Je reste ici. Fichez le camp. Foutez-moi la paix.

— Faut que je sorte d'urgence, a décrété Lula. Y a un truc qui me chatouille le nez.

— Va dans la bagnole, j'arrive dans une minute.

— T'es sûre que t'as pas besoin de moi ?

— Certaine !

Bollo s'est remis à trier des tomates.

— Écoutez, la loi vous oblige à vous représenter devant le tribunal et je suis autorisée à recourir à la force si nécessaire.

— Ah ouais ? Ça vous va, ça, comme force ?

Et il m'a jeté une tomate à la figure, qui m'a atteinte en plein front. Je me suis retournée et, *splatch* !, une autre à l'arrière de la tête. Le temps que j'atteigne la porte, j'avais reçu au moins trois autres tomates.

— Oh, oh ! a fait le clone de Connie quand je suis arrivée en titubant dans le bureau. On dirait que vous avez mis Gordo en rogne. Ce gars aurait besoin d'apprendre à gérer sa colère.

— Je reviendrai. Il travaille jusqu'à quelle heure ?

— Quatre heures.

J'ai quitté le bureau et je suis remontée au volant de ma Jeep.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ? a voulu savoir Lula.

— Bollo doit apprendre à gérer sa colère.

— J'irais bien tirer sur sa tête de citrouille de ta part, mais j'attends un coup de fil de Mademoiselle Gloria.

J'ai quitté le parking et je roulais sur Broad Avenue quand miss Gloria a rappelé Lula.

— Ouais ? Hum... hum, hum... hum. Hum, hum.

— Alors ? lui ai-je demandé quand elle a raccroché.

— C'est mes lunes. Elle a fait mon analyse numérologique, le résultat n'était pas bon alors elle m'a tracé mon profil lunaire et voilà : mes lunes sont complètement pourries.

— Et ?

— Je dois attendre que ça passe. Je dois faire hyper gaffe, ne prendre aucune décision importante parce que ça pourrait changer ma vie et je risquerais de me planter.

— À cause de tes lunes ?

— Ouais, et un truc immense va me tomber dessus, mais la réception n'était pas terrible alors j'ai pas tout compris.

Je me suis garée devant l'agence et j'ai suivi Lula à l'intérieur.

— Oh, mon Dieu, a lâché Connie, qu'est-ce qui s'est passé ? C'est du sang ?

— Non, de la tomate.

— Gordo Bollo fait de la résistance, a rigolé Lula.

— Il nous faudrait des menottes, une bombe lacrymo et un Taser, ai-je demandé à Connie.

— T'en as plus ?

— Elle a tout perdu, est intervenue Lula. On lui a volé son sac au centre commercial la semaine dernière. J'étais avec elle. On mangeait une pizza, tranquilles, puis, tout à coup, son sac s'était évaporé. Heureusement, elle avait payé la pizza et son portefeuille était dans sa poche, sinon, *bye bye* les cartes de crédit.

— J'ai tout ce qu'il te faut, Steph, m'a rassurée Connie.

J'ai empoché l'équipement et je suis ressortie sous le soleil de l'après-midi. Une Porsche Turbo noire s'est arrêtée derrière ma Jeep et Ranger s'est penché par-dessus le volant.

— *Baby !* a-t-il déclaré en souriant presque.

Ranger s'habille en noir. Le reste est plutôt dans les nuances de brun. Des cheveux brun foncé soyeux, une belle couleur café au lait, des yeux noisette souvent cachés derrière des lunettes de soleil miroir. Il a deux mois de plus que moi mais des années de plus d'expérience. Il est expert en sécurité et possède Rangeman, une société de services de protection installée en centre-ville.

— C'est de la tomate, ai-je précisé.

— Tu as besoin d'un coup de main ?

— Non, t'es un chou.

— Diesel est de retour.

— Comment tu le sais ?

— Quand je me suis réveillé ce matin, j'avais la migraine, m'a expliqué

Ranger en retirant un morceau de tomate collé dans mes cheveux. D'après ce qu'on dit, tu cours après Munch, qui cherche du baryum pur. Et il est prêt à payer le prix fort. Quelques revendeurs écoulent ce genre de marchandise. Solomon Cuddles et Doc Weiner, par exemple. Si tu surveilles un de ces types, tu tomberas peut-être sur Munch. Cuddles, tu le trouveras au centre commercial, quelque part entre la bouffe et la boutique Gap. Weiner gère ses affaires depuis le Sky Social Club sur Stark. N'y va pas seule. Mieux encore : n'y va pas du tout.

— Pourquoi est-ce que Munch veut du baryum ?

— Aucune idée. On l'utilise couramment pour produire des rayons X, il sert aussi à fabriquer certains supraconducteurs. Il doit avoir d'autres usages, mais, désolé, je ne suis pas expert en baryum.

Un 4 × 4 noir rutilant s'est arrêté derrière la Porsche de Ranger. Tank, en treillis noir de chez Rangeman, était au volant. Hal occupait le siège passager.

— Je dois y aller, m'a lancé Ranger. Essaie de ne pas trop coller aux basques de Diesel. Il a quelques ennemis dangereux. J'ai pas envie que tu te manges une balle perdue.

CHAPITRE 7

Diesel a ouvert la porte de mon appartement avant que j'aie pu introduire ma clé dans la serrure.

— Tu as senti mon empreinte sensorielle approcher ? lui ai-je demandé.

— Non, je regardais par la fenêtre et je t'ai vue ranger ta Jeep sur le parking. C'est quoi, ces tomates ?

— Un fugitif qui n'a pas voulu coopérer. J'ai essayé de l'arrêter dans un entrepôt de fruits et légumes.

— Avec un peu de mayonnaise, je pourrais te manger pour le déjeuner. À ce propos : le frigo est vide.

— C'est parce que vous avez tout mangé, toi et ton singe.

— Hé, c'est pas *mon* singe.

— Où est-il, d'ailleurs ?

— Je crois qu'il est aux toilettes.

J'ai entendu tirer la chasse, la porte de la salle de bains s'est ouverte en cognant le mur, et Carl a débarqué dans le salon. Il m'a adressé un petit signe, a grimpé sur le canapé et a allumé la télé.

— Tu t'es lavé les mains ? lui ai-je demandé.

Il a levé le bras au-dessus de sa tête et a dressé son majeur.

— Il est pas normal, ai-je fait remarquer à Diesel.

— Et alors ?

— J'ai besoin d'une bonne douche.

— Je vais emprunter ta Jeep pour faire quelques courses. Tu veux un truc en particulier pour ce midi ?

— N'importe quoi sauf des tomates. Les clés sont dans mon sac, dans le hall.

— Merci, j'en ai pas besoin.

Une demi-heure plus tard, j'attachais mes cheveux propres en queue-de-cheval, j'enfilais un jean et un T-shirt stretch noir en V. Diesel n'était pas encore de retour, j'en ai profité pour prendre des nouvelles de Morelli.

— Comment va ? lui ai-je demandé.

— Est-ce que tu envisagerais de m'épouser et de partir avec moi loin de ma famille ? En France ou à Phoenix ?

— Un problème avec ton frère ?

— Je suis obligé d'enfermer mon flingue dans la bagnole quand je rentre pour ne pas le descendre. Il est encore plus bordélique que moi. Y a des

canettes vides partout, et il n'est là que depuis vingt-quatre heures. Hier soir, je l'ai emmené au bowling, il a dragué tout ce qui bougeait et ressemblait de près ou de loin à une nana. Quand on est rentrés, il s'est mis à pleurer parce que sa femme lui manquait. Il chialait ! Puis il a regardé la télé jusque trois heures du mat puis deux films pornos sur une chaîne payante qu'il a mis sur mon compte.

— Il faut que tu lui parles.

— À mon frère ? Tu rigoles ?

— Et sa femme ? Elle a l'air prête à se réconcilier ?

— Pas pour le moment, mais d'après ma mère, elle est prête à m'apporter un plat de lasagnes et à venir nettoyer chez moi si je garde mon frère un jour de plus.

— Tu vas le garder ?

— Ben oui, c'est mon frangin.

— Appelle-moi quand il s'en va.

— Tu seras la première à le savoir.

Le verrou de la porte d'entrée a tourné, et Diesel est apparu, les bras chargés de sacs de nourriture.

— Je déteste les courses. Je ne le ferais pour personne d'autre que toi.

— Comment tu manges, si tu ne fais pas les courses ?

— Les gens me nourrissent.

Il a sorti plusieurs sandwichs d'un sac et m'en a jeté un.

— Les femmes me trouvent adorable.

— Adorable ?

— Adorable est peut-être un peu exagéré.

J'ai débarrassé mon sandwich et j'ai mordu dedans.

— J'ai une piste pour Munch. Il cherche du baryum et il n'y a que deux vendeurs dans le coin. Solomon Cuddles et Doc Weiner.

— Qu'est-ce que Munch veut faire avec du baryum ?

— Je ne sais pas, je n'y connais rien en éléments chimiques.

— C'est un métal difficile à trouver à l'état pur parce qu'il s'oxyde quand il est exposé à l'air. C'est tout ce dont je me souviens de mon cours de chimie.

Carl est entré dans la cuisine et a fait un geste qui signifiait : « Et moi ? »

Diesel lui a tendu un sac qui contenait des pommes, des oranges, des bananes et des raisins.

— Je t'ai acheté des fruits.

Le singe a regardé les fruits et a levé son majeur en direction de Diesel.

— Mon vieux, lui a déclaré Diesel, j'ai passé de longs mois en Asie du Sud-Est. Je t'assure que les singes mangent des fruits.

Carl a sauté sur le comptoir et a fouillé les sacs de nourriture. Il a trouvé un paquet de gâteaux qu'il a emporté sur le canapé.

— Tu vas te choper des caries, ai-je lancé. Et avoir du diabète.

— Tu sais où trouver Weiner et Cuddles ? m'a demandé Diesel.

— Oui.

Il a terminé son sandwich et a attrapé une banane.

— Allons-y.

— Et Carl ?

Diesel a regardé le singe.

— Ça ira, tout seul ici ?

L'animal a hoché vigoureusement la tête et a levé un pouce approuvateur.

Nous avons choisi de surveiller Doc Weiner parce que le centre commercial nous semblait ingérable. Beaucoup trop grand, beaucoup trop fréquenté : je voyais mal comment repérer un trafiquant dans ce genre de lieu. Il ne devait pas se balader avec un attaché-case rempli de produits chimiques.

Rester en planque sur Stark Street ne m'emballait guère plus. La rue était surnommée avec affection « la zone de combat », et elle faisait honneur à sa réputation tous les jours. Histoire de se fondre dans le décor, Diesel roulait dans une Cadillac Escalade noire avec enjoliveurs en titane, vitres teintées et antennes partout sur le toit. Je ne lui ai pas demandé où il se l'était procurée. Nous étions garés en face du Sky Social Club, quelques mètres plus loin et, dans notre gros 4 × 4 top classe, nous avions l'air de tueurs à gages ou de dealers.

— Tu sais à quoi ressemble Doc Weiner ? m'a demandé Diesel.

— Non. C'est grave ?

Diesel a reculé son siège pour étendre les jambes.

— Simple curiosité.

— Qu'est-ce qui se passe dans ce club, à ton avis ?

Diesel a jeté un œil en face.

— Trafic, jeux de cartes, prostitution. La routine, quoi.

— Tu es déjà entré dans ce genre d'établissements ?

Diesel a hoché la tête.

— Ce sont les mêmes partout dans le monde. Des endroits crados où traînent les barons du crime et leur cour de lèche-bottes et de larbins.

— Il y a bien quelques clubs dans le Bourg, mais la plupart des hommes qui les fréquentent sont sous oxygène et ont une hanche artificielle.

— Ah, l'âge d'or.

Le Sky Social Club était installé dans un bâtiment étroit à deux étages, coincé entre une boucherie et une laverie automatique. L'entrée du club était en bois vermoulu et les fenêtres obscurcies par des stores noirs. En résumé, l'ambiance était sinistre.

Deux jeunes gars sont entrés. Quelques minutes plus tard, un des deux est ressorti avec une chaise pliante, qu'il a installée près du seuil. Il l'a ouverte et s'est assis. Une heure plus tard, notre planque continuait, et rien ne se passait. Personne n'entrait ni ne sortait.

— On n'a pas besoin d'être à deux pour ça. Je devrais surveiller le type au centre commercial, ai-je proposé à Diesel.

— Te fiches pas de moi, t'as juste envie d'aller faire du shopping.

J'ai levé les yeux si haut que j'ai failli m'évanouir et j'ai poussé un gros soupir indigné, même s'il avait tapé dans le mille.

— T'es vraiment pénible, ai-je commenté.

— Je fais de mon mieux.

— Bon, réexplique-moi pourquoi je dois monter la garde avec toi.

— Si je reste tout seul et que c'est Lou qui débarque à la place de Munch, il va me repérer et disparaître. Il risque de ne pas revenir, et on aura perdu notre piste. La vraie question, c'est pourquoi *je* dois rester avec toi. Je pourrais être en train de m'offrir une bonne sieste dans ton lit super confortable.

— Qu'est-ce qui faut pas entendre.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je reste ?

— Non.

Il a souri et a tiré sur ma queue-de-cheval.

— Je suis là pour te protéger, pour que tu ne te fasses pas attaquer dans ce quartier craignos.

Je ne savais pas comment réagir. J'étais un peu vexée, mais en même temps, je lui étais reconnaissante. Et dans le fond, je savais que c'étaient des conneries. Il était là parce qu'il espérait que Lou se pointerait.

— T'as gobé ça ? m'a demandé Diesel.

— En partie.

Je me suis affalée sur mon siège et j'ai observé le trottoir d'en face. Un homme est sorti d'un bar au bout de la rue et a marché vers nous, tête baissée. Il avait des cheveux de rasta jusqu'aux épaules. Il devait friser la trentaine. Maigrichon. Taille moyenne. Il portait des bottines, un jean et un T-shirt crasseux. Quand il est arrivé à notre hauteur, il a relevé le visage pour regarder une voiture qui passait. Bordel, c'était Hector Mendez. Il était classé dans mon dossier « MORTS ». Il ne s'était pas présenté au tribunal il y a six mois, et je ne l'avais jamais retrouvé. Quelqu'un m'avait raconté qu'il était mort, liquidé dans un règlement de comptes entre gangs.

— Je connais ce type. Je l'ai cherché pendant des mois puis j'ai finalement laissé tomber.

J'ai attrapé les menottes et la bombe lacrymo dans mon sac, je les ai glissées dans la poche de mon jean et j'ai bondi hors de la voiture. Diesel m'a demandé si j'avais besoin d'aide, mais je suis partie en courant. Pas le temps de papoter. Je savais qu'à l'instant où Mendez me verrait, il ficherait le camp. C'était un dealer à la petite semaine, qui effectuait des séjours réguliers en prison, et ce n'était pas la première fois que je le prenais en chasse.

J'étais au milieu de la rue, je courais comme une dératée quand il m'a repérée. Il a entrouvert les lèvres, et il n'y avait pas besoin d'être experte pour déchiffrer le juron qui en sortait.

— Oh, merde !

— Arrêtez ! Je veux vous parler.

— Désolé, je dois filer, je suis pressé.

Je n'ai pas ralenti, j'avais de l'élan, mais il courait plus vite que moi. Il avait de longues jambes et une motivation à toute épreuve. Nous avons franchi le coin, et il a emprunté une ruelle qui donnait derrière Stark Street. Des voitures étaient garées le long des bâtiments. J'ai vu un panneau annonçant l'entrée arrière de la laverie et, brusquement, Mendez s'est arrêté net. Je n'ai pas pris la peine de me demander pourquoi, je lui ai sauté dessus et je l'ai plaqué au sol. Nous avons roulé en lançant des coups de griffes et en poussant des jurons, puis mon genou est entré en contact avec ses gonades, ce qui a mis un terme aux roulades. Je lui ai passé les menottes et je me suis remise debout en moins de deux. J'étais fière comme si je venais de gagner le concours de ficelage de veau à la foire aux bestiaux.

— J'vais vous faire un procès. Coups et blessures dans les parties. Vous allez morfler.

Je respirais profondément pour tenter de reprendre mon souffle quand j'ai compris pourquoi Mendez avait cessé sa course : il était tombé nez à nez avec Lou. J'étais presque certaine que c'était lui. Il avait le teint pâle et étrange, pareil aux reflets de la lune sur un lac paisible. Il était très beau, et son visage était impassible. La vision était perturbante. Il portait des bottines noires cirées, un pantalon en toile noir et un pull léger en cachemire dont les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes. Il arborait une montre de prix au poignet gauche et un étroit bracelet de métal noir au droit. Il se tenait à côté d'une Ferrari noire et regardait dans mon dos.

Je me suis retournée. Diesel était à moins d'un mètre de moi, détendu, l'air amusé.

— Fichez le camp, a crié Lou à Diesel.

Diesel a refusé d'un mouvement de tête. Il avait toujours son petit sourire, mais son regard était dur.

Lou s'est approché de moi et m'a saisie par le bras. J'ai senti de l'électricité passer de sa main au bout de mes doigts.

— Montez dans la voiture, m'a-t-il ordonné.

— Pas question.

— Je pourrais vous rompre le cou.

— Et moi je pourrais faire remonter vos testicules jusqu'à votre petit intestin d'un simple coup de genou.

Là, c'était de l'esbroufe. Défoncer les testicules d'Hector Mendez par accident était une chose ; envoyer un coup de genou dans les parties génitales de Jean-Lou Griffin en était une autre. Il était flippant et il dégageait une impression de puissance phénoménale. J'étais clouée sur place. Je savais que monter dans sa bagnole serait une grosse bêtise. Je devinais que les femmes qui le suivaient dans sa Ferrari n'en ressortaient pas dans le même état.

— Lâchez-la, lui a ordonné Diesel.

La voix de Lou était basse et douce, comme le vent qui murmure dans les arbres :

— Je ne tolérerai aucune ingérence dans mes affaires. En cas de nécessité, je vous détruirai, vous et tous ceux qui vous entourent.

Diesel était toujours détendu. Pas la moindre manifestation de peur.

— Je fais juste mon boulot. Faut pas le prendre personnellement.

— On en discutera un autre jour, a conclu Lou.

Il m'a lâché le bras puis a reculé. Il y a eu une explosion, avec un souffle de chaleur et un éclair de feu. Quand la fumée s'est dissipée, Lou avait disparu. Sa voiture était encore là.

Diesel avait les mains sur les hanches et semblait vraiment dégoûté. Il a secoué la tête.

— Mister Hollywood.

— J'ai rien vu, a bredouillé Mendez, toujours sur le sol. Je sais pas ce qui s'est passé et je l'ai pas vu, je vous jure.

Je me suis avancée vers la Ferrari. Diesel m'a tirée en arrière.

— Ne t'approche pas de la bagnole de Lou. On sait jamais ce qui pourrait se passer.

J'ai officiellement fait acter l'arrestation de Mendez au tribunal et je suis revenue près de Diesel. Il était garé sur le parking public, de l'autre côté de la rue, il semblait pensif derrière le volant. Je me suis glissée sur le siège passager et j'ai attaché ma ceinture.

— Tu as l'air perdu dans tes pensées.

— J'aurais dû savoir que Lou était dans le bâtiment.

— Peut-être que ses vaisseaux sanguins étaient dilatés ?

Diesel a fait la moue.

— Ou peut-être qu'il n'y était pas et que nous l'avons croisé avant qu'il n'y entre, ai-je ajouté. Il venait peut-être d'arriver, tout simplement.

— J'aime bien cette hypothèse. Je me sentirais mieux si c'était la bonne. L'idée que je pourrais avoir perdu la capacité de détecter Lou me fout les boules.

— Comment est-ce qu'il disparaît dans un éclair de feu ?

— Le feu et la fumée, ça sort tout droit de *La Magie pour les nuls*. Un gamin de neuf ans en serait capable. L'explosion crée une diversion qui lui permet de se barrer.

Diesel a démarré.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— On passe à l'agence pour que j'encaisse la prime.

Nous sommes arrivés au bureau en moins de dix minutes, car, une fois encore, tous les feux étaient verts et la circulation aussi fluide que de l'eau dans des canalisations.

Diesel s'est arrêté et m'a souri.

— C'était un coup de bol, ai-je protesté. Je ne crois pas un instant que tu sois capable de contrôler le trafic et les feux.

— J'ai rien dit.

— Tu as souri.

— On pourrait parier, si tu veux.

— Je peux décider de l'enjeu ?

Il a secoué la tête.

— Non, ce sont mes compétences qui sont mises en doute. Je pense que c'est juste que ce soit moi qui fixe la mise.

— Pas question.

— Tu as peur de perdre ?

— Je ne suis pas prête à courir le risque.

— C'est pas très bon pour mon ego, tout ça.

— Ton ego n'a pas l'air particulièrement fragile.

— Cela ne veut pas dire qu'il ne peut pas prendre un coup. Je suis un humain, après tout... enfin, en quelque sorte.

J'ai levé les yeux au ciel mentalement et je suis sortie de la voiture.

— Si tu disais ça à un médecin, il te ferait une piqûre pour soigner tes psychoses.

— Hé, qui voilà ! a lancé Connie en dévorant Diesel du regard. Ça fait un bail.

Vinnie a passé la tête par la porte de son bureau.

— Qui est là ?

Pas mal de membres de ma famille auraient été heureux de tirer une balle dans le pied de Vinnie. Il était assez doué pour évaluer les gens et ça lui permettait de bien faire son boulot. Malheureusement, il était aussi mielleux, accro à tous les vices imaginables et déviant sexuel notoire. Au final, son score en tant qu'être humain n'était pas très élevé.

— C'est Diesel, a expliqué Connie, l'ami de Stéphanie.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? a demandé Vinnie. Vous la tronchez ?

— Pas encore, a répondu Diesel.

— Et vous ne bossez pas à cette heure-ci ? Vous faites quoi dans la vie ?

— Je travaille pour la compagnie d'électricité. C'est moi qui baisse le disjoncteur pour couper le courant.

— Ça a l'air marrant, comme boulot.

— Quand je dois bosser, oui.

J'ai tendu mon reçu à Connie.

— Tu ne devineras jamais. Un coup de bol : je suis tombée sur Hector Mendez.

— Je croyais qu'il était mort.

— Il est en vie et il pète la forme.

— Il est vivant, mais il ne pétait plus grand-chose quand Princesse Kung-fu lui a réglé son compte à coups de genou, a précisé Diesel.

— Ah ! s'est exclamé Vinnie. Je parie qu'elle l'a attrapé par les burnes.

— Mes bijoux de famille se sont ratatinés rien qu'en voyant la scène, a reconnu Diesel.

— Ben moi, ils se ratatinent à l'idée qu'elle perde son temps avec Mendez. C'est de la petite bière. C'est Munch qu'il faut ramener devant le juge par la peau des fesses. Si j'ai pas Munch avant la fin du mois, je vais devoir me barrer en Amérique du Sud en laissant la clé sous le paillason. Je suis dans le rouge foncé. Et Harry n'aime pas le rouge, sauf si c'est du sang.

— Harry ? a demandé Diesel.

— Harry le Marteau, lui ai-je expliqué. C'est lui qui le finance, et c'est aussi son beau-père.

Diesel a souri et Vinnie a secoué la tête, comme s'il avait encore du mal à le croire, même après toutes ces années.

J'ai pris le chèque de Connie et je l'ai glissé dans mon sac.

— À demain tout le monde.

— Ouais, a fait Vinnie, et la prochaine fois que tu te ramènes ici, c'est avec le reçu pour l'arrestation de Munch !

Nous avons quitté l'agence, et Diesel a ouvert l'Escalade à distance.

— Explique-moi pourquoi tu travailles pour ce type ?

— Plusieurs raisons : ça ennuie ma mère, je ne suis pas obligée de porter des collants et, surtout, je ne suis pas persuadée que quelqu'un d'autre voudrait m'engager.

— Voilà d'excellentes motivations.

Diesel nous a ramenés à l'appartement. Carl était encore devant la télé.

— J'espérais qu'il aurait préparé le dîner, a déploré Diesel.

— Tu cuisines ?

— Non, et toi ?

— Non, ai-je avoué. Je suis capable d'ouvrir un pot de sauce marinara, de commander une pizza et de me faire un sandwich.

— Ça me va. Quel est ton choix pour ce soir ?

— Sandwichs.

Nous avons englouti des sandwichs jambon-fromage, une barquette de salade de pâtes et une demi-tarte aux pommes. Nous venions de terminer le dessert quand le portable de Diesel a sonné. Son téléphone n'annonçait jamais que de mauvaises nouvelles. Personne ne l'appelait pour papoter, lui demander comment il allait ou l'inviter à dîner. J'avais l'impression que peu de gens avaient son numéro et que ses seuls coups de fil étaient strictement professionnels.

— Ouais ?

Il a écouté un moment, puis a répondu à son interlocuteur qu'il se mettait en route, avant de raccrocher.

— Faut qu'on se magne. Flash a pris Lou en filature.

J'ai attrapé mon sac, nous sommes sortis en courant de l'appart et avons sauté dans la voiture. Diesel a quitté le parking, emprunté Hamilton puis Broad.

— J'ai demandé à Flash de surveiller la Ferrari. Je savais que Lou reviendrait la chercher.

J'avais rencontré Flash lors des précédentes visites de Diesel. D'après ce que j'avais vu, c'était un brave type qui accomplissait des petits boulots pour Diesel et n'avait pas de talent particulier, à part sa capacité à tolérer Diesel. Il mesurait un mètre cinquante-cinq, avait des cheveux roux en pétard et des grappes de piercings aux oreilles. Il était maigrelet et, au premier abord, il avait l'air plus jeune que son âge, que j'estimais à une petite trentaine d'années.

Nous rejoignons South Broad Avenue quand il a appelé pour faire rapport.

— Je suis dans la périphérie de Bordentown. Je parie qu'il se dirige vers l'autoroute.

Flash a raccroché.

— Lou roule toujours vers le sud, a résumé Diesel. J'ai été coincé dans les embouteillages quand je le suivais la dernière fois. Je me doutais qu'il allait emprunter l'autoroute, mais je n'ai pas réussi à le rattraper.

Flash a rappelé.

— On est sur l'autoroute, direction sud. Je ne sais pas à quelle vitesse il roule, mais si j'accélère, mes pare-chocs vont se décrocher.

— Tu peux rentrer à la maison. J'apprécie tes efforts. Je suis quelques kilomètres derrière toi. Je vais prendre l'autoroute et foncer pour voir si je le repère.

— Vers l'infini et au-delà ! a commenté Flash.

Nous sommes restés vingt minutes sur l'autoroute avant que Diesel ne se décourage et n'emprunte une sortie pour faire demi-tour.

— Si ça se trouve, Lou se dirige vers Atlantic City ou un autre bled avant ça. Y a quelques crétins d'Indescriptibles dans les Pine Barrens mais j'imagine mal Lou faire copain-copain avec eux. Si on fait le point, nous avons deux pistes : deux scientifiques de haut vol qui collaboraient. Un des deux est mort et l'autre a disparu. Peut-être qu'un des deux détient une propriété dans le sud du New Jersey.

— Je ne me souviens pas d'avoir lu quoi que ce soit du genre dans leurs dossiers.

— Connie a poussé à fond toutes les recherches sur Munch et Scanlon, dans chacun de ses logiciels ?

— Non, certaines de ces enquêtes prennent des journées entières.

— Alors, passons à l'agence voir s'il y a rien de nouveau.

— C'est fermé à cette heure-ci.

— On n'aura qu'à ouvrir.

— Cette idée ne me plaît pas du tout. Tu vas déclencher l'alarme, on va se faire arrêter et je serai virée.

— D'abord, je ne déclencherai pas l'alarme. Ensuite, même si ça arrivait, la sécurité de l'agence est assurée par Rangeman. Ton chéri ne

t'enverra pas en taule.

C'est vrai, Ranger ne ferait jamais ça, mais il ne serait pas ravi de me prendre en flagrant délit d'effraction aux côtés de Diesel. Et je soupçonnais qu'une nouvelle rencontre entre Diesel et Ranger se terminerait mal.

— Peut-être, mais ça craint. Il suffirait d'attendre jusqu'à demain matin pour demander à Connie. On pourrait rentrer chez moi et regarder la télé avec le singe.

— Non.

— C'est tout ? Non ? Et moi, j'ai pas le droit de vote ?

— Voilà pourquoi je ne suis pas marié. Les nanas compliquent tout. Et arrête de lever les yeux au ciel.

— Tu regardes la route, comment sais-tu ce que je fais avec mes yeux ?

Diesel a souri de toutes ses dents.

— J'ai pas besoin de te regarder pour savoir quelle expression tu affiches. Tu lèves les yeux au ciel chaque fois que je me comporte comme un connard.

CHAPITRE 8

C'était une nuit noire sans lune, et Diesel venait de tirer le frein à main de l'Escalade sur le petit parking derrière l'agence de cautionnement.

— Je t'attends ici, l'ai-je prévenu.

— Ça risque de prendre du temps, tu seras mieux à l'intérieur.

— Tu vas encore te comporter comme un connard et m'obliger à entrer ?

— Non. Tu comptes partir sans moi ?

Ce n'était pas mon intention, mais maintenant qu'il m'avait suggéré l'idée, je ne la trouvais pas mauvaise.

— Alors ?

— Je sais pas encore, ai-je répondu.

Il a retiré la clé du contact et l'a glissée dans sa poche.

— Enferme-toi et appuie sur le klaxon si jamais quelqu'un essaie de te voler.

Je l'ai regardé entrer par la porte arrière comme si elle n'était pas fermée à clé. Il s'est contenté de poser la main sur la poignée et l'a tournée. L'alarme ne s'est pas déclenchée. La porte s'est refermée derrière lui, et je me suis installée le plus confortablement possible.

Une heure est passée, et la police n'a pas débarqué. Pas de gorilles de chez Rangeman en tenue d'intervention non plus. J'ai incliné mon siège et j'ai fermé les yeux.

J'étais en train d'étouffer. J'essayais en vain de sortir d'un sommeil profond et de reprendre de l'air. J'ai enfin ouvert les paupières et j'ai compris l'origine du problème. J'étais au lit, et le bras de Diesel était posé sur ma poitrine. Il était si musclé qu'il pesait une tonne. J'ai tenté de remonter le fil de la soirée précédente. Je me rappelais m'être endormie dans la voiture puis j'avais une ou deux images de Diesel qui me traînait dans l'immeuble et dans l'ascenseur. Après ça, plus grand-chose de concret. J'ai jeté un coup d'œil : je portais une culotte et le T-shirt de Diesel. C'était tout. Diesel était encore plus légèrement vêtu que moi.

Je me suis tortillée pour tenter d'échapper à son étreinte, mais il a resserré sa prise et m'a tirée plus près de lui.

— Hé, ai-je crié, hé !

Il a soulevé une paupière et m'a regardée.

— Quoi ?

— Tu m'étrangles, je peux pas respirer. Et où sont mes fringues ? Je porte ton T-shirt.

— Oui, je ne savais pas quoi te mettre. T'avais pas l'air à l'aise endormie avec ton jean, ton sweat et tout.

— Tu m'as déshabillée ?

Il a refermé les yeux.

— Réveille-toi !

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ?

— J'ai pas trop de souvenirs d'hier soir. On n'a pas... je veux dire, tu n'as pas...

— Chérie, si tu avais couché avec moi, tu t'en souviendrais.

— Merci pour l'info.

— Ouais, classe-la pour remettre la main dessus plus tard. Quelle heure est-il ?

— Presque huit heures.

Diesel a soupiré et a roulé sur l'autre flanc.

— Je déteste les matins, ils commencent beaucoup trop tôt.

Je me suis levée et j'ai ramassé mes vêtements sur le sol.

— Tu as déniché des renseignements intéressants hier à l'agence ?

— J'ai imprimé la thèse de doctorat de Munch, mais je n'ai pas eu l'occasion de la lire. J'espère que ça m'apprendra quelque chose sur le vol au centre de recherches. J'aimerais comprendre pour quelle raison il a emporté un magnétomètre. J'ai rien trouvé sur Munch au niveau local. On dirait qu'il n'a pas de vie sociale. Scanlon est plus prometteur. Sa sœur, Roberta Scanlon, possède une maison au nord de Philadelphie. Il a une deuxième sœur, Gail, mais rien sur elle. Eugène Scanlon était criblé de dettes. Il était en défaut de paiement pour son crédit bagnole, et deux de ses cartes bancaires étaient en recouvrement. Ses travaux de recherche n'ont pas été publiés. Comme il était le superviseur de Munch, je suppose qu'ils travaillaient dans des domaines similaires.

J'ai emporté mes vêtements dans la salle de bains, j'ai verrouillé la porte, même si ça ne changeait rien. Je me suis douchée, j'ai séché mes cheveux en deux minutes et je me suis habillée. Quand je suis ressortie, Diesel dormait. J'ai passé un peu de temps à l'examiner. Dans le style bûcheron, il était hyper craquant. À première vue, il avait l'allure d'un type qui glande à longueur de journée, mais ce n'était qu'une façade. Diesel prenait son boulot à cœur. Le job en lui-même n'était pas très clair. Il était une sorte de chasseur de primes paranormal. Pour moi, il pouvait aussi bien être tueur à gages ou cinglé professionnel.

Je suis entrée dans la cuisine, j'ai nourri Rex et Carl et j'ai mis la cafetière en marche. J'ai jeté un bagel dans le grille-pain et j'ai sorti du réfrigérateur un paquet de fromage frais à tartiner. Diesel n'était peut-être pas un cordon-bleu, mais il était vachement doué pour les courses.

J'ai entendu la douche couler et, quelques minutes plus tard, Diesel a fait

son apparition, en manque de caféine. Il s'est servi une tasse et a mangé la moitié de mon bagel.

— Je vais consacrer la matinée à parcourir la thèse de Munch, m'a-t-il annoncé. Quand j'aurai fini, je me disais qu'on pourrait aller rendre visite à Roberta Scanlon.

Carl nous a rejoints dans la cuisine et m'a tendu sa boîte de céréales vide. Il a sauté sur le comptoir, a sorti une tasse de l'armoire et s'est versé du café.

— Cet appart empeste le babouin, a fait remarquer Diesel.

Carl a brandi son majeur et est retourné se planter devant la télé.

— Je file, ai-je signalé. Je tente à nouveau ma chance avec Gordo Bollo. Cette fois, je suis prête. J'ai un Taser, une bombe lacrymo et des menottes.

— Tu vas déchirer. Si tu n'es pas rentrée à midi, je te ferai téléporter jusqu'ici.

La surprise a dû se lire sur mon visage parce qu'il a éclaté de rire.

— Je suis en train de tomber amoureux : tu es la seule personne sur cette planète qui gobe tout ce que je dis.

J'ai fait un effort surhumain pour ne pas lever les yeux au ciel, mais je n'ai pas pu me retenir. J'ai attrapé mon sac et j'ai effectué une sortie théâtrale. Ce n'était pas tant que je croyais tout ce que Diesel me racontait, j'étais simplement terrifiée à l'idée que ça puisse être vrai.

Lula faisait du classement quand j'ai déboulé dans l'agence.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je range les dossiers au bon endroit. Ça ne se voit pas ? C'est mon boulot, tu sais.

— Ouais, mais tu ne t'y attelles jamais.

— Va te faire voir.

— Justement, je file. Je passe chez Greenblat Produce ce matin. Quelqu'un a besoin de fruits ?

— À fond. J'veux pas rater ça. J'étais dans la bagnole quand y a eu de la castagne la dernière fois.

Je me serais volontiers passée de castagne, justement. Nous avons tout de même pris ma Jeep, au cas où il y aurait un nouvel incident avec des tomates. Lula n'avait pas envie de retrouver les sièges de sa Firebird tapissés de gaspacho.

J'ai roulé jusque Greenblat, je me suis garée sur le parking, je suis sortie de la Jeep et j'ai transféré mon attirail dans mes poches pour y accéder plus facilement.

— T'inquiète, s'il essaie un truc, cette fois, tu pourras compter sur Lula. Je m'assierai sur ton hydrocéphale et je l'aplatirai comme une crêpe.

— OK. Une condition tout de même : tu ne lui tires pas dessus.

— Est-ce que j'ai dit que j'allais lui tirer dessus ? Tu m'as entendue dire ça ?

- C'était juste un petit rappel.
- T'as vraiment un problème avec les armes à feu. Je parie que Diesel tire sur plein de gens.
- Diesel n'est jamais armé.
- Et mon cul, c'est du poulet ?

Je suis entrée dans le bureau, j'ai salué le clone de Connie puis j'ai foncé vers la porte qui menait à l'entrepôt. J'ai arpenté les allées formées par les piles de cageots et j'ai trouvé Bollo occupé à coller de petites étiquettes sur des fruits.

— Qui voilà ! Vous êtes venue chercher un nouveau stock de tomates fraîches ?

— Vous devez m'accompagner pour fixer une date de comparution.

Bollo a pris une pomme en main.

— Non.

— Si vous me lancez cette pomme, je vais autoriser Lula à vous tirer dessus.

Bollo a regardé derrière moi.

— J'vois pas de Lula dans le coin.

Je me suis retournée pour fouiller l'allée du regard. Il avait raison.

— Elle était là il y a une minute.

— Ouais ben, elle est plus là.

J'ai crié son nom, et sa tête est apparue au bout de la rangée, derrière une caisse d'oranges.

— Tu me cherches ?

Elle avait les bras chargés de fruits et légumes.

— Oui, je te cherche. T'es censée me servir de renfort. Qu'est-ce que tu fiches ?

— Je fais mes courses. Ils ont de bons produits, ici. J'ai un pamplemousse, une aubergine, et regarde-moi ces poires rouges. J'ai aussi chopé une douzaine d'œufs. Ils ont même des œufs frais.

— On ne vend pas les produits, la grosse. On ne distribue qu'aux magasins. Remettez ça où vous l'avez trouvé.

Les yeux de Lula sortaient de ses orbites.

— Vous m'avez traitée de grosse ? J'ai bien entendu ?

— Ouais, et alors ?

— D'abord, c'est dégueulasse. Ensuite, c'est même pas vrai. Je suis une femme belle et épanouie. J'ai plus de courbes que la moyenne. Enfin, les types qui ont un ballon de basket à la place de la tête devraient faire gaffe à ce qu'ils disent sur les autres. Vous avez de la chance que je ne sois pas cruelle, sinon je vous appellerais « Face de citrouille » ou « Gordo tête de baudruche ».

Là-dessus, Lula a jeté un pamplemousse droit sur mon fugitif. Il a riposté avec la pomme qu'il avait dans la main. Après ça, les fruits et les œufs

se sont mis à voler si vite que je n'arrivais plus à suivre.

J'avais dégainé mon Taser, mais ce n'était pas évident de viser Bollo tout en évitant les projectiles. J'ai finalement réussi à appuyer le Taser dans son dos, j'ai pressé la gâchette, et il ne s'est rien passé. Pas de jus.

Bollo m'a repoussée, j'ai perdu l'équilibre et j'ai glissé sur de la purée de fruits. Je me suis rattrapée à son T-shirt et je l'ai entraîné dans ma chute. Je m'accrochais à lui et il essayait de s'échapper quand Lula a tiré vers le plafond.

— La prochaine balle ira droit dans votre cul, l'a prévenu Lula.

La menace a fait réfléchir Bollo. Au même moment, un rat est tombé d'une poutre et a atterri à quelques centimètres de Lula et de ses talons aiguilles en cuir rouge verni.

— Ces saloperies de rongeurs sont partout, s'est plaint Bollo.

Lula a pâli.

— Je ne supporte pas les rats. Je les déteste encore plus que les singes.

L'animal a tressailli, ses yeux noirs perçants se sont ouverts, et il s'est remis sur ses pattes.

— Vous l'avez juste assommé, a précisé Bollo. Tirez-lui encore dessus.

Lula a visé, et la bête a bondi vers elle. Le rat était déboussolé, mais Lula a paniqué.

— *Hiiiiiiiiiiiiiiiiiii.*

Elle est partie en vrille et s'est mise à danser sur ses escarpins, les bras en l'air. Le rat a sauté sur le pied de Lula puis a continué sa course jusqu'à une caisse de patates et de haricots. Il a bifurqué sur la gauche et s'est dirigé aussi vite qu'il pouvait vers la frontière avec la Pennsylvanie. Bollo l'a imité. Le temps que je me remette debout et que Lula arrête de flipper, mon fugitif était loin.

Une bande de types s'était rassemblée autour de nous. Ils faisaient des commentaires en espagnol et se bidonnaient.

— Qu'est-ce qu'ils racontent ? a voulu savoir Lula.

— Je ne sais pas, je ne parle pas espagnol. J'ai juste compris *loco*.

— Qu'est-ce que vous regardez ? leur a crié Lula. Vous n'avez rien d'autre à foutre ? Faudrait faire fermer cet entrepôt. Je vais appeler les services d'hygiène. Je vais vous dénoncer à la police des fruits.

Elle s'est tournée vers moi.

— Et c'est quoi, ton problème avec le Taser ? Fais voir ce truc.

Je lui ai tendu le pistolet à impulsion électrique, elle l'a testé sur le type à côté d'elle, qui s'est écroulé en faisant pipi dans son froc.

— On dirait qu'il marche, maintenant, a observé Lula en me rendant l'arme.

Je l'ai jetée dans mon sac, Lula a glissé le Glock dans sa poche, et nous nous sommes barrées en vitesse. Nous avons décidé de sortir par le quai de chargement et de contourner le bâtiment, pour éviter de salir le bureau avec le jaune d'œuf et la chair de melon qui collaient sous nos semelles. Nous nous

sommes essuyées comme nous le pouvions avant de monter dans la Jeep.

— Tu vois ce que Mademoiselle Gloria voulait dire ? Mon karma est pourri. Je ne vois pas d'autre explication.

— C'est pas ton karma, le problème ; c'est nous. On est nulles.

— Je ne suis pas d'accord. J'ai tiré sur un rat qui se baladait sur une poutre.

— Tu ne le visais même pas.

— C'est la meilleure preuve. Je suis tellement douée que je réussis des trucs que j'essaie même pas de faire.

CHAPITRE 9

J'ai déposé Lula au bureau, je suis retournée chez moi et je me suis traînée jusqu'à la porte d'entrée. La bouillie d'œufs aux fruits avait séché pendant le trajet. J'en avais partout : dans les cheveux, sur mon jean et mon T-shirt.

Diesel m'a examinée avec un air amusé.

— Encore des problèmes à l'entrepôt ?

— J'ai pas envie d'en parler. Y avait un rat.

— C'est quoi, cette masse collante dans ta tignasse ?

— De l'œuf, je crois.

— Tu veux de l'aide ? Je peux te nettoyer au tuyau d'arrosage sur le parking ?

— J'ai eu une matinée de merde et j'ai de l'omelette dans les cheveux. Tu ne pourrais pas manifester un peu de compassion ?

Diesel a souri.

— Je peux essayer.

Il m'a prise dans ses bras, m'a serrée contre lui et a posé sa tête contre la mienne.

— Tu sens bon, comme de la salade de fruits.

Une heure plus tard, nous étions dans l'Escalade. Carl avait piqué une crise pour que nous ne l'abandonnions pas, alors nous l'avions embarqué. Il était sur le siège arrière, sa ceinture de sécurité attachée, les mains croisées devant lui. Je m'attendais à ce qu'il nous demande : « On arrive bientôt ? »

— C'est moi, ou cette histoire de singe commence à ressembler à *La Quatrième Dimension* ? m'a demandé Diesel en jetant un coup d'œil à Carl dans le rétroviseur.

— *Commence à ressembler* ? C'est comme ça depuis le début, non ?

— Tu as des nouvelles de sa mère ?

— Silence radio.

— C'est comme si on avait adopté un gamin poilu. Le voir là, assis sur le siège arrière, ça fout les jetons.

J'ai regardé par-dessus mon épaule, et Carl m'a adressé un signe.

— Alors, si je ne t'accompagnais pas, tu te téléporterais jusqu'à Philadelphie ? ai-je demandé à Diesel.

— Non, c'est pas simple de se téléporter d'un lieu à un autre.
— Lou ne semblait pas avoir trop de problèmes. Il est plus balèze que toi ?

— Non, il est différent, c'est tout.

— En quoi ?

— D'abord, il n'hésite pas à tuer.

Nous avons traversé le fleuve Delaware et nous sommes arrivés en Pennsylvanie.

— Tu connais Lou ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Depuis toujours. C'est mon cousin.

Cette révélation m'a coupé le souffle. Son cousin ! Il était aux trousses d'un membre de sa famille !

— Ça doit être dur pour toi. Je n'aimerais pas me retrouver dans ta position. En plus, ma mère serait dans tous ses états.

— Il faut que quelqu'un mette Lou hors circuit, et c'est moi qui ai été désigné. Même si ce n'était pas mon boulot, je me sentirais le devoir de l'arrêter.

— Il a toujours été un sale type ?

— Il a toujours été différent. Ses émotions étaient puissantes : il était parfois mélancolique, parfois en colère, son pouvoir l'obsédait. Il a toujours été brillant.

Diesel avait l'air normal. Il était l'incarnation même du nigaud américain un peu charismatique. Mais ses gènes étaient proches de ceux de Lou qui, pour sa part, était loin d'être normal. Il irradiait une énergie peu naturelle. Et Dieu sait de quoi il était capable. Je me suis une fois de plus demandé quelles étaient les capacités surnaturelles de Diesel. J'avais vu tellement de trucs zarbis depuis que j'étais chasseuse de primes que j'étais prête à croire qu'ils avaient tous deux des super-pouvoirs.

Carl faisait du bruit à l'arrière.

— *Peuh, peuh, peuh.*

Diesel lui a jeté un œil dans le rétro.

— Qu'est-ce qu'il a, ce singe ?

— Je crois qu'il s'amuse.

— *Peuh, peuh, peuh.*

Diesel a allumé la radio, et Carl a recommencé ses bruits plus fort.

— *PEUH, PEUH, PEUH, PEUH.*

Diesel a éteint la radio et a lancé un regard noir à la petite bête poilue.

— Si tu n'arrêtes pas tes « peuh », je t'abandonne sur le bord de la route et je ne reviens pas te chercher.

Carl a poussé un soupir et s'est tu.

— Tu es sur les nerfs ?

— Je ne l'étais pas il y a quelques minutes.

— *Piou, a fait Carl. Piou, piou, piou.*

— Tu n'as pas une arme ? m'a demandé Diesel.

— Si, mais elle n'est pas chargée.

— Ça vaut probablement mieux.

— *Piou, piou, piou, piou, piou.*

Diesel a quitté l'autoroute et viré à droite.

— Tu ne vas quand même pas l'abandonner ici ?

— Non, j'ai vu un panneau annonçant un supermarché. Je fais une pause ravitaillement.

Il est entré dans le parking et s'est garé.

— Reste ici, je reviens tout de suite.

Carl s'est redressé et a regardé par la vitre.

— *Iiiii ?*

— Non, on n'est pas encore à destination. Pause ravitaillement.

Carl n'avait pas l'air de comprendre. Il ne connaissait pas cette expression.

— Cherche pas. Diesel revient dans quelques minutes.

— *Piou.*

Dix minutes plus tard, Diesel revenait en effet en courant vers le 4 × 4. Carl était passé de *piou*, à *tchou tchou*, puis à *bouh bouh bouh bouh bouh*, et j'étais sur le point de péter un fusible. Diesel s'est glissé au volant, m'a tendu un sac et en a jeté un deuxième sur le siège arrière.

— Fais-toi plaisir, a-t-il suggéré à Carl.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sien ?

— De la nourriture et un jeu électronique. Je les ai persuadés de me vendre l'exemplaire de démonstration qui était déjà chargé.

— Et dans mon sac ?

— À manger.

Carl s'est choisi un paquet de chips, et je l'ai imité.

— Bien joué, ai-je déclaré à Diesel.

Il a plongé la main vers moi et a saisi une poignée.

— J'ai un instinct de survie très développé et une tolérance quasi nulle pour les singeries.

— Qu'est-ce que tu espères tirer de la sœur de Scanlon ?

— Je ne sais pas. On jette le filet puis on regarde ce qu'on a attrapé.

— Je n'aime pas l'idée de la déranger dans un moment pareil. Elle vient juste d'apprendre l'assassinat de son frère.

— Elle voudra que le coupable soit jugé. Et je suis sûr que tu es douée pour parler aux femmes en deuil.

— Moi ? Et toi ?

— Je suis nul.

— Tu rigoles ? Tu vas me laisser mener l'interrogatoire ?

— Ouais, cela relève des compétences de nanas.

— C'est vraiment sexiste.

— Ben oui. Et alors ?

— Bon, qu'est-ce que tu veux que je lui demande ?

— Je cherche des baraques. Je soupçonne Lou et Munch de se terrer quelque part dans le New Jersey, assez près de Trenton pour pouvoir s'y rendre régulièrement. Les recherches immobilières sur Munch et Scanlon n'ont rien donné, même sous des noms d'emprunt de Lou ou des sociétés-écrans. Ils pourraient aussi être descendus au Caesar sous un faux nom, mais ce ne serait pas très malin. Surtout s'ils utilisent de la technologie illégale. Munch était un ermite et n'avait aucun lien dans le New Jersey. Ça nous laisse Scanlon. Interroge-la au sujet de leur sœur disparue.

— Il pourrait y avoir une troisième personne dans l'affaire. Quelqu'un dont nous ne connaissons pas l'existence.

— C'est possible.

Carl examinait la console portable. Il l'a secouée puis l'a reniflée. Il m'a regardée, je me suis penchée vers lui pour lui montrer comment l'allumer et appuyer sur les boutons.

Un château est apparu à l'écran. Ciel bleu. Nuages. Musiques. Oiseaux qui volent. Un petit homme s'est mis à courir. Il a été rejoint par une jolie fille en robe rose. Un éclair a frappé le château, qui a explosé.

— *Iip*, a fait Carl.

L'homme et la fille en rose sont revenus, et Carl s'est penché sur le jeu, les yeux plissés sous l'effet de la concentration.

Diesel avalait les kilomètres, l'Escalade filait vers le sud comme un bateau de croisière lancé à toute vitesse. Les fermes défilaient derrière les vitres et, sur le siège arrière, Carl prenait à peine le temps de respirer tandis que ses doigts pianotaient sur les boutons au rythme de la musique guilliette de Super Mario Bros.

Roberta Scanlon habitait une maisonnette en brique dans un quartier ouvrier du nord de Philadelphie. D'après les renseignements de Diesel, elle ne s'était jamais mariée et travaillait à domicile. Elle s'occupait de conception et de maintenance de sites Internet. Nous sommes restés quelques minutes dans la voiture garée le long du trottoir pour observer la maison et prendre le pouls du quartier. Les rues étaient très calmes à cette heure de la journée. Pas de circulation. Pas de gamins qui jouent dehors. Pas de chiens qui aboient. Le seul bruit provenait de la musique de Mario à l'arrière.

— Bon, ma belle, c'est à toi.

Je suis sortie du 4 × 4 en poussant un soupir. Je détestais cet aspect de mon boulot : me mêler de la vie privée des gens, les déranger dans les moments difficiles. Même si la tâche était parfois indispensable, la situation était toujours aussi désagréable. J'ai avancé en traînant les pieds et j'ai sonné à la porte en espérant que Roberta ne soit pas chez elle. Pas de bol. Elle a

ouvert et m'a dévisagée.

— Oui ?

Je me suis excusée pour le dérangement, je me suis présentée et lui ai demandé si je pouvais m'entretenir avec elle.

— Je n'y vois pas d'inconvénients. Seulement, j'ai déjà parlé à la police et je ne sais pas ce que je pourrais vous raconter de plus.

— Est-ce que votre frère possédait de l'immobilier dans le sud du New Jersey ?

— Pas que je sache, mais il ne me racontait pas grand-chose. Nous n'étions pas très proches. Je ne sais même pas quand je lui ai parlé pour la dernière fois.

Roberta avait une quarantaine d'années et en paraissait plus. Sa chevelure était parsemée de mèches grises, son visage ridé et pas maquillé. Ses vêtements n'avaient aucune allure. Ils étaient conçus pour être confortables, non pour être à la mode.

— Je n'ai pas réussi à trouver la moindre information sur votre sœur Gail. Pas même son adresse.

— Gail est anticonformiste. Elle n'a pas vraiment d'adresse, même si elle vit quelque part. Tout le monde habite quelque part, non ? Même les sans-abri.

— Comment la contactez-vous ? Elle a un portable ?

— Elle a une boîte postale à Marbury. Je lui ai écrit pour l'informer de la triste fin d'Eugène. Je n'ai pas reçu de réponse.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Il y a des années. Elle est venue pour l'enterrement de notre père. Elle est repartie aussi vite qu'elle était arrivée. Elle devait soi-disant s'occuper de ses animaux. Je ne sais pas de quel genre de bêtes il s'agissait. Gail a toujours soutenu une cause ou une autre. Elle a quitté la maison après le lycée pour aller vivre dans un arbre et sauver un habitat naturel de hiboux. Après ça, elle s'est battue pour les canards branchus. Et je crois qu'une fois elle a sauvé un élevage de lapins des cages d'un labo cosmétique.

— Elle reçoit toujours son courrier à Marbury ?

— Je crois. Elle le fait peut-être suivre ailleurs.

— Quel est son nom de famille ?

— Scanlon. Elle ne s'est jamais mariée. Aucun de nous n'a jamais été marié.

J'ai laissé ma carte à Roberta et je lui ai suggéré de m'appeler si elle avait des nouvelles de Gail.

— Et alors ? m'a demandé Diesel quand je me suis rassise à côté de lui.

— Pas grand-chose. Sa sœur n'a pas d'adresse officielle, juste une boîte postale à Marbury. D'après ce que j'ai compris, elle passe son temps en sauvant l'habitat des hiboux et les paupières des lapins.

— C'est tout ? C'est tout ce que tu as obtenu ?

— Ouais.

— C'est où, Marbury ?

J'ai sorti une carte du vide-poches et j'ai repéré la localité.

— C'est sur la route d'Atlantic City. À quelques kilomètres près.

Carl m'a tapée sur l'épaule.

— *Iip.*

— Quoi ?

— *Iip.*

— Je ne parle pas singe. Je ne sais pas ce que ce « iip » signifie.

Il a pointé du doigt son entrejambe et a serré les cuisses.

— Je crois qu'il doit aller aux toilettes, ai-je traduit.

Diesel a baissé une vitre à l'arrière.

— Vas-y, a-t-il ordonné à Carl.

Carl a passé sa tête dehors, a examiné la rue et a secoué la tête.

Diesel l'a regardé dans les yeux.

— Mon vieux, t'es un singe. Tu peux pisser où tu veux.

Carl a haussé les épaules.

— Je crois qu'il fait peut-être une confusion d'espèces, ai-je suggéré.

Diesel est repassé dans la rue principale. Il a fait le tour de deux pâtés de maisons, a trouvé un McDonald's et s'est garé. Carl a sauté par la fenêtre puis s'est dirigé vers le fast-food à petits bonds. Il a attrapé la poignée à deux mains, mais n'a pas réussi à ouvrir la porte.

— J'y vais, ai-je annoncé. Je prendrais bien un milk-shake. Tu veux quelque chose ?

— Un double cheeseburger, des frites et un Coca.

J'ai poussé le lourd battant en verre, et Carl a filé. J'ai passé ma commande, j'ai payé et j'allais sortir avec la nourriture quand un cri étouffé est parvenu depuis les toilettes des femmes. Une porte s'est ouverte à la volée, et une dame est sortie en courant, poursuivie par Carl.

— À qui appartient ce singe ? Il regardait sous les portes dans les toilettes des femmes.

Carl m'a montrée du doigt.

— Vous devriez apprendre les bonnes manières à votre animal, m'a conseillé la dame.

J'ai regardé Carl.

— Tu as fini ?

Il a haussé les épaules, et nous sommes retournés en vitesse au 4 × 4. J'ai siroté mon milk-shake, Diesel a engouffré son hamburger et Carl a mangé sa boîte de gâteaux.

— Diesel, ton singe regardait sous les portes des toilettes femmes.

— Bien joué, mon gars.

CHAPITRE 10

Il était presque quatre heures quand nous sommes arrivés dans Marbury. Diesel a garé le 4 × 4 sur une place de parking devant la Poste et détaché sa ceinture.

— C'est mon tour. Cela devrait aller vite. Gail Scanlon a une boîte postale ici depuis des années. Je trouverai bien quelqu'un qui la connaît.

J'ai regardé Diesel s'éloigner en profitant du spectacle. Je n'avais pas l'intention d'avoir une aventure avec lui, mais cela ne m'empêchait pas d'admirer l'œuvre d'art qui se déplaçait sous mes yeux. Diesel était bien bâti, et sa démarche était à la fois assurée et nonchalante. Toutes ses proportions étaient parfaites. De là où j'étais, son cul ressemblait au lit de Petit Ours : ni trop dur, ni trop mou... juste parfait.

Diesel a disparu à l'intérieur, et je me suis tournée vers la banquette arrière.

— Alors, comment ça va ?

Le primate m'a regardée, a haussé les épaules et s'est replongé dans son jeu. Un pick-up est passé devant nous. Un vieil homme est sorti de la Poste et s'est éloigné dans la rue. J'ai sorti mon téléphone portable pour appeler Morelli mais nous étions en plein Pine Barrens, dans le New Jersey, et je n'avais pas de réseau.

Pine Barrens, les « landes à pins », est une zone de forêt dense qui couvre plus de quatre cent mille hectares de plaine côtière dans le sud du New Jersey. Le sol est sablonneux, les arbres sont un mélange de pins et de chênes qui ont survécu aux rares incendies. Une centaine d'hectares sont inhabités, sauf si on prend en compte les myrtilles, les canneberges et les Pineys, ces habitants bornés qui vivent et travaillent sur place, dans la misère la plus complète. Dans les minuscules villages, on trouve aussi des centaines de boutiques d'antiquaires, des chambres d'hôtes de qualité variable et, à l'écart, des chemins de terre qui ne mènent nulle part. Sans oublier le diable de Jersey. L'Himalaya a le yéti, le Loch Ness a Nessie, et les Pine Barrens ont le diable de Jersey.

Diesel est sorti de la Poste et s'est remis au volant.

— Alors ?

— Scanlon vient chercher son courrier de manière irrégulière. Parfois, elle vient une fois par semaine, parfois, ils ne la voient pas pendant six mois.

Sa boîte a été vidée hier, mais personne ne l'a aperçue. Les boîtes postales ne sont pas visibles du comptoir.

— Tu as obtenu une description ?

— Mince, de taille moyenne, de longs cheveux noirs, petite quarantaine, excentrique.

— Ça veut dire quoi, excentrique ?

— Ils ne sont pas rentrés dans les détails. Elle doit être vraiment barje pour qu'ils la qualifient ainsi. Le coin est rempli de fêlés et d'ahuris.

— Ils savent où elle habite ?

— Non. Un des types au comptoir a précisé que c'était une citoyenne du monde. Sa voisine a ajouté que Scanlon était nymphomane.

— C'est ton genre de femme, alors.

— Ouais, elle a du potentiel.

— Bon, on fait quoi ?

— On rentre à la maison et on se restructure.

Diesel se restructurait sur le canapé en regardant de vieux épisodes de la série *Seinfeld*. Carl était assis à côté de lui.

— Notre enquête n'avance pas assez vite, me suis-je plainte. T'es censé être un super chasseur de primes. Pourquoi tu ne passes pas à la vitesse supérieure ? Tu ne fais rien.

— Ce n'est pas vrai : j'attends.

— C'est nul d'attendre. J'ai horreur de ça. J'ai l'impression que le temps ne passe pas.

— J'ai demandé à Flash de surveiller le Sky Social Club. Et toutes les dix minutes je vais vérifier à la fenêtre que le nuage de la catastrophe ne plane pas au-dessus de Trenton. C'est lui qui signale la présence de Lou.

— Ne le prends pas comme une attaque personnelle, mais je me fiche de Lou. C'est Martin Munch que je dois retrouver.

— Je sais comment Lou fonctionne. En ce moment, il collabore avec Munch sur un projet, c'est comme s'ils étaient siamois. Si on en trouve un, on trouve les deux. Si on les rejoint après que Munch a accompli sa part du boulot, on le reconnaîtra facilement à sa tête vissée à l'envers.

J'ai fait craquer mes doigts et je me suis mordillé la lèvre. Retrouver Munch dans un état pareil ne me disait franchement rien. Mon téléphone a vibré dans ma poche. J'ai jeté un coup d'œil à l'écran. Morelli.

— J'ai un problème, m'a-t-il annoncé.

— Sans blague ?

— C'est grave. Quand je suis rentré chez moi, Anthony avait disparu et y avait une femme à poil dans mon lit.

— Et alors ?

— J'ai pas envie d'en parler au téléphone. Tu peux venir ? J'ai besoin d'aide.

— J'arrive.

J'ai coupé la communication et j'ai attrapé mon sac.

— Je dois filer, Morelli a besoin que je l'aide au sujet d'une femme nue.

— Je ne savais pas que tu participais à ce genre de plan.

— C'est pas un plan à trois, c'est une situation épineuse. Si tu repères le nuage de la catastrophe au-dessus de mon immeuble, appelle-moi sur mon portable.

Dix minutes plus tard, je débarquais dans un champ de bataille qui avait autrefois servi de salon à Morelli. Le sol était jonché de canettes de bière vides, d'emballages de nourriture, de chaussettes sales, de chaussures et de caleçons abandonnés. Des pages froissées d'un bloc-notes jaune avaient été jetées un peu partout. Un oreiller fripé et une couette roulée en boule traînaient au bout du canapé.

Morelli a souri en me voyant, cela m'a réchauffée et je lui ai rendu son sourire. Il portait ses fringues de flic en civil : jean foncé, bottines, sweat couleur crème, les manches relevées jusqu'aux coudes, flingue à la hanche. Il tenait un sac-poubelle dans une main et une bombe de désodorisant dans l'autre.

— Je pensais que ta mère venait faire le ménage.

— Elle est venue ce matin. Ça, c'est le bordel de cet après-midi.

— C'est quoi toutes ces feuilles de papier chiffonnées ?

— Anthony a décidé d'écrire un livre sur sa vie.

— En quel honneur ?

— Parce qu'il est persuadé que sa vie est fascinante. Il veut l'intituler « Le connard en vous ».

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je sais pas. Rien de bon.

Je l'ai aidé à fourrer les détritres dans le sac-poubelle. J'ai laissé les sous-vêtements à Morelli, je ne les aurais pas touchés, même avec un bâton.

— Anthony ne bosse pas ?

— Pas cette semaine. Il a pris un congé pour se reprendre en main.

— J'ai plutôt l'impression qu'il se lâche dans ton salon.

— Ça, c'est rien. Tu devrais voir comment c'est en haut.

— La femme à poil ?

— Ouais. Elle refuse de s'en aller. Elle attend qu'Anthony revienne avec une pizza.

— Alors quand il rentrera, elle s'en ira, non ?

— Il est parti depuis près de deux heures. Si ça se trouve, il ne reviendra pas avant trois jours, ça lui est déjà arrivé.

— Tu as essayé de lui demander de sortir de chez toi ?

— Ouais, elle m'a dit d'aller me faire foutre.

— T'es flic. Ça doit t'arriver souvent de traîner des femmes nues hors d'une chambre.

— Presque jamais. Et puis c'est *ma* chambre. Et c'est *mon* frère, marié,

qui l'a ramenée ici. Je suis censé veiller à ce qu'il reste dans le droit chemin. Si ma belle-sœur et ma mère apprennent cette histoire, je suis dans la merde. Le pire, c'est que si je touche cette bimbo, elle est capable de m'accuser de viol, de violence policière ou de Dieu sait quoi.

— Donc, tu voudrais que je t'en débarrasse.

Morelli m'a de nouveau décoché un sourire.

— Ouais. Si tu fais ça pour moi, je serai très gentil avec toi. Vraiment très gentil.

— Et ensuite ? Je devrais moi aussi être très gentille avec toi ?

— Non, tu pourras t'en aller. *Adios. Sayonara. Bye bye.*

J'avais déjà entendu ce discours. Quand Morelli était lancé, personne ne pouvait s'en aller. Personne n'avait envie de partir de toute façon. Dans sa tenue d'Adam, Morelli était une véritable force de la nature. Bien sûr, je pourrais lui demander de garder ses vêtements, mais ce serait peut-être zarbi.

— Et ton frère ?

— Je verrouillerais les portes.

Morelli a lâché le sac-poubelle et a posé les mains sur ses hanches.

— Tu vas me le rendre, ce service, oui ou non ?

— Bien sûr. Tu connais son prénom ?

— Désolé, je sais juste qu'elle est à poil et sournoise comme un serpent.

Je suis montée à l'étage et j'ai frappé avant de pousser la porte de la chambre. Il y avait en effet une femme dévêtue dans son lit, et elle était complètement à la masse. Elle était assise les bras croisés sur son abondante poitrine, les yeux plissés. Elle était blonde, ses cheveux emmêlés semblaient mis à mal par de trop nombreux traitements capillaires. Elle devait avoir une petite quarantaine d'années et la peau tellement tannée par les UV qu'elle semblait à deux doigts du cancer de la peau. Ses lèvres avaient été gonflées par un chirurgien pas doué, et une araignée avait été dessinée sur son bras par un tatoueur du même niveau.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Vous êtes dans le lit de mon petit ami.

— Il m'a dit qu'il était libre. Vous êtes quoi, une ex complètement cinglée ?

— Non, je suis sa petite amie en titre. Cette maison appartient à Joe Morelli, et le type que vous attendez, c'est son bon à rien de frère, Anthony. Il est marié, soit dit en passant.

— Vous déconnez ? Anthony m'a dit que c'était chez lui ici.

— Il habite à cinq cents mètres d'ici, avec sa moitié.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous ne me racontez pas des salades ? D'abord, qu'est-ce qu'il fout ici, alors ? Il avait une clé et tout.

— Sa femme l'a fichu dehors. Il est coincé ici jusqu'à ce qu'elle décide de le reprendre.

— Donc, il est plus ou moins libre.

— Il est marié ! Et il a cinq gosses.

— Ouais, mais elle l’a foutu dehors.

J’avais l’impression de tourner en rond. Il était temps d’improviser.

— Entre nous, sa femme serait soulagée d’apprendre que vous allez l’en débarrasser. Il rentre bourré tous les soirs et bat aussi bien sa chérie que ses enfants. Avec la louche ou avec la casserole, selon son humeur.

— Putain, c’est horrible.

— Il se fait virer de tous les boulots. Sa nana est obligée de travailler de nuit à l’usine de boutons.

— Je savais pas qu’on fabriquait des boutons la nuit.

— Elle fait le ménage. Elle nettoie les sols, les W.-C. et tout ça.

— Beurk, c’est encore pire que moi.

— Qu’est-ce que vous faites ?

— Je bosse dans la construction. C’est tous des connards, dans ma boîte.

— Vous n’avez pas donné d’argent à Anthony, j’espère ?

— Je lui ai filé du fric pour la pizza et pour qu’il rachète de la bière.

— Mauvaise idée. Il s’est probablement payé une pute.

— Je sais pas, il n’avait plus l’air très en forme une fois que j’en ai eu fini avec lui.

— Vous en faites pas pour lui, il est accro au sexe. Il s’est d’ailleurs chopé un tas de MST. Il portait un préservatif, je suppose. Enfin, je veux dire, vous ne l’avez pas touché ni rien, si ?

Ça l’a fait bondir du lit. Elle s’est mise à chercher ses vêtements.

— Je n’ai vraiment pas besoin de nouvelles maladies.

Elle a passé sur ses fesses un pantalon noir stretch et a enfilé un sweat.

— Ce salopard m’a bien baratinée. Plus j’y pense, plus j’enrage.

Elle a enfoncé ses pieds dans des escarpins à talons aiguilles et attrapé son sac sur la commode.

— Il va avoir de mes nouvelles, je vous le dis.

Elle a quitté la chambre comme une furie, a descendu les marches de l’escalier quatre à quatre, est passée en trombe devant Morelli et est sortie de la maison.

— Je suis impressionné. Comment t’as fait ?

— Nous avons juste eu une conversation à cœur ouvert. Tu vois, entre filles.

— Bon, je peux être gentil avec toi ?

— Non. Tu vas enfiler des gants en caoutchouc, retirer ces draps de ton lit et les balancer.

Morelli est monté avec un nouveau sac-poubelle pendant que je poursuivais le rangement.

— Où est Bob ? ai-je crié.

— Il est attaché derrière. Il est venu au boulot avec moi et j’avais pas envie qu’il fourre sa truffe dans le salon tant que je n’avais pas nettoyé.

Bob, c’est le chien de Morelli. C’est un golden retriever, avec une touche de yéti. Il est énorme, pataud, adorable et mange tout : fauteuils, pieds de

meubles, jambons entiers volés sur la table.

J'ai fait entrer Bob, il a couru dans la maison, tout excité d'être admis à l'intérieur. Il a bondi autour de moi comme un lapin à piles. J'ai remis de l'eau fraîche dans son bol, j'ai versé des croquettes dans un autre et il a attaqué sa nourriture. J'ai noué mon sac-poubelle et je l'ai posé à côté de la porte de derrière. Je montais l'escalier pour aller donner un coup de main à Morelli quand Anthony est entré.

— Hé, ma belle, ça fait un bail.

Malgré tous ses défauts, Anthony pouvait se montrer charmant et atrocement aimable. Il portait un carton à pizza format familial et avait les doigts serrés autour d'un pack de six Budweiser.

— Charlène, a-t-il appelé au bas des marches. Viens chercher ta pizza.

— Et merde. Mauvaise nouvelle : Charlène est partie.

— Bah, pas grave, on aura plus de pizza. Où est Joe ?

— En haut.

La porte d'entrée s'est ouverte d'un coup, et Charlène a déboulé en pointant un pistolet à clous sur Anthony. Il s'est à moitié retourné pour la regarder, et elle lui a tiré dans les fesses. *Bang, bang, bang.*

— Ça, c'est pour la louche et la casserole. Tu devrais avoir honte.

Sur ce, elle est partie en claquant la porte.

Anthony et moi étions abasourdis. Nous sommes restés bouche bée, les yeux comme des soucoupes.

— Putain, a-t-il fini par marmonner.

Il a lâché la pizza, Bob a déboulé au galop et l'a engloutie.

Morelli est apparu en haut des marches.

— C'étaient des coups de feu ?

— Charlène est revenue. Elle a juste cloué les fesses d'Anthony avec un pistolet pneumatique. Elle travaille dans la construction.

— Et maintenant, où est-elle ? a demandé Morelli.

— Elle est repartie.

Morelli est descendu en courant et a examiné le postérieur de son frère. Du sang suintait à travers son jean.

— Merde. Pourquoi est-ce qu'elle t'a tiré dessus ?

— J'en sais rien. Elle a dit un truc à propos d'une louche ou d'une poêle.

J'ai couru dans la cuisine chercher des torchons. Quand je suis revenue dans le salon, Morelli traînait Anthony jusqu'à la voiture. Pour que Bob soit à l'aise et en sécurité, Morelli roule en 4 × 4. Il garde aussi une Ducati dans son garage pour laisser s'exprimer son côté sauvage. Nous avons installé Anthony à l'arrière du 4 × 4 et Joe a roulé jusqu'à l'hôpital St. Francis, qui n'était pas loin. Nous avons déchargé Anthony. La douleur devenait insupportable. Il était blanc comme un linceul, suait à grosses gouttes et jurait en deux langues. Morelli l'a tiré jusqu'à l'entrée des urgences pendant que je garais la bagnole.

Bon, j'avoue, je me sentais un peu mal. Comment aurais-je pu deviner que Charlène tirerait sur Anthony à cause de la louche ? J'veux dire, qui

croirait une histoire pareille ? Des ustensiles de cuisine, bordel. Je ne savais pas comment cette idée m'était venue. J'avais trouvé la batte de base-ball et la raquette de tennis beaucoup trop violentes puis, comme dans un éclair de génie, la louche et la casserole m'étaient apparues. Peut-être que j'avais faim, tout simplement.

Morelli était allongé sur un fauteuil dans la salle d'attente. Je me suis assise à côté de lui, mon sac serré contre la poitrine.

— Il va s'en sortir ?

— La question est complexe. Il a des problèmes un rien plus graves qu'un clou dans les fesses.

Une heure plus tard, Anthony était amené sur une civière à roulettes, couché sur le ventre, prêt à rentrer à la maison. Il portait un pyjama d'hôpital trop large, et une de ses fesses avait doublé de volume à cause du bandage.

— Il est shooté à l'anesthésiant local et aux calmants, a expliqué l'infirmière à Morelli, vous n'aurez donc aucun problème pendant le trajet du retour. Le docteur lui a prescrit des antidouleurs et des antibiotiques, voici les instructions pour changer le pansement une fois par jour. Ramenez-le dans une grosse semaine pour qu'on retire les points de suture.

Elle a tendu un petit sac à Joe.

— Voilà les clous, au cas où il voudrait les encadrer.

J'ai couru jusqu'au 4 × 4 que j'ai amené devant la porte des urgences. Morelli et un infirmier ont porté Anthony à l'arrière, et j'ai conduit jusque chez Joe. Mon chéri a tiré son frère à l'intérieur et l'a posé, le ventre collé au canapé.

— Ah, les femmes, a philosophé Anthony. On ne peut pas vivre ni avec ni sans elles.

Bob a renflé Anthony et s'est éloigné. J'étais un peu dans le même état d'esprit que le chien.

— J'dois y aller, j'ai des trucs à faire.

Morelli m'a accompagnée jusqu'à la Jeep. Il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée avec beaucoup de langue et de désespoir.

— Les rats quittent le navire, a-t-il remarqué.

— Vois ça comme une occasion de te rapprocher de ton frère. Et garde-le sous tranquillisants.

CHAPITRE 11

Diesel était installé à la table de la salle à manger et travaillait à l'ordi.

— Comment ça s'est passé avec la femme à poil ?

— J'ai réussi à la mettre à la porte, mais elle est revenue et elle a canardé les fesses du frère de Morelli avec un pistolet à clous.

Diesel s'est carré dans sa chaise avec un large sourire.

— Je te demanderais bien des détails, mais je risque d'être déçu. Mon imagination suffit.

— Bref : fiasco complet.

J'ai pris une bière dans le frigo et j'en ai englouti la moitié.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Je fouille Internet. J'essaie de comprendre un peu les champs électromagnétiques. La thèse de doctorat de Munch s'intéressait à l'ionisation atmosphérique, un sujet auquel je pige que dalle.

Je ne voyais pas le singe, j'entendais juste la musique de Super Mario en provenance du canapé.

— Il a joué toute la soirée ?

Diesel s'est levé et s'est étiré.

— Ouais.

— Et ça ne te gêne pas ?

— Non.

— Eh bien, tu m'impressionnes. T'es cool.

— En fait, j'attends que la batterie soit à plat. Je pense qu'il doit lui rester deux minutes. Et il ne sait pas comment recharger la console.

À ce moment précis, le salon est devenu complètement silencieux.

— *Iip* ? a fait Carl.

Il s'est levé et nous a regardés par-dessus le dossier du canapé. Il a brandi la Nintendo pour qu'on la voie.

— *Iiip* !

— Elle est morte, a annoncé Diesel.

Les yeux de Carl se sont écarquillés, et sa bouche est restée béante. Il a secoué le jeu et l'a examiné.

— *Pfff*, t'es dur.

— C'est facile à dire, pour toi. Tu as passé la soirée avec une femme nue pendant que je me coltinai le singe.

Carl lui a jeté la console à la tête et a touché la nuque.

— Ça suffit, a décrété Diesel en ramassant le jeu. Je ne suis pas aussi gentil que j'en ai l'air. Si j'entends encore un « iip », le singe va le sentir passer.

— Tu es frustré parce que tu n'arrives pas à mettre la main sur Lou.

— En partie.

Son téléphone a sonné, il a répondu et écouté sans rien dire.

— J'arrive, a-t-il conclu avant de raccrocher.

— Flash ?

— Ouais. Lou est de retour au Sky Social Club. On y va.

— Et Carl ?

— Quoi, Carl ?

— J'ai pas envie de le laisser seul ici dans cet état.

Diesel a tiré le chargeur de son sac et l'a raccordé à la console.

— Je vais te la recharger, a-t-il averti Carl. Je vais la brancher dans la prise. Quand la petite lumière rouge deviendra verte, ce sera bon. Tu as compris ?

Carl a haussé les épaules.

Diesel m'a pris la main et m'a tirée dehors.

— On doit y aller.

Flash était garé au milieu de la ruelle. Nous nous sommes arrêtés derrière lui, nous avons éteint les phares, puis nous sommes sortis pour observer l'extérieur du Sky Social Club.

— Il est toujours dedans. Sa bagnole est garée derrière. Elle n'a pas bougé.

— Tu sais avec qui il est ?

— Flash surveille l'accès. Doc Weiner est à l'intérieur avec deux lieutenants. En fait, le club fonctionne principalement en journée. Le soir, c'est désert.

La porte arrière s'est ouverte, et Lou est sorti. Il faisait trop noir pour que je distingue autre chose qu'une silhouette. J'ai entendu la portière de la voiture s'ouvrir et se fermer. Le moteur de la Ferrari a ronronné, Lou a entamé une marche arrière puis a filé. Nous avons couru vers nos voitures.

Diesel a été plus rapide que Flash, il a démarré le premier. Juste au moment où il passait devant le Sky Social Club, une explosion a soufflé les fenêtres et les portes de l'immeuble. L'Escalade a tremblé. J'ai regardé derrière nous, Flash quittait la ruelle en marche arrière. Diesel l'a imité. Des débris en feu bloquaient la rue étroite devant nous.

Il m'a fallu quelques minutes pour que les battements de mon cœur se calment et que je respire normalement.

— C'était quoi ?

Ma voix était une octave plus haut que d'habitude, et j'avais l'impression que mes yeux étaient sortis de leurs orbites.

— Je pense que Lou vient de couper les ponts avec certains de ses

contacts.

Diesel et Flash ont fait le tour du pâté de maisons, mais n'ont pas réussi à rattraper la Ferrari. Diesel a poursuivi en direction du sud sans succès. C'était mort.

— J'ai faim et j'ai envie d'une bière, a annoncé Diesel. Où est-ce que je peux aller ?

— Chez Pino, ce sera ouvert. Près de Broad.

Dix minutes plus tard, nous nous garions dans la rue, à une vingtaine de mètres de l'établissement. La nuit était noire, sans étoiles et sans lune. L'air était trop froid pour mon petit sweat. Je me suis élancée au pas de course pour couvrir la distance jusqu'à l'entrée de chez Pino. Quand nous avons poussé la porte, la chaleur et le bruit du bar bondé m'ont fait un bien fou. Ça grouillait de flics et d'infirmières qui venaient de terminer le boulot. Nous nous sommes installés à une table, nous avons commandé et, quelques minutes plus tard, mon téléphone a sonné. Morelli.

— Qu'est-ce qui se passe ? Quatre coups de fil différents viennent de me prévenir que t'es avec un type assez baraqué pour me casser la gueule.

— C'est Diesel.

Silence. J'imagine que Morelli comptait ses doigts et ses orteils pour se ressaisir.

— Diesel, a-t-il fini par répéter. Je n'ai pas assez d'emmerdes pour le moment, fallait y ajouter Diesel.

— Tu ne dois pas t'inquiéter.

— Il dort où ?

— Où il veut, c'est lui que ça regarde. On peut changer de sujet ? Comment vont les fesses d'Anthony ?

— Il est dans ton lit, hein, avoue ? Je devrais peut-être le descendre une fois pour toutes.

— Je pense qu'il n'est pas facile à liquider. Et tu es censé me faire confiance, je te rappelle.

— Ha ! s'est exclamé Diesel, avant de vider la moitié de sa bière.

— Je te fais confiance. C'est à lui que je ne fais pas confiance.

— Il s'en va bientôt. Tiens bon.

Nouveau silence. Les temps étaient durs pour Morelli.

— Bon, voilà la situation. Il est homosexuel, mais il n'est qu'à moitié sorti du placard.

— Quoi ?

— Ouais, désolée, je suis pas son genre.

— Il n'a pas l'air gay du tout.

— C'est quoi, pour toi, avoir l'air gay ?

— En général, les homos sont propres.

— Eh bien, que veux-tu que je te dise, c'est un gay crado. En plus de ça, il est incapable de *la* dresser. Une blessure de guerre. Ses bijoux de famille ont explosé.

Diesel me regardait fixement, un sourcil levé.

— Je dois y aller, a conclu Morelli. Anthony me réclame de la tarte. J'en dégèle une dans le four.

— T'es un super frangin.

— Je suis un imbécile, oui.

Il a raccroché.

— C'est nul, tes histoires, a protesté Diesel. Gay, passe encore, mais ça me fait vraiment chier de ne plus avoir de couilles.

— C'est temporaire. La semaine prochaine, tu seras en Espagne ou en Malaisie et tu les auras de nouveau.

— T'as raison. Contacte Ranger pour voir s'il a des infos à propos de l'explosion du Sky. Il surveille la fréquence de la police.

J'ai appelé Ranger, qui a répondu tout de suite.

— *Baby*.

— Le Sky Social Club a pété le feu, ce soir.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Je t'assure, ce n'est pas ma faute.

— C'est jamais ta faute. On n'a pas encore retrouvé de cadavres, mais ils n'ont pas réussi à pénétrer dans le bâtiment non plus.

— Je surveillais le club au moment où il a explosé. Munch, le type que je recherche, fréquente un type louche, Lou. Ce gars a quitté le club, et *BOUM!* Tout a pété.

— Tu devrais rester à l'écart de ce type.

— Tu le connais ?

— J'ai entendu parler de lui.

— Je suis soulagée. J'ai cru que tu allais me dire que vous étiez de la même famille.

— Rien à voir, Diesel et Lou sont suisses.

— Suisses !

Diesel fixait la télé installée au-dessus du bar. Mon exclamation a attiré son attention.

— Tu sais où trouver la clé si t'as besoin de te planquer, m'a rappelé Ranger avant de raccrocher.

J'ai regardé Diesel.

— Tu es suisse !

— De naissance.

— T'as l'air parfaitement américain.

— J'ai passé beaucoup de temps ici.

Je me suis réveillée seule dans mon lit. Le côté de Diesel était froissé, mais il n'était plus là. La lumière du jour perçait faiblement derrière les rideaux, et l'odeur du café m'a signalé que le percolateur était en marche. Je me suis traînée hors du lit en direction de la cuisine.

Diesel m'a tendu une tasse fumante.

— Il est fort.
— Tu es bien matinal. En quel honneur ?
— Il n'est pas si tôt, il est presque huit heures et il faut qu'on se mette en route. On m'a signalé qu'une messe commémorative en l'honneur d'Eugène Scanlon était organisée aujourd'hui dans une église du nord de Philadelphie. J'espère que sa sœur prodigue se pointerà. Ou son assassin.
— Je déteste les cérémonies funèbres.
— Y aura peut-être des donuts. Tu as trente-cinq minutes pour être présentable pour ce genre de circonstances.
— Et le singe ?
— Il a pris son petit déj', sa console est chargée et la télécommande de la télé est à sa portée.

L'église était à deux pâtés de maisons de chez Roberta Scanlon. C'était un bâtiment en pierre grise, de taille moyenne avec un clocher traditionnel et une porte en chêne massif. Nous sommes arrivés dix minutes avant la cérémonie et il n'y avait que quelques voitures rangées le long du trottoir. Je portais mon tailleur noir avec une jupe-crayon courte de la même couleur, des talons de sept centimètres et un top en soie blanche. Diesel avait choisi pour l'occasion son seul jean qui n'était pas déchiré au genou.

Roberta se tenait à l'entrée.

— Merci d'être venus. Nous servons des donuts après la commémoration.

J'ai senti Diesel sourire dans mon dos.

— Vous avez des nouvelles de votre sœur ? ai-je demandé à Roberta.

Elle m'a indiqué l'intérieur de l'église.

— Le troisième banc en partant de l'autel, à gauche. C'est la dame avec les mèches roses dans les cheveux.

Nous avons pris place quelques rangées derrière Gail Scanlon, et Roberta s'est assise à côté d'elle pendant le court éloge funèbre. J'ai compté treize personnes en tout dans l'assistance. Que des femmes, à l'exception de deux. Les participants avaient à peu près l'âge de Roberta. La dépouille n'était pas présente. Elle était encore à Trenton, en attente de l'autopsie.

Après l'office, les sœurs Scanlon se sont dirigées vers le hall d'entrée, où avait été installé le buffet. Elles se montraient stoïques. Roberta portait une robe noire informe, Gail une tunique aux couleurs de l'arc-en-ciel et une jupe évasée jusqu'aux chevilles. Elles n'ont pas touché à la nourriture. Roberta s'est entretenue avec les quelques personnes qui l'abordaient, tandis que Gail se tenait discrètement en retrait.

Elle a jeté un œil à sa montre et a entortillé l'ourlet de sa tunique dans ses doigts.

— Elle s'apprête à filer, m'a prévenue Diesel en me poussant vers elle. Va lui parler.

— Je ne la connais pas, et les circonstances sont étranges. Qu'est-ce que

tu veux que je lui raconte ?

— Dis-lui que sa blouse est jolie.

— Quoi ?

— Regarde, elle a choisi des vêtements colorés. Elle l'a fait délibérément, mais elle est mal à l'aise maintenant parce qu'elle se sent encore moins à sa place. Un compliment lui ferait du bien.

— Je ne te savais pas si sensible.

— C'est tout moi. Je suis Monsieur Sensible.

J'ai traversé le hall en direction de la sœur du défunt.

— Quelle belle tunique. Elle est faite à la main ?

Scanlon semblait décontenancée qu'on lui adresse la parole, et encore plus de recevoir un compliment.

— C'est une dame des Barrens qui les fabrique, m'a-t-elle expliqué en lissant un pli. Je pense que ses vêtements dégagent une énergie positive.

— Vous habitez dans les Barrens ?

— Oui. D'habitude. Parfois, je voyage beaucoup.

— Je n'y ai jamais séjourné. J'ai entendu dire que c'était un endroit intéressant.

— C'est merveilleux. C'est là que j'ai accompli l'œuvre de ma vie.

— Ah bon ? Qu'est-ce que vous faites, exactement ?

— Je suis gardienne d'âmes.

Sa réponse m'a prise au dépourvu. Une *gardienne d'âmes* ? L'intitulé était joli, même si je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait signifier. Ça m'avait l'air un peu fêlé, tout de même.

— Je défends les arbres et les animaux menacés. Quelqu'un doit s'exprimer au nom de ceux qui n'ont pas de voix.

— Comme les végétaux.

Elle a souri.

— Exactement.

Puis la formule rituelle que je n'avais pas vraiment envie de prononcer m'a échappé :

— Je suis désolée pour votre frère.

— Il n'y a pas grand monde dans ce cas. C'était un sale type.

Waouh. Je ne m'attendais pas à ça.

— Vous êtes sûrement choquée. Vous ne connaissiez pas Eugène pour le regretter. Pendant toute sa vie, il n'a été qu'un emmerdeur et un égocentrique. Déjà quand il était petit. Je sais que je ne devrais pas dire du mal d'un mort, mais c'est ce que je ressens.

Elle a glissé les bras dans un pull tricoté main qu'elle avait emporté avec elle.

— Ce que je sais, c'est qu'il est responsable de ce qui lui est arrivé. Il a fait tant de saloperies aux gens que ça a fini par le rattraper. Ce n'était pas un type bien. Il était malin, ça, je vous l'accorde.

Je lui ai tendu ma carte.

— Je devrais me présenter.

Gail a consulté sa montre.

— Roberta m'avait dit qu'elle vous avait parlé. Malheureusement, je dois rentrer chez moi, j'ai beaucoup de bouches à nourrir.

— C'est où, chez vous ?

— J'ai un lopin de terre dans les Barrens.

— Vous connaissez Martin Munch ? Et un homme qui se fait appeler Lou ?

— Non. Je dois y aller. Je n'ai plus le temps de bavarder.

— Une dernière chose...

Elle m'a adressé un signe de refus et est partie en toute hâte.

Diesel m'a rejointe.

— Alors ?

— Rien. Elle devait rentrer chez elle.

Nous nous sommes avancés jusqu'à la porte et avons regardé Gail s'éloigner dans une vieille Jeep des surplus de l'armée.

Diesel m'a attrapé la main et m'a tirée vers la voiture.

— On va vérifier vers où elle s'échappe.

Il a pris le volant et a démarré en trombe.

— Elle sera facile à suivre dans cette Jeep. Elle n'a pas jeté un seul coup d'œil dans son rétro pour voir si quelqu'un lui filait le train.

— Elle est impatiente de rentrer.

— Elle habite où ?

— Au bout d'un chemin de terre.

— C'est bon à savoir. Si jamais je perdais sa trace, avec des indications aussi précises, je pourrai facilement la retrouver.

— Hé, c'est pas ma faute. Elle ne m'a rien dit d'autre.

— Rien du tout ?

— Elle m'a expliqué que son frère était un sale type, qu'il l'avait toujours été et qu'il méritait probablement ce qui lui était arrivé.

Diesel a secoué la tête.

— C'est violent. Et ce n'est que la version polie qu'elle ose sortir à son éloge funèbre.

Gail a emprunté l'autoroute 95 en direction du sud, vers le pont Tacony-Palmyra. Nous la suivions à quelques voitures d'écart. Elle respectait les limitations de vitesse. Diesel était détendu au volant, et moi je pensais au donut que j'avais loupé à la fin de la cérémonie. Je regrettais de ne pas avoir foncé plus vite sur le buffet.

J'ai grandi dans le Bourg, où la mort est davantage considérée comme un événement social que comme une tragédie. Les visites au funérarium et les veillées funèbres sont l'occasion de profiter de la bonne chère avec de l'alcool qui coule à flots. C'est l'un des rares moments où il est de bon ton de siffler du whisky à dix heures du matin. Une assiette qui croule sous les boulettes de viande ne dissipe pas toujours le chagrin, mais il n'y a aucune raison de

laisser la tristesse gâcher les retrouvailles entre membres éloignés de la famille. Perso, je préfère une virée au centre commercial.

— Qu'est-ce que tu penses de la mort ? m'a demandé Diesel.

— J'aime bien les buffets. À part ça, c'est pas ce que je préfère. Et toi, t'en penses quoi ?

— Qu'on devrait interdire les œillets dans les funérariums.

Après ça, nous nous sommes tus. Que pouvions-nous ajouter ? Gail ne semblait toujours pas avoir remarqué qu'un énorme 4×4 noir la suivait à la trace. Elle a ralenti et bifurqué à droite. La route a serpenté avant de se transformer en chemin de terre étroit. Nous sommes restés en arrière, même si le nuage de poussière que Gail laissait dans son sillage devait l'empêcher de nous repérer. Le tracé sinuait entre les arbres et les rochers, il semblait balisé des deux côtés par les broussailles rabougries.

Tout à coup, un bruit terrible a résonné dans l'habitable, et quelque chose a rebondi contre notre pare-chocs, aussitôt suivi par une tornade de plumes ensanglantées qui obscurcissaient le paysage.

— Oh mon Dieu, me suis-je exclamée, qu'est-ce que c'était ?

Diesel a examiné le pare-brise : il était maculé d'entrailles d'oiseau.

— Sans doute le plus gros volatile de la planète, a-t-il décrété en détachant sa ceinture et en sortant pour évaluer les dégâts.

Je suis restée assise. Je n'avais pas envie d'en voir plus. J'étais contente d'avoir loupé le donut de la commémoration, il serait remonté sans attendre.

Diesel a donné un coup de pied dans un truc au sol et a inspecté l'avant de l'Escalade. Il a frotté du doigt la substance rouge collée au pare-brise et l'a examinée de près.

— C'est du faux sang. Je pense qu'on est tombés sur une espèce de piñata piégée.

— Et les plumes ?

— Ce sont des vraies, mais l'oiseau qui a été plumé est mort depuis longtemps.

— Qui voudrait piéger cette route avec une bombe à plumes ?

— À mon avis, Gail. Ça incite les gens à rebrousser chemin. Et c'est une sorte de déclaration. Ce piège ne fait de mal à personne. La guerre ressemblerait sans doute à ça, si les femmes étaient au pouvoir.

Diesel s'est réinstallé au volant et a appuyé sur le bouton du lave-glace. Le faux sang s'est mélangé au liquide savonneux et les plumes ont adhéré aux essuie-glaces.

— T'as pas un truc dans ton sac ?

— Des mouchoirs en papier ?

Il est sorti de l'Escalade et a tenté de réparer le massacre avec les mouchoirs. Encore pire. Le papier déchiqueté a formé une mixture avec la fausse hémoglobine, les plumes et le nettoyant. Le pare-brise n'était plus qu'une longue traînée rouge dégoûtante.

— Ça m'énerve, a pesté Diesel.

J'ai de nouveau fouillé le bordel dans mon sac et j'ai trouvé une lingette imprégnée de dissolvant.

— Ça devrait fonctionner. Je n'en ai qu'une, ne la gâche pas.

J'ai déchiré l'emballage et je la lui ai tendue.

Diesel a regardé le petit carré de tissu de cinq centimètres sur cinq.

— Tu déconnes ?

— T'as mieux à proposer ?

— Je monteraï bien sur le toit pour pisser sur le pare-brise, mais je suis à sec.

— Tu parles d'un super-héros...

Diesel a dressé son majeur puis s'est mis au boulot avec le dissolvant. Après quelques minutes d'effort, il est parvenu à dégager un morceau de vitre face au volant. Il a redémarré et a repris la route prudemment. Il a tourné à droite sur la chaussée goudronnée. Il a suivi les panneaux jusqu'à l'autoroute pour Atlantic City et a trouvé une station-service juste avant l'entrée.

Je faisais le plein et Diesel frottait le pare-brise et la calandre quand la Ferrari est passée devant la station à toute allure. Elle est montée sur l'autoroute en direction de l'ouest.

— Dommage que tu ne sois pas capable de voler, ai-je remarqué.

— Ne retourne pas le couteau dans la plaie. On s'est moqué de moi à cause de ça pendant toutes mes années de lycée.

— Tu veux qu'on retourne sur le chemin de terre ?

— Non, je voudrais d'abord faire du repérage sur l'ordi. On pourrait rouler pendant des heures sans rien trouver. Et on n'est même pas sûrs que Gail ait la moindre importance pour nous.

J'ai fait descendre un sandwich avec du soda et j'ai glissé le dernier bout de pain à Rex. Mieux valait un déjeuner tardif que pas de déjeuner du tout. Diesel regardait des photos aériennes des Barrens sur mon PC.

— Ces clichés ont été pris il y a plusieurs mois. Je vois une clairière, une maison et une assez grosse annexe au bout de la route que nous suivions. De nombreux chemins étroits la coupent et partent dans toutes les directions. Mais il n'y a qu'une seule maison qu'on peut atteindre en Jeep.

— Tu y retournes maintenant ?

— Non, je veux comparer avec d'autres vues aériennes puis je dois appeler le superviseur de Scanlon.

— Ça me va. J'aimerais tenter ma chance une nouvelle fois auprès de Gordo Bollo.

— Tant que tu restes joignable sur ton portable... et que tu emmènes le singe.

— Pourquoi est-ce qu'il ne peut pas rester ici ?

— Il est super chiant. C'est non négociable.

— Bon d'accord, mais tu m'en dois une, alors.

— Avec plaisir. Si je peux te payer en câlins...

— Tu ne laisses jamais tomber, hein ?

— C'est pas mon genre, tu le sais bien.

J'ai installé Carl à l'arrière de la Jeep et nous sommes partis pour l'agence.

— Je t'accompagne, m'a lancé Lula, mais je n'entre pas cette fois. J'veux plus voir de rats.

— À quoi tu vas me servir si tu ne viens pas à l'intérieur ?

— Je peux garder la Jeep. Imagine : un coup de bol et tu chopes Face de melon. Faut que tu sois sûre que la voiture soit encore là quand tu ressorts, non ?

Vingt minutes plus tard, je laissais Lula et Carl sur le parking, je prenais mes airs de dure à cuire et j'entrais chez Greenblat Produce.

— Si vous cherchez Gordo, vous n'avez pas de chance, m'a avertie une des employées, il est malade.

— C'était rapide, a observé Lula quand je me suis remise au volant.

J'ai sorti le dossier de Bollo de mon sac.

— Il n'est pas venu travailler.

J'ai parcouru les feuilles en diagonale jusqu'à trouver son adresse.

— Il habite à Bordentown.

— O.K. pour moi. Allons le coffrer à Bordentown.

Le début de journée s'annonçait magnifique. À présent, le ciel s'était chargé de nuages, et la température baissait. Le froid n'était pas polaire, mais dans une voiture sans vitres, ça piquait. J'ai mis le chauffage à fond et je me suis recroquevillée derrière le pare-brise.

— Où sont les fenêtres ?

— Faut que je les rattache.

— Ben, rattache-les, je me gèle le cul.

J'avais acheté la Jeep un mois plus tôt, quand il faisait encore chaud. J'étais ravie de rouler au grand air. J'avais essayé d'accrocher les vitres un jour où il pleuvait et ça n'avait pas trop bien marché. J'étais prête à retenter le coup. Je me suis rangée sur le bas-côté, et Lula et moi avons tiré sur les fenêtres en plastique en poussant des grognements et des jurons. Nous avons fini par les attacher toutes, à part celle de derrière, qui ne se zippait qu'à moitié.

— Ça ira comme ça, a décrété Lula. De toute façon, avec le singe à bord, il faut de la ventilation.

Carl lui a adressé un doigt d'honneur.

— T'as rien de mieux en stock ? lui a demandé Lula.

Carl a saisi son entrejambe et a remonté sa marchandise.

— Sur un singe, c'est vraiment répugnant. Tu l'as laissé regarder MTV ou quoi ? Faut que tu fasses gaffe aux émissions qu'il mate.

J'ai jeté un coup d'œil à Carl dans le rétro. Il jouait à la console.

— Prends la carte et trouve-nous le 656, Ward Street à Bordentown, ai-je demandé à Lula.

Elle a cherché un moment puis a tracé une ligne avec son doigt.

— Faut que tu quittes la route 206 dans cinq cents mètres.

Dix minutes plus tard, nous étions sur Ward Street mais la maison de Bollo était introuvable : il n'y avait pas de 656 dans la rue. Un cimetière s'étendait d'un côté de la chaussée et une fabrique de pipes en céramique de l'autre. J'ai appelé sa ligne fixe. Personne n'a décroché. Pas de répondeur. J'ai appelé son portable.

— Ouais ?

— Ici UPS. J'ai une livraison pour Gordo Bollo et j'aurais besoin d'une adresse exacte.

— Je vous emmerde, a répondu Bollo.

Et il a raccroché.

— Je crois qu'il m'a reconnue.

— On aurait dû laisser le singe lui parler.

J'ai appelé Connie.

— L'adresse de Gordo Bollo est fausse.

— Je te recontacte.

— Tu sais quoi ? a fait Lula. On est à mi-chemin d'Atlantic City. On pourrait y faire un tour et gagner une fortune aux machines à sous.

— C'est tentant, malheureusement, j'ai promis à Diesel de rester dispo.

— Dispo pour quoi ?

— Pour traquer les fugitifs, tiens.

Mon portable a sonné, et j'ai entendu une respiration rauque et un « allô » chuchoté.

— Oui ?

— Vous êtes la chasseuse de primes ?

— Oui.

— Ouf. J'avais votre carte dans ma poche et je ne savais pas qui appeler. Ils croient que je suis encore inconsciente. Je ne pouvais pas prévenir la police. J'ai peur qu'ils n'emportent mes animaux. Votre boulot, c'est de retrouver les gens, non ?

— Gail ?

— Aidez-moi, je vous en prie. Ils m'emmènent quelque part.

Elle avait du mal à parler et se retenait de pleurer. Un sanglot lui a tout de même échappé.

— Je suis vraiment dans la merde. Venez me chercher. Et occupez-vous de mes bêtes. Oh mon Dieu, a-t-elle gémi. C'est Lou, il revient. Il vient me chercher.

La communication s'est coupée.

— Ça n'a pas l'air d'aller très fort, a remarqué Lula. T'es toute pâle. C'était quoi, ce coup de fil ?

— C'était Gail Scanlon. On dirait que Lou l'a kidnappée.

J'ai téléphoné à Diesel. Pas de réponse. Je lui ai laissé un message pour qu'il me rappelle d'urgence puis j'ai essayé chez moi. Pas de réponse non plus. J'ai démarré et j'ai appelé Ranger.

— T'as placé un mouchard sur ma Jeep ?

— Un mouchard ?

— Tu sais, le gadget que tu installes toujours sur mes voitures pour me retrouver.

— Ouais.

— Tu peux me retrouver n'importe où ?

— À peu près. Où tu vas ?

— Je me dirige vers les Pine Barrens pour aider une femme en détresse, et j'ai peur de me perdre.

— *Baby*, a commenté Ranger.

— Il n'y a pas de réseau partout. Si tu n'as pas de mes nouvelles au bout de quelques jours, viens me chercher.

— Je vais mettre une note dans mon agenda.

Quand j'ai raccroché, Lula secouait la tête.

— J'te jure, si je demandais un service à Ranger, je lui demanderais autre chose que de venir sauver mes fesses. Je ne crois pas qu'il mettrait un mouchard sur une caisse aussi pourrie. C'est quoi, cette histoire ?

— Il en pose sur tous les véhicules de sa flotte. Ma Jeep en est équipée parce qu'il m'arrive de travailler pour lui.

Et parce qu'il m'aime... beaucoup. Et c'est réciproque. Mais Ranger, comme Diesel, est dans la zone un peu floue de mes relations personnelles.

— Et maintenant, on fait quoi ? On part sauver les miches de Gail Scanlon ? a voulu savoir Lula.

— Oui. Je sais où elle habite. On commencera par là.

Lula a repris la carte.

— T'as une adresse ?

— Oui, oui : il faut suivre la route non asphaltée.

J'ai emprunté la route 206 jusqu'à Marbury Road puis j'ai tourné à gauche. Ça roulait moins bien que sur l'autoroute, mais le tracé était plus direct. Carl jubilait sur le siège arrière parce que je lui avais acheté un seau de poulet frit. Lula avait un sac rempli de hamburgers et de frites. Pour ma part, je sirotais un milk-shake à la vanille. Quand j'ai quitté Marbury Road, ma confiance en moi en a pris un coup. Je naviguais d'instinct et de mémoire. Soudain, le terrain m'a paru familier. J'ai atteint la route non asphaltée et j'ai ralenti aussitôt. Je n'avais pas envie de déclencher un nuage de poussière qui annoncerait mon arrivée.

Lula a regardé par le pare-brise de la Jeep.

— T'es sûre qu'on est encore dans le New Jersey ? Ça n'y ressemble pas. J'ai même pas l'impression d'être en Amérique.

— Tu as vu combien d'États différents ?

— En vrai ou à la télé ?

J'ai contourné un massif de pins et j'ai reconnu la bombe à plumes écrasée sur la terre devant moi. Youpi, j'étais sur le bon chemin.

— Je me suis arrêtée ici avec Diesel. On a perdu la trace de Gail Scanlon.

— Tu sais comment sortir de ce trou, hein ?

— Sans problème.

— J'aime pas cet endroit : c'est plein d'arbres et y a pas de centre commercial. C'est pas normal.

J'ai suivi la route non asphaltée pendant près d'un kilomètre avant d'arriver à une fourche. Les deux côtés paraissaient identiques. Je suis sortie de la voiture et j'ai examiné la terre battue comme si j'étais Johnny Depp dans *Lone Ranger*.

— Et alors ?

Je suis remontée dans le véhicule tout-terrain. Je n'avais aucune idée de la direction à prendre.

— À gauche, ai-je décrété.

— Waouh, t'es douée. Moi j'ai rien vu du tout.

Carl s'est mis debout sur le siège arrière et a regardé par-dessus mon épaule d'un air inquiet.

— Qu'en penses-tu, Carl ? À gauche ?

— *Iiip*.

J'ai pris à gauche et, au bout d'un moment, je suis arrivée à une nouvelle fourche. Puis une autre.

— Je ne vois que des arbres et du sable, a remarqué Lula. On dirait qu'on est au bout du monde. Y a pas de trottoir. Où est le ciment ? Et mon portable n'a pas de barres. C'est quoi ça ? Tu te rends compte, le coin est tellement zarbi que même les barres se sont tirées.

Elle avait raison. Pas de réseau. J'espérais que Diesel n'essayait pas de me contacter.

— On devrait peut-être faire demi-tour. Je flippe. Ces arbres me fichent la frousse. Je veux revoir les petites barres de mon téléphone.

— La route est trop étroite pour que je puisse faire demi-tour. Dès qu'elle s'élargira, on rebrousse chemin.

— Et si elle ne s'élargit pas ?

— Elle s'élargira !

En réalité, je n'en savais rien. Et je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvions. J'étais perdue de chez perdue. Mon plan, c'était d'avancer et de tourner à gauche à toutes les intersections. J'arriverais bien quelque part.

— Je dois aller aux toilettes. J'aurais pas dû boire cette limonade XXL. Faut que tu trouves une station-service, un McDo ou un truc dans le genre.

Une heure plus tard, je roulais toujours au pas dans les Barrens. Pas

d'enseigne en forme de M jaune en vue.

— Je vais exploser. Faut que je fasse pipi.

Je me suis arrêtée.

— Choisis-toi un arbre.

— Tu déconnes ?

— On n'aura rien de mieux. Nous sommes paumées et en panne sèche.

— Oh, non ! Le soir va tomber, en plus. J'ai pas envie d'être ici dans le noir. C'est flippant et puis le diable de Jersey rôde la nuit.

— Le diable de Jersey n'existe pas.

— Tu parles ! Il a des ailes. Des ailes énormes.

Carl avait quitté le siège arrière et se cramponnait au levier de vitesses. Visiblement, lui non plus n'aimait pas le diable de Jersey.

— T'es sûr qu'on n'a plus d'essence ? m'a demandé Lula.

J'ai tourné la clé, le moteur n'a pas daigné se mettre en mouvement.

— J'arrive pas à croire que tu m'as entraînée dans une galère pareille : panne d'essence et panne de toilettes. Je vais suivre cette route et trouver un endroit.

Lula est sortie de la Jeep et s'est mise à marcher.

— Ce n'est pas une bonne idée, lui ai-je crié. Tu vas te perdre.

— Les routes mènent toujours quelque part.

J'ai sauté à terre et j'ai couru pour la rattraper. Je ne pensais pas que c'était une bonne idée de partir à pied, mais c'était Lula qui avait notre seule arme. Je n'avais pas trop la trouille du diable de Jersey, mais l'idée que Lou me tombe dessus dans la Jeep ne m'emballait pas non plus.

Nous avons marché pendant une demi-heure. Il faisait de plus en plus noir. Carl était sur mes talons, les yeux écarquillés, il avançait en silence. Lula haletait devant. Tout à coup, elle s'est arrêtée et a tendu l'oreille.

— T'as entendu ça ?

— Quoi ?

— Un bruissement d'ailes. Comme si quelque chose volait dans les arbres.

— J'ai rien entendu.

— Je suis sûre que c'était le diable de Jersey.

— C'est des conneries. Des histoires qu'on raconte aux enfants le soir. Et puis il n'est même pas effrayant, le diable de Jersey. Il est censé ressembler à un cheval avec un gros bide et des ailes.

— N'empêche, j'ai entendu dire qu'il aimait manger les jolies femmes noires bien roulées.

— C'est ridicule, les chevaux sont herbivores.

— C'est un cheval diabolique. Tu ne sais pas ce qu'il mange. Et puis il pourrait nous écraser avec ses sabots. Ou nous jeter un sort.

J'avais de plus en plus l'impression que Lula me décrivait la mamie italienne de Morelli.

— Ce qui serait vraiment flippant, ce serait d'entendre le ronronnement

du moteur d'une Ferrari.

— Y aura jamais de Ferrari sur cette route pleine d'ornières. Elle raclerait le bas de caisse.

Lula avait raison. C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle : je n'avais pas envie de me faire rouler dessus par Lou, mais cela signifiait aussi que nous n'étions pas sur le bon chemin.

— J'aperçois un truc à travers les arbres, a annoncé Lula en se dirigeant vers un bosquet de pins. On dirait qu'il y a une baraque là-bas. Il doit bien y avoir des toilettes.

— Fais attention. Même s'il y a une maison, tu ne sais pas qui y habite, ça pourrait être un dingue.

Comme Lou.

— Ça m'est égal que ce soit un taré, tant qu'il a des toilettes.

Dix minutes plus tard, nous marchions toujours entre les pins en suivant un rai de lumière.

— On se croirait dans une forêt enchantée, a observé Lula. Je crois tout le temps qu'on va arriver et on n'approche jamais. Tu te souviens dans *Le Magicien d'Oz* quand ils traversent une forêt et que les arbres essaient d'agripper Dorothy ? Ou c'était dans *Harry Potter* ? En tout cas, c'est l'impression que j'ai. On dirait que les troncs ont des yeux et des bouches, qu'ils murmurent des horreurs. Et leurs branches bougent comme des bras, on dirait qu'ils vont nous attraper avec leurs horribles doigts crochus.

Lula a été parcourue d'un long frisson.

— On dirait des arbres fantômes. Regarde comme ils bougent, j'ai l'impression d'être dans une forêt hantée.

— C'est le vent, Lula !

— Ça ressemble pas à du vent. Je reconnais le vent. Les arbres parlent. Ils nous regardent et ils disent des trucs. J'ai des picotements dans la nuque. Si j'avais des testicules, elles seraient remontées si haut qu'elles ne retrouveraient jamais le chemin pour redescendre.

J'avais pas besoin que Lula en rajoute. J'avais déjà assez la trouille. Je n'avais aucune envie d'entendre parler de forêt hantée. Être complètement paumées me semblait suffisant. La route n'était plus qu'un vague souvenir derrière nous. Je repensais aux articles de presse relatant la bêtise de randonneurs ou de skieurs qui avaient quitté la piste et n'avaient jamais été retrouvés. Et maintenant, Lula me persuadait que les arbres parlaient. Le pire, c'est qu'on aurait dit qu'elle avait raison.

CHAPITRE 12

Nous avons longé une zone marécageuse au bord d'une clairière. Non loin de là se dressait une petite maison en piteux état avec un toit de tôle. Un jardin envahi par les citrouilles occupait un des côtés de la façade. À l'arrière, un large enclos grillagé grouillait de singes. Un long abri bas de plafond était attaché à la clôture. Carl s'était agrippé à ma jambe et refusait de me lâcher.

— Qu'est-ce qu'il a ? a demandé Lula.

— Je crois qu'il a peur de ses congénères.

— Sans blague. Il doit bien y en avoir une vingtaine là-dedans.

— J'imagine que c'est la dernière cause que Gail Scanlon s'est mise en tête de défendre. Elle les a probablement sauvés d'un labo ou d'un zoo.

— On dirait qu'il n'y a personne ici, a observé Lula.

Nous avons continué à avancer en scrutant les alentours.

— Les singes portent des chapeaux, a remarqué Lula.

Je me suis approchée et j'ai examiné la cage de plus près. Lula avait raison : les animaux portaient des casques en métal attachés sous le menton par une lanière. Une petite antenne dépassait du sommet de chaque casque. On aurait dit des singes de l'armée allemande rescapés de la Première Guerre mondiale.

Il n'y avait pas de voiture garée aux abords. Pas de lumière dans la maison. Des câbles électriques traversaient la forêt et aboutissaient à la maison puis à l'enclos. On aurait dit qu'une route longeait la propriété, juste derrière la cage.

— J'm'en fiche, de ces singes. Je veux juste des toilettes. Je ne sais pas qui habite ici, mais je vais utiliser la salle de bains.

Lula a frappé à la porte. Personne n'a répondu. Elle a tourné la poignée. Ce n'était pas fermé à clé. Nous sommes entrées et avons regardé autour de nous.

— Il y a quelqu'un ? ai-je crié.

Pas de réponse.

Pendant que Lula filait aux toilettes, j'ai inspecté la cuisine et le salon. La maison était décorée dans des tons vifs, qui me rappelaient les vêtements de Gail Scanlon. Les murs étaient couverts de livres. En revanche, je n'ai repéré ni télé ni téléphone. Pas d'ordinateur non plus. Des casseroles et des poêles ordinaires, des appareils électroménagers vétustes, mais en état de marche. Une pile de courrier adressé à Gail avait été posée sur un petit bureau.

Le faire-part de décès de son frère traînait sur le comptoir de la cuisine. Je ne voyais rien qui permette de la relier à Munch ou à Lou.

— Ah ! Je me sens mieux, a triomphé Lula de retour des toilettes. J'ai l'impression d'être une nouvelle femme. J'ai encore plus la pêche que quand on est sorties de la forêt enchantée. Je vais remonter au pas de course la route qui passe derrière la cage des macaques avant qu'il ne fasse vraiment noir et que le diable de Jersey ne se déchaîne.

Cela me semblait un bon plan. L'autre solution était de reprendre le même chemin qu'à l'aller. Je n'étais pas vraiment sûre de le retrouver.

— Tu n'as pas trouvé de téléphone, j'imagine ? On pourrait appeler un taxi si on en avait un.

— Non, et mon portable n'a toujours pas de réseau.

Quand nous sommes sorties de la maison, nous nous sommes arrêtées net : il y avait des singes partout. Le potager et les environs grouillaient de petites créatures équipées de casques à pointes. Les primates hurlaient, couraient en rond et sautaient. Lula a retenu sa respiration.

— C'est un cauchemar, ce truc. On dirait le film où les oiseaux planent au-dessus des maisons puis cassent les fenêtres pour attaquer les gens sauf qu'ici c'est des macaques.

Ce n'était pas vraiment pareil. Les animaux ne voulaient ni nous attaquer ni planer au-dessus de nos têtes. Tout ce qui les intéressait, c'était de quitter leur cage. Un par un, ils se sont sauvés dans les bois. À la fin, il ne restait plus que Carl, immobilisé de terreur, à côté de l'enclos ouvert. Il avait encore la main sur la poignée. Pas besoin d'être médium pour comprendre comment ses copains s'étaient échappés.

— Génial, on leur a rendu leur liberté, a commenté Lula.

J'ai pensé que c'était pour ce genre de situation que j'évitais de porter une arme : je me serais flinguée. J'étais censée veiller sur les animaux de Gail, et à présent ils détaient à travers la forêt. Comment allais-je les récupérer ?

Lula s'est dirigée vers la route.

— Je me casse avant que leur gardienne ne se pointe. J'ai pas envie de payer pour des singes évadés. J'ai juste utilisé les toilettes. J'suis pas responsable du reste.

Carl a regardé Lula puis les bois où avaient disparu ses congénères.

— N'y pense même pas ! ai-je ordonné à mon protégé. Susan espère que tu seras là à son retour.

Carl a levé les pouces en signe d'approbation et a pris la poudre d'escampette.

— Carl !

— Il a peut-être besoin d'une nana singe, a suggéré Lula.

J'ai levé la tête : le soleil allait disparaître d'un instant à l'autre. Je n'avais plus beaucoup de temps pour essayer de retrouver mon chemin... Pourtant, je ne voulais pas partir sans Carl. Pas uniquement parce que Susan me l'avait confié. Je l'aimais bien, ce petit. Même s'il était parfois pénible, je

m'étais attachée à lui.

— Je ne peux pas laisser Carl ici.

— Ouais, mais tu ne peux pas rester non plus. Y va faire noir, faut qu'on bouge. On n'a pas de réseau. Ces bois grouillent de kidnappeurs et de malades mentaux.

Même si je savais que Lula avait raison, imaginer Carl perdu dans la forêt me nouait l'estomac. Je l'ai appelé encore une fois, sans succès, puis j'ai suivi Lula.

Au bout de dix minutes, elle a ralenti la cadence.

— J'vois pas où je pose les pieds. S'il se met à faire plus noir, je ne saurais même plus si je suis sur la route. Et j'ai pas envie de me retrouver hors du sentier et de me faire choper par les habitants de la forêt.

— Si on arrive à rejoindre la bagnole, on s'en sortira.

— Elle n'a plus d'essence.

— Ranger nous retrouvera si on reste près de la Jeep.

— Ouais, mais quand ?

Connaissant Ranger, il avait déjà envoyé quelqu'un sur ma piste.

— Attends une seconde, a chuchoté Lula, les yeux écarquillés de frousse. J'entends de nouveau des battements d'ailes. Nom d'un chien, c'est le diable de Jersey, j'en suis sûre. Il vient nous chercher.

J'entendais aussi un bruit. Cela ne ressemblait pas à des battements d'ailes, plutôt à des pas à travers les bois. Des enjambées régulières, étouffées par les épines de pin amassées sur le sol. *Ffft, ffft, ffft, ffft*. Quelqu'un se dirigeait vers nous.

Il n'y avait pas des masses de cachettes. Notre seule option, c'étaient les buissons qui bordaient le chemin. J'ai tiré Lula dans les broussailles, nous nous sommes accroupies et nous avons retenu notre respiration. Lula avait dégainé son arme. En réalité, elle était incapable d'atteindre une grange à trois mètres. Un jour de chance, elle arriverait peut-être à toucher quelqu'un. Ma pire crainte était de devenir sa première victime.

Une faible lueur filtrait sur la route. Les *ffft, ffft, ffft* se sont rapprochés, et un gamin est sorti des bois. À bien y regarder, ce n'était pas un gamin, mais Martin Munch. Il portait un jean large, un sweat gris zippé jusqu'au cou. Il avait l'air d'avoir quatorze ans. Il était seul, ne semblait pas armé et était plus petit que moi. J'avais mes chances. J'ai attendu un peu en espérant qu'il vienne un peu plus près de nous. Tout à coup, il s'est arrêté, a regardé droit dans ma direction puis s'est retourné sans un mot et a pris la fuite dans les bois en courant, comme s'il rebroussait chemin.

Je me suis lancée à sa poursuite. Je suivais son zigzag à travers les arbres et les broussailles. Pour un gars aussi petit, il était rapide. Il semblait bien connaître ce coin de la forêt. Je l'entendais haleter devant moi tandis que Lula martelait le sol dans mon sillage. J'ai aperçu une lumière au loin. Si c'était une route et qu'il décidait de l'emprunter, je pourrais le rattraper. Je n'étais pas une athlète, mais j'étais en meilleure condition physique que lui.

Il est sorti des bois, et je l'ai perdu de vue. Quand j'ai atteint la route, j'ai regardé à droite : Munch était installé sur un quad. Il a démarré en trombe et a filé.

Lula est sortie de la forêt, pliée en deux, les mains sur les genoux.

— Je suis morte. Il me faut un truc. De l'oxygène. Un poumon. Des médicaments légaux. Ou illégaux. N'importe quoi.

Je l'ai tirée à l'abri des pins.

— Tu reprendras ta respiration en marchant. Il faut qu'on soit loin quand il reviendra avec son partenaire.

— C'était Martin Munch ?

— Je crois.

— Où est-ce qu'on va ?

— Je n'en sais rien, on ne peut pas rester sur la route.

— Comment ça, tu ne sais pas où on va ?

— Regarde autour de toi, qu'est-ce que tu vois ?

— Rien. Il fait noir comme dans le cul d'une sorcière.

— Exactement.

— On va tourner en rond. On sera des proies faciles pour le diable de Jersey ou pour les bêtes sauvages qui hantent la forêt.

Ou pire.

— Je ne veux surtout pas t'inquiéter, mais je vais flipper grave. Je sens que ça monte. Les bois, c'est pas mon truc. Il me faut du béton sous les pieds. Des lampadaires. Un hamburger.

— Ne panique pas. On n'est pas en Alaska, on est dans le New Jersey. On va s'en tirer. Il faut juste continuer à marcher. On finira bien par arriver quelque part.

— *Chut*. T'as entendu ?

— Quoi ?

— Ils se sont remis à parler. Les habitants de la forêt. Mes chers petits pieds, tenez bon : je me tire d'ici.

Lula a filé dans l'obscurité. Elle n'avait pas couru plus de dix pas quand j'ai entendu un gros *splash* !

— Ils m'ont attrapée, a-t-elle hurlé. Au secours, je coule. Je suis fichue.

Lula pataugeait dans une tourbière. J'ai plissé les yeux pour mieux voir et je lui ai tendu le bras.

— Attrape ma main.

— Je l'ai. Sors-moi de là.

J'ai planté mon pied dans le sol, ma chaussure s'est enfoncée dans la boue et j'ai rejoint Lula dans son bouillon.

— Je coule, a geint Lula. Je vais mourir. C'est la fin. Le monstre des marais m'a eue.

— Il n'y a que soixante centimètres d'eau. Tu ne vas pas mourir, à moins que je ne t'étrangle parce que tu refuses de la fermer.

J'ai tenté de me redresser, le terrain a cédé et j'ai de nouveau glissé. Des

maines m'ont attrapée par-derrrière et m'ont sortie de la vase. C'était Ranger. Il avait de l'eau jusqu'aux genoux.

— *Baby*.

— Comment m'as-tu retrouvée ?

Il m'a posée sur la terre ferme puis est sorti de l'eau à son tour.

— J'ai entendu Lula hurler. La moitié de l'État a dû l'entendre.

Deux employés de chez Rangeman se sont approchés de Lula, l'ont saisie sous les aisselles et l'ont tirée hors du marécage.

Ranger m'a prise par la main et m'a entraînée dans les bois.

— Raconte.

— Gail Scanlon m'a contactée pour me dire que Lou l'avait enfermée quelque part. Elle ne savait pas où elle se trouvait et elle était terrorisée. Elle m'a demandé de l'aider. J'ai essayé de joindre Diesel. Comme il ne répondait pas, je t'ai appelé et je suis partie à la recherche de Gail.

— Tu l'as retrouvée ?

— Non. Elle n'était pas chez elle.

— Qu'est-ce que Lou lui veut ?

— Je ne sais pas, mais il a tué son frère.

Nous avons rejoint la route. Ranger continuait à me guider.

— Ta Jeep est garée juste après le tournant. Ma voiture est derrière.

— Je n'ai plus d'essence.

— J'avais remarqué. Elle a d'autres problèmes, ta bagnole ?

— Oui, tout foire, ou presque.

Ranger a marqué une pause.

— Attention, il y a un singe au milieu de la route.

Je ne distinguais que des ombres.

— T'es sûr ?

— Oui.

— Il porte un casque ?

— Oui.

— Merde.

J'avais espéré que ce serait Carl.

Derrière nous, les hommes se servaient de lampes torches. Le faisceau a balayé le singe, qui s'est enfui dans les bois. Nous sommes arrivés à la Jeep puis au 4 × 4 aux couleurs de Rangeman.

— J'enverrai quelqu'un récupérer ta voiture demain, m'a assuré Ranger en déverrouillant ses portières à distance.

Lula et moi dégoulinions de vase. De la boue et des plantes aquatiques étaient collées dans nos cheveux et sur nos chaussures. La température avait baissé, et je claquais des dents.

Ranger a posé sa veste sur mes épaules et m'a conduite jusqu'au siège avant. Ses deux hommes et Lula ont pris place à l'arrière. Ranger s'est glissé au volant, a mis le chauffage à fond et enclenché la marche arrière.

Quand nous sommes arrivés sur l'autoroute, mon téléphone a affiché

quatre messages. Ils étaient tous de Diesel et disaient : « Où es-tu ? Appelle-moi. »

J'ai composé son numéro et je lui ai expliqué ce qui était arrivé à Gail Scanlon.

— Et maintenant, tu es où ?

— Sur l'autoroute. Ma Jeep est tombée en panne sèche dans les bois. Ranger est venu nous sauver.

— Tu lui diras merci de ma part. Et demande-lui de s'arrêter en route pour ramener de quoi griller. Un poulet rôti, ce serait super.

— Ça marchera pas.

— Essaie quand même, on sait jamais.

J'ai ouvert la porte de mon appart, je suis entrée et j'ai enlevé mes chaussures dans la cuisine. Diesel est arrivé et m'a examinée de la tête aux pieds.

— J'ai le droit de sourire ?

— Tant que tu n'éclates pas de rire.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Il faisait noir dans les bois. Je suis tombée dans un marécage avec Lula.

— Où est Carl ?

— Il s'est enfui après avoir libéré une bande de singes. Et tu avais raison au sujet de la maison de Gail. C'était bien celle que tu avais repérée sur la photo aérienne. Il n'y avait personne quand je suis arrivée. Je n'ai pas vu de traces de lutte. Rien qui indique que Lou a emmené Gail. Encore moins pourquoi il l'a enlevée.

— Attends, reviens en arrière : une bande de singes ?

— Une bonne vingtaine, enfermés dans une cage à côté de la maison. Ils portaient de petits casques surmontés d'une antenne. Carl leur a ouvert la porte, et ils ont filé dans la forêt.

— Rien d'autre ?

Je lui ai raconté pour Martin Munch.

— Et toi, où étais-tu ? J'ai essayé de te joindre quand Gail m'a appelée au secours, tu n'as pas répondu.

— J'avais un problème à résoudre au Panama.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'en savoir plus.

— Non. Tu n'en as pas envie du tout.

J'ai doucement progressé jusqu'à la salle de bains en évitant que les plaques de boue craquelée ne se décollent. J'ai pris une douche. Je me suis séché les cheveux en vitesse et j'ai enfilé un survêtement propre. Je me suis dirigée vers la cuisine pour trouver quelque chose à me mettre sous la dent.

— Tu as mangé ? ai-je demandé à Diesel.

— Quand ?

— Récemment.

— Non.

J'ai réfléchi aux choix qui se présentaient à moi : céréales, beurre de cacahuètes, œufs brouillés, croque-monsieur. Le croque l'a emporté haut la main. J'ai préparé des sandwichs au fromage et je les ai posés dans une poêle. Diesel s'est collé dans mon dos pour regarder par-dessus mon épaule.

— C'est pour moi ?

— T'en as envie ?

— Très envie.

— Je parlais des croque-monsieur.

— J'en ai très envie *aussi*.

Diesel a mangé deux croques et moi un. J'hésitais entre laver la poêle ou la jeter à la poubelle quand Morelli a appelé.

— Abats-moi, je t'en prie. Mets fin à mon calvaire ! Sa femme refuse de le reprendre à la maison. Je la comprends. Moi non plus, je ne veux plus de lui, mais j'ai pas le choix. Je ne peux pas le mettre à la rue. Il arrive à peine à marcher. Je suis obligé de le dorloter. La seule chose qu'il est capable de gérer seul, c'est la télécommande de la télé. Tu te rends compte ? Une guerre des gangs fait rage dans les HLM et, dix-sept fois par jour, je reçois un coup de fil d'Anthony qui ajoute des choses à sa liste de courses. D'abord du baume à lèvres, puis des bananes. Après, c'est pour les programmes télé. Enfin, une bière.

— Je suis vraiment désolée, j'aimerais pouvoir t'aider.

— Justement, tu peux. Ça m'embête de te demander ça, mais je suis à deux doigts de craquer. Est-ce que je peux transférer ses appels pour les courses juste pendant une journée ? Demain, j'ai des réunions non-stop. Je ne peux plus répondre à ses coups de fil.

— Pas de problème. Dis-lui de m'appeler. Tiens, tu as du nouveau sur l'explosion au Sky ? Ils ont trouvé des cadavres à l'intérieur.

— Un. Ce serait un certain Doc Weiner. Ses deux hommes de main étaient devant le bâtiment. L'explosion les a projetés de l'autre côté de la rue, mais ils sont indemnes.

Quand j'ai raccroché, j'ai mis Diesel au courant pour Doc Weiner.

— Pourquoi est-ce que Lou a fait exploser le bâtiment ? lui ai-je demandé. S'il voulait se débarrasser de Weiner, pourquoi est-ce qu'il ne l'a pas simplement tué, comme Scanlon ?

— C'est difficile à dire avec Lou. Il se considère comme une sorte d'archange exterminateur, mais il a aussi un côté espiègle.

— Faire exploser un bâtiment, c'est espiègle ?

— À ses yeux, oui.

Diesel est allé dans la salle à manger, il a pris mon ordinateur portable et l'a emporté sur le canapé. Il l'a allumé et a affiché la carte satellite des Pine Barrens. On voyait des arbres, des lacs, des chemins de terre et des maisons éparpillées dans la nature.

— Voici Marbury Road. Nous avons quitté la route asphaltée et nous

avons pris ce chemin. On ne distingue pas bien la route sur l'écran parce qu'elle est cachée par des arbres.

J'ai retracé mon itinéraire et j'ai réussi à repérer le centre de sauvetage d'animaux de Gail. On voyait la route qui passait derrière la maison. J'ai même localisé la zone marécageuse qui avait essayé de nous engloutir, Lula et moi, et la route empruntée par Munch sur son quad. Elle finissait en un enchevêtrement incroyable de petits sentiers reliés à une centaine d'autres chemins de terre.

— Martin Munch pourrait habiter n'importe où dans les Barrens, a commenté Diesel. Il y a des tentes, des vieilles caravanes et des petites maisons style pavillon disséminées partout. Certaines habitations sont légales, d'autres sont des squats. D'après ce que je sais de Munch, il ne lui faut pas grand-chose : de l'électricité pour son ordinateur et l'essentiel pour sa survie. Lou, en revanche, n'est pas du genre à vivre à la dure.

— Ces types n'ont pas besoin d'un labo pour leurs magouilles ? Un repaire où mener leurs expériences diaboliques et mesurer leurs magnétomachins avec leur magnétomètre volé ?

— Je ne sais pas, ça dépend de ce qu'ils font. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont enfermé Gail Scanlon quelque part et qu'elle a pu utiliser un téléphone.

CHAPITRE 13

J'en étais déjà à ma deuxième tasse de café, et la caféine ne faisait pas effet. Diesel, lui, semblait frais comme un gardon.

— Qu'est-ce que t'as ? m'a-t-il demandé.

— J'ai pas fermé l'œil de la nuit à cause de toi. Tu es grand, tu dégages de la chaleur et t'arrêtes pas de m'écraser. J'arrive pas à dormir quand tu te couches sur moi.

— No soucy. Ce soir, tu peux te mettre au-dessus. Et puis j'ai une suggestion : si tu ne venais pas au lit vêtue de tout le contenu de ta garde-robe, tu aurais peut-être moins chaud. Il ne te manque qu'une armure.

Si j'en avais une, je la porterais, ai-je pensé. Je me suis traînée hors de la cuisine et j'allais vérifier si ma Jeep était de retour quand mon portable a sonné. C'était Anthony.

— Hé, ma belle. Joe m'a dit que je pouvais t'appeler si j'avais besoin de quelque chose.

— Ouais. Qu'y a-t-il ?

— Je veux des bonbons d'Halloween. Il me faudrait quelques sacs de bonbons en forme de citrouilles, de chauves-souris et de maïs. Et aussi des M & M's.

— Tu m'appelles pour des bonbons ?

— Je sais, ça ne paraît pas très raisonnable, mais je me sens vraiment hyper mal. J'ai le moral dans les chaussettes, je crois que j'ai de la fièvre et les trous laissés par les clous saignent dès que je fais un pas.

J'ai fait la grimace. Je n'avais pas envie d'entendre parler de ses plaies aux fesses. Je préférais aller chercher ses friandises. J'ai raccroché et j'ai balayé le parking du regard. Rangeman n'avait pas encore livré ma voiture. Anthony allait devoir attendre pour ses citrouilles. L'Escalade de Diesel était toujours garée derrière mon appart, mais la Harley avait disparu.

Je me suis tournée vers lui.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta moto ?

— Je l'ai donnée à Flash, je ne m'en servais pas.

Deux véhicules de chez Rangeman se sont garés au pied de l'immeuble. Des voitures neuves, noires, et immaculées. Leur origine est un mystère, mais les réserves semblent inépuisables. Hal est sorti de la deuxième. Il portait l'uniforme noir habituel de la société de gardiennage et portait un petit sac plastique à la main. Je l'ai regardé entrer dans ma résidence et, quelques

minutes plus tard, il sonnait à ma porte.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelles, m'a-t-il annoncé. La mauvaise, c'est qu'une fenêtre à l'arrière de ta Jeep n'était pas fermée. Quand on est arrivé ce matin, ta bagnole était pleine de rats laveurs. Ils ont sans doute été attirés par le seau de poulet frit. Quand ils ont achevé leur festin, ils ont tout mis à sac. Et ils se sont aussi soulagés.

Hal a secoué la tête.

— J'ai jamais vu un truc pareil. Comme si tous les rats laveurs du New Jersey s'étaient donné rendez-vous pour... enfin, tu vois. On a dû faire remorquer ta Jeep. Ils avaient même mangé le siège conducteur.

Il m'a tendu le sac en plastique.

— On a trouvé cette console portable à l'arrière. Elle a l'air en état de marche. On a aussi récupéré la carte grise et les papiers d'assurance dans la boîte à gants. Ils sont dans le sachet. Ranger s'est débarrassé de la carcasse de la Jeep et m'a dit de te prêter celle qu'on vient d'amener sur ton parking.

Hal m'a donné un jeu de clés. Je l'ai remercié et je suis retournée à la fenêtre pour admirer ma nouvelle voiture. C'était une Jeep Cherokee noire étincelante.

— J'ai l'impression que ça t'arrive souvent, a observé Diesel.

— J'ai un mauvais karma avec les bagnoles.

Mon portable a sonné. C'était Lula

— Je suis chez Shop n Bag. J'avais des trucs à acheter avant d'aller bosser. Tu ne devineras jamais qui est là ! Le gars qui s'est tiré une balle dans le pied, Machinchose. Il a le pied dans le plâtre et il roule dans un chariot de supermarché à moteur. Ça me dirait bien de lui foutre une raclée, mais je me suis dit que tu voudrais sans doute être la première.

— J'arrive.

J'ai attrapé ma veste et mon sac avant de lancer :

— Je dois y aller. Lula a repéré un de mes DDC.

— Faut que tu sois de retour à midi au plus tard.

J'ai traversé le couloir en courant, j'ai dévalé l'escalier et j'ai foncé jusqu'à la nouvelle Jeep. Waouh, elle était équipée de sièges en cuir. Je me suis glissée au volant en humant l'odeur de nouvelle voiture. Même si Carl me manquait, je devais reconnaître que je me passais bien de son fumet.

Dix minutes plus tard, j'étais au supermarché, une paire de menottes à l'arrière de mon jean, une bombe de spray poivre attachée à la ceinture et un Taser, qui fonctionnait ou pas, dans la poche de ma veste. J'ai sprinté jusqu'à l'entrée et j'ai appelé Lula.

— Il vient de s'engager dans l'allée des céréales. Il se dirige vers les produits laitiers. Moi, je suis cachée au rayon serviettes hygiéniques.

J'ai tourné après les condiments et je l'ai vu. Lula avait raison. Il allait droit vers les laitages. Nous l'avons suivi alors qu'il dépassait les fromages et nous l'avons abordé devant les yaourts.

— Denny Guzzi ?

— Oui ? a-t-il répondu en tournant son véhicule pour me faire face. Oh, merde.

— Vous avez raté votre rendez-vous chez le juge. Vous devez en fixer un nouveau.

— Laissez tomber. Je n'ai rien fait, je ne veux pas aller en taule.

— Vous avez dévalisé un magasin.

— J'ai pas pu garder le fric, ça ne compte pas.

— C'est vrai, a approuvé Lula.

— Non, ce n'est pas vrai, ai-je protesté.

— En tout cas, ça semble injuste.

— T'as recommencé à boire du whisky pour te soigner ?

— J'avais le nez un peu encombré ce matin.

Je me suis penchée vers Guzzi pour lui passer les menottes, il a viré avec son chariot, m'est rentré dedans avec le panier et s'est enfui dans l'allée des condiments en criant :

— Au secours, une folle !

Il a attrapé des marchandises dans les rayonnages et s'est mis à me les lancer. Une bouteille de ketchup a éclaté sur le carrelage. *Bang !* Il y en avait partout. Un bocal de petits légumes à l'aneth marinés dans le vinaigre. *Bang !* Du verre qui roule sur le sol. Un pot de mayonnaise géant. *Bang !* Une flaque visqueuse. Lula et moi tentions de slalomer entre les morceaux de verre, les cornichons, les olives et les tranches de betteraves.

— Service de nettoyage allée 9, a annoncé une voix amplifiée.

Lula et moi avons fait demi-tour pour essayer de coincer Guzzi. Nous avons couru dans l'allée 10, contourné la tête de gondole et nous lui avons bloqué le passage.

— C'est pas un drame, lui ai-je assuré. Cela ne prendra que quelques minutes de fixer un nouveau rendez-vous puis je vous reconduirai ici pour que vous terminiez vos courses.

C'était un gros mensonge, évidemment. J'étais au bord du désespoir : j'avais besoin d'argent et je n'aimais pas ce type. Traitez-moi de folle si vous voulez, mais je n'aime pas trop les gens qui me tirent dessus à l'arme à feu et me rentrent dedans avec leur chariot de supermarché motorisé.

— Bon, voilà ce que je vous propose, a ajouté Lula à l'attention de Guzzi. Je vais tirer votre cul éclopé de cette voiturette de location et je vais vous traîner sur le parking ?

— Qu'est-ce que je vous ai fait ? a-t-il gloussé.

— Vous m'avez tiré dessus.

— Vous m'avez dérangé alors que j'étais tranquillement chez moi.

— Ouais, c'est pas faux, a admis Lula. Je ne voyais pas ça comme ça.

Une autre cliente en chariot motorisé s'est arrêtée à notre hauteur.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est une agression ? On a le droit d'être dans ces véhicules. J'ai un autocollant handicapé sur ma voiture et tout.

— Ah oui ? Et c'est quoi, votre problème ?

— C'est pas vos oignons.

— J'parie que c'est des salades. J'parie que vous n'avez pas d'autocollant. J'parie que vous êtes une grosse menteuse.

— Va chercher la voiture et amène-la devant la porte, ai-je ordonné à Lula. J'ai pas envie de tirer ce type plus loin que nécessaire.

— Vous ? Me tirer ? a demandé Guzzi.

C'est à ce moment-là que je lui ai envoyé la sauce avec le Taser. Il s'est effondré sur son siège, et Lula est partie.

— Tout va bien, ai-je annoncé aux curieux qui s'étaient rassemblés autour de nous. C'est mon frère. Ça arrive tout le temps. Il a juste besoin d'une bonne sieste. Ça va aller.

J'aurais pu dire que je bossais pour une agence de cautionnement, mais ça fiche toujours la frousse aux gens. Ils appellent le vigile puis les flics, et je suis obligée de sortir toute la paperasse. Mieux vaut mentir et battre en retraite au plus vite.

— Il a fait pipi dans son pantalon, a constaté un vieux type. Qu'est-ce qu'il a ?

— Blessure de guerre, ai-je répondu. Vous devriez reculer. Il pourrait se montrer violent quand il reprendra ses esprits.

J'ai attrapé deux sacs de bonbons d'Halloween dans un étalage près de la caisse et j'ai tendu un billet de dix dollars à l'employé. J'ai empoché la monnaie, j'ai agrippé Guzzi par le devant de sa veste et je l'ai extirpé de son chariot. Il était un peu ramollo, mais j'ai réussi à quitter le supermarché en marche arrière en le traînant derrière moi. Lula s'est arrêtée dans un crissement de pneus et a sauté de la Jeep pour m'aider à installer notre prise à bord. Je lui ai passé les menottes, j'ai remercié Lula et j'ai roulé vers le poste de police.

J'ai débarqué Guzzi devant la porte arrière et je l'ai traîné jusqu'à l'inspecteur. Au moment où je l'ai livré, mon portable a sonné.

— Où sont mes citrouilles ? m'a demandé Anthony.

— Relax, je les ai.

— Et les M & M's ?

Merde, je les avais oubliés.

— Il est presque l'heure de déjeuner, a ajouté Anthony. Tu pourrais peut-être me ramener un sandwich de chez Pino.

Je pourrais aussi y glisser du poison, te tirer dessus avec un vrai flingue et te jeter dans le Delaware, ai-je ruminé. Bon, Stéphanie, respire à fond. Souviens-toi qu'il a reçu des clous dans les fesses et que c'est en partie ta faute.

— Bien sûr, je te ramènerai un sandwich.

J'ai obtenu mon reçu en échange de Guzzi et j'ai couru à la Jeep. J'ai regardé l'heure. Il me restait trente minutes pour passer chercher le sandwich et les M & M's, déposer le tout chez Morelli et rentrer chez moi.

Mon téléphone a sonné alors que je m'arrêtais devant chez Morelli.

— Madame Ardenowski t'a vue chez Shop n Bag, elle m'a dit que tu maltraitais un handicapé, m'a annoncé ma mère.

— Il n'était pas handicapé. Il s'est tiré dans le pied pendant qu'il cambriolait un magasin.

— Madame Ardenowski m'a raconté qu'il était dans un chariot de supermarché motorisé.

— Oui, parce qu'il s'est pris une balle.

— Ils n'accordent pas ces chariots à n'importe qui. Il devait être handicapé pour qu'on le lui prête. Et depuis quand est-ce que tu arrêtes des gens dans les supermarchés ? La fille de Florence Molnar ne fait pas ça. Elle a un bon travail à la banque.

— Je dois y aller, ai-je annoncé à ma mère, et j'ai raccroché.

J'ai ouvert la porte de Morelli avec ma clé. J'ai donné ses bonbons et son sandwich à Anthony. J'ai sorti Bob pour une promenade. Il a fait ses besoins sur le gazon de monsieur Fratelli, qui est sorti de sa maison en hurlant et m'a ordonné de ramasser les crottes. Comme je n'avais pas de sac, je lui ai dit que j'enverrais Morelli dès qu'il rentrerait du travail.

Je suis rentrée chez moi avec dix minutes de retard, ce qui n'était pas mal, au vu des circonstances.

— Salut, m'a lancé Diesel.

— Salut à toi.

— T'as eu ton gars ?

— Oui ! Je l'ai coincé chez Shop n Bag.

Diesel m'a souri. Il m'a attrapée et m'a planté un baiser sur les lèvres.

— Félicitations.

Un léger choc électrique m'a traversée jusqu'aux orteils.

— Pfiou, j'ai les lèvres qui picotent.

— Ouais, si j'avais mis la langue, tes baskets fumeraient.

Il blaguait encore, je suppose.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On part en voiture.

Diesel avait garé un 4 × 4 Subaru plein de boue sur le parking avec une remorque qui transportait deux quads.

— J'ai pensé que ces deux engins seraient plus discrets et nous donneraient plus de flexibilité.

Nous avons pris l'autoroute. Mon téléphone a sonné. J'ai grimacé en voyant qui m'appelait : Anthony.

— Oui ? ai-je lâché en guise de salut.

— Je voudrais de la glace et elle est dans la cuisine.

— Et ?

— J'espérais que tu pourrais m'en apporter.

— Je ne peux pas t'aider maintenant, je suis dans le sud du New Jersey.

— Mais Joe m'a dit que...

— Anthony !! ai-je hurlé dans le téléphone. Ramène tes fesses perforées

dans la cuisine et va chercher ta putain de glace toi-même !

J'ai raccroché.

— On dirait que ça s'est bien passé.

— Les gènes de la famille Morelli sont flippants.

Nous sommes arrivés au chemin de terre qui menait à la propriété de Gail Scanlon et nous avons déchargé les quads.

— T'as un plan ?

— Je me disais qu'on commencerait par la maison de Gail. J'aimerais l'examiner moi-même. Après, on verra. On roulera, et on verra ce qui se passe. Et au cas où mon instinct ne me guiderait pas, j'ai un GPS portatif. Ça ira, avec le quad ?

Bien sûr, c'était cool. À un détail près : je n'étais jamais montée sur un de ces engins.

— Ça a l'air assez simple.

On aurait dit un mini Monster Truck. Quatre roues avec des sculptures agressives, un volant, une pédale de gaz, un frein, quelques boutons.

Nous avons trouvé la propriété de Gail sans difficulté. Le piège n'avait pas été réinstallé. Les restes étaient encore visibles au sol. Nous avons tourné à droite à la fourche et avons suivi la route jusqu'à la ferme aux singes. Nous sommes arrivés devant le potager et sommes descendus de nos quads. Pas de singe en vue. Pas de voiture.

— On dirait une ville fantôme, a remarqué Diesel.

Nous sommes entrés dans la maison et avons un peu fouiné sans rien trouver d'intéressant. Nous avons ensuite pénétré dans l'enclos. L'habitat naturel des singes avait été recréé à l'intérieur de l'abri. Il y avait même le chauffage, l'électricité et l'eau courante. Il ne manquait que la horde de macaques.

Je suis ressortie et j'ai appelé Carl. Sans résultat.

— Eh ben, après tout ce que j'ai fait pour lui. C'est comme ça qu'il me remercie ?

— Tu me fous les boules, tu parles comme ma mère.

— Tu as une mère ?

— Si tu n'es pas gentille avec moi, je ne te laisserai plus me préparer de croque-monsieur.

— C'est toi qui m'autorises à les préparer ?

Diesel a eu un sourire si large que ses fossettes sont apparues. Je l'ai mis en garde en secouant mon index.

— Ne t'avise pas de te servir de ces fossettes avec moi.

Diesel s'est tortillé d'un air gêné sans cesser de sourire.

— J'y peux rien si j'ai des fossettes.

— Si. Je sais tout sur toi et sur ces fossettes.

— La plupart des femmes les trouvent craquantes.

— Je ne suis pas la plupart des femmes.

— Sans déc'. Allez, remonte sur le quad.

Nous avons emprunté la route qui quittait la propriété jusqu'à la fourche puis nous avons tourné à droite. Au bout de quelques mètres, un sentier coupait à travers les pins. J'ai eu l'impression que Munch était parti par là quand je le poursuivais. J'ai suivi Diesel, et nous nous sommes mis à slalomer dans un labyrinthe de traces de pneus de quads.

Stéphanie Plum, guerrière tout-terrain, ça sonnait bien. C'est comme ça que le boulot devrait toujours se passer, me disais-je. De l'action. Une course à travers les bois derrière Diesel. Bon, d'accord, en réalité, j'avais envie d'être devant Diesel. Je voulais mener la charge, être la chef. Malheureusement, c'était lui qui avait mémorisé la carte aérienne. Et il était censé être doté de sens surdéveloppés.

— Les super-sens à la mords-moi le nœud, ai-je marmotté.

— Hé là, j'ai entendu, m'a crié Diesel.

— Non, c'est pas possible.

— Si.

De temps en temps, j'apercevais un singe avec un casque, assis dans un arbre ou galopant sur le sentier. En revanche, pas de trace de Carl. Nous avons longé une zone marécageuse et sommes arrivés devant une vieille caravane mangée par la rouille posée sur des parpaings. Un pick-up tout aussi rouillé était garé tout près. Un vieil homme buvait une bière en fumant la pipe devant la caravane. Son visage et ses mains étaient tannés par le soleil et les années. Tout le reste était caché dans un costume de lapin rose qui avait connu des jours meilleurs. Les oreilles de lapin pendaient mollement des deux côtés de la tête, tandis que la fourrure clairsemée était rongée par les mites. Un singe avec casque nous observait, perché sur le toit du pick-up.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je articulé en silence à l'attention de Diesel.

— C'est le Lapin de Pâques. Retraité.

Nous sommes descendus de nos quads et nous nous sommes approchés de lui.

— Pourquoi est-ce que le singe porte un casque ? ai-je demandé.

— C'est pas mon singe. Et j'en sais rien. C'est juste un de ces trucs zarbis qui se passent dans les Barrens. Vous êtes des touristes en mal de folklore ?

— Non, nous sommes chasseurs de primes.

Il a éclaté de rire, ce qui m'a permis de compter ses dents. Il lui en restait deux : deux grosses incisives qui partaient vers l'avant et n'étaient pas en très bon état.

— Chasseurs de primes. Ça me plaît. On a quelques sacrés personnages ici, mais je crois que vous êtes les premiers chasseurs de primes que je rencontre.

— C'est qui, les autres phénomènes ? a demandé Diesel.

— Sasquatch, le Yéti, crèche un peu plus loin, et Elmer, le Péteur de feu,

est là aussi.

— Il pète vraiment des flammes ?

— Juré craché. Je l'ai vu. Il doit faire gaffe à ce qu'il mange, sinon il dégaze dans son sommeil et sa main s'enflamme. Et puis y a le diable de Jersey. Je ne sais pas où il pieute, mais il survole parfois mon jardin.

— C'est tout ?

— On a encore une horde de singes. Quelques-uns se sont pointés pendant que je préparais le dîner hier soir. Ils portent des casques. Et puis, dans la forêt, vers le nord, y a quelqu'un qui envoie des lumières dans le ciel la nuit. Ces putains de lumière brouillent la réception de ma télé. J'ai un satellite sur le toit de mon mobile home. Il m'a coûté un max et, maintenant, ma réception est naze. Parfois, quand ça se passe, les poils de ma fourrure se dressent. Et puis il pleut. Mais seulement à côté de mon pick-up. Vous voyez cette grosse flaque de boue ? C'est là qu'il pleut.

— Vous portez un costume de lapin, ce n'est pas courant, ai-je lâché.

— Je trouvais ça dommage de le jeter parce que j'avais pris ma retraite. Et puis la fermeture Éclair est coincée. J'peux pas l'enlever.

— Je cherche un certain Lou, est intervenu Diesel. Vous l'avez vu ?

Le Lapin de Pâques a fait un signe de croix et a serré sa bouteille de bière contre sa poitrine.

— Non, et j'veux jamais le voir.

— Pourquoi est-ce que je suis la seule à ne jamais avoir entendu parler de Lou ?

— Tu n'es pas une Indescriptible. Tu ne reçois pas la newsletter.

— Il y a une newsletter ?

Diesel a ricané et a essayé de m'attraper. J'ai sauté pour l'esquiver.

— T'es un salaud.

— Je sais, je ne peux pas m'en empêcher.

Nous sommes remontés sur nos quads, et j'ai suivi Diesel le long de l'allée du Lapin de Pâques puis sur la route censée passer devant chez le Yéti et le Péteur de feu. Nous n'avons pas vu la moindre trace de l'abominable homme des neiges ni de sa maison. En revanche, nous avons aperçu plusieurs portions de terre brûlée et les carcasses de deux mobile homes carbonisés. Nous nous sommes arrêtés pour observer les ruines.

— Je parie qu'il avait mangé du chili con carne, en a déduit Diesel.

CHAPITRE 14

La nuit tombait quand nous sommes revenus à la Subaru. Nous n'avions plus rencontré personne ni aperçu de maison habitable. Même si nous avions roulé pendant des heures, nous n'avions couvert qu'une infime partie des Barrens. Diesel a sanglé les quads et relevé la barrière de la remorque. Il s'est engagé sur la route pavée et s'est dirigé vers Marbury.

— Ce n'est pas le chemin pour rentrer.

— Je cherche un endroit où on pourrait s'arrêter un peu. J'aimerais observer ces fameuses lumières.

Huit kilomètres plus loin, nous avons trouvé une échoppe de glaces fermée pour la saison. Le petit parking était désert et plongé dans l'obscurité. Il n'y avait pas la moindre lumière artificielle à des kilomètres à la ronde. Diesel a positionné la Subaru pour que nous fassions face au nord, et nous nous sommes préparés à attendre.

— Et le ravitaillement ? ai-je demandé. J'ai faim.

— Désolé, tu vas devoir puiser dans tes réserves de graisse pendant quelques heures.

Je lui ai décoché un coup de coude.

— Laisse-moi formuler ça autrement.

— Trop tard. Le mal est fait.

Le ciel a été traversé par un éclair éblouissant. Deux autres ont suivi.

— Ce n'était pas des faisceaux de lumière, a décrété Diesel. C'étaient des traînées de fusée.

Nos fenêtres étaient baissées, nous étions à l'affût de la pluie ou d'un craquement d'électricité. Rien n'est arrivé jusqu'à nous.

— C'est difficile de déterminer avec précision d'où a décollé la fusée, mais j'ai une idée générale de la zone. J'examinerai à nouveau les cartes aériennes à la maison et, demain, on repartira en exploration avec les quads.

Nous avons trouvé un fast-food à la sortie d'Hammonton et nous avons emporté des sacs de hamburgers, de frites, de beignets d'oignon, de poulet frit et de donuts. Diesel a pris l'autoroute et mangé en conduisant. Qui a dit que les hommes étaient incapables de faire plusieurs choses à la fois ?

Je me suis réveillée en sursaut. Le téléphone sonnait. Il faisait encore noir. J'ai pensé que quelqu'un était mort. Ma grand-mère ou mon père. Une crise cardiaque dans leur sommeil.

Diesel s'est penché au-dessus de moi pour décrocher.

— Ouais ?

Il a écouté ce que lui disait son interlocuteur puis m'a passé l'appareil.

— C'est Lula.

— Lula ? Quelle heure est-il ?

Diesel a consulté sa montre.

— Cinq heures du matin.

— Je suis malade, m'a-t-elle annoncé. Ma grippe est de retour. J'arrête pas d'éternuer. Et j'arrive à peine à respirer. Mes irritations vont reprendre et je n'ai aucun de mes médocs. Tank et moi, on est sortis hier soir, et j'ai laissé mon sac dans sa bagnole. Il a tout. Mon décongestionnant nasal, mon antihistaminique et mes clés de voiture.

— Et ?

— Et il ne répond pas au téléphone. Il dort comme un macchabée. Faut que quelqu'un me dépose chez lui pour que je récupère mes affaires. Ou faut que je trouve une pharmacie ouverte pour acheter des médocs.

— Pourquoi tu n'appelles pas la centrale de Rangeman ?

— Il ne loge plus dans un appart de Rangeman. Il a une toute nouvelle piaule rien qu'à lui. J'l'ai même pas encore vue.

— Donne-moi quelques minutes pour me réveiller, j'arrive.

— Tu pourrais lui envoyer un taxi, a soufflé Diesel. Comme ça, tu pourrais rester au lit avec moi.

S'il y avait bien un argument pour me pousser à me lever, c'était celui-là. J'ai roulé hors du lit, j'ai titubé jusqu'à la salle de bains, je me suis habillée et j'ai zigzagué jusqu'au parking. Je suis restée un moment à humer l'air pour qu'il me remette les idées en place. J'ai posé mes fesses sur le siège conducteur et j'ai roulé en mode pilotage automatique jusque chez Lula.

Elle louait le premier étage d'une toute petite maison. Mini-salon, chambrette, salle de bains et kitchenette. L'appart convenait aussi bien à son format que ses vêtements : c'était hyper serré. Elle m'attendait sur le seuil quand je me suis garée le long du trottoir.

— Tu ferais mieux de me conduire au cimetière, a-t-elle décrété en se laissant tomber à la place du mort, tu gagnerais du temps.

— J'arrive pas à croire que tu aies laissé ton sac dans sa voiture. Il est pratiquement vissé à ton épaule.

— Il est venu me chercher, on allait prendre du chinois à emporter et le ramener chez lui parce que j'avais jamais vu son nouvel appart. On n'était même pas encore chez Chang quand j'ai commencé à me sentir mal. C'est venu comme ça, sans prévenir. Alors j'ai dit à Tank que je voulais rentrer. Quand on est arrivés chez moi, j'éternuais à en faire exploser mon cerveau, et ma tête ne tournait plus rond. Je ne me souviens même pas être sortie de la voiture.

— Ça t'arrive chaque fois que tu vois Tank.

— Ça ne m'arrivait pas avant.

Le quartier de Lula, où les habitants bossaient dur pour un salaire de misère, était bordé par un autre quartier, habité par des glandeurs sans revenus. Comme on ne pouvait pas obtenir de drogues légales dans ce genre de secteur, je suis repartie vers Hamilton et Broad, où se trouvaient quelques magasins de nuit. Je me suis arrêtée au premier qui était allumé. Lula s'est traînée hors de la Jeep et est entrée.

Elle portait de gros chaussons en fourrure rose, un jogging rose et une longue doudoune blanche matelassée. Une chemise de nuit rouge en flanelle dépassait de cinq centimètres sous son manteau. Ses cheveux étaient en pétard.

Il était bientôt six heures. Morelli et Ranger devaient être debout. Diesel dormait sans doute encore, il n'était pas matinal. En attendant Lula, j'ai appelé Morelli sur son portable.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ?

— J'appelais juste pour te dire bonjour.

— Je suis soulagé, j'ai cru que quelqu'un avait encore jeté un cocktail Molotov dans ton appart. Tu n'es pas levée à cette heure-ci, d'habitude.

— Lula est malade, j'ai dû l'emmener chercher des médicaments.

— Tu pourrais peut-être m'en ramener. Je suis prêt à avaler les antidépresseurs d'Anthony.

— Il se sent mieux ?

— Il geint moins quand il va aux chiottes. Tu lui as vraiment dit d'aller chercher sa glace lui-même ?

— Ouais.

— Tu es ma superhéroïne.

— Tu veux que je prenne ses appels aujourd'hui aussi ?

— Non, merci, je peux m'occuper de lui. Par contre, j'ai un autre énorme service à te demander. Tu ne pourrais pas parler à sa femme ? Tu réussiras peut-être à la convaincre de le reprendre.

— Tu déconnes. Qu'est-ce que je lui dirais ? C'est un dragueur, un trompeur en série, un imbécile et un obsédé. Mon conseil personnel ce serait de se barrer vite sans se retourner.

— Merde, Stéphanie, j'essaie de me débarrasser de ce mec. File-moi un coup de main. Raconte des bobards, tu le fais tout le temps dans le boulot. T'es douée pour ça.

— Tu veux que je mente à ta belle-sœur ?

— Mais oui, je ne demande que ça !

— C'est bon, j'essayerai de trouver le temps de lui parler.

Lula a ouvert la portière et j'ai salué Morelli.

— J'en ai un plein sachet. Tu me choisis un médoc ?

J'en ai sorti un pour les allergies.

— Tank doit être debout, maintenant. Tu veux qu'on passe chez lui pour

récupérer ton sac ?

— Ouais, ça serait super, j'ai besoin de mes clés de voiture.

— Où est-ce qu'il habite ?

— Dans une baraque sur Howard Street, à deux pâtés de maisons de Cluck-in-a-Bucket.

Bon plan : il y avait un Dunkin' Donuts juste à côté. J'étais prête à tuer pour un café, et je n'avais rien contre quelques douzaines de donuts pour l'accompagner.

J'ai démarré la Jeep, motivée comme jamais. Lula a pris un comprimé de la boîte puis enchaîné avec quelques autres médicaments.

— Tu devrais y aller mollo. Les cocktails, c'est jamais bon.

— Je me disais que j'allais en avaler un peu de chaque boîte jusqu'à en trouver un qui fasse effet.

— Tu dois leur laisser le temps, ils ne font pas effet tout de suite.

— J'ai pas toute la journée, ma grande. J'ai des trucs à faire. J'ai pas la patience d'attendre.

— Si tu arrêtes de t'enfiler des médocs, je t'offre un sac de donuts et un bon sandwich bien gras.

— C'est tentant, comme proposition. On pourrait aussi prendre des pommes de terre rissolées...

— Marché conclu. Des pommes de terre rissolées. Et du café. Plein de café.

— Je me sens déjà mieux.

Je me suis d'abord arrêtée chez Tank. C'était une petite maison en bois jaune et blanche, assez éloignée de l'image de son occupant. Avec le petit jardin, la barrière blanche et le porche, on aurait dit une maison de vieille dame.

— T'es sûre que c'est la bonne adresse ? Ça ressemble pas à une baraque pour mon chéri.

— C'est l'adresse que tu m'as donnée.

Lula a posé son sac de traitements antigrippe sur le plancher de la Jeep et s'est dirigée vers la maison. Elle a sonné à la porte, avant de coller son nez à la fenêtre en façade. Elle a sonné une deuxième fois, et Tank est venu ouvrir. Il portait la tenue noire de chez Rangeman, il allait partir bosser. J'avais du mal à distinguer son expression à cette distance, mais il devait être surpris. Non seulement Lula débarquait sans crier gare, mais elle avait l'air de s'être échappée de la salle à électrochocs d'un asile de fous.

Elle est entrée, et il a refermé la porte. Quelques minutes plus tard, je l'ai vue ressortir comme une bombe, son sac à la main. Elle s'est précipitée dans la voiture et a claqué la portière.

— Il me faut de la bouffe. Plein de bouffe.

Difficile à interpréter. Lula mangeait quand elle était en rogne, quand elle était triste et quand elle s'ennuyait. La nourriture résolvait tous ses

problèmes.

— Ça te va, Dunkin' Donuts ?

— C'est parfait, j'adore.

Puis elle a éternué et pété.

— Pardon.

— Et alors ? C'est Tank qui te fait cet effet-là ?

— Il a des chats ! Trois ! Suzy, Miss Kitty et Chausson aux pommes. Pas étonnant que j'agonise. Je suis allergique aux matous.

— Tu disais que tu n'étais allergique à rien.

— Ouais, rien à part les chats.

— Je ne savais pas que Tank avait des chats.

— C'est pour ça qu'il a déménagé. Il a adopté une famille de miauteurs et il ne pouvait pas les garder chez Rangeman. Je viens de le prévenir que j'étais allergique et qu'il allait devoir choisir.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a répondu qu'il ne pouvait pas se séparer des chats parce qu'ils n'avaient nulle part d'autre où aller. Il a dit que j'avais qu'à me faire faire des injections antiallergiques.

— Et ?

— J'vais pas me piquer pour un mec qui préfère les chats à sa nana.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Le mariage est annulé ?

— Je ne sais pas, faut que j'appelle Mademoiselle Gloria. Elle m'a toujours prétendu que ma numérologie n'était pas très compatible avec celle de Tank, alors... Et nos lunes n'étaient pas alignées non plus. J'aurais dû l'écouter depuis longtemps.

Je me suis garée sur le parking du Dunkin' Donuts.

— C'est sans doute mieux que ce soit toi qui y ailles, ma belle. Tank ne m'a pas vraiment complimentée sur ma tenue.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que je fichais la frousse à ses chats.

— Tu ne devrais pas pleurer, ou quoi ?

— Si, je crois, mais j'ai pas envie de chialer, j'ai envie de manger.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tout.

— C'est d'accord.

J'ai passé commande et j'ai attendu que l'employée prépare mes beignets et le café.

— Vous faites une fête au bureau ? m'a-t-elle demandé.

— Non, c'est pour se remonter le moral.

Lula était au téléphone avec Mademoiselle Gloria quand je suis revenue à la Jeep.

— D'accord. Merci de m'avoir consacré du temps.

J'ai déposé le café et j'ai déballé d'abord le sandwich à la saucisse et à l'œuf.

— Je me sens beaucoup mieux. En fait, c'était la faute de personne. J'étais juste au bord d'un truc et Tank était pas dans le bon cadran. Mademoiselle Gloria dit que les chats sont arrivés à temps parce que Tank et moi on fonçait vers une collision avec nos lunes et tout le bordel.

— Ça veut dire que le mariage est annulé ?

— Ouais. J'étais pas sûre de vouloir passer l'éternité avec Tank de toute façon. J'peux pas dormir avec lui. Il ronfle et il sue. Est-ce que c'est le genre de complications que je veux pour le reste de ma vie ? J'crois pas, non.

Lula a terminé son sandwich et s'est attaquée à la boîte de donuts.

— On peut toujours compter sur les beignets. À tous les coups, entre un mec et une pâtisserie bien sucrée, je choisis le gâteau.

— Ton allergie a l'air d'aller mieux.

— Ouais, je crois qu'un des comprimés fait effet.

J'ai déposé Lula chez elle et j'ai roulé vers mon appart. Il y avait de la lumière à l'agence de cautionnement quand je suis passée devant. J'ai fait demi-tour et je me suis garée. Connie allumait son ordinateur. Je lui ai tendu le reçu pour Denny Guzzi et j'ai feuilleté le dossier des nouveaux DDC sur son bureau.

— Rien d'intéressant, m'a-t-elle prévenue. Violence domestique, vol de voiture, destruction de propriété privée.

— Tu as trouvé l'adresse de Gordo Bollo ?

— D'après son employeur, il réside au 656, Ward Street à Bordentown. J'ai vérifié avec sa sœur. C'est elle qui a payé la caution.

— J'étais sur Ward. Il n'y a rien dans cette rue : un cimetière et une usine de pipes en céramique.

— T'as dû louper un truc. Ou alors y a deux Ward Street. Ça va ? T'as l'air un peu pâlotte.

— J'ai pris le petit déj' avec Lula, et ça ne passe pas bien.

— Qu'est-ce que tu as mangé ?

— Trop.

J'ai glissé les nouveaux DDC dans mon sac et j'ai quitté l'agence. Autant me débarrasser d'abord du mensonge. J'irais voir la femme d'Anthony et je pourrais passer à la suite. Sa maison n'était pas loin. Le frère de Morelli habitait dans le Bourg, une maison du même style que celle de mes parents. Le soleil brillait faiblement dans le ciel gris et nuageux. L'air était frais.

La femme d'Anthony s'appelait Angelina. Son surnom, pour gagner du temps, c'était Angie. Je trouve que Stéphanie Plum, c'est banal comme nom. En revanche, Angelina Morelli, ça sonne comme une symphonie. Si je m'appelais Angelina, j'épouserais un Morelli rien que pour son nom.

Angie a ouvert la porte dès le premier coup de sonnette. Nous avions fréquenté les mêmes écoles, mais nous ne nous étions jamais parlé avant de nous retrouver toutes les deux avec un Morelli sur les bras. Elle avait deux ans de moins que moi et était très jolie. Une beauté italienne classique. Le teint olive, les yeux bruns, un corps sexy et des cheveux noirs brillants. Elle avait

aussi une grosse tache de vomi de bébé sur son T-shirt.

— Bon Dieu, laisse-moi deviner. Ils t'ont envoyée ici pour me convaincre de le reprendre.

— Touché.

— Entre, je donne à manger au petit Anthony.

Le petit Anthony était dans une chaise de bébé. Difficile de lui donner un âge. Pour moi, tous les bébés se ressemblent. Son pyjama était maculé d'une pâte orange, et il ne sentait pas très bon. Je me suis dit que mon hamster était un excellent choix.

Angie s'est assise en face de Dégueulijunior, et j'ai pris la chaise la plus éloignée possible. Elle a plongé une cuillère dans un machin verdâtre, l'a enfournée dans sa bouche, et il s'est mis à mâchouiller.

— Bon, alors, tu vas le reprendre ?

— Tu crois que je devrais ?

— Non.

Angie a éclaté de rire.

— T'es pas censée dire ça. Ils ne t'ont pas fait répéter avant de venir ?

— T'as une belle maison. Elle est confortable. C'est une maison familiale.

— J'ai l'impression d'habiter dans une boîte à chaussures. J'ai tellement d'enfants que je ne sais plus quoi faire. On est à l'étroit, ici.

— Oui, mais y a une bonne ambiance.

À part le marmot avec la bouillie sur ses vêtements. On était samedi matin, et le reste de la meute était massé devant la télé, dans le salon minuscule. Ils mangeaient des céréales qu'ils piochaient directement dans la boîte. Ils ne disaient rien, hypnotisés par les images qui défilaient sur l'écran.

— C'est plus facile sans Anthony ? Une bouche de moins à nourrir ?

— Non, il est merveilleux avec les enfants. Pas comme son ordure de père, qui était méchant, alcoolo et violent. Anthony, lui, il est gentil. Il est juste trop macho. Il ne pense qu'avec sa queue, jamais avec son cerveau.

— Tu l'aimes.

— Ouais. C'est bête, hein ?

— Peut-être, mais dans le bon sens du terme. Il faut bien que quelqu'un l'aime. Il est misérable en ce moment. Il t'a dit qu'il s'était fait tirer dans les fesses avec un fusil à clous ?

Angie a serré les lèvres.

— Bien fait. Il mérite de se faire tirer dessus. Et je ne le laisserai pas revenir tant qu'on ne lui aura pas enlevé ses points de suture. Il est insupportable quand il est malade. Il s'attend à ce qu'on fasse ses quatre volontés. Un rhume, c'est une catastrophe nationale, pour lui.

— Ça veut dire que tu le reprends ?

— Probablement. Faut bien que quelqu'un sorte les poubelles et déneige l'allée en hiver. Pas question que je me tape ça en plus. Et puis peut-être qu'un jour il mûrira ou qu'il aura un problème de prostate. Sans testicules, il

pourrait être formidable.

— Bon, ben je crois que ma mission est accomplie. Maintenant, je dois aller attraper des délinquants.

Angie s'est levée et m'a raccompagnée à la porte.

— C'était sympa de te voir. Passe quand tu veux.

Je l'ai serrée dans mes bras, je suis remontée dans la Jeep et j'ai appelé Morelli.

— J'ai eu une longue conversation avec Angie : il y a une bonne et une mauvaise nouvelles.

— J'ai horreur de ces conneries de bonne et mauvaise nouvelles.

— Bon alors : j'ai deux mauvaises nouvelles. T'aimes mieux ça ?

— Non.

— Elle le reprend, mais pas avant qu'on ne lui enlève les points de suture.

— Je suppose que tu ne veux pas venir dîner à la maison ce soir ?

— Exact. De toute façon, j'essaie encore de trouver Martin Munch. Vinnie est dans tous ses états à cause de lui. Rien de neuf de ton côté ?

— Non. On a trouvé huit autres meurtres non résolus à travers le pays avec le même *modus operandi*.

— Le cou tordu et une brûlure qui ressemble à une empreinte de main ?

— Oui.

— C'est flippant. C'est Anthony que j'entends hurler en bruit de fond ?

— Il réclame son petit déj'. Il ne trouve pas de chaussettes propres. Il a besoin de piles pour la télécommande. C'est sans fin.

— Tu es son complice. Il est capable de faire tout ça lui-même. Si tu le fais à sa place, il n'a aucune raison de se lever. Pire encore, tant que tu remplaces sa femme, il ne se rétablira pas et ne rentrera pas chez lui. La seule chose qui manque dans votre relation, c'est le sexe. Et c'est peut-être pas la meilleure carotte pour lui parce que je soupçonne que, sur le plan cul, ça risque d'être le froid polaire avec Angie.

— Tu as raison. Qu'il trouve lui-même ses fichues chaussettes. Moi, je démissionne.

— Je dois y aller. J'ai plein de trucs à faire.

CHAPITRE 15

Diesel était au téléphone quand je suis rentrée chez moi. Il avait les cheveux humides et était rasé de près, j'en déduisais qu'il s'était servi de *mon* rasoir. Il voyageait léger. Il a raccroché et a passé un bras autour de ma taille.

— Tu sens les donuts.

— J'ai offert le petit déj' à Lula.

— J'ai trouvé un gars qui peut nous emmener survoler les Barrens depuis un petit aéroport au nord d'Hammonton. J'espère repérer le site de lancement de fusées depuis les airs.

— C'est un avion de quelle taille ?

— C'est pas un avion, c'est un hélicoptère.

— Oh, punaise.

— Ça pose un problème ?

— Je ne suis jamais montée dans un hélico. J'ai jamais eu envie. Ça n'a pas l'air très sûr.

— Chérie, rien de ce qui vole n'est rassurant, même pas les oiseaux.

Il a décroché mon sac de la patère d'entrée et me l'a passé à l'épaule.

— Il est temps d'y aller.

Nous avons pris la Subaru et la remorque avec les quads. Si nous trouvions le site de lancement, les quads nous permettraient d'y accéder. Si on ne le repérait pas, on roulerait en espérant tomber dessus par hasard. J'étais pas trop chaude à l'idée de débusquer la rampe de lancement. Je voulais choper Munch, bien sûr, mais je redoutais d'assister au moment où Diesel mettrait fin aux activités de Lou.

Même sous son meilleur jour, Trenton n'est pas une ville particulièrement jolie. Et le jour n'était pas meilleur qu'un autre. Le ciel avait la couleur et la texture du ciment frais, il régnait une ambiance de fin du monde. J'ai levé les yeux et j'ai prié pour qu'il pleuve. J'étais presque certaine que les hélicoptères ne volaient pas sous la pluie.

Quand nous avons trouvé l'aéroport d'Hammonton, le ciel s'était un peu dégagé. J'ai compris que je ne serais pas sauvée par la météo. L'hélicoptère nous attendait sur une étendue de bitume. Bleu et blanc avec un nez transparent, il ressemblait à une grosse libellule. Il y avait quatre places.

— Oh, non, ai-je gémi.

— Vois ça comme une aventure.

— Je suis du New Jersey. Pour moi, l'aventure, c'est rouler sur

l'autoroute. Je ne vole que pour rejoindre une plage ou un casino. Et dans ces cas-là, c'est dans un gros avion qui sert de l'alcool.

Nous nous sommes garés et avons traversé le tarmac à la rencontre du pilote. Il était d'un physique assez banal, mais couvert de tatouages de la tête aux pieds. Ses cheveux blonds grisonnants étaient noués en queue-de-cheval.

— Je te présente Boon. Je le connais depuis bientôt cent ans.

J'ai hoché machinalement la tête pour le saluer et je suis restée plongée dans une stupeur catatonique.

— Les hélicoptères lui fichent la trouille, a expliqué Diesel. Elle ne se sent pas en sécurité.

— Ah. Si on ne prenait aucun risque, on ne ferait jamais rien, si ?

J'ai laissé échapper un gémissement involontaire. Diesel m'a prise dans ses bras et m'a posée sur le siège arrière de l'hélicoptère. Il s'est assis à côté de Boon et m'a passé un casque équipé d'un micro.

— Attache-toi et mets le casque pour qu'on puisse se parler.

Boon a fait décoller l'oiseau. Nous avons quitté le sol, et les battements de mon cœur ont atteint le niveau de la crise cardiaque. J'ai fermé les yeux et j'ai récité le rosaire. Et je précise que je n'avais plus mis le pied dans une église depuis trois ans et encore, juste pour la messe de Noël parce que ma mère m'avait obligée.

— Ouvre les yeux, m'a demandé Diesel dans le casque. Aide-moi à dénicher une clairière d'où on pourrait lancer une fusée.

Nous étions en l'air depuis cinq minutes et nous n'étions pas encore écrasés au sol dans une boule de feu, j'ai donc rassemblé mon courage, j'ai retenu ma respiration et j'ai levé les paupières.

La voix de Diesel est de nouveau parvenue à mes oreilles.

— Tu dois respirer. Et arrête de penser à des débris en feu et des morceaux de cadavre dispersés dans les Barrens.

— Tu lis dans mes pensées ?

— Ouais, et c'est pas beau à voir.

Boon quadrillait la zone, suffisamment haut pour nous offrir un joli panorama, et suffisamment bas pour que les détails ne nous échappent pas. Nous avons survolé la maison de Gail Scanlon et l'enclos des singes. Rien ne semblait avoir changé. La porte de la cage était toujours ouverte. Pas de véhicules dans les environs. Pas de singes. Pas de Carl. Cette pensée m'a serré le cœur. Les Barrens étaient plus faciles à comprendre vues du ciel. On voyait comment les sentiers étaient reliés les uns aux autres et menaient à des campements ou des propriétés abandonnées. Les clairières ne manquaient pas, mais aucune ne présentait d'intérêt particulier. Nous n'avons pas aperçu de rampe de lancement. Bon nombre de cabanes et de gros mobile homes semblaient occupés. Une voiture était garée dans une allée, de la fumée s'échappait d'une cheminée. Une camionnette bondissait sur une route défoncée qui allait jusqu'à une petite bicoque avec des poules qui picoraien en liberté.

— Survole encore cette zone, a demandé Diesel à Boon. Je sais que c'est par ici, même si ça nous échappe.

— C'est peut-être pas du tout dans ce coin, a répondu le pilote. Ils amènent peut-être les fusées par camion. Tu te souviens quand on était en Colombie ?

— Ne me dis pas ça ! Ça complique tout, s'ils les transportent en camion, elles peuvent venir de n'importe où.

— Je ne pense pas qu'ils soient très loin, suis-je intervenue. Munch est venu en quad près de la maison de Gail Scanlon.

— Qu'est-ce qu'on cherche exactement ? a voulu savoir Boon.

— Lou traîne avec un type qui s'appelle Martin Munch, un génie qui travaille avec les ondes électromagnétiques. Et, tout à coup, le responsable de projet de Munch est retrouvé mort...

— Le cou tordu ?

— Ouais. Et maintenant, Lou a enlevé la sœur du mort. Je crois que Munch a fait une découverte qui intéresse Lou.

— Ça doit vachement valoir le coup, comme découverte, pour attirer Lou dans les Barrens. Son truc, c'est plutôt Vienne, Paris, Dubaï...

— Je crois qu'ils utilisent cette région paumée pour leurs recherches, justement. L'espace ne manque pas, et Munch peut s'approvisionner en matières premières.

— Il a besoin d'un bâtiment de quelle taille pour sa recherche, Munch ?

— Je n'en sais rien, une pièce ou une grange, j'imagine. Il lui faut de l'électricité. Il a peut-être un générateur. S'il ne veut pas se faire repérer par un hélico, il a besoin d'un garage pour planquer son quad. Et une route décente pour amener du matos en camion.

— On n'a rien vu d'aussi gros qu'une grange, a réfléchi Boon. Un générateur peut se cacher sous un arbre. On a vu un pavillon avec un garage et un gros mobile home avec quelques extensions. Ils avaient tous les deux un chemin de terre qui les reliait à la civilisation.

— Élargis le quadrillage, a suggéré Diesel. Vole encore un peu, puis nous rentrerons à l'aéroport.

Nous étions dans la Subaru et, de l'autre côté du pare-brise, Boon décollait en direction d'Atlantic City. Veinard. Il allait au pays des buffets à volonté alors que j'étais coincée dans cette région paumée. L'après-midi commençait, et je savais que Diesel mourait d'envie d'enfourcher les quads et d'aller inspecter quelques maisons.

— Je ne ferai rien tant que tu ne m'auras pas donné à manger, l'ai-je prévenu.

— Tu as besoin d'un repas sophistiqué ?

— Trouve-moi juste un truc à me mettre sous la dent.

Dix minutes plus tard, Diesel faisait arrêt dans une station-service et me tendait un billet de vingt dollars.

- Je fais le plein, tu te charges de la bouffe.
- Waouh, tu sais vraiment t'y prendre, avec les femmes.
- Quoi ? Tu préférerais t'occuper de l'essence ?

J'ai foncé sur les distributeurs et je suis revenue avec quelques barres de céréales, des cacahuètes, des gâteaux, du chocolat au beurre de cacahuètes, des bonbons en forme d'ours et deux bouteilles d'eau.

Je suis revenue dans le 4 × 4 et j'ai posé le sac de provisions entre les sièges. Diesel a examiné le contenu et a pris un chocolat au beurre de cacahuètes.

- Tiens, j'étais sûre que tu choisirais la barre de céréales.
- Jamais !
- Ranger aurait pris la barre de céréales.
- Et Morelli ?
- Les cacahuètes.
- Et toi ?
- Les gâteaux.

Il a démarré et s'est engagé sur la route.

- Moi, je savais que tu choisirais les gâteaux.

J'ai mangé un gâteau, le reste des chocolats au beurre de cacahuètes ainsi que les cacahuètes, pendant que Diesel conduisait. Il avait sélectionné cinq maisons qui méritaient d'être examinées au plus près et calculait le meilleur itinéraire. Nous étions en plein cœur des Barrens, et je mourais d'ennui. Des pins, du sable, des buissons, des broussailles. Je ne comprenais pas comment Diesel parvenait à retrouver son chemin sans les enseignes de restos et de motels comme repères. Tourner à droite après le gros arbre au tronc tordu ? Ça ne le faisait pas du tout pour moi.

— On y est, a-t-il annoncé en quittant la route asphaltée pour un chemin de terre.

Il a roulé pendant cinq cents mètres et s'est garé dans une petite clairière. Nous sommes descendus du 4 × 4 et avons libéré les quads. Le ciel s'obscurcissait de minute en minute, juste au-dessus de la cime des arbres.

J'ai levé la tête pour inspecter la couverture nuageuse.

- Ça ne promet rien de bon.

— T'as raison, mais la pluie ne doit pas nous arrêter. Le temps presse. Lou ne restera plus très longtemps dans les Barrens. La proximité d'Atlantic City ne suffira pas à le retenir. Si sa technologie a de la valeur à ses yeux, il emmènera Munch dans un endroit encore plus paumé et l'y enfermera. Puis Lou se trouvera un lieu plus divertissant.

— Alors, rien ne nous retiendra. Allons-y qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il n'y ait pas de toilettes.

J'ai suivi la piste tracée par le quad de Diesel. Le chemin se divisait en plusieurs fourches, mais il savait chaque fois par où aller. Il a ralenti juste avant d'arriver à la première bâtisse. Il a quitté la route pour passer entre les pins. Nous avons garé nos véhicules et continué à pied. La maison était plus

décrépite qu'elle ne paraissait vue du ciel. La peinture jaune se craquelait et pâlisait. Le petit porche s'affaissait, et une marche avait été remplacée par un parpaing. Un pick-up Ford bricolé était garé non loin de la porte d'entrée.

Nous avons contourné le bâtiment pour regarder par la fenêtre du garage. Il était rempli de bric-à-brac du sol au plafond. Une machine à laver rouillée, des piles de vieux journaux, un matelas déchiré qui vomissait ses entrailles, une montagne de sacs plastiques que je soupçonnais, à l'odeur qui nous chatouillait les narines, de contenir des déchets. Nous avons continué jusqu'à l'arrière de la bicoque pour regarder par la fenêtre de la cuisine. Elle était dans le même état que le garage.

Un jeune gars maigrichon en jean et marcel est arrivé dans la cuisine en traînant les pieds. Il a jeté une canette de bière vide dans l'évier, où elle est venue rejoindre une pile de collègues, avant de glisser de la pile jusqu'au plancher.

Diesel a frappé à la porte arrière puis l'a ouverte. Le gringalet l'a regardé d'un air absent, trop explosé pour comprendre.

— Je cherche un ami.

— Il est pas là, mon vieux, j'suis tout seul.

— Oui, mais vous l'avez peut-être aperçu dans le coin. Il est petit, roux et a à peu près votre âge ou un peu plus.

— Désolé, j'ai pas vu ce mec.

— Et un autre avec des cheveux noirs jusqu'aux épaules et le teint très pâle ?

— Le vampire. Merde, il a failli me renverser deux fois.

— Où l'avez-vous vu ?

— Sur la route qui mène chez la dame aux singes. Il était dans une grosse camionnette noire montée sur des roues immenses. Un truc de ouf, mon vieux.

— Et cette route rejoint la vôtre ?

— Non, j'ai un pote qui fait pousser de l'herbe de super qualité là-bas. Je me ravitaillais.

Un singe avec un casque est sorti des bois en courant et s'est arrêté à quelques centimètres de nous.

— Waouh, vous aussi vous voyez un singe avec un casque ? a demandé le maigrelet.

— Ouais, a fait Diesel.

— Ouf, ça me rassure.

Nous sommes retournés aux quads.

— Je me disais qu'il était Indescriptible, ai-je déclaré à Diesel.

— Pas dans le bon sens du terme.

Nous avons fait demi-tour pour repartir vers la deuxième maison sur la liste de Diesel. Une pluie fine s'était mise à tomber, et j'ai regretté de ne pas

avoir de capuche. Ce n'était pas grave tant que le chemin de terre était étroit et que nous étions abrités par les pins. En revanche, quand la route s'est élargie, mon sweat et mon jean ont été trempés en un rien de temps.

Arrivés à destination, c'était le déluge. Mes cheveux étaient collés contre mon visage, et je plissais les yeux pour essayer de discerner quelque chose à travers le rideau de pluie. J'étais glacée jusqu'aux os. Le chemin était devenu tout boueux. La terre humide s'accrochait aux roues du quad et éclaboussait tout sur son passage, y compris Diesel et moi.

Nous sommes descendus de nos véhicules et nous avons jeté un coup d'œil par la fenêtre à l'avant de la bâtisse. Elle était déserte. Aucun meuble. Les habitants étaient partis. Diesel est tout de même entré pour une rapide inspection.

— Rien du tout. On peut la rayer de la liste.

— Ça a l'air bien au sec, ai-je remarqué pleine d'espoir.

— Oui, ce serait parfait s'il n'y avait pas un raton laveur mort dans la cuisine et une quarantaine de rats qui se demandent ce qu'ils vont en faire.

Le terrain devant la maison s'était transformé en tourbière. En retournant au quad, j'ai perdu ma chaussure dans la boue. Elle a littéralement été aspirée. J'ai fait un pas et, *pouf*, je n'avais plus qu'une pompe.

— Putain !

Diesel s'est retourné.

— Je ne t'entends pas souvent utiliser ce mot.

— J'ai perdu ma putain de basket ! Cette putain de boue l'a aspirée de mon putain de pied.

Diesel a éclaté de rire et a repêché ma chaussure. Nous en avons jusqu'aux chevilles. Lui, au moins, il avait des bottines. Il m'a prise dans ses bras et m'a portée jusqu'au quad. Il m'a déposée sur le siège, a grossièrement nettoyé ma basket et me l'a enfilée.

— Suis-moi, on retourne à la Subaru.

On roulait moins vite dans la boue et sous la pluie. S'il n'avait pas fait si froid, ça aurait pu être rigolo de glisser sur la route cabossée, mais ça caillait, et je ne m'amusais pas du tout.

Nous sommes enfin arrivés à la voiture.

— J'ai menti tout à l'heure quand j'ai dit qu'il pleuve, qu'il vente et blablabla.

— Tu as sacrifié ta chaussure. On ne peut pas t'en demander beaucoup plus.

Il a déverrouillé la remorque et m'a tendu les clés de la Subaru.

— Rentre à la maison. Moi, je reste ici. Appelle Flash quand tu auras du réseau et dis-lui de te retrouver quelque part et d'échanger de bagnole avec toi. Puis envoie-le ici pour qu'il m'attende.

— J'ai l'impression d'être une dégonflée.

— T'es une dégonflée craquante. Et moi je suis un super-mec incroyable. N'oublie pas de m'envoyer Flash.

Il m'a pris mon portable et a enregistré le numéro de son acolyte puis il s'est penché dans le 4 × 4 pour prendre une barre de céréales et les nounours en gomme.

— À ce soir.

— Et Lou ? Tu ne veux plus que je couvre tes traces ?

— Je m'en sortirai.

Bon, en conclusion, je suis une dégonflée. Je préfère être une dégonflée au sec et au chaud qu'une idiote morte d'hypothermie. Et puis quand j'en aurai l'occasion, je ferai un truc sympa pour Diesel.

J'étais sur l'autoroute vers la maison quand Martin Munch m'a dépassée à toute allure. Il roulait à cent cinquante sous la pluie au volant d'une Audi maculée de boue. Je ne l'aurais pas remarqué s'il ne m'avait pas fait une queue-de-poisson. J'ai aperçu des cheveux roux penchés sur le volant. J'ai appuyé sur le champignon, et la Subaru a filé.

Au bout d'un kilomètre et demi, Munch a emprunté la sortie, je l'ai suivi. Nous étions samedi après-midi, en pleine mousson, et Martin Munch s'est arrêté devant la boutique d'un brocanteur qui prétendait vendre de l'artisanat et des antiquités. Le bâtiment était un poulailler industriel rénové. Les murs étaient constitués de blocs de béton, le toit était en tôle. À l'intérieur, le vacarme de la pluie devait être assourdissant.

J'ai traversé discrètement le parking et je suis entrée à quelques pas de Munch. J'étais trempée, dégueulasse et je n'étais pas en forme, mais me faire doubler par un fugitif sur l'autoroute était une coïncidence que je ne pouvais pas ignorer. Il est passé devant les poupées en épi de maïs et les seaux à canneberges miniatures qui affichaient tous en grand l'inscription « PINE BARRENS, USA » et, en dessous, en caractères minuscules : « MADE IN CHINA ». Il a traîné dans une allée proposant des boîtes en fer des années 1950 et des marionnettes de Kermit la grenouille. Il s'est arrêté pour prendre en main une vieille ardoise magique et je me suis dit « petit, petit, viens donc vers moi ».

— Martin Munch ?

Il s'est retourné pour me regarder.

— Oui ?

Clic. Je lui ai passé les menottes.

— On se connaît ?

— Je travaille pour votre agence de cautionnement judiciaire. Vous ne vous êtes pas présenté devant le juge. Et je vous ai pris en chasse dans la forêt hier.

— *Pfiou*, vous m'avez foutu la trouille. J'ai cru que vous étiez un des tarés des Barrens. Y a un vieux type qui se prend pour le Lapin de Pâques. Le pire de tous, c'est le diable de Jersey. La nuit, on l'entend voler et ses yeux brillent dans le noir. J'ai vu un gros truc noir hier dans un buisson et je me suis enfui en courant.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans les bois ?

— J'allais voir une maison et je ne roule pas avec le quad dans le marécage une fois la nuit tombée.

— Vous vous rendiez chez Gail Scanlon ?

Je n'ai jamais entendu sa réponse, car une douleur fulgurante m'a traversée comme un éclair. Je suis tombée à quatre pattes et j'ai aperçu au bord de mon champ de vision une paire de bottines noires de prix, puis un pantalon noir impeccablement repassé. J'ai levé la tête et j'ai vu Lou m'observer. Il était encore plus impressionnant et effrayant en plein jour. Il était grand et d'une pâleur fantomatique. Il s'est penché vers moi et, quand il m'a touchée, la douleur m'a de nouveau terrassée, puis plus rien.

CHAPITRE 16

Mon esprit s'est réveillé avant mon corps. J'ai d'abord retrouvé la faculté de penser puis d'entendre. J'ai ouvert les yeux. Je voyais, mais j'étais incapable de bouger. J'étais étendue sur un lit, et Munch enfonçait ses doigts dans mon ventre comme si j'étais une baguette dont il voulait tester la fraîcheur.

— Arrêtez ! Qu'est-ce que vous faites, bordel ?

— Je voulais voir si vous étiez éveillée.

— Qu'est-ce qui m'a mise dans cet état ?

— Lou. Il est incroyable. On dirait qu'il n'est pas humain. Il a la force d'un titan.

J'ai senti des picotements dans mes doigts et mes orteils, ils se sont étendus à mes bras et mes jambes puis une vague de chaleur m'a envahi tout le corps.

— Mais ce n'est pas un titan, c'est juste un grand type effrayant qui porte des vêtements de luxe. Qu'est-ce que vous fichez avec lui ?

— Nous sommes partenaires. Nous allons dominer le monde.

— Commencez par revenir sur terre, alors.

— À vrai dire, maîtres du monde, je m'en fous un peu. Je veux juste pouvoir concrétiser mes expériences à grande échelle. Et me faire des gonzzesses.

— Pardon ?

— Des nanas, quoi. De la chatte. Lou m'a promis qu'elles se jetteront sur moi.

— Vous avez besoin de Lou pour sortir avec une fille ?

— Non, pas du tout. C'est juste que je suis super occupé. J'ai pas le temps de traîner dans les bars. Puis, c'est mort ce plan-là. Plus personne ne va dans les bars de nos jours. Si ?

— Quel est le problème ? On vous demande votre carte d'identité pour vérifier que vous avez l'âge de boire de l'alcool ?

— Ouais, c'est la honte.

Je me suis redressée et j'ai posé les pieds sur le sol.

— Comment Lou compte-t-il s'y prendre pour vous trouver des nanas ?

— Il me les rapporte. Comme vous. Vous êtes la première. On avait déjà la guenon, mais elle est un peu vieille et Lou l'utilise pour d'autres choses. Enfin, bref, il m'a dit que je pouvais m'entraîner sur vous. Vous êtes un peu

crado mais vous êtes gentille et douce.

— Douce ?

— Ouais, vos seins sont doux.

— Vous m’avez touché la poitrine ?

— J’aurais bien été plus loin si vous n’étiez pas toute boueuse.

Maintenant que vous êtes éveillée, vous pourriez prendre une douche et je tenterais ma chance.

— Et si je tentais ma chance avant vous ?

Je l’ai frappé dans les parties. Il s’est écroulé sur le plancher, s’est lové en position fœtale en cherchant à reprendre sa respiration. La porte de la petite chambre s’est ouverte, et Lou nous a regardés.

— Je vois que ça se passe bien.

J’avais envie de répondre avec une remarque cinglante, d’exécuter une prise de kung-fu puis de courir à toutes jambes, mais mon cerveau était paralysé par la peur. Ce type me fichait vraiment les jetons. Il dégageait une énergie dingue. Son visage impassible, ses yeux noirs, les vêtements impeccables sur un corps qui exsudait le pouvoir maléfique. On aurait dit le côté obscur de Diesel.

— Faut que vous sortiez de là. Vous pouvez m’accompagner sagement ou, si vous préférez, je vous mets hors d’état de nuire et je vous traîne dehors.

— Je vous accompagne.

Il s’est écarté pour me laisser passer. Nous étions dans une petite maison confortable des années 1970 décorée comme un ranch. Nous sommes sortis du bâtiment principal et avons traversé une sorte de cour pour rejoindre une annexe. Il avait cessé de pleuvoir, l’air était encore frais et le sol détrempé. En fait d’annexe, il s’agissait juste d’un abri de moins de deux mètres de côté. Une porte, pas de fenêtre.

— Quand je reviendrai, vous devrez vous montrer plus coopérante avec Martin.

Il a fermé la porte et verrouillé le cadenas. Je me suis retrouvée dans le noir total. Pas un rai de lumière. Pas de meubles. Pas de toilettes. Juste un abri en métal. J’ai tâtonné les murs, pas de fissures. Mon portable était encore accroché à mon jean, hélas, il n’y avait pas de réseau.

J’étais dans la merde. Ma Jeep était garée sur le parking de mon immeuble et Ranger n’avait aucune idée que j’avais des ennuis. Diesel se promenait dans les bois, ignorant tout de ma situation. Quand il voudrait retrouver Flash, il ne serait pas là. Bref, j’étais seule, enfermée, à attendre le retour d’un fou qui me livrerait à un geek qui voulait perdre son pucelage.

Une demi-heure a passé, j’ai entendu une voiture s’éloigner. Quelques minutes plus tard, le cadenas s’est mis à cogner contre l’abri. Il y a eu un silence puis les cliquetis ont recommencé. Le cadenas a fini par céder, la poignée a tourné et la porte s’est entrouverte. J’ai jeté un œil prudent dehors. Le soleil s’était couché derrière les arbres, mais le ciel était encore un peu lumineux. Personne en vue. J’ai poussé le battant à fond et je l’ai vu. C’était

Carl !

Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai serré contre moi.

— *liiiip*.

Le cadenas gisait sur le sol, la clé toujours coincée dans la serrure.

— Il y a quelqu'un d'autre ici ? Gail Scanlon ou Martin Munch ?

Carl a haussé les épaules.

Je n'étais pas sur l'une des propriétés sélectionnées par Diesel pour un examen plus approfondi. Le pavillon transformé en ranch se dressait au milieu d'une clairière. Pas de garage. Pas de générateur, juste une cabane à outils assez grande pour y ranger une tondeuse et pas grand-chose d'autre.

Je me suis dirigée vers la maison à pas de loups et j'ai regardé par une fenêtre. Les lumières étaient éteintes, rien ne bougeait. J'ai essayé d'ouvrir la porte. Fermée. J'ai fait le tour en examinant chaque fenêtre. Personne. Un bloc-notes était posé sur le comptoir de la cuisine. L'évier débordait de vaisselle sale. Des vêtements traînaient par terre dans la deuxième chambre. On aurait dit un jean et un caleçon.

Une fenêtre de la cuisine était brisée. Le verre avait été écarté à l'aide d'un bâton posé sur un meuble. J'ai regardé Carl.

— J'imagine que c'est comme ça que tu as eu la clé du cadenas.

Carl s'est gratté la tête.

J'ai passé la main par l'ouverture, j'ai pris le bâton et je m'en suis servie pour casser une vitre de la porte. Je l'ai ouverte et nous sommes entrés. J'ai fouillé les lieux en vitesse : je n'avais pas envie d'être encore sur place quand Lou rentrerait. Je n'ai pas trouvé de téléphone. Il y avait un chargeur d'ordinateur dans la cuisine, mais pas de portable. Du lait et quelques canettes de soda dans le frigo. Un pot de beurre de cacahuètes, un demi-pain blanc en tranches et une boîte de céréales ouvertes étaient abandonnés sur le plan de travail de la cuisine. Quelques vêtements dans la commode. Deux ou trois T-shirts et un caleçon Power Rangers. Une doudoune dans l'armoire.

Munch vivait ici, mais cela ressemblait plus à un lieu d'étape qu'à une résidence. Et il bossait ailleurs.

J'ai laissé tomber mon sweat mouillé sur le sol de la cuisine et je me suis emballée dans la doudoune de Munch. J'ai eu le regard attiré par le bloc-notes. On aurait dit que Munch avait dressé une liste de courses. Le premier élément était du PBHT, le second du PCPA. On trouvait encore un émetteur, du barium et des fusées Black Brant. J'ai arraché la page et l'ai glissée dans une poche de la veste.

Je suis ressortie par la porte de derrière. Carl me suivait, la boîte de céréales entre les pattes. J'imagine que la vie dans les bois ne lui apportait pas ce genre de confort moderne. Nous avons rejoint la route. Au bout d'une demi-heure, j'ai entendu une voiture s'approcher, et des phares ont troué la nuit. Nous avons plongé dans les bois et nous nous sommes accroupis dans l'obscurité. Les phares ont balayé le chemin, l'Audi nous a dépassés et a filé vers la maison.

Dès que les lumières ont disparu, je me suis mise à courir. Dans quelques minutes, Lou partirait à ma recherche. Il faisait noir, la route était glissante et truffée de nids-de-poule. Je suis tombée deux fois, je me suis relevée et j'ai continué ma course en titubant. Le chemin de terre s'élargissait un peu, et une petite allée sur la droite menait à un gros mobile home. Un pick-up était garé devant. J'ai couru et j'ai regardé par la fenêtre : les clés étaient sur le contact. Les habitants des Barrens étaient de nature confiante.

J'ai sauté au volant, Carl m'a escaladée et s'est installé sur le siège passager. J'ai démarré et j'ai fait marche arrière. Dans les phares, j'ai vu la porte du mobile home s'ouvrir. Un grand type qui ressemblait plus à un Wookiee qu'à un humain est apparu dans l'embrasement. Il devait faire plus de deux mètres dix. Il portait un short, un T-shirt, et des poils lui jaillissaient de partout.

Il a poussé un grognement et a tiré un coup de fusil de chasse en direction du pare-brise, qui s'est retrouvé maculé de grenailles de plomb. Elles n'ont heureusement pas réussi à traverser la vitre.

— *Iip*, a fait Carl, les yeux écarquillés.

J'ai achevé ma manœuvre dans un grincement de pneus et j'ai filé sur le chemin de terre. En quelques secondes, j'ai réussi à me retrouver sur de l'asphalte. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Je ne reconnaissais rien. J'étais avec un singe à bord d'un pick-up déglingué volé à un yéti. L'habitable empestait le chien mouillé préhistorique et, pour rien arranger, j'étais sans papier, sans carte de crédit et sans argent. Je suis restée sur la route pendant une quinzaine de kilomètres avant d'aboutir à un premier carrefour. Les panneaux indicateurs ne me disaient rien. Heureusement, j'ai aperçu un parking faiblement éclairé par un unique lampadaire. Une voiture était garée pile en dessous. C'était la Subaru.

Sans le faire exprès, j'avais retrouvé la boutique du brocanteur. Les clés du 4 × 4 étaient dans la poche de mon jean. J'ai changé de véhicule et j'ai appuyé sur le champignon, pressée de rejoindre l'autoroute. J'ai appelé Diesel en roulant. Pas de réponse. Il attendait sans doute Flash dans une zone sans réseau. Il fallait que je retourne dans les Barrens le chercher. Je n'en avais aucune envie. Je redoutais de tomber sur Lou.

— Qu'est-ce que je devrais faire, à ton avis ? ai-je demandé à Carl.

Il n'a pas répondu. Il avait retrouvé Super Mario sur sa console et était au nirvana : il faisait sauter le plombier en mangeant ses céréales.

J'ai fait demi-tour pour Diesel. Si j'arrivais au point de rendez-vous et qu'il ne m'attendait pas avec les deux quads, je repartirais *illico* et je ne m'arrêterais qu'une fois chez moi.

Je n'avais encore parcouru que deux cents mètres et mon cœur battait déjà la chamade. J'espérais tellement que Diesel m'attendrait, indemne. Je voulais juste qu'il monte dans la voiture et qu'on file se mettre à l'abri tous les deux. Pour moi, Munch pouvait rester en cavale pour toujours. Vinnie n'aurait qu'à l'accepter. J'étais en retard pour payer mon loyer, mais je

préfèrais me faire jeter à la rue que perdre la vie sous les mains de Lou... ou pire, devenir le jouet de Munch.

J'étais la seule voiture à rouler dans le coin. J'ai mis les pleins phares et j'ai roulé au pas, à la recherche du chemin de terre, craignant de ne pas le reconnaître. Heureusement, Diesel attendait sur le bord de la route, les mains sur les hanches, maculé de boue et trempé jusqu'aux os. Je me suis arrêtée, j'ai ouvert la portière côté passager et Carl a levé le pouce pour le saluer.

— J'ai l'impression d'avoir raté un épisode, a déclaré Diesel en chassant Carl vers le siège arrière.

Il s'est glissé à côté de moi et je lui ai résumé mes aventures de la soirée.

— Emmène-nous à cette baraque.

— Quoi ? T'es malade ? Il y a un chemin pour arriver et un autre pour sortir, c'est tout. Ces types sont des fous furieux.

— J'espère bien. Je dois attraper Lou par surprise, de préférence dos au mur. Je suis sûr qu'ils vont lever le camp en catastrophe, il faut qu'on les coince pendant le déménagement.

Le seul moyen de retrouver la maison, c'était de retourner chez le brocanteur et de rebrousser chemin.

— Tout se ressemble pour moi. Si tu n'avais pas été sur le bord de la route, je ne t'aurais sans doute jamais retrouvé.

Nous avons croisé des phares, et une patrouille de police est passée dans l'autre sens. J'ai pris la route que les forces de l'ordre venaient de quitter et, youpi, l'imposant mobile home est apparu. Les flics étaient sans doute venus pour le vol de pick-up.

Je m'en voulais d'avoir emprunté le véhicule du yéti, mais il n'était pas loin et je l'avais laissé en bon état.

J'ai échangé de place avec Diesel. Il a coupé les phares et a roulé dans le noir. Il a garé la Subaru juste avant la clairière et nous sommes sortis. Carl est resté dans la voiture avec son jeu.

Les alentours du pavillon étaient déserts. J'étais soulagée et Diesel déçu. Nous nous sommes approchés des fenêtres. Personne.

— Tu vas entrer ?

— Peut-être.

Diesel a examiné le terrain et ramassé une grosse pierre.

— Recule, va te mettre près des arbres.

Il a soulevé la pierre et l'a balancée dans une fenêtre de devant. La vitre s'est brisée et, quelques secondes plus tard, la maison a été soufflée par une explosion.

— Pas besoin d'entrer, a décrété Diesel.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Une bombe déclenchée par un détecteur de mouvement. Tu te souviens du club Sky ? C'est du Lou tout craché. Il adore ce genre de pyrotechnie.

Il m'a prise par la main et m'a tirée jusqu'au 4 × 4.

— Il faut qu'on se tire d'ici avant que la police et les pompiers ne bloquent les issues.

— Mais la maison brûle !

— Elle va se consumer puis le feu s'éteindra. Il n'y a pas de vent, et les bois sont gorgés d'eau de pluie. En plus, il y a pas mal de terrain dégagé autour du bâtiment, l'incendie ne se propagera pas. Je suis sûr qu'il n'y a personne à l'intérieur. De toute façon, s'il y avait quelqu'un, c'est trop tard pour lui venir en aide.

Nous avons couru jusqu'à la Subaru. Diesel a ouvert la portière et a poussé un grognement : la bagnole était pleine de singes. Sept en tout. Ils étaient assis en rang d'oignons sur la banquette arrière. Ils portaient tous un casque, sauf Carl.

— Sortez de là.

Ils n'ont pas bougé, se contentant d'échanger des regards nerveux.

— Je sais que vous comprenez ce que je dis.

— Ce sont sans doute des copains de Carl, suis-je intervenue.

— Je me fiche de savoir si ce sont des potes ou s'ils sont membres du Sénat. Ils doivent s'en aller.

— Carl m'a sauvé la vie.

Diesel s'est installé au volant, furieux, en grommelant :

— J'ai pas de temps à perdre avec ces bêtises, moi.

Il a roulé jusqu'à la clairière pour faire demi-tour et nous sommes repartis. Au bout du chemin, il a tourné à droite en direction de l'autoroute. On apercevait les gyrophares des véhicules d'urgence dans le rétroviseur.

— On peut laisser la remorque et les quads ici. Par contre, faut que je me déshabille, je commence à moisir sur pied.

Nous nous sommes arrêtés en chemin pour commander quatre grandes pizzas et un pack de six bières. Diesel a garé la Subaru dans mon parking et nous nous sommes engouffrés dans l'ascenseur.

— J'ai l'impression d'être le père dans *Huit, ça suffit !*, a remarqué Diesel, qui avait des singes accrochés aux jambes de son pantalon.

J'ai appuyé sur le bouton du premier étage et j'ai sorti la clé de mon sac.

— La dernière fois que tu as débarqué, je me suis retrouvée avec un cheval dans ce même ascenseur. Ce genre de choses ne m'arrive pas quand tu n'es pas là.

— Je ne te crois pas une seconde.

J'ai ouvert la porte, et nous nous sommes précipités à l'intérieur. Diesel a posé deux boîtes de pizza par terre pour les singes et les deux autres sur la table, pour nous. Qui a dit que je n'étais pas civilisée ? J'espère juste que ma mère ne l'apprendra jamais.

Diesel a avalé une pizza entière et deux bouteilles de bière. Il a retiré ses bottes dans le couloir et a abandonné par terre son jean encore mouillé.

— Une douche me fera le plus grand bien.

J'étais soulagée de voir qu'il portait un caleçon et que son T-shirt cachait

presque l'essentiel.

— Je pourrais continuer à me déshabiller.

— Pas devant les singes.

Il a souri, m'a ébouriffé les cheveux et s'est dirigé vers la salle de bains.

J'ai nettoyé les crasses laissées par les singes, je les ai installés devant la télé et j'ai choisi une chaîne de dessins animés. J'ai picoré le dernier morceau de pizza et j'ai appelé Morelli.

— Comment ça va ?

— Moyen. J'ai volé un pick-up. J'ai fait exploser une maison. J'ai ramené sept singes à la maison et, pour couronner la soirée, il y a un homme nu sous ma douche.

— Ouais, rien de neuf, quoi.

— Et toi ?

— Double homicide. J'ai ramassé des crottes de chien sur la pelouse du vieux Fratelli et j'ai commencé à boire à trois heures.

— J'imagine qu'Anthony est encore avec toi.

— Comme un furoncle aux fesses, on ne peut pas s'en débarrasser.

Une fois que Diesel a eu terminé, j'ai pris une douche moi aussi. Quand je suis ressortie, il était dans la cuisine. Il avait enlevé les casques des singes et les examinait.

— Je ne comprends pas. On dirait une petite antenne au sommet. À quoi peut-elle bien servir ?

— Gail Scanlon sauvait des animaux de labo. Je la vois mal s'en servir ensuite pour ses propres expériences.

— Elle vivait seule à l'écart, sans téléphone. Je ne pense pas qu'elle avait une arme. Elle se protégeait des intrus à l'aide d'une piñata bourrée de plumes. Si elle avait quelque chose que Lou convoitait, des terrains ou des singes, par exemple, elle était une proie facile.

— Qu'est-ce que Lou ferait avec des singes ?

— J'en sais rien.

— Lou retient toujours Gail. Munch a dit qu'ils la gardaient prisonnière et qu'elle leur était utile.

— Elle porte peut-être un casque... Bon, qu'est-ce qu'on va faire des macaques ?

— Là, ils regardent la télé.

— Je te rappelle qu'ils vivaient jusqu'ici dans un environnement sans toilettes. Tu viens de leur faire manger de la pizza. Ça va mal tourner.

— Tu n'as pas tort. Il nous faut une solution temporaire en attendant de retrouver Gail. On ne peut pas les mettre dans un jardin grillagé, ils escaladeraient la grille. Si on appelle la fourrière, ils les mettront en cage.

— Peut-être que la cage sera grande.

Carl lui a jeté un regard furieux et a levé son majeur.

— Cette idée ne lui plaît pas, ai-je observé.

— Comment sais-tu lequel est Carl ? Ils se ressemblent tous.

— Carl porte un collier.

— Et si on lui donnait une carte de crédit et qu'on lui suggérait de se trouver une chambre d'hôtel ?

— J'ai une meilleure idée. Une idée de génie. On va les héberger chez Munch, il n'habite plus là.

— C'est vraiment vache. J'aurais voulu y penser moi-même.

Nous avons fourré toutes les boîtes de céréales, de gâteaux et de crackers dans un sac et nous avons fait sortir les singes de mon appart. Nous les avons entassés dans l'ascenseur puis dans la Subaru et nous avons traversé la ville. Diesel a inspecté les pièces de la maison de Munch pour s'assurer qu'elle ne servait à personne puis nous avons libéré les animaux.

J'ai confié la nourriture à Carl.

— Ça devrait suffire jusque demain matin. La télécommande de la télé est sur la table basse du salon. C'est toi qui commandes. Ils sont tous propres, hein ?

Carl a regardé autour de lui et s'est gratté l'aisselle.

Je sentais Diesel sourire dans mon dos.

— Je ne reviendrai pas, m'a-t-il assuré. Je ne mettrai plus jamais les pieds dans cette maison. Et, si on me torture, je jurerais sur l'honneur que je n'ai jamais amené les singes ici.

CHAPITRE 17

Quand je me suis réveillée, j'ai pensé à Gail Scanlon et à ses singes. Puis, j'ai réalisé qu'un grand type était étendu sur moi.

— Hé !

— Mmmmmm.

— Tu es de nouveau sur moi.

— La vie est belle.

— Non, j'arrive pas à respirer.

— Si tu ne respirais pas, tu serais morte.

— Si tu ne descends pas, c'est toi qui vas mourir.

Diesel a roulé de l'autre côté du lit en soupirant.

— Je vais prendre une douche et rendre visite aux singes.

Pas de réponse. Diesel s'était déjà rendormi.

Une demi-heure plus tard, j'avais mis du volume dans mes cheveux, mes cils étaient collés par le mascara, et j'étais impatiente de commencer ma journée. Comme Diesel dormait encore, j'ai appelé Lula pendant que je buvais mon café.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va. J'ai super envie d'un sandwich pour le petit déj'.

— Je dois passer chez Munch sur Crocker Street. Je pourrais passer te prendre. On peut s'arrêter en route.

— Je t'attendrai dehors.

J'ai terminé mon café, pris mon sac au crochet dans le hall et aperçu la doudoune de Munch qui traînait par terre. Je me suis souvenue de la liste de courses griffonnée sur un bloc-notes. J'ai sorti la feuille chiffonnée de la poche. Elle était lisible, même si elle était encore mouillée.

— Diesel ! Viens ici.

Pas de réaction. Pas de mouvement du côté du lit.

Je me suis dirigée vers la chambre comme une furie et j'ai hurlé à quelques centimètres de son oreille.

— Diesel !

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

— J'ai arraché cette page d'un bloc-notes chez Munch. Il s'est passé tellement de choses hier soir que j'avais oublié de t'en parler. On dirait une liste de courses.

Diesel a parcouru la feuille.

— Barium, fusées, PBHT.

— Je dois y aller, j'ai promis à Lula de passer la chercher.

Vingt minutes et dix feux rouges plus tard, je me suis arrêtée devant chez Lula. Elle est montée dans la voiture.

— Qu'est-ce que tu vas faire chez Munch ?

— J'ai des provisions pour les singes.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pour la faire courte, avec Diesel, on a retrouvé une partie des singes de Gail Scanlon hier soir et on les a emmenés chez Munch.

— C'est pas une bonne idée, ils vont chier partout.

— C'était chez moi ou chez Munch.

— Bon, vu comme ça, je comprends.

Après être passé au drive d'un fast-food et m'être arrêtée à cinq feux, je suis arrivée sur Crocker Street. Je me suis garée dans la ruelle à l'arrière et j'ai emporté le sac qui contenait de la nourriture adaptée – c'est du moins ce que j'espérais. Nous sommes entrées et j'ai posé le sac sur le plan de travail.

— Jusqu'ici, tout va bien, a observé Lula. Pas de crottes dans la cuisine. Et pas de singes non plus, d'ailleurs.

J'ai passé ma tête dans le salon, où Carl regardait la télé.

— Où sont les autres ?

Carl s'est bouché les oreilles sans quitter l'écran des yeux.

J'ai fouillé les pièces une à une : rien.

— Quelqu'un a emporté les singes ?

Carl a sauté par terre, est allé dans la cuisine et m'a montré la chatière dans la porte arrière.

J'étais abasourdie. J'avais complètement oublié cette issue.

— Les singes se sont échappés.

— Il y en avait combien ?

— Six.

Non loin de là, un cri de femme a percé l'air.

— En voilà déjà un de retrouvé, a souigné Lula.

J'ai couru à l'extérieur. Deux maisons plus loin, une femme se tenait dans son jardin. J'ai sorti un paquet de gâteaux de mon sac de courses et je suis partie enquêter.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— J'ai ouvert la porte pour sortir les poubelles et un singe est entré chez moi.

— Ne vous inquiétez pas, lui a déclaré Lula. Il s'est échappé de la fourrière et nous sommes là pour rattraper ce petit salaud. Reculez, nous allons régler cela.

Puis elle m'a regardée :

— Vas-y, va le récupérer.

— Tu ne m'aides pas ?

— T'es dingue. Tu sais que j'ai horreur de ces bestioles.

Je suis entrée chez la dame et j'ai trouvé le singe en train de boire dans la cuvette des W.-C.

Je lui ai tendu un gâteau.

— Miam miam.

Ses yeux ont brillé, et il m'a suivie dehors. Je lui ai donné deux gâteaux et je l'ai enfermé dans la Jeep.

— Et d'un.

Nous nous sommes promenées dans le quartier en agitant les provisions et nous avons capturé deux singes supplémentaires.

— Ils sont bons ces gâteaux, a décrété Lula, la main plongée dans la boîte. Pas étonnant qu'ils accourent.

— On a déjà fait deux fois le tour du pâté de maisons et il nous manque encore trois spécimens.

— Gail ne remarquera peut-être pas.

— C'est pas ça la question. Je ne peux pas laisser des singes se balader en liberté dans Trenton.

— Pourquoi pas ? Y a plein de malades lâchés dans la nature à Trenton.

Quand nous sommes revenues à la voiture, un singe était assis sur le capot et observait ses congénères. Je lui ai donné un gâteau et je l'ai ajouté au lot. Je suis allé chercher Carl, j'ai posé une boîte de Pop-Tarts par terre comme appât, j'ai emporté le reste des provisions et j'ai fermé la porte. Nous nous sommes entassés dans la Jeep et j'ai fait quelques fois le tour du quartier en roulant au pas. Pas de trace des deux derniers.

— J'ai les yeux qui pleurent. Ces bestioles auraient bien besoin de leçons d'hygiène. Qu'est-ce que tu vas faire d'eux ?

Un singe a foncé sur la route. J'ai arrêté la voiture, attrapé le paquet de gâteaux et suis partie à sa poursuite en courant. Je l'ai pourchassé sur deux cents mètres puis je l'ai coincé contre une chaîne qui délimitait le parking de l'usine de boutons.

— Tu veux un gâteau ?

Il a pris la pâtisserie et m'a suivie à la voiture. Je suis douée pour attraper les singes, hein ?

— Il n'en manque plus qu'un.

— C'est un cauchemar. La prochaine fois, c'est moi qui me charge de la chasse. Plus question de rester dans une Jeep infestée de ces bestioles.

— Dernière tentative. Je retourne chez Munch voir si mon appât a fonctionné.

— Ton appât ?

— J'ai laissé des Pop-Tarts dans la cuisine.

Je me suis de nouveau garée dans la ruelle derrière. Nous sommes sorties de la voiture avec Carl et avons regardé par la fenêtre. Effectivement, le dernier fugitif était là. Je suis entrée, j'ai confisqué ce qui restait de Pop-Tarts et nous avons regagné la Jeep.

Les portières étaient verrouillées.

— C'est toi qui as fermé ?

— Non.

J'ai regardé à l'intérieur : les clés étaient sur le contact. Les singes étaient parvenus à fermer toutes les portières.

— On n'est pas dans la merde... Faut espérer qu'il ne se barre pas avec la caisse. Où est ton double de clé ?

— J'ai pas de double.

Il était un peu plus de dix heures. J'ai appelé Diesel : pas de réponse. Je pouvais contacter un serrurier, casser une vitre ou prévenir Ranger. Comme c'était sa voiture, le choix a été vite fait.

— Je suis enfermée hors de la Jeep. La clé est sur le contact, et les portières sont verrouillées.

— Où es-tu ?

— Dans la ruelle derrière chez Munch, sur Crocker Street.

Dix minutes plus tard, un 4 × 4 noir de chez Rangeman s'arrêtait derrière la Jeep. Ranger est sorti, est venu vers moi et a regardé le véhicule qu'il m'avait prêté.

— *Baby.*

J'ai soupiré. Il y avait cinq singes dans la voiture et deux sur le toit.

Hal était au volant du 4 × 4 de chez Rangeman. Il devenait tout rouge à force de se retenir de rire. Hal était un des jeunes employés de Ranger. Ses cheveux blonds étaient coupés à la tondeuse et il était bâti comme un stégosaure, avec la personnalité d'un saint-bernard. La vie de Ranger était une succession d'affaires sérieuses. On ne le voyait pas souvent rire. J'imagine qu'une Jeep pleine de singes était le comble, parce que Ranger souriait.

Il a pris une clé dans sa poche et a ouvert la portière.

— Tu veux que les deux sur le toit rentrent ou tu veux que les cinq à l'intérieur sortent ?

— Je veux que les deux sur le toit soient eux aussi dans la Jeep.

J'ai agité la boîte de gâteaux et je l'ai jetée sur le siège arrière. Les deux singes récalcitrants ont sauté dans la voiture et ils se sont tous attaqués à la boîte. Carl ne voulait pas s'en mêler. Ranger avait retrouvé son calme, j'imagine qu'il évaluait les dégâts dans sa Jeep. Pourtant, ce n'était pas inhabituel, j'avais fait pire à d'autres véhicules de sa flotte.

— Je vais sans doute regretter de te l'avoir demandé, mais où comptes-tu aller avec ces singes ?

— Je ne sais pas. À l'origine, ils étaient en cage dans les Barrens, puis Carl a ouvert la porte et ils se sont échappés.

— Carl ?

— *Iip !*

Ranger a regardé le primate, qui a levé le pouce en signe de victoire.

— Enfin, bref, il s'est passé plein de choses depuis. Et hier, alors que Diesel et moi fouillions les Barrens à la recherche de Lou et Martin Munch, nous nous sommes retrouvés avec tous ces singes dans la voiture.

— Diesel a conduit avec toute cette ménagerie ?

— Plus ou moins.

On aurait dit que Ranger allait éclater de rire, mais il s'est retenu.

— Ils ne sont pas méchants, je ne sais juste pas quoi en faire. À part Carl, ils appartiennent tous à Gail Scanlon, que Lou retient prisonnière quelque part. Je ne peux ni les ramener dans leur cage ni les laisser seuls.

Ranger a observé les animaux. Ils se battaient pour les gâteaux, qu'ils enfournaient en mettant des miettes partout.

— Je pourrais placer un homme pour surveiller la cage jusqu'à ce que la situation soit réglée.

— Je ne sais pas s'il sera en sécurité tant que Lou se balade dans les Barrens.

— Lou ne s'attaquera pas à mon gars.

Ranger a fait signe à Hal d'approcher. Il s'est aussitôt exécuté.

— Tu vas me suivre au volant de la Jeep, lui a ordonné Ranger.

Hal a ouvert la bouche et est devenu tout blanc.

— La Jeep est pleine de singes.

Ranger lui a donné une claque dans le dos.

— Ça va aller. Simplement, laisse-leur les gâteaux.

Nous avons déposé Lula chez elle. Hal nous suivait dans la Jeep.

— Il a l'air terrorisé, ai-je observé.

Ranger a jeté un œil dans son rétroviseur.

— Ça va me coûter cher. Je vais devoir lui accorder une prime de risque.

Nous avons pris l'autoroute puis Ranger a traversé les Barrens pour rejoindre la propriété de Gail Scanlon. Il a garé le 4 × 4 dans le jardin où se trouvaient les cages. Hal s'est arrêté derrière lui et nous sommes sortis. Quatre singes étaient revenus dans la cage et s'étaient regroupés à la table. Ils portaient toujours leurs casques.

— J'ai enlevé leurs casques aux singes que j'avais dans la Jeep, ai-je expliqué à Ranger. Je ne comprends pas pourquoi ils avaient ça.

— C'est Gail Scanlon qui leur a mis ces accessoires sur la tête ?

— Ça m'étonnerait, je pencherais plutôt pour Munch ou Lou.

Ranger s'est approché du groupe, leur a retiré les casques et les a confiés à Hal.

— Va les mettre dans ma voiture. Si Lou veut les récupérer, il n'a qu'à s'adresser à moi.

Nous avons réussi à faire entrer les autres singes dans l'enclos. Nous leur avons mis de la nourriture et de l'eau fraîche.

— *Iip*, a fait Carl, les yeux levés vers moi, les petits doigts accrochés au grillage.

J'ai fait sortir Carl et j'ai refermé la porte.

— Il n'est pas comme les autres, me suis-je justifiée.

— Je n'en doute pas.

Nous sommes entrés chez Gail Scanlon pour dresser un état des lieux.

Tout semblait exactement comme la dernière fois.

— Tu vas rester ici, a annoncé Ranger à Hal. Assure-toi que les singes ont de l'eau et de la nourriture. Dès que j'ai du réseau, je t'envoie un gars avec des réserves pour quelques jours et un moyen de communication.

Cela ne semblait pas déranger Hal. Il s'était échappé de la Jeep remplie de primates. La vie était belle à nouveau.

Ranger, Carl et moi avons quitté la propriété. Ranger a freiné quand nous avons rejoint la route goudronnée.

— Tu veux qu'on cherche après Munch ou Gail Scanlon ? m'a-t-il proposé.

— Je ne sais même pas par où commencer. Ils sont ici quelque part, mais je n'ai aucune idée de l'endroit précis. Nous avons fait une reconnaissance aérienne, et nous n'avons rien repéré.

J'ai sorti le dossier de Gordo Bollo de mon sac.

— En revanche, voici le mec qui m'a lancé des tomates. Il habite à Bordentown. Comme c'est le week-end, il sera peut-être chez lui. Je rêve de le coffrer.

Ranger a examiné le dossier et a rentré l'adresse dans son GPS.

— Il est poursuivi pour quoi ?

— Son ex-femme s'est remariée. Ça n'a pas dû lui plaire parce qu'il a renversé le nouveau mari avec son pick-up. Deux fois.

Au bout d'une demi-heure de route, Carl a commencé à s'agiter sur le siège arrière.

— *Peuh, peuh, peuh*, a-t-il fait.

— Il tient à la vie ? m'a demandé Ranger après avoir jeté un œil au singe dans le rétro.

— *Iip*, a répondu Carl.

Le GPS nous a menés sur Ward Street au même endroit que la dernière fois. D'un côté s'étendait un cimetière ; de l'autre, un terrain vague et l'usine de pipes en céramique. Ranger a longé la rue, a fait demi-tour et rebroussé chemin. Il s'est arrêté à l'entrée du cimetière.

— *Baby*, y a pas de maison ici.

— Connie a vérifié l'adresse, elle est correcte.

Ranger a appelé son bureau et leur a demandé de chercher des infos sur Gordo Bollo. Quelques minutes plus tard, on lui a confirmé l'adresse.

— Je suis sur place et y a pas de baraque. C'est un champ à côté d'une usine de pipes en céramique. Va voir dans le registre des impôts à qui appartient ce terrain.

Ranger a attendu la réponse et, quand elle est arrivée, il a raccroché.

— Gordo Bollo possède bien le 656 sur Ward, mais c'est une parcelle, pas une maison.

Diesel était installé à la table de la salle à manger avec un café quand je

suis rentrée avec Carl.

— Tu ne décroches jamais quand je t'appelle à l'aide. T'étais où cette fois ? Au Pérou ? À Madagascar ?

— Sous la douche. Tu ne m'as pas demandé de te rappeler. Je me suis dit que tu avais enfilé des gants en caoutchouc pour décontaminer la maison de Munch.

— Les singes s'étaient échappés par la chatière.

— Il y a une chatière ?

— Bref. Je les ai retrouvés et je les ai ramenés dans leur cage d'origine. Ranger a posté un de ses hommes pour veiller sur eux jusqu'à ce qu'on retrouve Gail.

— On dirait que tu ne les as pas tous ramenés.

— Ouais, je crois que Carl a eu sa dose de noisettes et de baies. Qu'est-ce que tu fais sur l'ordi ?

— PBHT, c'est l'abréviation de polybutadiène hydroxytéléchélique. C'est un liquide translucide épais utilisé comme propulseur de fusée. Le PCPA est du propergol composite à perchlorate d'ammonium, un agent oxydant qui favorise la combustion. Les fusées Black Brant sont des fusées-sondes. Elles emportent des instruments permettant d'effectuer des mesures ou des expériences dans la zone suborbitale de l'atmosphère. Elles sont fabriquées au Canada et existent de longue date. Lou doit pouvoir s'en procurer sans problème.

— Tu crois que c'était ça, la queue de fusée que nous avons vue dans les Barrens ?

— Non, je crois que c'était plus petit.

Diesel a composé un numéro sur son portable.

— Faut que tu me rendes un service, a-t-il annoncé à son interlocuteur. Eugène Scanlon était responsable de projet dans un labo de recherches de Trenton, Brytlin Technologies. Il me faudrait les noms et les adresses de toute son équipe.

Diesel a refermé l'ordi et est allé se servir un café dans la cuisine.

— Ton rat est réveillé.

— C'est un hamster.

— Peu importe.

J'ai remis de l'eau fraîche à Rex, je lui ai aussi glissé une demi-noix et une minicarotte.

— Comment est-ce que ton contact va obtenir les noms et les adresses ?

— Je ne sais pas. Il a ses méthodes. J'imagine qu'il va pirater l'ordinateur du labo.

— C'est illégal.

— Ça te pose un problème ?

— Non, pas spécialement. Où est-ce que Lou va trouver le combustible de la fusée ?

— J'imagine que celui qui lui fournissait le baryum pouvait aussi lui

obtenir les composants du combustible.

— Oui, mais Lou a réduit en miettes un de ces types.

Diesel a répondu au téléphone puis a noté trois noms et adresses au dos de la liste de courses de Munch. Il a rattaché et a fourré le papier dans sa poche.

— Faut que je parle à ces gens.

— On ferait mieux de répartir la tâche. C'est dimanche, et Gail a disparu depuis jeudi. On n'a aucune idée de ce que Lou veut faire d'elle, mais ça ne peut rien être de bon. Il serait peut-être temps d'avertir la police.

— Attendons encore un jour. Si Lou apprend que la police fouille les Barrens, il filera en emmenant Munch et Gail Scanlon... ou pas. Deux autres personnes travaillaient sous la supervision de Scanlon : Lu Kim Rule et Vladimir Strunchek. Le troisième nom que j'ai obtenu, c'est son propre superviseur, Barry Berman. Il vit dans le nord de Trenton. Rule habite pas loin d'ici, sur Becker, et Strunchek était le voisin d'Eugène Scanlon. Toi tu te charges de Rule, je vais parler à Berman et on se retrouve ici pour rendre visite à Strunchek ensemble.

La Subaru était sur le parking, mais la Jeep que Ranger m'avait prêtée était dans les Barrens avec Hal.

— Dépose-moi chez mes parents. Je peux emprunter la bagnole de mon grand-oncle Sandor.

Quand Sandor est parti vivre en maison de retraite, il a fait don de sa voiture à mamie Mazur. Comme mamie s'est fait retirer son permis, j'ai le droit de me servir de l'énorme Buick 1953 bleu pastel dans les cas d'urgence. C'est pas ce que je préfère comme modèle, mais elle a l'avantage de ne rien coûter.

Diesel m'a déposée, et j'ai couru à l'intérieur demander les clés à ma mère.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta voiture ?

Je ne savais pas par où commencer. Est-ce qu'elle parlait de celle détruite par des rats laveurs ou de celle que les singes avaient colonisée ?

— Elle est en révision. Changement d'huiles, de bougies, la totale.

J'ai piqué quelques cookies aux pépites de chocolat dans la boîte à biscuits et j'ai filé au garage. J'ai fait une marche arrière en espérant qu'il n'y ait pas d'écolos dans le quartier. Le moteur s'entendait à cinq cents mètres à la ronde, et rien que pour descendre l'allée il engloutissait un quart de réservoir.

Heureusement, Lu Kim habitait à moins d'un kilomètre de chez mes parents. C'était un quartier ouvrier, où les épiceries côtoyaient des maisons mitoyennes résidentielles à un étage. Un gamin a répondu à la porte et a crié « Mman » quand j'ai demandé à voir Lu Kim.

Lu Kim était une métisse mince, avec des yeux en amande et des cheveux noirs lisses. Je me suis présentée et je lui ai demandé si je pouvais lui parler d'Eugène Scanlon. Elle est sortie sur le porche et a refermé derrière elle.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je cherche Martin Munch. Je crois qu'il se trouve dans les Pine Barrens avec la sœur d'Eugène. Est-ce que lui ou Martin ont jamais évoqué une propriété dans les Barrens ?

— Non, ils n'y ont jamais fait allusion.

— Parlez-moi de Martin Munch.

Lu Kim a levé les yeux au ciel.

— C'est un type brillant, mais bizarre. Je n'ai jamais réussi à soutenir une conversation avec lui sans qu'il fixe ma poitrine. On a travaillé ensemble pendant deux ans, et il n'a jamais parlé d'autre chose que de boulot. On aurait dit un extraterrestre.

— Et Scanlon ?

— Mon poste était plus administratif que scientifique. Eugène me donnait des papiers à classer, des notes de frais, des bons de commande pour de l'équipement, ce genre de choses. Il ne m'adressait jamais la parole. Je bossais pour lui depuis bientôt un an quand j'ai appris qu'il était marié. Eugène discutait surtout avec Martin. Il le considérait comme la réincarnation d'Einstein. Il surveillait de près tout ce qu'il faisait.

— Vous savez pourquoi Munch a volé le magnétomètre ?

— Bah, je pense qu'il a juste piqué un truc en s'enfuyant du bâtiment. Il était un peu à côté de ses pompes. Ça m'arrivait de retrouver sa tasse à café dans les dossiers suspendus. Un jour, il a perdu ses clés de voiture. Une semaine plus tard, je les ai découvertes dans le congélateur.

— Et la recherche dont s'occupait le labo ?

— Cet aspect-là du projet ne me concernait pas, mais cela semblait assez routinier. Nous étions les sous-traitants d'un projet beaucoup plus vaste. J'ai toujours eu l'impression que l'équipe bossait très professionnellement, mais j'imagine qu'on a toujours cette impression quand on travaille dans la recherche scientifique.

J'ai laissé ma carte à Lu Kim et je suis rentrée chez moi dans la Buick au moteur vrombissant. Je me suis arrêtée sur le parking et j'ai cherché du regard la Subaru. Comme je m'y attendais, elle n'était pas encore de retour. Même si Diesel pouvait faire passer les feux au vert, son trajet était plus long que le mien. Je me suis garée et j'ai hésité à l'attendre au volant. J'ai consulté ma montre et j'ai pensé à Carl qu'on avait laissé seul dans l'appartement. C'était pas un drame. C'était loin d'être la première fois. Je me sentais tout de même mal à l'aise. J'ai pris l'ascenseur jusqu'au premier, j'ai introduit la clé dans la serrure et je suis entrée.

Carl était sur le plan de travail de la cuisine, le dos appuyé contre la cage du hamster. Il avait les yeux écarquillés et la fourrure hérissée. J'ai regardé à droite et j'ai vu Lou.

— On dirait que mon cousin s'est trouvé un compagnon de jeu. Dommage que je doive lui gâcher son plaisir.

J'ai tourné les talons et j'ai saisi la poignée. La porte était verrouillée.

— Martin est très déprimé, a poursuivi Lou. Il se réjouissait à l'idée de passer du temps avec vous. Depuis que vous vous êtes enfuie, il broie du noir. Quand il n'a pas le moral, il ne fiche plus rien de bon. Et moi j'ai besoin qu'il soit productif. Vous allez devoir m'accompagner.

— Je suis sûre que des tas de femmes seraient ravies de passer du temps avec Martin.

— Malheureusement, c'est vous qu'il veut. Et comme je ne peux pas compter sur votre coopération, je vais devoir vous brouiller quelques neurones.

— C'est le truc qui fait mal ? J'ai horreur de ça.

Lou a essayé de m'attraper et j'ai bondi dans la cuisine. J'ai saisi une poêle qui traînait sur la cuisinière en attente d'être lavée et je la lui ai lancée à la figure. Il l'a repoussée et je l'ai frappé avec une spatule. Pas la moindre réaction sur son visage. Il m'a arraché la spatule des mains, m'a agrippé le poignet, et la nuit est tombée. La dernière chose que j'ai entendue, c'est Carl.

— *lip.*

CHAPITRE 18

Quand je me suis réveillée, j'étais à bout de forces. Épuisée au point de pouvoir à peine respirer. Trop claquée pour ouvrir les paupières. Quelqu'un me parlait, j'avais l'impression que la personne était sous l'eau.

— Laissez-moi dormir.

— Steph !

J'ai ouvert les yeux et j'ai vu Diesel.

— Ça va ?

— Non, j'ai l'impression d'être morte. Où est-ce que je suis ?

— Chez toi.

— Ah oui, je le savais.

J'étais étendue sur mon lit. Carl m'observait, perché sur la commode, et Diesel me tenait le poignet.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Ça brûle.

— J'ai posé de la glace.

Il a retiré sa main et j'ai vu qu'il avait placé sur mon poignet un gant de toilette rempli de glaçons pilés. Ma peau portait une marque rouge en forme de main. La main de Lou.

— Il m'a brûlée !

Diesel a remplacé le pack de glace sur mon poignet.

— Ce n'est pas une blessure trop grave. Elle s'estompera dans quelques semaines. Laisse encore un peu la glace puis applique un antiseptique.

— Je crois que j'ai raté un épisode. La dernière chose dont je me souviens, c'est que j'étais dans la cuisine et que Lou m'envoyait une décharge. J'en ai marre de ce truc. C'est la troisième fois. Comment est-ce qu'il fait ?

— C'est pas compliqué. C'est de la prestidigitation, comme plier des cuillères.

— Tu sais le faire, toi, son truc ?

— Oui, et toi aussi, avec un Taser.

— Combien de temps est-ce que je suis restée dans les vapes ?

— Dix minutes, un quart d'heure peut-être. Il t'avait jetée sur son épaule comme un sac de farine quand je suis arrivé sur le parking. Il t'a lâchée en me voyant et a disparu dans un éclair. Je dois avouer que je ne sais pas comment il fait pour se volatiliser. C'est nouveau. Je trouve qu'il y a un peu fort sur la lumière et la fumée, mais ça, c'est Lou. Il adore faire dans le théâtral.

— Il m'a dit que Munch avait le moral dans les chaussettes parce qu'il pensait à moi et que, du coup, il n'était pas assez productif. Lou est venu me chercher pour me livrer à Munch.

— Ça me fout les jetons. Je ne veux plus te quitter d'une semelle tant que cette affaire n'est pas réglée.

— Oh, super.

— Tu es censée être rassurée parce que Diesel, qui est grand et fort, va te protéger.

— Merci, c'est une gentille attention, mais je suis capable de me défendre toute seule.

Diesel m'a tirée par les bras pour me remettre debout.

— Ne joue pas les femmes fortes. Lou n'est pas un type normal. Et puis je ne sais pas trop comment te dire ça gentiment : tu n'as aucune technique d'autodéfense à part le coup de pied dans les couilles.

Même si j'étais debout, je n'étais pas très stable.

— Je ne sens plus mes jambes.

— Tu te remettras plus facilement si tu marches un peu.

J'ai fait un pas et je me suis écroulée sur les genoux. Diesel m'a prise dans ses bras et m'a portée jusqu'au couloir, suivi par Carl. Il m'a hissée sur son épaule, a attrapé mon sac et a ouvert la porte.

— Reste ici et pas touche aux chaînes payantes, a-t-il ordonné au singe.

— Si tu me laissais un peu de temps, je pourrais marcher toute seule.

— On n'a pas une seconde à perdre. Quand on arrivera chez Strunchek, tu seras remise.

Il m'a portée dans l'ascenseur, puis sur le parking et m'a installée dans la Subaru. J'avais retrouvé les sensations de mes mains et de mes pieds, mais j'avais l'impression d'avoir des aiguilles dans les fesses. Diesel s'est glissé au volant et a démarré.

— Le superviseur d'Eugène t'as révélé des infos intéressantes ?

— Pas vraiment. Il a refusé de parler du projet. Il m'a juré qu'Eugène n'avait jamais évoqué de propriété dans les Barrens. Il savait juste que Scanlon avait une sœur à Philadelphie et une autre en vadrouille, c'est tout. Il en savait encore moins sur Munch. Juste qu'il était brillant et avait du mal à rester concentré. J'ai l'impression qu'il était sur le point de quitter l'équipe. Et Lu Kim ?

— Encore moins de révélations, c'est dire.

Tous les feux étaient au vert, nous sommes donc arrivés chez Strunchek en un temps record. J'ai étendu les jambes hors de la Subaru. Mes fesses avaient cessé de picoter. J'ai fait quelques pas, et tout semblait en ordre.

Strunchek nous a ouvert, une canette de bière à la main. Il avait une bonne trentaine, des cheveux bruns mal coupés, un corps mou et des yeux bleus injectés de sang. J'avais l'impression qu'il avait fumé un pétard avant d'ouvrir sa canette.

— Je me prépare pour le match, nous a-t-il expliqué. Qu'est-ce que vous

voulez ?

Diesel lui a tendu une carte de visite qui disait simplement « DIESEL ». Rien d'autre, pas même un numéro de téléphone. Strunchek a pris la carte et l'a examinée d'un air perplexe. Il se demandait sûrement ce que ce mot signifiait.

— Nous aimerions vous parler d'Eugène Scanlon et de Martin Munch.

— Martin Munch. Y en a jamais que pour lui. Je déteste ce type. Il n'a jamais rien fait de bon, si ce n'est casser le nez de Scanlon avec une tasse.

J'ai regardé Diesel avec un air perplexe et nous sommes entrés.

— Vous voulez une bière ?

— Avec plaisir, a répondu Diesel. C'est quoi, le problème de Munch ?

— Il se prend pour une superstar. Un génie. On devait bosser sur un capteur pour le machin.

— Le magnétomètre ?

— Ouais. Je me tapais tout le sale boulot pendant que monsieur n'en faisait qu'à sa tête. Il établissait des réseaux, faisait des recherches sur la force des ondes. Rien à voir avec l'angle d'attaque de notre projet. C'était trop chiant pour lui, sans doute. Pas digne du génie qu'il était...

Diesel a pris sa bière et l'a bue d'un trait.

— Et Scanlon ? Il ne veillait pas à ce que Munch se concentre sur sa tâche ?

— Au contraire. Scanlon adorait ça. Il encourageait Munch à poursuivre. Puis, comme si c'était pas assez vexant comme ça, tout à coup, Scanlon a décrété qu'il était le seul à avoir le droit de regarder les recherches de Munch.

— Vous savez sur quoi elles portaient ?

Strunchek a tendu une nouvelle bière à Diesel.

— Pas complètement. On faisait partie de HAARP, un programme scientifique et militaire de recherches sur l'ionosphère. Munch obtenait des données du programme. Au début, il se contentait de les examiner et des les trouver intéressantes puis il s'est vraiment plongé dedans. Il établissait des modèles informatiques du réseau électrique. La moitié du temps, je ne comprenais même pas de quoi il parlait. Je suis ingénieur, et Munch, c'est plutôt un savant fou.

— Vous savez pourquoi Scanlon et Munch se sont disputés ?

— Je sais que ça va vous paraître dingue : je crois qu'ils se disputaient au sujet d'un loup. J'ai juste entendu la fin de la conversation. C'était après le boulot, j'étais revenu chercher mon portefeuille. Arrivé à la caisse de la station-service, je m'étais rendu compte que je l'avais oublié sur mon bureau. Je suis revenu et je les ai entendus crier. Ils ne savaient pas que j'étais là. Scanlon a dit que le terrain lui appartenait et qu'il n'y avait pas de place pour le loup. Il a ajouté que le loup dépassait les bornes et allait tout gâcher. Il a fini par crier à Munch que le loup était viré et que, si ça ne lui plaisait pas, tant pis pour sa petite gueule, il se retrouverait à la porte lui aussi.

Strunchek a vidé sa bière et en a pris une autre.

— C'est à ce moment-là que Munch lui a balancé sa tasse sur le nez et s'est barré. Munch n'aimait pas qu'on se moque de sa taille. On pouvait le traiter de trou du cul ou de fils de pute, mais on ne pouvait pas parler de sa « petite gueule » apparemment.

— Vous savez où se trouve le terrain à propos duquel ils se disputaient ? ai-je demandé à Strunchek.

— Non, c'était la première fois que j'en entendais parler. Je n'adressais pas la parole à Scanlon plus que nécessaire. Et il ne s'intéressait pas trop à moi.

— Munch s'est barré avec le magnétomètre, a rappelé Diesel.

— Ouais, quel culot ! C'était un prototype, et il était, équipé du capteur que j'avais conçu.

— Et son ordinateur ? a voulu savoir Diesel. Il a vidé son bureau ?

— Non, il n'est jamais revenu. Scanlon a fouillé le bureau et a fait effacer toutes les données de l'ordi.

— Merci de votre aide, a conclu Diesel.

— Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas rester pour le match ? Le frigo croule sous les bières.

— Une autre fois, a promis Diesel.

Nous sommes remontés dans la Subaru, et Diesel a passé un coup de fil.

— Je voudrais parler à quelqu'un du projet HAARP. Je serai à l'appart dans dix minutes, un quart d'heure grand max.

Il a raccroché et m'a regardée.

— Je pourrais chercher l'info sur l'ordi mais j'en ai marre de Google. Ce sera plus rapide comme ça.

Quinze minutes plus tard, nous sortions de l'ascenseur. Un jeune type nous attendait devant ma porte. Il était mignon, avec des cheveux bruns qui avaient besoin d'une coupe, des baskets usées et un jean baggy. Pas d'alliance. Une dizaine de centimètres de moins que Diesel. Il a levé les yeux en souriant et a tendu la main.

— Ivan. Vous devez être Diesel. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Il n'y en a que pour deux minutes, lui a assuré Diesel en ouvrant la porte et en le faisant entrer.

— Pas de souci, j'étais dans le coin.

— Parlez-moi du programme HAARP.

— HAARP est l'abréviation de High Frequency Active Auroral Research Program, autrement dit « programme de recherches sur les aurores boréales en haute atmosphère ». Le site de recherches en Alaska est équipé d'un émetteur haute fréquence qui stimule et contrôle l'ionosphère afin de modifier la performance des systèmes de communication. Pour faire simple, il transmet des ondes radio dans l'atmosphère pour chauffer et modifier l'ionosphère de façon temporaire. Du moins, en théorie.

— Comment est-ce que ça marche, concrètement ?

— Un émetteur génère un signal, qui est transmis à un réseau

d'antennes. La station d'Alaska est équipée de cent quatre-vingts antennes d'une puissance de trois mille six cents kilowatts. Le réseau dirige le signal dans l'atmosphère, où il est absorbé à une altitude de trente à cent kilomètres environ. L'ionosphère est chauffée, ce qui provoque des changements qui peuvent être mesurés avec un magnétomètre.

— Et tout ça sert à... ?

— Cela permet à la communauté scientifique d'étudier les phénomènes atmosphériques.

— Et pourquoi est-ce que ça intéresse Lou ?

— Les Chinois essaient de générer des ondes très basses fréquences dans l'ionosphère, dans l'espoir de contrôler la météo. D'après ce que je sais, leurs expériences ne sont pas très concluantes. Si on pouvait vraiment réguler le temps qu'il fait, cela vaudrait de l'or.

— Quel rôle joue le baryum, dans cette histoire ?

— J'imagine que si on bombardait l'ionosphère de baryum, on pourrait augmenter la densité du plasma froid et accélérer le processus de manipulation des conditions atmosphériques.

— Le temps qu'il fait, par exemple, a résumé Diesel.

— Ouais, par exemple.

— Waouh, vous croyez que Lou fabrique une machine diabolique pour chasser les nuages ? ai-je demandé.

Ivan m'a regardée en souriant.

— Ah, les civils, ils sont mignons.

Diesel a souri aussi et m'a tiré les cheveux affectueusement.

— Elle fait des croque-monsieur qui déchirent.

— Hé ! a commenté Ivan. Faut jamais sous-estimer un bon croque.

Diesel lui a ouvert la porte.

— Merci d'avoir pris le temps de vous déplacer. C'était vraiment sympa. Et très utile.

— Quand vous voulez.

Diesel a refermé et je l'ai regardé en plissant les yeux :

— Des croque-monsieur ?

— Et alors ?

— Tu aurais pu dire que j'étais maligne, courageuse ou qu'on pouvait me faire confiance.

— Je voulais lui dire que t'étais canon mais j'ai eu peur que tu trouves ça sexiste et que tu me balances un coup de pied dans les burnes.

— Le coup du croque-monsieur, c'est sexiste aussi !

— T'as pas envie de me préparer à déjeuner ? Ces histoires de croque-monsieur m'ont donné faim.

— Je vais t'arranger un truc uniquement parce que tu me fais pitié.

J'ai confectionné trois sandwiches au beurre de cacahuètes et aux olives. J'en ai gardé un, j'en ai donné un autre à Diesel et le troisième à Carl.

— C'est un sandwich au beurre de cacahuètes et à la compassion ?

— Ça te pose un problème ?

— Non.

Il l'a examiné de près.

— Le pain est plein de bosses.

— Les olives.

— Sans déc' ?

Il a pris une bouchée et m'a décoché son sourire à fossettes.

— Ça me plaît. Il a le sens de l'humour, ce sandwich.

— Tu crois que Lou essaie de maîtriser la météo ? Munch a dit que Lou allait dominer le monde.

— C'est ambitieux.

Diesel a sorti la liste de courses de sa poche.

— Ranger contrôle les communications de la police. Demande-lui si radio WINK s'est fait voler des émetteurs. Je veux savoir quels éléments de cette liste sont déjà en leur possession. Je vais au centre commercial voir si je trouve Solomon Cuddles. J'aimerais que tu restes ici pour bosser sur la liste. Vois si tu peux identifier des sources d'approvisionnement locales pour les fusées et le carburant. Ne sors pas de chez toi, en tout cas. Ne laisse entrer personne. Si Lou se pointe, avertis-moi tout de suite et verrouille ta porte.

— Et s'il apparaît à l'intérieur ?

— Il n'en est pas capable. En revanche, il est doué avec les serrures, alors fais gaffe.

J'ai appelé Ranger pour qu'il se renseigne sur les vols d'émetteurs et écumé les Pages jaunes à la recherche de carburant pour fusées. J'ai rappelé mon homme en noir pour lui demander où je pouvais en trouver.

— Solomon Cuddles serait le contact tout indiqué pour obtenir en douce des trucs qui sortent de l'ordinaire, comme du carburant pour fusées. Quelques usines chimiques dans la zone de Bayonne pourraient produire les composants. Je peux vérifier pour toi. J'ai déjà la réponse pour ton émetteur. WINK n'a pas porté plainte pour vol. On a appelé pour vérifier, et ils nous ont dit que rien n'avait été volé. En revanche, un de leurs émetteurs a été endommagé par la foudre hier soir. Ils sont en train de le réparer.

— Merci.

Je ne me souvenais pas d'avoir entendu d'orage la veille. Et tout semblait sec quand j'étais sortie le matin. En temps normal, je ne me serais pas interrogée sur la foudre, mais cette histoire de contrôle de la météo me trottait en tête.

J'ai composé le numéro de Lula.

— Je dois vérifier un truc à radio WINK et j'ai pas envie d'y aller toute seule.

— Tu tombes à pic. Je m'ennuie comme un rat mort.

CHAPITRE 19

Les bureaux de WINK étaient un taudis, un immeuble qui ressemblait à un bunker, dans une partie du centre-ville exclue des projets d'embellissement. Le parking était ceinturé par une chaîne rouillée et la barrière contrôlée par un garde. Une parabole et quelques antennes étaient installées sur le toit et une pancarte sur la façade informait les visiteurs qu'ils arrivaient chez WINK.

J'ai garé la Buick le long du trottoir en face du parking et nous avons passé une demi-heure à surveiller le bâtiment.

— Qu'est-ce qu'on fiche ici ?

— On surveille.

— On surveille quoi ?

— Tu vois le camion à plateau arrêté devant l'immeuble, à l'autre bout du parking ? On dirait qu'il y a quelqu'un dans la cabine. Deux hommes en uniforme kaki vont et viennent entre le camion et l'immeuble. Ils sont censés réparer un émetteur, mais j'ai l'impression qu'ils sont en train de le voler.

— Tu déconnes ! Comment tu sais ça ?

J'ai donné à Lula la version courte de Lou et de sa machine météo diabolique. Et je lui ai parlé de la liste de courses.

— J'y crois pas !

Dans mon rétroviseur, j'ai vu un 4 × 4 noir de chez Rangeman s'arrêter derrière moi. Tank était au volant. Je n'ai pas reconnu son partenaire. Nous sommes descendus de voiture et nous nous sommes regardés, les mains sur les hanches.

— Ranger t'a vue te garer devant la chaîne de radio. Il m'a envoyé vérifier que tout allait bien, m'a expliqué Tank.

— Tout allait bien avant que tu te pointes, a rétorqué Lula. Maintenant, j'sais plus trop. T'as toujours tes chats ?

— Ouais. Tu veux voir des photos ?

Tank a sorti son portefeuille de sa poche arrière et nous a montré un cliché où trois chats assis fixaient l'objectif.

— Ça, c'est Miss Kitty, ça, c'est Suzy, et ça, c'est Chausson aux pommes.

— Tu te balades avec des photos de tes matous ? Y a jamais eu mon portrait dans ton portefeuille, et on était fiancés !

— J'ai une grande nouvelle au sujet de Chausson aux pommes. Je crois

qu'elle est enceinte. Je vais avoir des chatons !

— Des chatons ? T'es sûr que t'es prêt ? C'est beaucoup de responsabilités. Ranger est au courant ? J'ai bien envie de lui lâcher le morceau.

— Je vais leur trouver les meilleurs foyers d'accueil.

Lula a éternué et pété en même temps.

— Tu vois ce que tu me fais. Allez, dégage, tu es infesté de puces de chat.

— Je peux pas m'en aller, Ranger veut que je reste avec Stéphanie.

— T'arrive trop tard. J'suis déjà là. Cette mission pourrait être dangereuse, et Stéphanie a besoin de ma protection. Et y a pas de bagnole assez grande pour nous deux, mon gars.

— Y en aurait si tu y allais mollo avec le poulet frit, a répliqué Tank.

Son partenaire a retenu son souffle et a reculé.

Lula s'est penchée vers Tank.

— J'ai bien entendu ?

— Non, j'ai pas dit ça. Je ne sais pas d'où c'est sorti. Tu me rends dingue. Regarde-moi, je transpire de partout. Tu me fous complètement les jetons.

— C'est pas naturel de suer comme ça. Tu devrais consulter.

Le collègue de Tank a regardé sa montre avec un manque de naturel flagrant.

— Bon, je dois retourner chez Rangeman, j'ai un truc à faire.

Tank s'est tourné vers moi.

— Ranger veut que Jim ramène la Buick chez toi et que je te serve de chauffeur.

Bon plan. Tank me protégerait de Lou. J'ai donné les clés à Jim. Son visage s'est fendu d'un énorme sourire.

— Elle est cool, cette caisse, je vais en prendre bien soin.

Les mecs adorent la Buick. En fait, cette bagnole me fait penser à Lula. Elle gronde beaucoup, il faut être vachement musclé pour la manœuvrer, et elle a des phares disproportionnés.

Le camion à plateau était toujours à la même place et je n'avais pas aperçu les hommes en uniforme depuis un moment. Je commençais à me dire que je m'étais trompée. C'est vrai, quelles sont les probabilités que quelqu'un puisse maîtriser la météo ? Zéro ? Et les probabilités que ces types aient été envoyés par Lou pour faucher un émetteur ? C'était absurde.

— Restez ici et attendez-moi, ai-je ordonné à Tank et Lula. Je vais jeter un œil à l'intérieur.

— J'suis obligé de t'accompagner. S'il t'arrive un truc, Ranger me tue.

— Moi aussi, je te colle aux fesses, a ajouté Lula.

— Je vais juste traverser la rue et entrer dans les locaux d'une radio. Il ne va rien m'arriver.

— Je serai très discret, a promis Tank.

Ouais, un mec avec un cou de taureau, qui mesure plus de deux mètres, pèse cent soixante kilos et porte un uniforme noir d'équipe d'intervention, avec un Glock à la ceinture. Personne ne le remarquerait, c'était sûr.

— Et moi, je serai tellement invisible que tu seras sur le cul.

Tank et moi l'avons dévisagée. Elle portait une veste en fausse fourrure orange aussi sobre que le gilet fluo des agents de la circulation, une minijupe en Lycra vert ras-la-touffe et des bottines vertes assorties. Faut-il préciser que ses cheveux étaient teints en jaune tournesol ?

J'ai laissé échapper un soupir de défaite et j'ai traversé la rue avec Tank et Lula sur les talons. J'ai poussé la porte et je me suis retrouvée dans un petit hall d'entrée sombre. La moquette était élimée et les meubles tristes et déglingués. Une radio au bord de la faillite, me suis-je dit. La réceptionniste a levé la tête vers nous.

— Je peux vous aider ?

— Je suis journaliste au *Trenton Times*. Nous faisons un papier sur WINK et je suis chargée des recherches préparatoires. Je suis venue inspecter les lieux pour des photos à la une.

— Je ne suis pas au courant, vous n'êtes pas à l'agenda.

— Et nous ? est intervenue Lula. On est à l'agenda ? Moi c'est Lula. Et lui, c'est Tank.

L'employée a parcouru sa liste de noms.

— Ils sont venus pour le décompte des bonbons, pour le concours, ai-je expliqué à la réceptionniste. Pour la séance photo.

Lula a éternué et pété.

— Excusez-moi, c'est pas ma faute. J'suis allergique à la petite vieille aux chats qui m'accompagne.

— Ça, c'est de la pure méchanceté, a protesté Tank. Les hommes aussi ont le droit d'aimer les félins. En Égypte, ils veillaient sur les pharaons.

— S'ils veillaient sur moi, je serais morte. J'éternuerais jusqu'à en crever. Et t'en aurais rien à foutre. T'avais le choix entre les chats et moi, et t'as préféré tes matous.

— C'est le destin. Ils ont débarqué comme par enchantement. Ils sont venus tout seuls.

— J'aurais dû le savoir. Depuis le début, Mademoiselle Gloria a deviné que nos lunes n'étaient pas compatibles.

La réceptionniste a dressé l'oreille.

— Je connais bien Mademoiselle Gloria, c'est elle qui fait mon horoscope.

— Sans déc' ! Elle est géniale, hein ? Vous non plus vous ne pouvez pas vous passer d'elle ?

— Je ne fais rien sans son aval. Un jour, j'étais dans ma voiture pour aller travailler et j'étais au téléphone avec elle. Elle m'a dit que j'allais avoir un accident et, boum, j'ai embouti le type devant moi.

— C'est flippant tellement c'est incroyable, a renchéri Lula.

Je suis intervenue :

— On est venus préparer la série de photos sur les coulisses d'une chaîne de radio. Vous pouvez nous indiquer où est votre émetteur ?

— Tout au bout du couloir, à droite, derrière la porte. Des hommes sont en train de réparer le principal, on émet sur celui de secours en ce moment.

— J'ai jamais vu d'émetteur radio, a avoué Lula.

Elle est partie d'un pas décidé vers le couloir et à ouvert les portes l'une après l'autre pour voir ce qui se tramait derrière.

— Hé, vous ne pouvez pas faire ça ! lui a crié la réceptionniste.

— Je vais aller la chercher, ai-je promis. Elle déborde un peu d'enthousiasme depuis ce matin. Mademoiselle Gloria lui a annoncé qu'aujourd'hui serait un jour charnière pour elle.

— C'est un vrai pistolet ? a demandé la réceptionniste à Tank. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici avec une arme à feu.

— Les compteurs de bonbons n'ont jamais de vrais pistolets, suis-je intervenue. Celui-ci ne tire que des balles à blanc.

— Vous voulez voir des photos de mes chats ? a proposé Tank à l'employée. Chaussou aux pommes va bientôt avoir des chatons.

Lula a atteint le bout du couloir et m'a fait signe de la suivre. J'ai couru pour la rattraper pendant que Tank montrait ses chats à la réceptionniste. Nous avons poussé une porte qui indiquait « ENTRÉE INTERDITE À TOUTE PERSONNE ÉTRANGÈRE AU SERVICE ». Nous sommes tombées sur deux hommes en uniforme occupés à hisser une énorme machine sur le plateau du camion.

— C'est un émetteur ? leur ai-je demandé.

— *No hablo inglés*, a répondu un des types.

Le plateau a élevé l'objet en question, puis les deux hommes l'ont solidement arrimé.

— Ils sont en train de se barrer avec l'émetteur. Il faut qu'on aille chercher Tank. On doit les suivre.

Nous avons couru dans le couloir, attrapé Tank par la manche, puis nous avons traversé la rue au pas de course et sauté dans le 4 × 4 de Rangeman. Le camion a avancé sur le parking puis s'est arrêté devant la barrière. Elle s'est levée, et il s'est engagé dans la rue. Le chauffeur m'a dévisagée pendant sa manœuvre. Ses yeux se sont écarquillés, et des taches rouges sont apparues sur ses joues. C'était Munch.

— C'est lui ! C'est le gars que je recherche.

Munch a appuyé sur le champignon, et le camion a filé dans la rue. Tank lui a collé aux fesses. Lula était à l'arrière, la tête à la fenêtre, le Glock à la main.

— Mets-toi à sa hauteur, a-t-elle crié. Je vais lui tirer dans les pneus, je vais cribler ses fesses de balles.

— Pigé, a répondu Tank en se plaçant à côté du camion dans une rue à deux voies en plein centre-ville.

— Rabats-toi, tu vas nous tuer, ai-je glapi.

Munch a fait une embardée en tentant de s'éloigner de notre 4 × 4. Il a percuté trois voitures stationnées et un lampadaire. Le camion est monté sur le trottoir, deux passants se sont réfugiés en hurlant dans un Starbucks.

— Ce gars ne sait pas conduire, a commenté Tank. Regarde comment il empiète sur les deux voies.

— Tu lui fiches la frousse, lâche-le un peu.

— Ne l'écoute pas, est intervenue Lula, je l'ai dans ma ligne de mire.

Lula a tiré deux fois, et la lunette arrière d'une voiture garée a volé en éclats. Le camion a brûlé un feu rouge, des véhicules ont pilé en klaxonnant pour l'éviter. Tank a ralenti et a franchi le carrefour au pas. Six personnes lui ont adressé un doigt d'honneur.

— Il se dirige vers Broad, ai-je annoncé. Il file vers les Barrens.

Tank a tourné à son tour sans perdre le camion de vue, même si plusieurs voitures nous séparaient. Munch est passé à l'orange sur Hamilton, et tous les conducteurs derrière lui se sont arrêtés au rouge.

— T'as pas des gyrophares, nan ? s'est plainte Lula. On n'est pas dans un véhicule d'intervention ?

— Ranger ne nous permet pas de les utiliser.

— Ranger ceci, Ranger celà. Vous ne réfléchissez jamais par vous-même ? Je parie que tu attends sa permission avant de te torcher les fesses.

Tank a lancé un regard noir à Lula dans le rétroviseur.

— Je lui répéterai ce que tu viens de dire.

— C'est pas ça que je voulais dire, s'est empressée de déclarer Lula.

Nous n'apercevions plus le camion, mais les dégâts sur le bord de la route ne laissaient aucun doute : il était bien passé par là. Quatre bagnoles embouties, une boîte aux lettres écrabouillée, deux panneaux indicateurs pliés.

Une fois arrivés à Bordentown, nous nous sommes dirigés vers l'entrée de l'autoroute.

— On n'a plus vu de caisse accidentée depuis plus d'un kilomètre, vous croyez qu'il a pris un autre chemin ?

— Il est peut-être parti suivre des leçons de conduite, a suggéré Tank. Bon, qu'est-ce que je fais ?

— Prends l'autoroute.

C'était un coup de poker. Depuis Bordentown, trois routes partaient en direction du sud. L'autoroute était la plus rapide. Tank a suivi mes instructions. Au bout de quelques kilomètres, je me suis mise à douter. La route s'étendait devant nous à l'infini, et le camion n'apparaissait pas. Nous avons atteint la sortie pour Atlantic City.

— Et maintenant ? m'a demandé Tank.

— Sors. Au point où on en est, autant explorer Marbury.

C'était déprimant. J'avais été à deux doigts de capturer Munch, et il m'avait de nouveau échappé. Toute une série de « et si ? » tournait en boucle dans ma tête. Et si j'étais allée voir le chauffeur quand le camion attendait à la chaîne de radio ? Et si j'avais appelé Ranger à l'aide pour la poursuite ? Et si

j'étais plus maligne, plus rapide, plus courageuse, plus mince ? C'était sans fin.

Tank a traversé Marbury et a fait demi-tour dans la rue du magasin de souvenirs. Il est passé devant et a emprunté une route secondaire goudronnée à deux voies qui sillonnait entre les pins. De temps en temps, nous apercevions des boîtes aux lettres le long de la chaussée, signalant la présence de maisons modestes. Des sentiers étroits en gravier et des chemins de terre s'enfonçaient dans les profondeurs des Barrens.

Tank a arrêté le 4 × 4 et nous avons regardé le bungalow vert pâle au bout du chemin. La boîte aux lettres était démolie, et des profondes traces de pneus creusaient l'allée. Le véhicule avait roulé sur le courrier avant de poursuivre sa route sur la terre battue.

— Bingo ! a lancé Lula.

Tank a suivi le chemin de terre qui serpentait à travers la forêt pendant plus d'un kilomètre et nous avons abouti à une clairière qui me faisait penser à une petite piste d'atterrissage. Le camion était à l'arrêt, mais l'émetteur, Munch et son équipe en uniforme avaient disparu.

Un sentier défoncé juste assez large pour un quad filait dans les bois au bout de l'esplanade dégagée. Tank a roulé jusque-là et nous sommes sortis pour jeter un œil.

— Je ne peux pas passer avec le 4 × 4. Stéphanie, tu veux que j'aille voir à pied où ça mène ?

— Nous allons tous y aller.

Je n'avais pas envie de rester en arrière et de tomber sur Lou toute seule. Sa main était encore imprimée sur mon poignet. Traitez-moi de trouillardes si vous voulez, mais en cas de face-à-face avec Lou, je voulais pouvoir m'abriter derrière Tank.

Le colosse ouvrait la marche. Le crépuscule était tombé. Heureusement, le bras droit de Ranger avait emporté une lampe torche. Le sentier servait visiblement beaucoup, car les broussailles étaient endommagées et des branches brisées avaient été repoussées sur le côté. Nous avons traversé un épais bosquet de pins et débouché devant une pile de bois de chauffage. Des rangées de bonbonnes de la taille de celles qu'on utilise pour les barbecues au gaz étaient alignées juste à côté. Il y avait encore plusieurs citernes et des fûts en acier inoxydable. À cinq cents mètres de là, des fusées étaient empilées comme des bûches sous un abri. Ce n'étaient clairement pas des Black Brant, elles étaient plus petites aussi bien en longueur qu'en diamètre.

— On pourrait se faire une grillade ici, a observé Lula. Manque plus que les saucisses.

Si le carburant et les fusées étaient stockés à cet endroit, en toute logique, le centre de commandement, Gail et Munch ne devaient pas être loin. Le problème, c'était qu'il n'y avait pas d'autre sentier. Et aucun bâtiment. Le seul chemin visible était celui que nous venions d'emprunter. Au-delà du camion, de l'esplanade qui ressemblait à une piste d'atterrissage, il n'y avait

ni route, ni bâtiment, ni marques de pneus.

Tank a levé la tête et examiné un des pins près de l'abri.

— Il y a une caméra dans cet arbre. Cette zone est surveillée.

Il a regardé autour de lui.

— J'en vois deux autres.

Crise de panique générale. J'avais l'impression que quelqu'un me serrait le cœur de toutes ses forces.

— Il faut qu'on se tire.

— Il n'y a qu'une issue, a souligné Tank.

Nous avons tourné les talons pour nous enfuir quand quatre quads conduits par des types en uniforme kaki ont foncé vers nous.

— C'est quoi, une caméra cachée ? a demandé Lula. Ce genre de connerie n'arrive pas dans la vraie vie.

Mes yeux tournaient dans tous les sens à la recherche d'une issue.

— Par les bois, a déclaré Tank en me prenant la main et en poussant Lula.

— Stop ! a crié un des hommes. Arrêtez ou je tire !

Et il a mis sa menace à exécution. Les détonations se sont succédé à un rythme soutenu.

— Putain, ce sont des balles réelles, a fait Lula.

Elle a sorti son Glock de son sac et a riposté. Son coup a manqué le type en uniforme et a transpercé une des bonbonnes, qui a explosé en une boule de feu. Elle a décollé à dix mètres de haut avant de retomber sur le sol en embrasant les autres. Des bonbonnes explosaient de partout, on se serait crus en plein feu d'artifice. Les flammes se sont propagées jusqu'aux fusées et, d'un coup, c'était le Nouvel An chinois, la Fête nationale et l'Armageddon en même temps.

— Oups, a fait Lula. C'est ma faute.

— Courez ! a hurlé Tank dans mon oreille. Vite ! Retournez à la voiture.

Nous avons pris nos jambes à notre cou, et Tank nous a suivies. Je suis tombée deux fois et il m'a remise sur pied. Lula ne s'est pas plantée une seule fois, elle assurait un max. La voiture était juste devant nous quand nous sommes sortis du bois. L'explosion nous a pris par surprise et nous avons vu le 4 × 4 partir en fumée.

— Une fusée, a commenté Tank. Ranger ne va pas être content.

Nous avons foncé à travers les bois en direction de la route asphaltée, sans perdre le chemin de terre de vue. Un pick-up a déboulé sur le sentier, la plate-forme chargée de types en uniformes kaki. Nous nous sommes accroupis jusqu'à ce qu'ils nous aient dépassés puis nous avons repris notre course. Nous étions presque arrivés à la route quand un éclair a transpercé le ciel. D'un coup, il s'est mis à pleuvoir. Une bruine tout d'abord, qui s'est transformée en quelques minutes en pluie torrentielle.

— Je vais me noyer, a gémi Lula. J'ai jamais vu une flotte pareille. C'est pas normal.

Des phares sont apparus sur le chemin de terre. Un 4×4 roulait au pas et dérapait sur le sentier boueux. Tank a été le premier à le reconnaître : c'était Hal, au volant de la Jeep Cherokee de Ranger.

Nous sommes sortis des bois en titubant et avons sauté dans la voiture.

— Emmène-nous loin d'ici, a supplié Tank. Vite !

Hal a passé la marche arrière et a patiné dans la boue jusqu'à rejoindre l'asphalte. Cela n'a sans doute pas pris plus de cinq minutes, qui m'ont semblé les plus longues de ma vie. Mon cœur battait la chamade et j'avais du mal à respirer. J'étais à l'arrière avec Lula et je serrais comme un étoupe sa veste en fausse fourrure trempée. À côté de moi, Lula était tendue comme un arc et soufflait plus bruyamment qu'une locomotive à vapeur.

À l'instant où les roues ont touché le bitume, la pluie s'est arrêtée net. Nous nous sommes retournés vers la forêt : il y pleuvait toujours, et l'eau humidifiait l'épaisse fumée noire qui s'élevait des deux incendies.

— Je vous jure, c'est le Triangle des Bermudes ici, a décrété Hal. C'est vraiment flippant. Je suis sorti nourrir les singes hier soir et j'ai vu le Lapin de Pâques qui se promenait avec le Yéti. Et maintenant, il y a des fusées qui traversent le ciel, sorties de nulle part.

— T'en verras plus de sitôt, des fusées, lui a assuré Lula.

— Qu'est-ce que tu faisais sur cette route ? a demandé Tank à Hal.

— La salle de contrôle a suivi ta trace jusque dans les Barrens et t'a vu te garer. Ils m'ont demandé de m'assurer que tout allait bien. Je ne suis caserné qu'à quelques kilomètres d'ici, je baby-sitte des macaques.

— Il me semblait bien avoir détecté une odeur de singe, a observé Lula. Maintenant, ça y est, je la reconnais, la bagnole.

CHAPITRE 20

Avant d'entrer chez moi, j'ai récité une prière. Mon Dieu, je vous en prie, faites que Diesel ne soit pas encore de retour. J'ai retenu ma respiration, j'ai ouvert la porte et je suis tombée nez à nez avec Diesel. Raté.

Il m'a attrapée par les pans de ma veste trempée, m'a tirée à l'intérieur et m'a soulevée à dix centimètres du sol.

— Je t'avais dit de ne pas sortir, a-t-il grondé en me secouant un peu pour donner plus de poids à ses paroles. Je t'avais ordonné de bien verrouiller la porte.

— Tu étais inquiet ?

— Oui, et je n'ai pas l'habitude de m'inquiéter autant. J'ai dû prendre tes Rennie. J'avais l'impression d'être le gars qui pète des flammes.

Il m'a posée sur le plancher et m'a regardée.

— Tu es de nouveau trempée. Et tu sens le feu de bois.

J'ai renflé ma veste.

— Je crois que c'est du carburant pour fusées. Lula a fait exploser le stock de Lou sans le faire exprès. Enfin, je crois que c'était ça. Puis il nous a plu dessus, ce qui est une bonne chose parce que ça a sans doute éteint l'incendie. Sans ça, les Barrens seraient parties en fumée.

J'ai jeté ma veste par terre et j'ai enlevé mes chaussures.

— T'as trouvé Cuddles ?

— Oui, et Lou n'a pas encore conclu d'accord avec lui. J'attends que Cuddles me rappelle et me dise quand il doit rencontrer Lou.

— Mauvaise nouvelle : comme nous avons fait exploser toutes les fusées de Lou, il n'aura sans doute plus besoin de baryum avant un bout de temps. Quoique... Peut-être que ces fusées ne transportaient pas de baryum.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Munch a obtenu son émetteur. Et il est vraiment incapable de conduire un camion.

— Tu as déjà dîné ? Tu as envie d'un croque-monsieur ?

— Oui.

— Alors, tu peux m'en préparer un aussi. Tu as du bacon ? Je voudrais du bacon dans le mien.

— Bien essayé. T'as qu'à te débrouiller tout seul. Et je n'ai pas de bacon.

J'ai marché jusqu'à ma chambre en faisant *scoiic scoiic*, j'ai pris une

douche et j'ai enfilé des vêtements secs. J'ai sorti le panier à linge de mon armoire, j'y ai jeté mes habits trempés et je l'ai emporté dans le couloir. Les vêtements mouillés formaient déjà une immense pile sur le carrelage. Certains étaient à moi, d'autres à Diesel. Une lessive devenait urgente.

J'ai laissé le panier près de la porte et je suis allée dans la cuisine. Diesel était occupé à préparer des croque-monsieur. Il en a fait glisser un de la poêle sur une assiette et me l'a tendue.

— Merci, ça a l'air délicieux.

Mon portable a sonné. J'ai regardé l'écran.

— Il n'y a que des zéros, ai-je dit à Diesel.

— C'est Lou.

— Mademoiselle Plum ! J'ai appris que vous étiez responsable d'un incendie qui a détruit vingt-trois de mes fusées King X-12. Je me vois donc obligé de vous demander de les remplacer dans les vingt-quatre heures, faute de quoi je devrai sacrifier Gail Scanlon.

— Sacrifier ?

— Je suis sûr que vous connaissez le terme. Vous pouvez m'appeler à ce numéro dès que vous serez prête à me livrer le matériel.

— Il n'y avait que des zéros.

— Faites ce que je vous demande, m'a ordonné Lou avant de raccrocher.

— Oh là là, il est sur les nerfs.

— Il n'a pas l'habitude qu'on sabote son matos.

J'ai mordu dans mon croque.

— Il m'a dit que c'étaient des fusées King X-12 et que je devais les remplacer pour demain à cette heure-ci, sans quoi il tuerait Gail. Il est cinglé. Où est-ce que je pourrais trouver vingt-trois fusées ?

Diesel a terminé son sandwich.

— Cuddles connaît peut-être quelqu'un. Nous irons au centre commercial demain matin. Si les bâtiments sont ouverts, il sera là. En fait, il n'est pas fan de madame Cuddles, du coup, il passe le plus de temps possible au bureau.

Comme le centre commercial n'ouvrait pas avant dix heures, je me suis offert le luxe de faire la grasse matinée. Je me suis traînée dans la cuisine à neuf heures et demie, j'ai avalé une Pop-Tarts à la fraise et une tasse de café. Diesel était déjà debout, il m'observait, appuyé contre l'évier.

— On décolle ?

J'ai mis ma tasse dans le lave-vaisselle et je suis allée chercher mon sac. Je me suis tout d'un coup rendu compte que je n'avais rien à me mettre sur le dos pour sortir. Ma veste en jean était dans le panier à linge, trempée. La doudoune de Munch était aussi dans le panier. Il ne me restait qu'un manteau court en laine noire.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai plus de sweat propre.

Son sac à dos était posé par terre dans le couloir. Il en a sorti un sweat noir qu'il m'a passé autour de la tête. Les manches étaient vingt centimètres trop longues, et le sweat m'arrivait presque aux genoux. Il a remonté les manches jusqu'à mes coudes.

— Parfait, a-t-il conclu. En route pour le centre commercial.

Une demi-heure plus tard, nous repérons Cuddles assis à une table de fast-food, occupé à siroter un milk-shake au chocolat. Il était âgé d'une cinquantaine d'années, portait des lunettes et avait des cheveux bruns frisés répartis autour d'une calvitie naissante, dans le pur style perruque de clown. Un pantalon large brun clair, une chemise en pilou à carreaux rouges. C'était vraiment la dernière personne que j'aurais abordée pour acheter des fusées et du baryum de contrebande. On aurait dit Woody Allen en version obèse.

Nous nous sommes assis à sa table, ce qui n'a pas eu l'air de lui faire plaisir.

— C'est réservé pour les gens qui consomment.

— On va peut-être consommer, a rétorqué Diesel.

— Ah bon ?

— On a besoin de fusées King X-12.

— Comme tout le monde. Elles sont vachement populaires, ces fusées. Elles sont super polyvalentes. Il vous en faut combien ?

— Vingt-trois.

Cuddles a promené sa paille dans le fond du gobelet pour tenter d'aspirer les dernières gouttes.

— Dans quel délai ?

— Tout de suite.

— Très drôle. Il va me falloir au moins une semaine.

— On n'a pas une semaine. Comment est-ce que je peux m'en procurer tout de suite ?

— Tentez votre chance au Canada.

— Vous vous souvenez de notre conversation de ce matin ?

— Celle où vous m'avez expliqué que vous me casseriez tous les os avant de pomper ma graisse avec un aspirateur pour me l'injecter dans le cul ?

— Précisément.

— *Beurk*, ai-je fait.

— Brytlin Technologies pourrait avoir quelques King en stock. Ils s'occupent de la conception de la charge pour les fusées-sondes Black Brant, et la King est en réalité une Black Brant miniature. On s'en sert pour des tests préliminaires, c'est plus économique.

Diesel s'est levé.

— Prévenez-moi quand Lou vous contactera.

— D'accord.

Je n'ai rien dit jusqu'à ce que nous soyons dans la Subaru. J'ai attaché ma ceinture et j'ai regardé Diesel.

— Lui pomper la graisse avec un aspirateur pour la lui injecter dans le

cul ?

— Eh oui, un éclair de génie, a-t-il triomphé.

— Comment on va faire pour obtenir des fusées auprès de Brytlin ?
C'est pas comme s'il suffisait de se pointer dans un magasin et de les acheter.

— On ne va pas les acheter.

J'ai senti mes sourcils remonter jusqu'à la racine de mes cheveux.

— Ah non. Non, non et non. Pas question de faucher des fusées. Et le bâtiment est truffé de caméras. Tu te souviens quand Munch s'est barré avec le magnétomètre ? Toute la scène a été filmée.

— T'inquiète, j'ai un plan.

— Au secours ! Un plan.

Diesel roulait au pas sur le parking du centre commercial.

— La première étape, c'est de trouver une voiture.

— Quoi ?

— Avec la Subaru, ils peuvent remonter à Flash. On ne peut pas la garer chez Brytlin.

Il s'est arrêté à côté d'un vieux van Ford.

— Parfait. Ce sera facile de charger les fusées là-dedans.

— On va finir en taule et je vais devoir pisser dans des toilettes en métal sans planche.

Diesel était déjà sorti de la Subaru.

— Mais non, je ne laisserai pas faire ça. Je m'arrangerai pour que tu aies de bons W.-C.

Il a ouvert la portière côté conducteur, s'est glissé au volant et a mis le contact.

— Comment t'as fait ça ?

— La clé était sur le contact. Monte.

Je l'ai rejoint en traînant les pieds.

— Je serai très fâchée contre toi si je me fais arrêter.

— Ça pourrait être bien pire. Pense à Gail Scanlon.

J'ai jeté un œil au contact : pas de clé.

— Comment t'as démarré le van ?

Diesel m'a montré son doigt.

— Avec ton doigt ?

— Ouais, et ça, c'est de la petite bière. Tu devrais voir de quoi il est capable avec un point G.

— Mon Dieu !

Diesel a fait marche arrière pour quitter la place et a pris la sortie en direction de l'autoroute.

— Rabats la capuche du sweat et serre les cordons jusqu'à ce qu'on ne voie plus ton visage.

— Et toi ?

— J'apparais pas sur les photos.

— Comment c'est possible ?

- J’sais pas, c’est un de ces trucs zarbis.
- Comme ton doigt ?
- Chérie, mon doigt n’est pas zarbi, il est magique.

Brytlin était installé sur un campus de trois hectares, non loin de l’autoroute. Les bâtiments occupaient une position centrale au sein d’un regroupement de sociétés high tech. Diesel a traversé le labyrinthe de parkings en examinant les immeubles de brique rouge.

— L’équipement militaire ne doit pas être stocké dans le bâtiment principal. Les deux là sur le côté ressemblent à des installations de maintenance. Cela doit être dans un de ceux-là qu’ils entreposent nos fusées.

Les deux bâtisses étaient équipées d’une simple porte à l’avant et de portes de garage à l’arrière. Diesel s’est approché en marche arrière d’un des volets roulants.

— Reste ici, m’a-t-il recommandé. Je reviens tout de suite.

— T’es fou ? Tu ne peux pas entrer comme si de rien n’était pour voler des fusées pendant les heures de bureau !

— Il n’y a personne par ici.

— Il pourrait y avoir du monde à l’intérieur.

— Alors j’en ferai mon affaire.

Il a ouvert un des deux accès, s’est glissé dans le bâtiment et en est ressorti quelques minutes plus tard, les bras chargés de fusées. J’ai sauté du van pour lui ouvrir la portière arrière. Il a déposé les projectiles à l’intérieur et est retourné en chercher. Il en a emporté douze au total avant de redescendre le volet de l’entrepôt.

— C’est tout ce qu’ils avaient ici. Monte, je vais aller voir dans l’autre bâtiment.

Il a roulé jusque-là, s’est garé, a couru à l’intérieur et est revenu aussi vite.

— Il n’y avait que des tondeuses à gazon et des souffleuses à neige.

Nous avons repris l’autoroute, et Diesel a appelé Flash.

— Je cherche onze fusées King X-12. Vérifie si les labos de recherches autour de Princeton n’ont rien de ce genre. Si tu n’en trouves pas là, essaie dans le nord du New Jersey.

Diesel a ramené le van au centre commercial. Des gyrophares striaient la façade du bâtiment. Une voiture de police était garée derrière la Subaru. Nous étions deux rangées plus loin dans le parking et nous avons vu un jeune type un peu crade discuter avec un flic. Il faisait de grands gestes en direction de l’emplacement occupé ce matin par son véhicule.

Diesel est descendu.

— Amène le van de l’autre côté du centre commercial, près de l’aire de restauration. Je vais chercher la Subaru, je te retrouve là.

J’ai suivi ses instructions à la lettre. J’ai repéré deux places vides et j’ai attendu en laissant le moteur tourner. Si je le coupais, je ne pourrais plus

redémarrer sans Diesel. J'ai resserré les cordons de la capuche et j'ai agrippé le volant. Sans exagérer, j'étais tellement stressée que j'étais sur le point de vomir. Je me trouvais au volant d'un véhicule volé qui contenait douze fusées, volées elles aussi.

Quelques minutes plus tard, la Subaru s'est rangée à côté du van. Nous avons transféré notre chargement, coupé le moteur, fermé les portières et nous nous sommes enfuis dans la Subaru. Opération réussie.

— Ça va ? m'a demandé Diesel

— Ouais, la pêche. Et toi ?

— Ça roule.

Diesel a arrêté le 4 × 4 à la sortie du parking, a détaché la capuche et l'a enlevée de mon visage.

— On dirait que tu vas tomber dans les pommes. T'es pâle comme un linge, et tes yeux sont vitreux.

— J'avais jamais volé de fusées. Je pense que c'est illégal. Et si elles explosent ?

— Elles ne vont pas exploser, ce ne sont que des carcasses. Il n'y a pas de carburant, pas de charge, pas d'explosif.

Nous sommes restés là quelques minutes à attendre des nouvelles de Flash. Il a appelé pour nous dire qu'il avait fait chou blanc. Aucune société ne semblait détenir de King X-12.

— Contacte Lou pour lui dire que tu as ses fusées, m'a ordonné Diesel.

Lou a répondu à la première sonnerie.

— J'ai vos fusées. Comment on fait ?

— Vous en avez vingt-trois ?

— Non, je n'en ai trouvé que douze.

Silence.

— Je ne peux pas mieux faire. Il n'y en pas une de plus dans la région.

— Il y a une enveloppe dans le casier 2 712 à la gare. Allez la chercher et lisez les instructions.

— Je n'ai pas besoin de clé ?

— Non, Diesel vous ouvrira le casier.

La gare de Trenton était située au sud du centre-ville. Comme presque tout Trenton, le quartier était métissé. Les banlieusards qui prenaient le train pour aller bosser côtoyaient les prostituées, les petites frappes et quelques sans-abri hauts en couleur. Il était un peu plus de midi, et il y avait peu de circulation aux abords de la gare.

Il n'était pas question d'abandonner une voiture remplie de fusées sur le parking courte durée, Diesel m'a donc conseillé de faire le tour du bloc pendant qu'il courait à l'intérieur chercher les instructions. Après deux tours, je l'ai récupéré et nous avons filé en direction de Cluck-in-a-Bucket. Nous avons pris un seau de poulet frit super croustillant et extra épicé puis nous

avons ouvert l'enveloppe.

La première instruction stipulait que Diesel n'avait pas le droit de s'en mêler. Je devais lire la marche à suivre sans lui. Je devais me rendre à cinq endroits différents où je serais surveillée de près. Le dernier lieu serait le point de rencontre où j'échangerais les fusées contre Gail Scanlon.

— Je connais Lou. Il se fiche pas mal des fusées. C'est un moyen de t'avoir. Il va te balader partout puis, tout à la fin, il exigera la marchandise. C'est à ce moment-là qu'il te livrera à Munch.

— Tu crois qu'il tuera Gail si je ne coopère pas ?

— C'est difficile à dire. Lou n'a pas pour habitude de tuer des innocents. Mais si cela se justifie dans son esprit tordu, il n'hésite pas.

— Est-ce que tu peux veiller sur moi sans que Lou te repère ?

— Non, j'ai loupé l'examen d'invisibilité.

— Il ne m'arrivera rien avant le cinquième lieu, tu m'as dit. Je vais emmener Lula. Lou n'a rien précisé à son sujet. Et je prendrai la Buick pour que Ranger puisse retrouver ma trace. Je peux rester en contact avec toi par téléphone. Et, après la quatrième étape, on peut refaire le point.

Diesel a jeté sa cuisse de poulet à moitié rongée dans le seau, s'est essuyé les mains sur son jean et a démarré.

— Finissons-en, cette histoire me coupe l'appétit.

CHAPITRE 21

J'ai fourré les douze fusées dans le coffre de la Buick. Le problème, c'était qu'elles dépassaient du hayon.

— Tu crois que je devrais nouer un drapeau rouge sur l'une d'entre elles ? J'ai pas envie de me faire arrêter.

— Un drapeau rouge n'y suffira pas. Des fusées volées débordent de ta bagnole. Faut qu'on les camoufle.

Dix minutes plus tard, les fusées étaient emballées dans la seule couverture que j'avais.

— Une ligne téléphonique m'est réservée à la salle de contrôle chez Rangeman, m'a expliqué Diesel, et une autre pour toi. Je serai sur la route, je te suivrai à bonne distance.

La Firebird de Lula a déboulé sur mon parking à côté de la Buick.

— C'est les fusées, sous la couverture ? C'est joli. Personne ne devinerait jamais ce que tu caches là-dessous.

Effectivement. On aurait dit que je transportais un cadavre.

Nous sommes montées dans la Buick, et j'ai pris la direction d'Hamilton.

— Je dois aller au coin de Broad et de la Troisième pour recevoir les nouvelles instructions.

— Je connais le quartier. Au coin de Broad et de la Troisième, il y a un 7-Eleven.

J'ai tourné sur Broad et, deux pâtés de maisons plus loin, j'étais devant le petit supermarché en question. Un homme en uniforme kaki m'attendait sur le parking. J'ai rangé la voiture à côté de lui et je me suis présentée. Après avoir jeté un coup d'œil dans la Buick, il m'a tendu une enveloppe.

— Il me faut un grand bretzel et une boisson, m'a annoncé Lula. Tu veux quelque chose ?

— Non.

— Gare-toi là-bas, près du panneau, j'en ai pour une minute.

— Y a pas la place, je ne vais pas y arriver.

— Bien sûr que si. Recule tout doucement.

Une Buick 1953, c'est une baleine. Cette voiture n'a pas vraiment de début ou de fin. C'est comme essayer de garer un énorme sandwich.

J'ai reculé sur quelques centimètres, et nous avons entendu un craquement.

— Oh, oh, je crois que tu as cabossé une des fusées du gentil Lou. Avance un peu. Tu veux que je fasse le tour pour voir les dégâts ?

— Non ! Je veux que tu ailles chercher ton bretzel pour qu'on puisse repartir au plus vite.

J'ai appelé Diesel afin de lui préciser la prochaine adresse, un motel à la périphérie de Bordentown.

— Il t'envoie en direction du sud. Il va t'emmener dans les Barrens.

Lula est revenue avec son bretzel et sa boisson.

— C'est bon, on peut y aller. Il faut toujours emporter des provisions quand on part en voyage.

— C'est pas un voyage. On va tirer Gail Scanlon des griffes d'un maniaque hyper flippanant.

— Ouais, ça revient au même. Faut que je prenne des forces au cas où on devrait se battre.

Un autre type en uniforme m'attendait au motel. Il est monté à l'arrière de la Buick et m'a guidée vers une zone industrielle à la sortie de l'autoroute 295. Impossible d'appeler Diesel. Heureusement, mon petit point rouge sur le radar de Ranger devait clignoter, et je soupçonnais Diesel de ne pas le quitter des yeux. Nous avons roulé jusqu'à un entrepôt. Le volet d'un quai de chargement s'est levé, et le type m'a ordonné d'entrer.

Lula s'est tournée vers lui :

— Pas question. On arrête les conneries. On ne rentrera pas avec la bagnole dans un entrepôt. Si quelqu'un veut nous voir, il n'a qu'à ramener ses fesses ici.

Le gars en uniforme a sorti son portable pour relayer le message. La conversation s'est déroulée en espagnol. Un homme est apparu à l'entrée de l'entrepôt, nous a regardées et est reparti. Encore de l'espagnol au téléphone. Finalement, un van noir flambant neuf est sorti et s'est arrêté à côté de nous.

Quatre hommes en sont descendus et ont transféré les fusées de la Buick à leur véhicule.

— C'était pas compliqué. Y avait pas de quoi se tracasser. On n'a même pas dû visiter cinq chapelles, finalement. On fera peut-être une dernière étape pour reprendre un bretzel en rentrant.

Je n'étais pas aussi optimiste que Lula. Je ne quittais pas des yeux les cinq mecs en uniforme avec des armes à la ceinture. Deux avaient même des fusils d'assaut en bandoulière.

— Maintenant, vous allez sortir du véhicule.

— Pas question, a protesté Lula. Vous avez vos fusées. Nous allons chercher nos bretzels.

Ils ont pointé leur arme de poing sur moi.

— Bon, ben après tout, les bretzels peuvent attendre.

— Vous pouvez garder la voiture, a lancé un des types à Lula. C'est elle qu'on emmène.

Bon, ai-je pensé, je vais les suivre, ils vont m'emmener dans les Barrens, et Lou va me livrer à Martin Munch. C'est pas si grave. Après le coup de pied que je lui ai balancé dans les couilles, il ne doit plus être en état de marche. Il se contentera peut-être de regarder des rediffusions de Star Trek. Il a juste besoin qu'on lui tienne compagnie.

— Ne t'inquiète pas, ai-je rassuré Lula. Ça va aller. Ramène la Buick chez moi.

Ils m'ont accompagnée jusqu'à l'arrière du van, et j'ai dû m'asseoir entre deux hommes armés. Personne n'a ouvert la bouche pendant le trajet. Il n'y avait pas de vitres sur le côté, et je ne suis pas parvenue à suivre le parcours par le pare-brise. De toute façon, une fois dans les Barrens, il n'y avait plus que des arbres.

Depuis que je suis chasseuse de primes, on peut dire que je me suis retrouvée bien souvent dans des situations délicates et j'ai réussi à m'en sortir chaque fois. J'aurais préféré les éviter, c'est certain, mais je dois avouer que j'en ai tiré pas mal d'enseignements. Par exemple, qu'une de mes plus grandes vertus est la ténacité. Ou que la peur est une réaction naturelle face au danger. Et que l'ennemi numéro un, c'est la panique. Je suis donc restée parfaitement zen pendant tout le trajet.

J'ai senti qu'on quittait la route asphaltée pour suivre un chemin de terre cabossé. De temps à autre, les broussailles venaient griffer la carrosserie. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre, nous avions quitté la chaussée depuis dix minutes. Nous avons tourné à droite puis, un peu plus loin, nous avons atteint une zone déboisée et nous nous sommes arrêtés.

Nous sommes sortis, et j'ai regardé autour de moi. La clairière était petite. Vue du ciel, elle ne devait pas attirer l'attention. Un bâtiment rudimentaire en parpaings avait été construit en lisière de forêt. Il semblait récent et devait occuper un peu moins de cent cinquante mètres carré sur un étage, en d'autres mots, la taille de mon appartement. Les fenêtres et les portes étaient basiques, le toit en tôle ondulée. La terre autour venait d'être retournée. Pas d'herbe, pas de fleurs, pas de buissons pour adoucir le paysage. Du gravier avait été étalé pour former une allée.

— C'est quoi, ça ? ai-je demandé à un des types en uniforme.

— Une maison.

Un peu sinistre. La caravane résidentielle du Lapin de Pâques avait plus de charme que ce taudis.

Un 4 × 4 noir aux vitres teintées s'est arrêté derrière le van. Lou et Munch en sont sortis et se sont avancés vers moi. Lou était vêtu d'un costume Armani noir plus approprié pour Monaco que pour les Pine Barrens. Munch portait un jean retroussé dans le bas et un T-shirt Star Trek.

Le geek tremblait presque d'excitation, tandis que Lou, comme à son habitude, ne manifestait aucune émotion. Son visage était froid et lisse comme le marbre, ses yeux noirs comme l'ébène.

— On va faire une nouvelle tentative, m'a annoncé Lou. Je vous ai fait

venir ici pour que vous soyez gentille avec Martin. Si vous le frappez, si vous le mordez, si vous lui crachez dessus ou vous lui cassez le nez, vous aurez affaire à moi. Compris ?

— Oui.

— Emmenez-la à l'intérieur, a-t-il ordonné à l'un de ses sbires. Attachez-la et postez deux hommes pour surveiller la maison.

Il s'est tourné vers Munch :

— Nous avons tout ce qu'il nous faut pour avancer.

— Nous n'avons pas assez de baryum.

— Il arrive. Le seul frein à cette opération, c'est votre mauvaise humeur. Vous avez une heure pour vous régaler, puis je veux que vous vous remettiez au travail.

— Je n'ai qu'une heure avec elle ?

— Nous devons lancer une fusée ce soir, et vous devez terminer vos calculs. Quand le lancement aura réussi et que vous aurez récupéré les données, vous pourrez rejoindre votre joujou. Mademoiselle Plum restera avec nous aussi longtemps que vous le souhaitez.

Munch m'a regardée avec un sourire jusqu'aux oreilles. Comme s'il venait de découvrir un gros cadeau au pied du sapin. Quelle chance j'avais !

L'intérieur de la maison n'était guère mieux que l'extérieur. L'odeur de peinture fraîche se mélangeait à celle du tapis neuf. Les meubles étaient de bon goût, mais sans aucune personnalité. L'ambiance était celle d'un Marriott version chambre d'étudiant. Le séjour était équipé d'un canapé, de deux fauteuils, d'une table basse et d'une télé. Deux petites chambres hébergeaient chacune un lit double. Salle de bains, toilettes, cuisine américaine ouvrant sur un séjour qui aurait dû être équipé d'une télé et d'un canapé confortable, mais avait été aménagé en bureau et labo. On était chez Munch, me suis-je rappelée. Les travaux avaient dû être terminés à la va-vite après l'incendie de son pavillon.

Munch, le type en uniforme qui parlait anglais et ses trois collègues armés m'ont conduite dans la cuisine. L'un d'eux a traîné une chaise en bois au milieu de la pièce, m'a forcée à m'asseoir, m'a menotté les mains derrière les barreaux et les jambes aux pieds de la chaise, avant de poser les clés sur le plan de travail.

— C'est bon comme ça ? a-t-il demandé à Munch.

— Ouais, c'est super, sauf qu'elle est encore tout habillée.

Le gars a fouillé dans les tiroirs pour trouver une paire de ciseaux qu'il a tendue à Munch.

— Amusez-vous bien tous les deux.

Les quatre sbires sont sortis de la maison en verrouillant la porte derrière eux. J'ai entendu deux véhicules rouler sur le gravier puis plus rien. Munch et moi étions seuls.

— Alors, vous avez vu de bons épisodes de *Star Trek* récemment ?

— Ouais, tout le temps. J'ai l'intégrale. Toutes les saisons. Et tous les

films, aussi.

— Waouh, c'est génial. Vous voulez qu'on en regarde un ensemble ?

— Peut-être plus tard, je n'ai qu'une heure pour m'amuser avec vous.

— Et ça implique quoi ?

— Ben, vous savez, on va... s'amuser.

— Vous bossez ici, non ? Cet ordi, ça a pas l'air d'être pour rigoler.

— Ouais, je bosse surtout dans le complexe principal.

— Il se trouve où ? Loin d'ici ?

— Dans les bois. Tout est dans les bois, ici.

— Lou a dit que vous alliez lancer une fusée ce soir. C'est passionnant, j'aimerais bien voir ça.

— C'est pas si passionnant que ça, c'est juste une petite King X-12. Quand on aura le baryum, on fera décoller l'artillerie lourde, la Black Brant. Elle contient une tonne de propulseurs. Ce sera le premier vrai test. Si ça marche, on passe au niveau mondial.

— Mondial ? Ça signifie quoi ?

— Ça veut dire qu'on sera en mesure de faire la pluie et le beau temps. Enfin, pas tout à fait. Je ne sais pas tout gérer avec les ondes. Enfin, pas encore.

— Qu'est-ce que vous arrivez à maîtriser ?

— La foudre, et pas un simple coup de tonnerre. Je peux créer l'orage le plus effrayant que vous ayez jamais vu. Et je peux faire pleuvoir, aussi. Un véritable déluge, le genre de pluie qui cause des dégâts, des trombes d'eau que la terre n'arrive pas à absorber.

— Pourquoi est-ce que vous travaillez là-dessus ?

— Je ne sais pas. Pourquoi est-ce que certaines personnes peignent ou conçoivent des gratte-ciel ? C'est mon truc, c'est ce que j'ai dans la tête. Je voulais que Brytlin finance mes recherches, mais ils m'ont pris pour un fou. Ils voulaient juste que j'améliore leur magnétomètre.

— Et Eugène Scanlon ?

— Il était sympa. Il a vu de quoi j'étais capable avec le réseau d'antennes et la miniaturisation. C'est lui qui a démarré tout ça dans les Barrens. Il possédait un terrain ici et, comme la région est peuplée d'allumés, il se disait que personne ne nous dérangerait. Le problème, c'est qu'on n'avait pas de fric. Je pouvais juste faire des trucs modélisés sur l'ordi. On a réalisé quelques tests avec de petites fusées puis on s'est retrouvés complètement fauchés.

— Et c'est là que Lou est intervenu, c'est ça ?

— Ouais, il est plein aux as. Je ne sais même pas d'où vient son pognon. On croirait qu'il l'imprime dans sa cave.

— Pourquoi est-ce qu'il a liquidé Eugène Scanlon ?

— Eugène voulait que Lou finance, mais pas qu'il se mêle du projet. Il voulait rester le chef. Puis il s'est mis à râler et à exiger que Lou rachète sa part. Eugène exigeait cinquante millions de dollars sinon il rendait mes

recherches publiques. Alors Lou l'a dégommé. Il déconne pas, Lou. Il y a quatre Black Brant sur une rampe de lancement. Vous avez une idée de ce que ça coûte ? Deux millions pièce. Ceci dit, c'est pas de l'argent gaspillé. Il va le récupérer, et bien plus, même. Une fois que la technique sera au point, je pourrai détruire tous les réseaux électriques du pays. Ils nous donneront tout ce qu'on voudra.

— Vous feriez du chantage auprès des villes ?

— Ouais, c'est géant, non ?

— Si Lou est tellement plein aux as, pourquoi est-ce que vous avez volé l'émetteur ?

— Ça aurait pris trop de temps d'en commander un. Le générateur qu'on utilise en ce moment n'est pas assez puissant. L'émetteur de la chaîne de radio est un monstre.

— Et Gail Scanlon, où est-elle ?

— Dans le complexe principal. Elle fait partie d'une autre expérience que j'ai lancée. Le cerveau humain fonctionne sur des fréquences basses d'énergie électromagnétique. Quand on réfléchit activement, on est à quatorze cycles par seconde. Quand on dort, c'est plutôt quatre cycles. Ma machine peut changer ça. Le seul problème, c'est que j'ai dû placer des casques sur mes sujets tests pour que les ondes de leur cerveau correspondent aux fréquences de résonance que je choisisais de générer. Je ne suis pas encore vraiment capable de contrôler la pensée, mais j'arrive à endormir les singes, à les rendre dépressifs ou enragés.

Les primates passent de toute façon beaucoup de temps à dormir, ai-je pensé pour me rassurer. Moi aussi, je serais déprimée ou enragée si j'étais obligée de porter un casque à pointe pendant que Munch réalisait ses expériences sur moi.

— La prochaine étape, a-t-il conclu, c'est le test sur les humains.

CHAPITRE 22

Munch a empoigné les ciseaux.

— Faudrait que je me mette à bosser sur vos fringues avant que mon heure soit écoulée.

— Je n'ai pas d'autres vêtements avec moi. Si vous les découpez, je n'en aurai plus du tout.

— Vous n'aurez plus besoin. Ce serait parfait si vous vous baladiez à poil tout le temps.

— Ça me semble un peu dégueu.

— Vous vous habituerez. Vous serez mon esclave sexuelle. Et puis, dès que mon invention pour contrôler l'esprit sera au point, je serai le maître de vos humeurs, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous ne préféreriez pas avoir une petite amie ?

Munch regardait mes jambes, il cherchait l'endroit idéal pour commencer son découpage.

— Vous déconnez ? Vous connaissez un homme qui ne préférerait pas une esclave sexuelle ?

— Oui, j'en connais des tas.

— Ce sont des menteurs. L'esclavage, c'est la solution idéale. L'esclave est à la merci de tous vos désirs.

Je portais un jean et le sweat de Diesel. Il était épais et n'était pas zippé. Munch s'est attaqué au bas du sweat, d'un coup de ciseaux maladroit.

— *Aïe !*

— Quoi ?

— Vous m'avez piquée.

— Non. Arrêtez de gigoter.

— Qu'est-ce que vous sous-entendiez quand vous parliez de réaliser vos désirs ? Vous n'êtes pas un tordu, tout de même ?

— J'sais pas, ça me plairait d'essayer des trucs.

— Quel genre ?

Je n'avais pas envie d'entendre la réponse, mais il n'avait plus que vingt minutes. Si je continuais à le faire parler, je pourrais éviter la première séance de soumission à poil.

— Tout.

— Je ne fais pas tout.

— Si, une esclave sexuelle fait tout.

— Pas moi.

— Oh là là, soyez sympa. Je me suis donné beaucoup de mal pour vous faire venir ici. Vous pourriez au moins coopérer.

— Ce serait plus facile pour moi de coopérer si vous me détachiez.

— Je ne vous fais pas confiance. La dernière fois, vous m'avez balancé un coup de pied dans les couilles.

— Je ne le ferai pas, c'est promis.

— Lou serait furax, il m'a recommandé de ne pas vous détacher.

— Et comment comptez-vous « tout me faire » si je suis attachée à cette chaise ? Les parties les plus intéressantes de mon anatomie ne sont même pas accessibles.

— Lou y a pensé. Il m'a suggéré de m'amuser avec vous dans cette position d'abord puis quand j'aurai envie d'autre chose, genre un peu de tout, je n'aurais qu'à demander aux deux gardes de m'aider.

J'ai blêmi, et mon corps s'est couvert de sueur froide.

— Ce serait du viol.

— Vous pourriez voir ça comme une expérience scientifique. Les deux types seraient des laborantins.

— Si vous me détachiez les chevilles, vous pourriez m'enlever le pantalon. Vous ne risqueriez rien, mes mains seraient toujours attachées derrière mon dos.

Munch a réfléchi à ma proposition.

— Ce serait pratique d'enlever le pantalon. Couper la toile avec ces ciseaux ne sera pas une mince affaire.

— En dessous, je suis en string.

— Je suis d'accord, si vous promettez de ne pas me donner de coups de pied.

— Je vous le promets.

Munch a détaché les menottes de mes chevilles et a reposé la clé sur le comptoir. Il s'est penché pour déboutonner mon jean et je lui ai balancé mon pied dans les testicules. Il est tombé à genoux, les yeux lui sortaient des orbites, et il s'est écroulé face contre terre.

— Si vous émettez ne serait-ce qu'un couinement, je recommence, l'ai-je averti.

Je me suis levée et j'ai dégagé mes bras du dossier. Une fois libérée de la chaise, j'ai attrapé la clé et j'ai ouvert les menottes. Munch était roulé en boule, en position fœtale. Son T-shirt Star Trek était imbibé de sueur, et il respirait avec difficulté.

Il fallait que je l'enferme quelque part. Pas dans la salle de bains, la porte ne se verrouillait pas de l'extérieur. Le placard à balai ? Trop petit. Le placard à manteaux ? Pas de serrure. La cave ? Oui ! Ce serait parfait. Je l'ai agrippé par le dos de son T-shirt et je l'ai tiré jusqu'à la porte de la cave tandis qu'il gémissait encore. Je l'ai poussé dans l'escalier. *Boum, boum, boum, boum*. J'ai tourné la clé et j'ai fait le tour de la maison à pas de loup en

regardant par les fenêtres. Les deux gardes étaient assis sur des parpaings, devant la porte. Ils riaient et papotaient.

Je suis retournée à la cuisine sur la pointe des pieds, j'ai ouvert la porte de derrière et je me suis éloignée discrètement dans les bois. Mon cœur battait si fort que je craignais que mes geôliers ne l'entendent. Je n'avais aucune idée de l'endroit où j'allais. Les Barrens étaient immenses et, si je partais dans la mauvaise direction, je pourrais marcher pendant des jours sans rencontrer une route, une âme ou une cabane. Et je ne savais pas comment distinguer la bonne direction de la mauvaise. J'ai encore avancé puis je me suis arrêtée pour tendre l'oreille. Tôt ou tard, Lou découvrirait Munch dans la cave et il se lancerait à ma poursuite. J'ai marché une heure et je suis arrivée à un sentier tracé par un quad qui menait à un chemin de terre. Je l'ai suivi et, vingt minutes plus tard, j'atteignais une chaussée goudronnée à deux voies.

J'ai regardé mon portable. Toujours pas de réseau. Il était cinq heures et demie, et le crépuscule tombait. J'ai vu un pick-up au loin se diriger vers moi. J'entendais le moteur crachoter à un kilomètre. C'était une vraie épave. Pas le genre de Lou. Je me suis plantée au milieu de la route et j'ai fait signe au conducteur de s'arrêter.

— Vous pourriez me déposer quelque part ? Ma voiture est en panne sur le chemin de terre et je voudrais téléphoner.

— Il y a une station-service et une épicerie au carrefour. Je peux vous y emmener. Dans le magasin, il y a un téléphone que vous pourrez utiliser.

Je suis montée dans le pick-up.

— Ce serait super, merci beaucoup. Je m'appelle Stéphanie.

— Moi, c'est Elmer.

Il avait une bonne soixantaine d'années, des cheveux gris épars et un début de calvitie. Il portait une chemise en flanelle, un gilet matelassé et un pantalon kaki. L'intérieur et l'extérieur de son vieux clou étaient couverts d'une épaisse couche de poussière. Le sol était jonché d'emballages de fast-food, et les sièges empestaient le tabac froid. Mais je ne me plaignais pas, j'étais contente qu'il m'ait sauvée.

— Sur quelle route sommes-nous ?

— Banger. La station-service est au coin de Banger et Marbury. Vous n'êtes pas d'ici, vous.

— Je suis de Trenton. J'ai rendu visite à un copain et je me suis perdue.

— C'est facile de se paumer, ici. Voilà la station-service.

Il s'est arrêté à l'angle de Banger et Marbury : la station et l'épicerie étaient fermées.

— C'est Booger Jackson qui tient ça. J'imagine qu'il avait mieux à faire de sa soirée. C'est ainsi que ça fonctionne, par chez nous.

J'ai regardé mon téléphone. Toujours pas de réseau.

— Je vous propose cinquante dollars pour me conduire jusqu'à Trenton.

— Cinquante dollars, c'est beaucoup.

Je n'étais pas sûre que son tacot tiendrait jusque-là, mais j'étais prête à

aller aussi loin qu'il pouvait m'emmener. Si je devais arrêter un autre conducteur, je préférerais que ce soit à Cherry Hill qu'ici.

— C'est bon. Vous devez avoir vachement envie de rentrer.

Il a pris la route 206 et je n'ai pas omis la moindre objection. Son pick-up n'était pas de taille à affronter l'autoroute. Vingt minutes plus tard, j'avais enfin du réseau. J'ai appelé Diesel.

— Je suis en chemin vers la maison.

— Tout va bien ?

— Oui, je suis juste étonnée que tu ne sois pas en train de passer la forêt au peigne fin pour me retrouver.

— J'étais en avion avec Boon tout l'après-midi. Je viens de rentrer. Ranger a mis vingt hommes sur le terrain, faut que tu l'appelles.

— J'ai un service à te demander, d'abord. J'ai plus rien à me mettre. Tu ne voudrais pas apporter mon panier à linge sale chez ma mère et lui demander de faire tourner une machine ?

— Je m'en occupe.

J'ai composé le numéro de Ranger.

— Je vais bien.

— Où es-tu ?

— En route pour chez moi.

Lula était la suivante sur ma liste, puis ma mère :

— Je t'envoie Diesel avec du linge sale. Ce serait vraiment gentil si tu pouvais t'en occuper.

— Où es-tu ? J'ai cherché à t'appeler. J'ai préparé des lasagnes, elles sont encore chaudes.

— Donnes-en à Diesel quand il arrive, je serai là dans une demi-heure.

— C'est votre maman ? m'a demandé Elmer.

— Oui, elle va me garder à dîner. Vous pouvez m'emmener chez elle, à Chambersbourg.

— Je n'ai plus mis les pieds à Trenton depuis bien vingt ans. Il faudra que vous me guidiez.

Il faisait noir quand Elmer a enfin arrêté son épave près de la Subaru devant chez mes parents. J'ai ouvert la portière et j'ai sauté du pick-up.

— Je reviens tout de suite avec votre argent.

— Je vous attends ici.

Une Porsche Turbo noire s'est glissée derrière le pick-up. Ranger en est sorti. Il est venu vers moi, m'a tirée à lui et m'a serrée très fort.

— Tu n'as rien ?

— Non, c'était flippant mais j'ai réussi à me tailler avant qu'il ne m'arrive un truc grave.

Sa voix s'est adoucie, et il m'a murmuré dans l'oreille :

— Je voulais m'en assurer par moi-même.

Je me suis autorisée un moment de détente dans ses bras. Il était fort et,

quand il me tenait comme ça, sa chaleur faisait fondre mes mésaventures.

— Comment as-tu su que j'étais là ?

— Il y a un mouchard sur la Subaru.

Ranger a souri. Son entêtement à me garder sur son écran radar l'amusait.

— Diesel est au courant ?

— Difficile à dire, avec lui.

Ranger s'est reculé pour me regarder.

— Il a des ennemis très puissants, et les gens qu'il poursuit ne sont pas normaux. Tu dois faire gaffe si tu collabores avec lui.

— Il a débarqué dans mon appart et je n'arrive pas à m'en débarrasser.

— Tu peux venir t'installer chez Rangeman jusqu'à ce qu'il s'en aille.

— Ce serait tomber de Charybde en Scylla.

Il a de nouveau souri.

— D'une certaine façon, ai-je ajouté.

— Tu sais, je le considère comme un frère.

— Je suis sûre qu'il serait ravi de l'entendre.

Mamie Mazur a ouvert la porte et a jeté un œil dehors.

— Stéphanie ? C'est Ranger qui est là avec toi ? Et c'est à toi ce pick-up ?

— Je dois filer, m'a annoncé Ranger. Essaie d'éviter les ennuis.

Il m'a embrassée sur le front, est retourné en courant à sa voiture et a démarré en trombe. Mamie s'est approchée du pick-up poussiéreux.

— Qui est-ce ? a-t-elle demandé en regardant Elmer à l'intérieur.

— C'est Elmer. Il a été assez gentil pour me ramener alors que j'étais coincée dans les Barrens.

— Il est mignon. En plus, il n'a pas l'air trop vieux.

— J'ai encore presque toutes mes vraies dents, a-t-il précisé, avec un large sourire.

— On a une montagne de lasagnes au chaud pour Stéphanie. Venez manger avec nous.

— Ce serait avec plaisir, je meurs de faim.

J'ai tourné la tête vers la maison. Diesel m'attendait sur le seuil.

— J'ai dû racheter des Rennie. Tu me donnes un ulcère.

— J'ai plein de trucs à te raconter.

— Qu'est-ce que t'as fait à mon sweat ? On dirait que tu as découpé le bas avec des ciseaux.

— Munch a essayé de me l'enlever, mais ça n'a pas marché.

Diesel a souri.

— Je parie que tu lui as encore balancé un coup de pied dans les parties.

— C'est ma botte secrète.

Il a regardé derrière moi.

— C'est qui, le type avec mamie ?

— Elmer. J'ai arrêté son pick-up après mon évasion et je lui ai proposé

de l'argent pour me ramener ici.

— Elmer ? Il vient des Barrens ?

— Oui.

— Chérie, t'as quand même pas ramené Elmer, le type qui pète le feu ? J'ai tourné la tête dans sa direction.

— Il ne m'a pas précisé le genre de pet qu'il lâche.

Diesel a passé un bras autour de mon cou et m'a serrée contre lui.

— C'est pour ça que je t'aime.

— Allez, tout le monde assis, a ordonné ma mère en posant le plat de lasagnes au milieu de la table. Frank, viens manger !

— J'ai déjà mangé.

— Tu peux recommencer, Stéphanie a amené des invités.

Mon père s'est hissé hors de son fauteuil.

— Le grand baraqué, c'est pas un invité, je sais pas ce qu'il est exactement.

— C'est un membre de la famille, en quelque sorte, a déclaré mamie.

Mon père a regardé Diesel.

— Que le ciel nous vienne en aide, a-t-il soupiré.

Mamie a servi un verre de vin à Elmer et lui a tendu une portion de lasagnes.

— On a aussi de la sauce tomate, a-t-elle annoncé en lui passant la saucière.

— Ça a l'air bon, a déclaré Elmer en attaquant son assiette. Ça fait une éternité que je n'ai pas fait un repas pareil.

Diesel a mangé un peu de lasagnes et s'est penché vers moi.

— C'est plein de fromages et de chair à saucisse piquante. J'espère qu'Elmer n'est pas intolérant au lactose, sinon il mettra le feu à son pick-up en rentrant.

À l'autre bout de la table, mon sympathique chauffeur engloutissait tranquillement sa nourriture.

— Il n'a pas l'air intolérant à quoi que ce soit, il vient de rajouter de l'emmental râpé sur ses lasagnes.

Mon père se retournait sur sa chaise pour tenter d'apercevoir la télé. Il était en train de rater une rediffusion de *Seinfeld*.

— C'est vraiment gentil d'avoir ramené Stéphanie à la maison, a lancé mamie à Elmer. Vous habitez dans les Pine Barrens, alors ?

— Oui. C'est le meilleur endroit au monde. C'est plein de gens intéressants et on ne les voit pratiquement jamais.

— Je vais de temps en temps à Atlantic City, mais le car ne s'arrête pas en route.

— Dommage, on a plein de chouettes trucs. Des boutiques d'antiquaires et tout ça.

Mamie l'a resservi en lasagnes.

— Vous travaillez ?

— Non, je suis retraité. C'est pas facile pour moi de garder un travail parce que je souffre d'une sorte de... handicap.

— De quel genre ?

— Je ne peux pas en parler. C'est indescriptible.

Diesel et moi avons échangé des regards.

— Mon Dieu, ai-je murmuré.

Mon père s'impatientait.

— Le dîner est terminé ?

— On n'est même pas encore passés au dessert. Calme-toi.

Elmer a reculé sa chaise.

— Pourriez-vous m'indiquer les toilettes ?

— C'est à l'étage, lui a répondu mamie. Je vais mettre le café en route.

Elmer a gravi l'escalier et, quelques instants plus tard, nous avons entendu une détonation.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'est exclamée ma mère. On aurait dit une explosion.

Diesel a serré les lèvres. Il est devenu tout rouge.

— C'est gentil de te retenir de rire, mais tes vaisseaux sanguins vont crever si tu ne te relâches pas.

— J'arrive pas à croire que tu aies ramené le Péteur de feu à la maison. Tu pouvais pas te faire déposer par le Lapin de Pâques ou le Yéti ?

— T'avais qu'à mieux veiller sur moi. C'est ta faute. Je me suis fait kidnapper par ton cousin. J'ai de la chance que Martin Munch ne m'ait pas punaisée sur une plaque en liège comme une grenouille pendant un cours de biologie.

— Tu as raison. Je n'ai bien veillé sur toi. Ceci dit, je n'aurais jamais imaginé que tu monterais volontairement dans un pick-up en compagnie du Péteur de feu.

— J'ai pas réfléchi. J'avais oublié son existence, j'étais stressée.

Elmer est revenu à table et mamie a trottiné vers lui avec le café et une demi-tarte aux pommes. Elle l'a servi, il s'est penché pour prendre le lait et a pété.

BOUM !

Des flammes se sont échappées de ses fesses, ont mis le feu à son pantalon et ont gagné le coussin de la chaise en merisier. Elmer a bondi, a baissé son pantalon, son caleçon, la totale.

— Quelle horreur, a fait mon père. Cette odeur me rappelle l'incendie de l'abattoir.

Ma mère a vidé d'un trait son verre de vin et s'en est rempli un autre, pendant que ma grand-mère se contorsionnait pour avoir un meilleur angle de vue.

— On ne voit pas ça tous les jours.

Diesel a jeté une carafe d'eau sur la chaise et a tapé du pied sur le

pantalon d'Elmer pour éteindre les flammes.

— Excusez-moi, la chair à saucisse était très épicée.

— C'était un fameux pet, a observé mamie. J'ai déjà vu des gens enflammer leurs pets sur YouTube mais je n'ai jamais vu personne d'aussi naturellement doué.

Nous avons donné à Elmer un vieux froc de travail de mon père, Diesel lui a glissé cinquante dollars dans la poche et nous l'avons renvoyé dans les Barrens.

— J'en ai eu pour mon argent, a décrété Diesel en chargeant le panier à linge à l'arrière de la Subaru. Ça m'a permis de voir un gars péter du feu.

— Ça t'impressionne ?

— Oui, vachement. J'en suis pas capable. Du moins pas sans Zippo.

— Peut-être qu'Elmer avait un Zippo.

— Je m'en fiche, la puissance de son gaz est exceptionnelle.

Nous sommes montés en voiture, et Morelli m'a appelée juste avant qu'on n'arrive chez moi.

— J'ai eu une impression étrange toute la journée. Comme s'il arrivait un truc affreux. Ça va ?

— Oui, et toi ?

— Super. Anthony se fait enlever les points de suture demain puis il rentre à la maison. Sa femme le reprend, je ne sais pas trop pourquoi.

— Elle l'aime.

— Ouais ben, je l'aime aussi, mais je ne veux pas vivre avec lui. Même si je dois avouer qu'on s'est bien marrés hier soir. On a regardé le match et il était presque un frère normal. Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai fait exploser un dépôt de carburant, j'ai fauché douze fusées que j'ai emportées dans un van volé, je me suis fait kidnapper par un malade mental et j'ai dîné avec un gars qui pète des flammes.

— Ça pourrait être drôle si je ne craignais pas que ce ne soit vrai.

— Les journées sont longues en ce moment.

— Un gars qui pète du feu ? Sérieux ?

— Oui, il a mis le feu à son pantalon et a cramé une chaise chez mes parents.

— J'aurais aimé voir ça.

— Les hommes sont étranges.

— Mon cœur, faut nous comprendre. On rêve tous de péter le feu.

— Je dois y aller.

— Je t'aime.

— Moi aussi.

Quand nous sommes rentrés, Carl était dans la cuisine, il tendait des céréales à Rex. Le singe lâchait un Froot Loops, Rex courait hors de sa boîte de soupe, enfournait l'anneau dans sa joue et filait dans sa boîte. Carl répétait alors la manœuvre.

— C'est mignon, notre singe domestique s'est trouvé un animal de compagnie.

— Oui. Ou il l'engraisse avant de le tuer.

— Ça mange des hamsters, les macaques ?

Diesel a haussé les épaules.

— Ils mangent bien de la pizza au salami.

Note à moi-même : emmener Rex chez parents demain matin jusqu'à fin séjour singe.

J'ai décrit à Diesel la maison en parpaings perdue dans les bois et je lui ai rapporté ma conversation avec Munch.

— Inutile de chercher cette baraque, a conclu Diesel. Lou va déplacer Munch une fois de plus. On l'a tellement fait chier qu'il est sûrement aussi occupé à déménager toutes ses installations loin des Barrens.

— Il ne peut pas faire ça en une nuit. Munch m'a dit que des fusées Black Brant attendaient sur une rampe de lancement.

— Une fusée de cette taille se transporte facilement. Ce qui pèse le plus lourd, c'est le carburant. Je ne comprends pas qu'on ne les repère pas du ciel. Il peut sans doute camoufler une fusée dans un bosquet de pins, par exemple. Il peut sans doute dissimuler son réseau d'antennes. Ce qu'on devrait voir depuis l'avion, c'est son centre de commandement. Il faut bien qu'il héberge ses hommes, qu'il suive le parcours de sa fusée, qu'il installe son émetteur. Et puis il lui faut un générateur. Pourquoi est-ce qu'on ne détecte pas tout ça ?

— Tu ne cherches peut-être pas dans la bonne partie des Barrens ?

— Non, il fait tout dans le même coin, entre Banger Road et Marbury Road.

— Apparemment, tout est en place pour envoyer la fusée-sonde. Ils n'attendent plus que le baryum.

— J'ai parlé à Cuddles. Il a dit que la transaction se ferait demain fin de journée.

CHAPITRE 23

J'ai ouvert un œil pour regarder mon réveil. Il était sept heures du mat et le téléphone sonnait. Diesel a tendu le bras par-dessus mon corps et a décroché.

— C'est pour toi, a-t-il grommelé en me tendant l'appareil. C'est la Batcave.

— Ici Gene, de la salle de contrôle de chez Rangeman, m'a dit un type que je ne connaissais pas. Je vais vous mettre en relation avec Hal.

Un moment plus tard, Hal était en ligne.

— J'espère que je n'appelle pas trop tôt. Je voulais te prévenir qu'un nouveau singe a fait son apparition. Il porte un foulard.

— Quel genre de foulard ?

— Un bout d'étoffe noué autour de son cou, comme un accessoire de mode. On voit parfois ça sur les chiens. Un tissu hippie.

— Genre batik ?

— Oui, de couleurs très vives. Comme celles de la maison où je suis installé.

— Ne le laisse pas filer, j'arrive.

J'ai reposé le combiné sur la table de nuit.

— Un singe vient de se pointer.

Diesel était déjà debout, en train de s'habiller.

— J'ai entendu.

— Comment t'as pu entendre ça ?

— J'ai l'ouïe fine.

— Enfin, c'était au téléphone !

— Je ne trouve pas mes pompes.

J'ai attrapé un jean et de la lingerie propres dans le panier de retour de chez ma mère et je me suis dirigée vers la salle de bains.

— Elles sont sous la table du salon, comme d'hab.

— On vit ensemble depuis trop longtemps. Je n'ai plus aucun mystère pour toi. Ta mère lave mes caleçons et tu sais toujours où se trouvent mes chaussures.

— Tu n'as jamais eu le moindre mystère pour moi. C'est Ranger, mon homme mystérieux.

— Alors je suis qui, moi ?

— Tu es Diesel.

Et c'était déjà bien assez.

Nous avons acheté des sandwichs et du café à emporter pour notre petit déj'. Carl était à l'arrière, il mastiquait un sandwich à l'œuf et serrait une bouteille d'eau entre ses pattes. Nous espérions que Gail avait attaché un morceau de sa jupe autour du macaque avant de le libérer et que l'animal nous mènerait à elle. Nous avions embarqué Carl comme interprète.

— Ça va être gênant, a déclaré Diesel.

— Quoi ?

— Parler à un singe devant un des hommes de Ranger.

— Et si je dis à Hal qu'on veut parler au singe en privé ?

— Je sais que Carl semble parfois assez gâté pour être humain, mais je ne suis pas persuadé qu'il comprenne ce qu'on raconte.

— Il est capable de jouer à Super Mario.

— Ouais, mais il ne gagne jamais. Mario n'arrête pas de mourir.

Carl a tapoté Diesel sur l'épaule, celui-ci a tourné la tête et le petit poilu lui a adressé un doigt d'honneur.

— J'ai raison, n'empêche, s'est défendu Diesel.

Une heure plus tard, nous nous engagions sur le chemin de terre qui menait à la propriété de Gail Scanlon. Le soleil n'était pas encore très haut, et les Barrens semblaient inoffensifs. Il faisait une vingtaine de degrés. Pas de traces du Lapin de Pâques, du Péteur de feu, du Yéti ou du diable de Jersey.

Diesel s'est garé près de la maison, à côté d'un 4 × 4 noir de chez Rangeman. Hal est venu à notre rencontre.

— Le nouveau singe est dans la cage, il n'a pas retiré le foulard.

Nous nous sommes dirigés vers l'enclos.

— Le foulard ressemble à la jupe de Gail, ai-je confirmé. J'ai vu les singes avant que Carl ne les libère, et aucun ne portait ce genre de tissu.

— Il n'a pas l'air très malin, a remarqué Diesel, il ne me fait même pas de doigt d'honneur.

— Les singes arrivent à faire ça ? s'est étonné Hal.

Carl s'est chargé de la démonstration.

— Cool ! s'est exclamé Hal.

Je me suis adressée à Carl :

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Tu peux demander au singe de nous mener jusqu'à Gail ?

Il m'a regardée et a haussé les épaules.

Hal a ouvert la porte de l'enclos, Carl s'est glissé à l'intérieur et a bondi jusqu'à son congénère au foulard. Il a attrapé un truc sur la tête du singe et l'a fourré en bouche.

Diesel a éclaté de rire.

— C'est un rituel social, lui ai-je expliqué. Tu n'as pas le droit de rire. Tu es bien resté béat d'admiration devant un gars qui pète des flammes.

— J’y crois pas ! a fait Hal.

— Je te jure que c’est vrai. Le feu est sorti de son cul comme d’un chalumeau. Je l’ai même vu brûler une chaise.

— Dingue. Je donnerais n’importe quoi pour voir ça.

— Arrêtez la terre, je veux descendre !

Carl a échangé des *tchi tchi tchi* et des *wou wou wou* avec le singe au foulard puis ils sont sortis de la cage et se sont enfuis dans les bois.

— Eh bien, il perd pas de temps en préliminaires, a commenté Hal.

J’ai décoché un coup de coude à Diesel.

— Allez, mon grand, on va voir ce que tu as dans le ventre. Flaire sa piste.

Diesel m’a pris la main et m’a tirée dans la forêt.

— J’entends le sarcasme dans ta remarque. Sache pourtant que j’ai un odorat très développé.

— Comme un chien pisteur ?

— Oui, ou un loup-garou.

— Tu es un loup-garou ?

— Non, et je suis bien placé pour savoir qu’ils n’existent pas.

— Et le Lapin de Pâques ?

— Il s’appelle Bernard Zumwalt et il est originaire de Chicago.

— Et le Père Noël ? Et le Yéti ?

— Eux, ils existent. Le Yéti vient d’une famille nombreuse, ils sont éparpillés partout sur le globe. Le Père Noël devient vieux, je ne sais pas combien de temps il tiendra encore le coup.

— Arrête ton char.

— N’empêche que t’as marché un moment.

C’était vrai. C’était difficile de ne pas croire les bobards de Diesel. Il avait l’air honnête. Et dans son univers, « normal » avait un sens plus étendu que dans le nôtre.

— Tu es sûr qu’on suit encore les singes ? lui ai-je demandé après avoir repoussé des branches et des broussailles pendant une demi-heure.

— J’en suis certain, en revanche, je ne peux pas t’assurer qu’ils nous mèneront à Gail.

Nous suivions un sentier pour quads quand nous avons débouché sur le terrain du Lapin de Pâques. Il était cette fois encore dans son fauteuil, portait le même costume pitoyable et fumait de nouveau.

— Salut Bernie, l’a apostrophé Diesel, comment va ?

— C’est pas Bernie, c’est monsieur Lapin.

Il a pris une longue bouffée, a jeté son mégot par terre et a allumé une autre cigarette.

— Oh et puis merde, je ne trompe plus personne, c’est Bernie. Ces salopards m’ont foutu à la retraite, avec le costume et tout.

— Vous n’êtes plus obligé de travailler, c’est la belle vie.

Bernie a hoché la tête.

— Je suis pas à plaindre. Je peux rester toute la journée dans mon fauteuil à fumer. À la fin, ils ont imposé cette connerie d'interdiction de fumer. C'était l'horreur. Vous avez déjà essayé de fumer en cachette dans un costume de lapin ? C'est une plaie.

— Vous n'auriez pas vu passer deux singes ?

— Si, et un des deux portait un foulard.

Au bout d'une heure, tous les éléments du décor me semblaient familiers.

— On est déjà passés ici, non ?

— Oui, ces imbéciles de primates nous font tourner en rond. La piaule de Bernie est juste devant.

— Comment tu savais qu'il s'appelait Bernie ?

— J'ai googlé Lapin de Pâques.

— Et ça t'a dit qu'il s'appelait Bernie ?

— Bon, d'accord, j'ai demandé autour de moi.

— À qui ?

— Flash. Il a des potes au département des immatriculations et il a utilisé la plaque du Lapin pour trouver son nom.

Diesel m'a passé un bras autour des épaules.

— Tu me crois, maintenant ?

— Non.

Diesel a souri.

— Chacun choisit de croire ce qu'il veut.

Nous sommes arrivés dans le jardin de Bernie et nous avons marqué une courte pause pour le regarder souffler des ronds de fumée. Il a plissé les yeux pour nous observer à travers le nuage bleu.

— On dirait que vous courez toujours après vos singes. Vous avez trois minutes de retard sur eux. Et faites gaffe au diable de Jersey, il est de très mauvais poil ces temps-ci.

Cent mètres plus loin, nous sommes tombés sur Carl. Il était assis tout seul, l'air abandonné.

— Où est l'autre singe ? lui ai-je demandé

Il a levé la tête. Son copain était dans un arbre.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

Carl a haussé les épaules.

— C'était une idée idiote, ai-je fait remarquer à Diesel.

— Bah, au moins tu as éliminé ton sandwich. Sans ça, il aurait fini en cellulite.

— Je retourne chez Gail puis je rentre chez moi. J'en ai par-dessus la tête de Munch. Je me fiche de Lou. Et je ne te raconte pas où ils peuvent s'enfoncer leur machine diabolique à faire tomber la pluie. Il pleuvrait même des rhinocéros que je m'en foutrais !

- Et Gail Scanlon ?
- Qu'elle se débrouille.
- J'ai regardé autour de moi.
- C'est par où ?
- Attends, t'as pas entendu un truc ?
- Je me suis immobilisée et j'ai tendu l'oreille.
- On dirait le moteur pourri du pick-up d'Elmer.

Nous avons traversé les bois en suivant les vrombissements. Carl nous a accompagnés, tandis que le singe au foulard est resté dans son arbre. Le moteur du pick-up s'est arrêté, mais nous avons continué à suivre la même direction. Les arbres se sont espacés et nous avons débouché dans une clairière où la terre avait été brûlée. Une petite caravane en forme d'œuf était installée à l'orée des bois. L'épave d'Elmer était garée à côté.

Diesel a frappé à la porte de la caravane, et mon chauffeur est venu ouvrir.

— Nom d'un chien, quelle surprise ! Personne ne vient jamais me rendre visite. Vous voulez entrer ?

Je me suis mordillé la lèvre. Je ne voulais pas me montrer impolie, mais il n'y avait qu'une porte. Si Elmer pétait et que la caravane partait en flammes, je mourrais carbonisée.

- Non merci, on était juste en promenade.
- On cherche Gail Scanlon, a précisé Diesel.
- Ah, la dame aux singes ! Je l'ai rencontrée un jour. Elle était très gentille. J'ai entendu dire qu'elle avait disparu et que ses chouchous s'étaient enfuis.

Elmer a regardé Carl.

- C'est un de ses singes ?

Carl lui a adressé un doigt d'honneur.

- Oui, c'est son singe, ai-je prétendu.
- Vous avez des voisins ? a voulu savoir Diesel.

— Le Lapin de Pâques est à quelques kilomètres d'ici, dans les bois. Un des fils du Yéti habite un peu plus bas. Un jeune couple s'était installé au bout de la même route. Ils ont déménagé puis la maison a brûlé. Je vous jure que je n'y suis pour rien.

- Personne d'autre ?

— Pas dans ce coin des Barrens. Il y a quelques commerces sur Marbury Road. Des boutiques d'antiquaires, la mine Flying Donkey, un bed and breakfast qui ne sert pas de petit déj'.

- C'est une vraie mine ?

— Il y a bien longtemps, c'en était une. Je ne sais pas quelle matière première on remontait. Ensuite, c'est devenu une attraction touristique. Sauf qu'il n'y avait presque jamais de touristes. Elle a fermé peu après l'ouverture et elle est toujours restée ainsi.

Il a marqué une pause.

- Puis y a aussi le diable, mais c'est pas un super-voisin.
- Vous le connaissez ?
- Pas personnellement. Je l'entends parfois survoler ma caravane le soir. Ces derniers temps, il est souvent de sortie. J'vous dis, les Barrens est un drôle d'endroit qui devient de plus en plus étrange.
- Vous êtes déjà descendu dans la mine ? lui a demandé Diesel.
- Non. J'y avais pensé, mais elle a fermé avant que j'en aie le temps. Je m'étais dit que ça pourrait être intéressant.
- Je crois qu'on devrait aller y jeter un œil, a déclaré Diesel.
- Vous ne pourrez pas entrer, c'est condamné.
- Alors on y jettera un œil de l'extérieur. Ça vous dirait de nous y conduire ?
- Pas de problème, je vais chercher mes clés.
- Je croyais que c'était une mauvaise idée de monter dans un pick-up avec le Pétteur de feu ?
- On n'a pas le choix. Si Elmer ne nous conduit pas, on en a pour deux heures de marche à travers les bois pour retourner chez Gail. Ça fait deux heures de moins pour retrouver Munch et Lou.
- Et s'il pète pendant le trajet ?
- On saute du véhicule et on court aussi vite qu'on peut.
- Elmer est ressorti avec ses clés. Je suis montée à l'avant, Diesel et Carl se sont installés à l'arrière.
- Vous partez parfois en exploration dans les bois ? ai-je demandé à Elmer.
- Quasiment jamais. J'ai un genou qui grince, c'est pas facile de marcher dans les épines de pin. Puis il me faut une route pour le pick-up. J'entends des quads rouler dans les bois derrière chez moi, mais j'en ai pas.

Il nous a fallu vingt minutes pour arriver à la mine. Elmer avait raison, elle était fermée. Un grand panneau lavé par la pluie et décoloré par le soleil annonçait des visites du Flying Donkey mais il ressemblait plus à une pierre tombale qu'à autre chose. La vitrine du magasin de souvenirs avait été condamnée à la hâte avec des morceaux de contreplaqué, qui gondolaient à cause de l'humidité. La porte de la boutique était cadénassée. L'immense parking était prévu pour des cars qui n'étaient jamais venus. Des mauvaises herbes poussaient dans les fissures du bitume. La mine était un peu plus loin, au bout d'un sentier.

Elmer s'est garé près du magasin de souvenirs. Nous avons laissé Carl dans le pick-up et nous avons marché vers la mine. Un deuxième panneau était posté à l'entrée, sur lequel on avait écrit quatre fois à la bombe « FERMÉ ». Une chaîne barrait l'accès à ce qui avait tout l'air d'une grotte. Un nouveau sentier semblait contourner les rochers. Une pancarte à peine lisible annonçait que c'était un chemin de randonnée.

— Je suis d'humeur pour une balade, a annoncé Diesel en s'engageant sur le chemin étroit.

Elmer et moi l'avons accompagné. Le passage semblait entretenu. Vu l'état général des lieux, il aurait dû être envahi par les herbes folles. Diesel s'est arrêté au bout de dix mètres puis s'est légèrement enfoncé dans les bois, en faisant le moins de bruit possible. Nous l'avons imité et, en baissant les yeux, nous avons aperçu un conduit d'aération. Nous sommes revenus sur nos pas et nous avons repéré six autres conduits à intervalles réguliers. Quand nous nous sommes approchés du dernier, des voix étouffées sont parvenues jusqu'à nous. Diesel nous a fait signe de nous taire et nous sommes repartis vers le sentier sur la pointe des pieds.

— Voilà pourquoi on ne les repérait pas de l'avion ! Ces grottes peuvent s'étendre sur des kilomètres. Que chacun parte dans une direction différente. Explorez une dizaine de mètres et revenez. Regardez s'il n'y a rien de bizarre dans les broussailles.

Après deux mètres à peine, j'ai remarqué un fil électrique qui courait entre les pins, juste au-dessus de ma tête. La plupart des branches du bas avaient été élaguées, et une antenne montait le long du tronc avant de disparaître dans la cime. Les fils électriques s'enchevêtraient dans le bosquet de pins, et j'ai compté vingt-six antennes reliées par les fils.

Je suis revenue au sentier pour attendre Diesel.

— J'ai déniché le réseau d'antennes, elles sont dissimulées dans les arbres.

— Et moi je suis tombé sur une trappe qui est sans doute le toit d'un silo à fusées.

— Moi, j'ai trouvé que dalle, a annoncé Elmer.

CHAPITRE 24

Nous sommes retournés jusqu'à l'entrée et nous avons détaché la chaîne. Une passerelle conduisait à l'intérieur de la mine.

— C'est pratique pour eux, a observé Diesel. Ils peuvent amener un camion sur le parking, décharger le matériel et tout déplacer en sous-sol. Ils ont probablement des chariots pour transporter tout ça. Cette grotte a certainement une autre entrée, peut-être même plusieurs. Je parie que, si on retourne au dépôt de carburant et aux deux maisons où vivait Munch, on se rendra compte qu'elles sont reliées par des souterrains. Un autre bâtiment doit servir de garage pour leurs voitures.

— Bon, maintenant qu'on les a trouvés, qu'est-ce qu'on fait ? On appelle la police ? La sécurité intérieure ?

— Si tu fais ça, je ne pourrai pas arrêter Lou. Il faut que je rentre dans la mine pour examiner l'intérieur, a décrété Diesel.

Il s'est tourné vers Elmer :

— Je veux que vous alliez chez Gail. Vous voyez où c'est ?

— Ouai.

— Il y a un gars qui y habite en ce moment. Il s'appelle Hal. Il est habillé tout en noir et travaille pour la société Rangeman. Expliquez-lui pour la mine et dites-lui que Stéphanie et moi sommes à l'intérieur. Demandez-lui de raconter tout ça à Ranger.

— OK, pigé.

Diesel m'a pris la main et m'a tirée vers la passerelle.

— J'ai horreur de ça, je suis claustro et je ne vois pas dans le noir comme toi.

— Mets les pieds où je mets les miens, et tout ira pour le mieux.

À mesure que la lumière du jour disparaissait derrière nous, l'obscurité semblait s'épaissir. Sous nos pas, le sentier était doux et plat. Je me collais à Diesel, une main dans son dos pour tenter de récupérer un peu de son courage.

Nous sommes rapidement arrivés à un carrefour. Diesel a pris à droite et s'est arrêté.

— Qu'est-ce qui se passe ? ai-je chuchoté.

— Une porte.

J'ai senti Diesel poser sa main sur le chambranle et pousser. Des lumières le long du mur éclairaient faiblement le corridor qui s'étendait devant nous. Nous étions à présent dans un tunnel rocheux qui aurait ravi les

spéléologues. Des cuves étaient alignées contre la paroi, et des fils électriques couraient sous la voûte. Un embranchement partait vers la droite, mais des voix nous parvenaient d'en face. Nous les avons suivies. Au bout du tunnel, nous avons débouché dans une salle qui semblait sortie tout droit d'un James Bond à petit budget. Des écrans étaient posés sur des tables de camping, des câbles emmêlés serpentaient sur le sol, et quelques ordinateurs énormes étaient hébergés entre des cloisons de fortune. Deux tunnels partaient de la pièce par l'autre côté. Trois hommes en uniforme kaki aidaient Munch à emballer des cartons.

Lou déménageait sa boutique.

Nous sommes revenus sur nos pas et nous avons emprunté l'embranchement plus étroit. Nous sommes arrivés dans une autre grotte immense où des lits étaient empilés sur trois étages et une cuisine avait été improvisée contre un mur. Un dortoir, me suis-je dit. Les matelas étaient nus, les draps avaient été retirés.

La grotte était balayée par un courant d'air, l'odeur de moisissure était difficilement soutenable, et les murs suintaient d'humidité.

Le tunnel s'élargissait et nous avons vu de nouvelles cuves alignées contre le mur. Nous sommes passés près d'une porte dans la roche. Plus loin, le passage descendait plus profondément sous la terre. Diesel a collé son oreille contre le battant, a posé la main sur la poignée et ouvert la porte.

C'était une petite pièce étroite, de la taille d'une cellule de prison, équipée d'un évier, de W.-C., d'une chaise et d'un lit. Elle était éclairée par une ampoule nue. Gail était assise sur la couchette, le regard absent, les épaules voûtées. Elle portait une salopette kaki et des baskets.

— Gail ?

Elle m'a regardée et a poussé un soupir, le visage toujours vide d'expression.

Diesel l'a prise dans ses bras, l'a portée dehors et a refermé la porte. Nous avons fait demi-tour au pas de course. De l'autre côté de la toute première issue, près de l'accès principal, nous sommes tombés nez à nez avec Elmer et Carl. Le singe restait en retrait, il semblait hésiter à avancer.

— Vous avez vu ça ? nous a demandé Elmer. C'est incroyable !

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis arrivé au bout du parking et j'ai eu un... incident, qui a mis le feu à mon pick-up. Alors je me suis dit que j'allais venir voir ce que vous fabriquiez, mais j'arrivais pas à franchir la porte.

Le fond du pantalon d'Elmer était brûlé, et le trou impressionnant.

Deux types en uniforme sont arrivés dans notre dos. L'un d'eux a levé son fusil et a tiré.

— Oh, merde ! a fait Elmer.

Avec les tirs, je n'ai pas entendu la détonation, mais les cartons alignés le long de la paroi se sont embrasés, et les flammes ont léché la première cuve de carburant.

— *Iip !* a crié Carl avant de disparaître vers la sortie.

Diesel nous a poussés dans la même direction, a refermé la porte et nous avons couru dans le noir à l'aveuglette jusqu'à apercevoir la lumière. J'ai entendu des déflagrations successives, sans doute causées par l'explosion de la rangée de cuves. Nous avons bondi à l'extérieur et n'avons ralenti qu'au milieu du parking.

Quatre boules de feu se sont élevées dans le ciel par-dessus les pins. Les explosions ont recommencé, et un mur de feu s'est échappé de l'entrée de la grotte en grondant. De la fumée noire a recouvert la forêt et le parking, elle bloquait les rayons du soleil et me piquait les yeux. J'ai entendu des ailes survoler le parking, mais la fumée était trop épaisse pour que je distingue quoi que ce soit. Du crottin de cheval est tombé du ciel et s'est écrasé sur le bitume en me ratant d'un cheveu, tandis que les battements d'ailes s'éloignaient.

— Je crois que toutes ces explosions ont réveillé le diable de Jersey, a commenté Elmer.

Un éclair a strié l'horizon, le ciel s'est ouvert, et des trombes d'eau se sont abattues sur la forêt. La pluie s'est transformée en grêle puis à nouveau en pluie. Nous nous sommes mis en route. Près de la carcasse du pick-up d'Elmer, je me suis retournée. L'épaisse fumée s'élevait encore, mais je ne voyais presque plus de flammes.

— Où pourrait-on trouver un véhicule ? a demandé Diesel à Elmer.

— Il y a une chambre d'hôtes à quelques kilomètres d'ici.

— C'est Le Paradis de Mallory, a précisé Gail.

C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait. Nous nous sommes tournés vers elle.

— Vous allez bien ?

Elle a secoué la tête. Des larmes ont coulé sur ses joues.

— Je suis dans le trente-sixième dessous. Mes pauvres singes ! Martin Munch et son horrible partenaire ont pris en otage mes petits chéris. Je ne pouvais rien vous dire, ils leur auraient fait du mal.

— Vos singes vont bien, l'ai-je rassurée.

Enfin, *presque* tous.

— Nous leur avons enlevé leurs casques.

— Je veux rentrer chez moi retrouver mes animaux.

Elle a baissé les yeux vers Carl.

— Et qui est ce petit bonhomme ?

— C'est Carl. Il est plus ou moins à moi.

Nous avons continué à marcher sous la pluie. Je m'attendais à entendre hurler des sirènes et à voir débouler des camions de pompiers, mais la route était déserte. Ils arriveraient peut-être d'une autre direction.

— J'étais terrifiée, nous a confié Gail. Je pensais tout le temps qu'ils allaient me tuer.

— Désolée d'avoir mis tant de temps à vous retrouver. Nous ne savions pas par où commencer les recherches.

— J'aurais dû deviner qu'ils finiraient par m'emmener dans la mine. C'était le rêve d'Eugène. Il imaginait que sa fortune était assurée avec cette mine transformée en parc de loisirs. Il a juste réussi à faire faillite.

— Je n'ai trouvé aucune trace d'une propriété appartenant à Eugène.

— La mine n'est pas à son nom. Il avait un associé et ils ont acheté le terrain *via* une société. Ils se sont disputés sur la façon de gérer les affaires. L'associé a disparu sans laisser de traces. J'essaie de ne pas trop y penser. Nous n'avons pas trouvé de testament à la mort d'Eugène, je suppose donc que ses parts de la mine nous reviennent à ma sœur et à moi.

Il avait cessé de pleuvoir quand nous sommes arrivés à la chambre d'hôte. Gail a frappé à la porte et a demandé qu'on nous dépose chez elle. Un moment plus tard, un van est sorti du garage et nous nous sommes entassés à l'intérieur.

Quand nous nous sommes arrêtés devant la maison, Gail a été la première à sortir. Elle a couru jusqu'à la cage des singes et les a comptés.

— Ils se sont échappés, lui ai-je avoué, mais la plupart sont de retour.

Hal est arrivé vers nous.

— Le singe avec un foulard est revenu, je l'ai mis dans la cage.

— Vous l'aviez envoyé chercher de l'aide ? ai-je demandé à Gail.

— Non, elle aime simplement porter une écharpe. Elle l'a toujours eue autour du cou, vous ne l'aviez sans doute pas remarquée.

Diesel m'a décoché un coup de coude dans les côtes, que je lui ai rendu.

— Je t'avais dit que c'était débile, m'a-t-il chuchoté.

— Je suis sûre que les autres reviendront bientôt, Gail.

— Ce n'est pas la première fois qu'ils fuguent. Ils reviennent toujours. Ils sont très doués pour crocheter les serrures et les portes.

Hal semblait soulagé de voir Gail Scanlon. Sa mission de gardien d'enclos était presque terminée. Diesel, Carl et moi sommes montés dans la Subaru et avons filé vers l'autoroute.

— C'est pas vrai ! Je suis encore trempée. J'ai l'impression de me transformer peu à peu en serpille.

— Je dois dire que ça me manquera de dormir sur toi. En revanche, les Barrens, je m'en passerai volontiers.

— Tu t'en vas ?

— Je m'en vais toujours.

— Ça ne t'embête pas, parfois, de devoir partir ?

— Si, mais c'est ainsi. C'est le boulot qui veut ça.

— Tu vas d'abord me ramener chez moi, quand même ? Tu ne vas pas disparaître en plein milieu de l'autoroute ?

— J'ai encore un truc à régler. Lou a conclu un accord pour recevoir du baryum, qui est censé arriver ce soir.

— Tu penses qu'il voudra encore le baryum maintenant que nous avons fichu en l'air son projet ?

— Je ne sais pas. Il va sûrement se lancer dans un nouveau projet. Il s'ennuie vite. Déjà quand il était gamin il ne tenait pas en place. Je dois de toute façon m'en occuper.

J'avais enfin du réseau, j'ai appelé Morelli.

— C'est pour une déclaration de sinistre.

— Je n'aime pas quand une conversation commence comme ça.

— C'est rien de grave. Juste une mine abandonnée qui a explosé dans les Barrens. Je pense que quelqu'un devrait venir jeter un œil et je ne connais aucun flic dans le coin.

— J'imagine que tu veux rester en dehors de tout ça ?

— Oui, tu pourrais dire que tu as reçu un coup de fil anonyme. Il y avait peut-être des gens dans la mine, c'est ce qui m'embête.

— Merde.

— C'étaient probablement des sales types.

— Ça change tout.

— Écoute, c'était un accident. Je crois qu'Elmer a pété, il a enflammé des cartons et ça a déclenché une réaction en chaîne.

— Et toi, ça va ?

— Oui. Diesel et Carl aussi. Et on a sauvé Gail Scanlon.

— Anthony est parti pour de bon. Je vais me sentir seul ce soir.

— Je garde l'info en tête et je te rappelle.

Diesel souriait quand j'ai raccroché.

— Quoi ?

— Tu vas passer un bon moment, ce soir.

— Et alors ?

— Il serait encore meilleur si tu le passais avec moi.

— Tu t'en vas.

— Je pourrais trouver le temps.

J'ai éclaté de rire.

— Le pire, c'est que tu parles sérieusement !

Diesel a ri aussi.

— Je sais. J'ai vraiment envie de toi.

Nous allions monter sur l'autoroute. Nous nous sommes arrêtés à un feu, j'ai jeté un coup d'œil à gauche et j'ai vu que Munch était à côté de nous, au volant d'un 4 × 4 cabossé et brûlé. Il y avait quatre autres types avec lui, en uniforme kaki, noirs de suie et les cheveux noircis par la fumée.

— C'est lui ! C'est Munch !

— Accroche-toi !

Le feu est passé au vert, Diesel a appuyé sur le champignon et a foncé droit sur Munch. Le 4 × 4 a quitté la route, s'est retrouvé sur la bande d'arrêt d'urgence, coincé entre la Subaru et la glissière de sécurité.

Munch nous a regardés, a appuyé sur la pédale des gaz en enclenchant la marche arrière, mais sa voiture n'a pas bougé. La portière de Diesel était

rentrée dans la portière passager du 4×4 . Je suis sortie de la Subaru et je contournais la voiture de Munch quand il a quitté le navire. Il est parti en courant sans se retourner.

Je me suis lancée à sa poursuite, je l'ai plaqué au sol et je lui ai envoyé mon poing dans la figure. Diesel l'a attrapé par l'arrière de son T-shirt et l'a remis sur ses pieds.

— J'aurais pu courir plus vite que toi, mais je ne voulais pas gâcher ton plaisir. Je me suis dit que ta journée ne serait pas complète si tu ne faisais pas remonter les testicules d'un pauvre type dans sa gorge. Et voilà que tu lui as cassé le nez à la place. Je suis impressionné.

— Vous êtes dans la merde, nous a lancé Munch. Lou va être furax. Ça ne m'étonnerait pas qu'il vous fasse le coup de la patte de dragon.

— Où alliez-vous ? lui a demandé Diesel.

— On ne savait pas trop. Nulle part. On voulait juste éviter la patte de dragon.

Je me suis retournée vers le 4×4 . Il était vide.

— Qu'est-ce qui est arrivé aux autres ?

— Ils se sont barrés comme des cafards quand on éteint la lumière, a déclaré Diesel.

CHAPITRE 25

Vinnie était sauvé. J'avais chopé son plus gros DDC. Le seul qui restait en cavale, c'était Gordo Bollo, et je retournerais à l'entrepôt le lendemain, équipée d'un imperméable. J'avais le reçu pour la livraison de Munch dans mon sac, le singe était cramponné à ma jambe et, dans trois minutes, je serais chez moi et je prendrais une bonne douche brûlante.

— Je pourrais rendre cette douche beaucoup plus amusante, m'a susurré Diesel en ouvrant la porte de mon appartement.

— Arrête de lire dans mes pensées.

Il a passé le bras devant moi pour allumer l'interrupteur et nous sommes tombés nez à nez avec le visage fantomatique de Jean-Lou Griffin. Un éclair de colère a traversé un instant ses yeux, mais c'était si rapide que je n'étais pas sûre d'avoir bien vu.

— Salut cousin, a lancé Lou d'un ton parfaitement calme. Bonjour, mademoiselle Plum.

— Tu prends des risques, si je pose la main sur toi, tu es à moi.

— Eh non. J'ai développé une nouvelle technique, je crois bien que tu ne l'as pas remarqué.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je voulais t'éviter une visite à Solomon Cuddles. Je n'ai plus besoin du baryum. Et cela m'aurait embêté de partir sans tirer ma révérence. La seule chose qui m'amuse vraiment dans la vie c'est que tu me suives à la trace jusqu'aux confins de la terre.

— Putain, c'est pathétique.

— Peut-être, mais l'enjeu est d'une telle envergure que ça rend le petit jeu intéressant.

— Ce n'est pas un jeu.

— Pour moi, si. C'est drôle, non, de penser que, quand nous étions enfants, c'était moi le plus sérieux des deux ? À présent, tu es coincé dans ton boulot chiant alors que je peux m'amuser à ma guise.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— J'ai rendez-vous avec une sorcière. On se voit à Salem, cousin ?

Lou a fait son tour avec le feu et la fumée. Quand le brouillard s'est dissipé, il avait disparu.

— Putain, j'aimerais bien savoir comment il fait.

J'ai chassé la fumée avec de grands gestes.

— Ma cousine Jessica habite à Salem, ai-je expliqué à Diesel. Enfin, juste à côté, à Marblehead. Je ne l'ai plus vue depuis qu'elle a quitté Trenton, il y a quelques années.

On a frappé à la porte et j'ai cru une seconde que c'était Lou qui revenait. Diesel a ouvert. C'était Susan Stitch.

— Je suis venue rechercher mon bébé. Je savais que je pouvais compter sur vous pour bien vous en occuper. J'espère qu'il a été sage.

— Un ange. Aucun souci.

Carl a bondi sur Susan et lui a passé les bras autour du cou.

— Bisou ! Bisou ! Maman aime Carl !

Diesel est allé chercher la laisse du singe dans la cuisine et l'a tendue à Susan.

— Oh, miam, a fait Susan en dévorant Diesel des yeux. Il en reste encore d'autres comme vous en réserve ?

— Comment s'est passée votre lune de miel ? lui ai-je demandé.

— C'était merveilleux, absolument merveilleux.

Je l'ai raccompagnée à l'ascenseur, et les portes se sont refermées, j'ai levé les yeux au ciel.

— Miam ?

— Eh oui, je suis appétissant. Tu es bien obligée de l'admettre.

Je me suis penchée pour délayer mes baskets.

— Dis-moi, est-ce qu'un singe peut être... euh, tu vois, spécial ?

— Indescriptible ?

— C'est ça.

— Bonne question.

J'ai senti les mains de Diesel se poser sur mes fesses et, quand je me suis retournée, il n'était plus là.

JANET EVANOVICH

Américaine, Janet Evanovich est originaire de South River dans le New Jersey. Au terme de quatre années d'études en arts plastiques, elle a renoncé à la peinture et commencé à écrire, tout en travaillant comme secrétaire intérimaire. En 1996, elle a publié, en France, son premier roman, *La Prime*, qui est immédiatement salué par la critique et plébiscité par le public. Suivront une vingtaine d'autres titres mettant en scène avec le même humour décapant la célèbre chasseuse de primes Stéphanie Plum. Ses romans sont traduits dans 27 langues et se sont déjà vendus à plus de 75 millions de livres à travers le monde. *La Prime* a fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 2012, sous le titre *Recherche bad boys désespérément*, avec Katherine Heigl dans le rôle principal.

Retrouvez toute l'actualité de Janet Evanovich sur :

www.evanovich.com

Consultez nos catalogues sur

www.12-21editions.fr



et sur

www.pocket.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21

pour être informé des

offres promotionnelles

et de

l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titres originaux :
PLUM LUCKY
PLUM SPOOKY

Un trèfle à quatre Plum
© 2008, Evanovich, Inc.
Qui a peur du grand méchant Lou ?
© 2009, Evanovich, Inc.

© 2014, Pocket, un département d'Univers Poche
pour la traduction française

ISBN : 978-2-823-81258-9

Illustration : Arthur de Pins

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.